



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

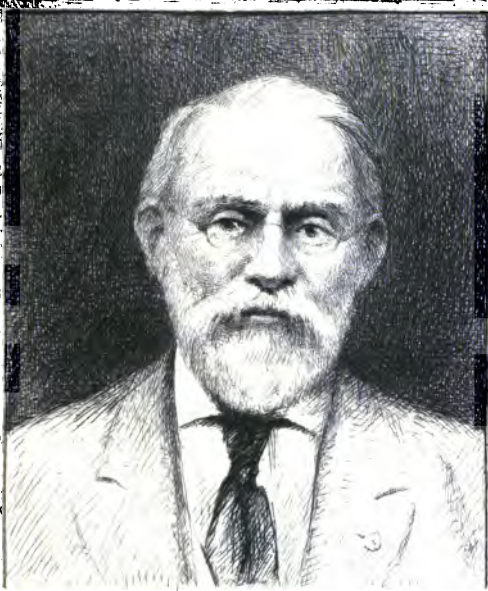
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

Z

1007

3584

BIBLIOTHEQUE

DES

SCIENCES

ET DES

BEAUX ARTS.

POUR LES MOIS

DE

JANVIER, FEVRIER, MARS,

MDCCLVII

TOME SEPTIEME.

PREMIERE PARTIE.



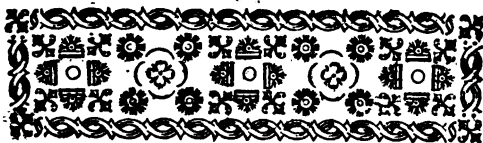
A LA HAYE,

Chez PIERRE GOSSE JUNIOR,

Libraire de S. A. R.

M. DCC. LVII.





Danm.
Gottschalk
11-27-39
39327

T A B L E

D E S

A R T I C L E S.

I. HISTOIRE de l'Académie des Sciences
& Belles-Lettres &c. pag. 1.

II. LETTRE à Mr. D. . . . contenant
un Eloge historique de Mr. AMI LUL-
LIN &c. . . . 26.

III. MEMOIRES d'un Protestant condam-
né aux Galères pour cause de Reli-
gion &c. . . . 56.

IV. BIBLE HEBRAÏQUE, avec des No-
tes critiques, & une Version &c.
par le K. P. C. F. HOUBIGANT. . 76.

V. QUATRE DISSERTATIONS, &c. par
DAVID HUME. . . . 109.

VI. DE la nature du Droit privé usité
en Danemarck & en Norvège, &c. 133.

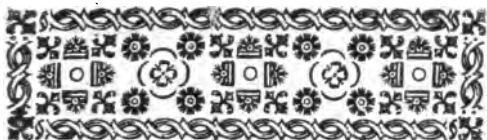
VII. LE TRIOMPHE DE L'EVIDENCE par
Mr. FORMEY &c. . . . 160.

VIII.

TABLE DES ARTICLES.

VIII. DISCOURS <i>sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes</i> &c. par Mr. JEAN DE CASTILLON &c.	186.
IX. HISTOIRE <i>Ecclésiastique moderne</i> , par Mr. P. E. JABLONSKI.	200.
X. LE MONDE, par Mr. FITZ-ADAM &c. LE TRADUCTEUR &c.	214.
XI. RECHERCHES <i>sur quelques Principes des connoissances humaines</i> &c.	223.
XII. MEMOIRE <i>sur la Cigüe aquatique de Gesner</i> , &c. par M. W. SCHWENCKE.	232.
XIII. LETTRE de Mr. HEERKENS aux Auteurs de cette Bibliothèque.	241.
XIV. NOUVELLES LITTERAIRES.	244.





BIBLIOTHEQUE

DES

SCIENCES

ET DES

BEAUX ARTS.

POUR LES MOIS

DE

JANVIER, FEVRIER, MARS,

MDCCLVII



ARTICLE PREMIER.

HISTOIRE de l'Académie Royale
des Sciences & Belles Lettres. An-
née MDCCLIV. A *Berlin* chez *Haude*
& *Spener* Libraires de la Cour & de
l'Académie Royale MDCCLVI. vol.
in-4to. de pp. 522. & douze plan-
ches.

Tome VII. Part. I.

A

La



A Classe de *Philosophie Expérimentale* occupe une assez grande place dans ce Volume; elle ne nous arrêtera cependant pas fort long-tems. On verra par les titres même des neuf Mémoires qu'elle contient, à mesure que nous les indiquerons, que la plupart de ces Mémoires sont peu susceptibles d'extrait. Le premier qui se présente a pour objet une matière intéressante pour l'humanité. Il s'est élevé depuis quelques années un cri général contre l'usage de la vaisselle de cuivre; si nous en voulions croire quelques Médecins, qui se parent d'un grand zèle pour la conservation de notre santé, nous bannirions pour jamais ce pernicieux métal de nos cuisines. Mr. ELLER a trouvé cette sentence trop rigoureuse & même injuste, & c'est à justifier son sentiment qu'il a destiné les *Recherches sur l'usage prétendu dangereux de la vaisselle de cuivre dans nos cuisines*; qui font le sujet de ce premier Mémoire. On débute par une espèce de plaidoyer, où l'Auteur en Orateur habile commence par mettre sous les yeux des juges tout ce qu'il croit de plus propre à les prévenir en faveur de son client. Mr. ELLER nous apprend donc d'abord, „ que de tous les „ métaux, aucun n'a soutenu chez les „ Anciens une réputation plus distinguée, „ que le cuivre ou l'airain, & les com- „ positions métalliques qu'on en fait, sur- „ tout

„ tout le leton & le bronze. La première
 „ monnoie, ajoute-t-il, qu'on battit à
 „ Rome, étoit de cuivre ou d'airain,
 „ d'où est venu le nom d'*ærarium*, *trésor*”.
 L'argument est sans réplique; un métal
 que Rome dans ses plus beaux jours fit
 servir à un usage si utile, un métal au-
 quel un nom si sonore & si magnifique
 doit son origine, peut-il dans ses effets être
 aussi pernicieux pour la santé, que ses en-
 nemis affectent de le faire craindre? Mais
 ce n'est pas tout; „ le cuivre brille enco-
 „ re d'un certain éclat qui l'a fait con-
 „ crer à cette belle étoile qui embellit le
 „ crépuscule, & que nous connoissons sous
 „ le nom de *Venus*. Du moins prétend-
 „ on que l'Île de Chypre est la commune
 „ patrie de notre métal & de la Déesse
 „ des Amours, & que dans le même tems
 „ que celle-ci sortoit du sein de l'onde,
 „ on tira celui-là des entrailles de la terre
 „ en Chypre, ce qui l'a fait nommer par
 „ les Anciens *æs Cyprium*, & dans la sui-
 „ te *Cuprum*”. Voilà qui est fort bien;
 mais, par malheur pour le cuivre, tous
 les *Métallurgistes* n'expliquent pas l'allégo-
 rie aussi favorablement que notre Auteur.
 Ce n'est pas de *Venus Uranie* qu'ils lui font
 porter le nom, mais de la *populaire*, à
 qui, disent-ils, il ressemble trop par la
 facilité avec laquelle il se prête à l'action
 de tous les sels *mâles* ou acides. Ils ne
 seignent point même de le comparer aux

impures Prêtresses de la Déesse de Cythère. Comme elles, disent-ils, il ne brille que d'un faux éclat, séduisant seulement pour ceux qui s'arrêtent à la superficie. Comme elles il en impose par l'extérieur; il se revêt des couleurs les plus belles & les plus vives : mais dépouillé de ces ornemens empruntés, il n'offre aux yeux de ses admirateurs surpris qu'un objet également vil & dégoûtant. On pousse encore le parallèle plus loin; mais trop de détails pourroient nous faire soupçonner d'être en quelque sorte parties dans cette cause, & nous voulons nous en tenir simplement à la fonction de Rapporteurs. Revenons donc à Mr. ELLER; il allègue encore en faveur du cuivre, qu'il a servi à immortaliser les Héros de la Grèce & de Rome, dont les statues, faites de ce métal, *ont bravé la corruption des siècles les plus reculés*, & ont transmis en même tems à la postérité la gloire des Artistes auxquels on en est redevable. Tant de chefs-d'œuvres de l'art, monumens précieux de l'Antiquité, qui font les délices & l'admiration des connoisseurs & des gens de goût, c'est encore le cuivre qui en fournit la matière, c'est donc encore une obligation qu'on lui a; mais tout cela n'est rien en comparaison de l'honneur qu'il a eu d'être employé à décorer le Tabernacle de *Moyse* & le Temple de *Salomon*, & d'entrer dans la composition de la plupart des vaisseaux sacrés;

crés; honneur dont il n'est redevable qu'à son seul mérite; car d'ailleurs ont voit assez, à la façon dont *Moyse & Salomon* ont prodigué l'or & l'argent, qu'ils en avoient de reste, & que s'ils leur ont associé le cuivre, ce n'est ni par un esprit d'épargne, ni par besoin. Enfin les Médecins les plus „ experts dans la Chymie n'ont jamais pu „ trouver un poison ou quelque chose d'ap- „ prochant à un véritable venin dans le „ cuivre bien purifié de tout corps étran- „ ger; au contraire il y en a plusieurs qui „ ont tâché d'y trouver quelques remèdes „ d'un effet sur & approuvé par l'expé- „ rience.

Ceux que ces raisons ne convaincront pas, ne pourront du moins pas nier qu'elles ne soient propres, comme nous le disions tout à l'heure, à intéresser en faveur de la cause dont Mr. ELLER s'est chargé. Et lui même n'en a sans doute pas attendu davantage. Car tout ce qu'on vient de voir n'est qu'une sorte d'introduction aux *Recherches* proprement dites. Elles consistent en diverses expériences faites sur des vases de cuivre, dans lesquels on a fait bouillir de l'eau commune, ou seule, ou en y mêlant du sel, & préparé différens mets, pour s'assurer jusqu'à quel point ils agissoient sur le cuivre, & en détachent ou dissolvoient des parties. Il seroit trop long & assez inutile d'entrer dans le détail de ces expériences,

cès , il suffit de remarquer qu'elles paroissent avoir été faites avec beaucoup d'exactitude & de soin , & qu'elles sont très bien décrites ici. Mais pour dire librement ce que nous en pensons , il nous semble qu'elles ne suffisent pas pour rassurer pleinement contre les craintes des mauvais effets que plusieurs Médecins ont depuis quelque tems attribués à l'usage de la vaisselle de cuivre. Nous n'y saurions voir non plus que les Chymistes , qui regardent le cuivre comme celui de tous les métaux sur lequel les *menstrues* de tous les genres agissent avec le plus d'efficace & d'aisance , soient à cet égard dans l'erreur. Tout ce qu'on en peut conclure de plus favorable , c'est , à notre avis , qu'à tout prendre , le danger n'est peut-être pas aussi grand qu'on le fait. Car d'ailleurs Mr. ELLER convient lui-même qu'il y a des cas où les alimens préparés dans des vaisseaux de cuivre peuvent contracter une qualité nuisible à la santé ; comme „ lorsque „ le vin , le vinaigre , ou le jus de citron , „ comme dissolvans acides du cuivre y „ sont mêlés , pendant que la viande ou „ les légumes cuisent dans ces sortes de „ vaisseaux , ou gardés trop long-tems dans „ un endroit où l'humidité de l'air peut altérer ce métal & en détacher un *verd de gris*. Alors , dit-il , les mets . . . „ pourront bien devenir nuisibles à la santé , en causant des angoisses , des vomissemens , &c. „ misse-

„ missemens & autres accidens fâcheux.
 „ Et alors on aura un émétique plus ou
 „ moins violent, selon la quantité du verd
 „ de gris détachée du cuivre, mais non
 „ pas une drogue qu'on puisse ranger dans
 „ la classe des poisons, ou proprement
 „ appellés venins. Il est étonnant qu'a-
 „ près un aveu de cette nature, on n'ait
 „ pas un peu adouci quelques-uns des ter-
 „ mes par lesquels on conclut ce Mémoire,
 „ les voici. „ Au reste j'aurois souhaité....
 „ que ces Messieurs, qui se sont recenti-
 „ ment *si fort déchainés* contre l'usage de
 „ ce métal, eussent auparavant recher-
 „ ché le prétendu danger par des ex-
 „ périences solides, avant que de répéter
 „ *des faussetés*, ou *d'étaler des nouveautés*
 „ *peu constatées*, & d'en imposer au Pu-
 „ blic.

Ce même Public fera sans doute un
 accueil plus favorable aux *nouveautés* que
 Mr. GLEDITSCH étale dans le Mémoire
 suivant, qui contient des *Instructions néces-
 saires pour la connoissance de diverses plan-
 tes du pays, dont l'usage peut servir à épar-
 gner les chênes & l'emploi des matières é-
 trangères dans la tannerie des cuirs.* On se
 piqué aujourd'hui plus que jamais, de
 rapprocher de nous la Philosophie, de l'hu-
 maniser en quelque sorte, en la faisant ser-
 vir à nos besoins. Le zèle louable, qui a
 porté quelques-uns de nos Philosophes à
 consacrer leurs recherches à ce but vrai-

ment utile, donne un grand avantage à notre siècle sur ceux qui l'ont précédé; & promet de bons fruits à ceux qui nous suivront, s'ils veulent mettre à profit les travaux de ces excellens hommes. Mr. GLEDITSCH, animé du même esprit, nous enseigne ici les moyens de faciliter les opérations d'un art, très mécanique à la vérité, mais d'une utilité universelle, & de ménager en même tems une des principales matières qu'on y emploie. Si l'Allemagne doit craindre de manquer de bois dans la suite des tems, combien ne doit-on pas être attentif dans nos Provinces à ne pas tomber dans cet inconvénient? La méthode que Mr. GLEDITSCH indique dans ce Mémoire, peut certainement contribuer beaucoup à le prévenir. Elle consiste à substituer à l'écorce de chêne & de bouleau, employée jusqu'ici dans la préparation des cuirs, des plantes qui produisent le même effet. Ces plantes sont très communes & en grand nombre presque partout. On fait usage de quelques-unes en France, en Espagne & ailleurs; mais Mr. GLEDITSCH en ajoute ici diverses espèces abondantes, faciles à trouver partout, regardées presque comme inutiles, & cependant démontrées, par des expériences réitérées, très propres à tenir lieu de l'écorce d'arbre dans la tannerie. Le détail des expériences, la liste des plantes, leurs noms & leurs caractères, il faut les voir

voir dans le Mémoire même de Mr. GLEDITSCH. Car quoiqu'il soit écrit principalement pour le Brandebourg, il n'est pas douteux qu'on n'en puisse tirer parti en d'autres pays.

La Chymie fournit beaucoup à ce volume; car outre ce qu'on vient de voir, on y trouve encore trois Mémoires de Mr. MARGGRAF, contenant des *Expériences faites sur la terre d'Alun*, & qui concernent la régénération de ce sel de sa propre terre, après l'avoir séparé par l'acide vitriolique; avec quelques compositions artificielles de l'Alun, par le moyen d'autres terres & du dit acide. Vient ensuite une *Dissertation Physico-Philologique sur un passage difficile de Plin^e Hist. Nat. L. 37. Ch. 47. où il s'agit d'une pierre précieuse des Anciens, nommée Astéria*. Par Mr. LEHMAN. L'Auteur, après avoir passé en revue les divers sentimens des interprètes de Pline sur ce passage, & examiné les différentes pierres, que chacun d'eux a cru que ce Philosophe y avoit en vûe, nous avertit qu'il croit avoir eu le bonheur de trouver la vraie *Astéria* dans un caillou teint de bleu & d'améthiste, que le hazard lui fit rencontrer il y a quelque tems. Il donne ensuite une description de son caillou, qui suppose qu'on a sous les yeux les figures dont il l'a accompagné.

Dissertation sur un pommier à tige basse en buisson d'une espèce dégénérée femelle,
A 5 *apétale,*

apétale, & de ses variétés. Par Mr. GLEDITSCH. Observations anatomiques sur des pierres trouvées dans les différentes parties du corps humain. Par Mr. MECKEL. Description d'un monstre Cyclope mis au monde à Berlin le 19 de Fevr. 1755. Par Mr. ELLER. Le monstre qu'on décrit ici, „ étoit „ un fétus de huit à neuf mois du sexe „ masculin, dont la tête énorme (1) & le „ visage affreux effrayèrent tous ceux qui „ le virent. Car entre la bouche & un „ front extrêmement large, il étoit pour- „ vû d'un œil unique bien fendu & grand, „ un peu tortu, plutôt rougeâtre que „ blanc, enfoncé dans un trou quarré, „ sans être couvert de sourcils & de pau- „ pières, (quoique ces parties n'y man- „ quassent pas entièrement) mais roide- „ ment ouvert, & d'un regard atroce & „ menaçant. Immédiatement au dessus „ de cet œil farouche, se trouvoit une „ excrescence ou production de chair as- „ sez épaisse & cylindrique, qui repré- „ sentoit au naturel une espèce de priape, „ étant pourvû d'un canal ouvert en for- „ me d'urèthre, d'un gland & d'un pré- „ puce, qui à cause de sa situation, quoi- „ que mobile & flottant, couvroit la plus „ grande partie de cet œil effrayant.

„ Com-

(1) Elle avoit un pied & trois lignes de longueur en y comprenant la coëffe.

„ Comme si la nature honteuse de son
 „ ouvrage avoit voulu cacher son erreur
 „ sous un masque, quoique plus hon-
 „ teux encore & bien mal placé ”.

Le reste de la description, exacte assurément & intéressante, suppose l'inspection des figures; d'ailleurs l'exposé qu'on vient de lire contient tout ce qui fait la singularité de ce fœtus monstrueux.

La classe de Mathématique contient six Mémoires. Tous, à l'exception du dernier, qui a pour Auteur Mr. l'Abbé DE LA CAILLE, sont de la façon du célèbre Mr. EULER; c'est tout à la fois en faire l'éloge d'un seul mot, & exciter la curiosité de ceux qui cultivent cette science. Il suffira d'indiquer ces Mémoires; des calculs ne s'abrégent pas. *De la Réfraction de la lumière en passant par l'Atmosphère selon les divers degrés tant de la chaleur que de l'élasticité de l'air. Réflexions sur un problème de Géométrie, traité par quelques Géomètres, &c. qui est néanmoins impossible. Recherches physiques sur la diverse réfrangibilité des rayons de lumière. Théorie plus complète des machines qui sont mises en mouvement par la réaction de l'eau. De la variation de la latitude des Etoiles fixes, &c. de l'obliquité de l'Ecliptique. Eclaircissemens sur les erreurs qu'on peut attribuer à la mesure du degré en France entre Paris &c. Amiens.*

Des six Mémoires, que renferme la
 classe

classe de *Philosophie spéculative*, deux seulement nous arrêteront quelques momens. Le premier est une *Dissertation sur les différens moyens dont les hommes se sont servis pour exprimer leurs pensées*. Par Mr. DE MAUPERTUIS. La matière, comme l'on voit, n'est pas neuve; mais quoiqu'elle ait été traitée à plusieurs reprises, elle n'en est pas pour cela plus éclaircie. Cette dissertation dissipera-t-elle ce qui y reste de ténèbres & de difficultés? Tâchons de mettre nos Lecteurs en état de répondre eux-mêmes à la question. Il n'est pas besoin pour cela de faire une analyse exacte de la dissertation du célèbre Président; il suffit d'exposer quelques-uns de ses principes. Remontant donc par supposition au tems où les hommes n'auroient eu aucun langage, il trouve naturel qu'ils aient
 „ cherché d'abord à exprimer les besoins
 „ les plus pressans, quelques cris & quelques gestes suffisoient pour cela. Ce fut
 „ là la première langue de l'homme. On
 „ pouvoit rendre ce premier langage plus
 „ étendu, en ajoutant aux gestes & aux
 „ cris naturels des gestes & des cris de
 „ convention, qui suppléassent à ce que
 „ les premiers ne pourroient rendre; &
 „ c'est-là vraisemblablement ce qu'on fit
 „ d'abord”. Nous l'avouons ingénûment, cela ne nous paroît pas *si vraisemblable*; nous ne concevons même pas trop comment,

ment , préalablement à l'institution de tout langage, on auroit pû établir ces gestes & ces cris de convention; car à quoi devoient-ils servir? C'est sans doute à communiquer des idées, ou à faire connoître certaines choses. Pour ce qui regarde les besoins, surtout les besoins les plus pressans, les cris & les gestes naturels étoient suffisans; mais par rapport à ceux de convention, comment aura-t-on pû faire comprendre qu'on destinoit l'un à exprimer telle idée ou telle sensation, & l'autre à désigner une certaine chose? Bien loin que cela ait pû se faire d'abord, des milliers de siècles n'y auroient pû amener des hommes destitués de tout langage. Disons le naturellement, toutes ces suppositions ne peuvent jamais conduire à un système solide. Et après tout à quoi bon les faire? Que *Diodore* de Sicile, que *Vitrux*, que les Philosophes du paganisme y aient eu recours, cela n'est pas étonnant, ils ne pouvoient rien donner de mieux; mais s'ils eussent eu le bonheur d'être éclairés d'une révélation, qui les eut instruits de l'origine du genre humain, auroient-ils de gaieté de cœur renoncé aux lumières & aux principes surs qu'ils pouvoient y puiser, pour se perdre dans des suppositions chimériques, qui ne font qu'étendre le labyrinthe des difficultés? N'eussent-ils pas été ravis d'y voir que le même Etre, infiniment bon & sage, qui

avoit

avoit créé l'homme, lui avoit aussi donné la faculté de faire connoître à ceux, avec qui il devoit vivre en société, ses idées, ses sentimens & ses besoins? (2) Mais aujourd'hui l'on est d'un autre goût; on veut faire des systèmes, où la révélation n'entre pour rien, même sur des matières dont il est impossible de rendre raison sans son secours.

Quant à nous, effrayés des difficultés qui se multiplient, & convaincus de l'impossibilité presque démontrée que les langues aient pu naître, & s'établir par des moyens purement humains, (3) nous nous estimons heureux de pouvoir suivre un guide plus sûr que ne le sont ceux qui voudroient nous faire marcher à la foible & incertaine lueur de leurs conjectures & de leurs suppositions.

Revenons à notre Auteur, dont nous tâcherons de ne plus nous écarter si longtemps. Quoique, selon lui, les cris & les gestes, soit naturels, soit de convention, eussent pu suffire aux hommes pour s'entendre les uns les autres, ils ne purent s'en con-

(2) Nous savons bien que *Moyse* ne dit pas expressément que Dieu ait appris à l'homme à parler; mais on voit assez clairement, par ce qu'il dit, que Dieu, qui avoit donné à l'homme le don de la parole, lui avoit aussi donné l'art d'en faire usage.

(3) J. J. Rousseau *Disc. sur l'orig. & les fond. de l'inégalité parmi les hommes.* p. 60.

contenter: & après bien du tems & des effais, on en vint à une manière de s'exprimer indépendante des gestes & des tons, au langage d'articulation, qui fut enfin généralement adopté; & ce fut-là la parole. Dès-lors les hommes eurent plus de facilité à se communiquer leurs idées & par conséquent à s'éclairer. „ Formés, pour ainsi
 „ dire, par le langage, ils perfectionnèrent
 „ le langage à leur tour; de-là naquirent
 „ les règles grammaticales de toutes les
 „ langues”. Ce langage d'articulation, quoique préféré avec beaucoup de raison, n'exclut cependant pas absolument celui des gestes & des cris naturels. On en sent facilement la raison, les hommes auront toujours, quant au fonds, les mêmes besoins & les mêmes passions; & dès que les uns ou les autres se feront sentir avec une certaine vivacité, ils inspireront aussi à tous les hommes la même expression; *c'est la voix de la nature*. Si elle n'est pas précisément la même chez tous les hommes, c'est qu'il ne se peut guères que tous soient affectés des mêmes besoins & des mêmes passions dans un degré parfaitement égal; l'expression est donc proportionnée au mouvement qui agite l'ame, & toujours elle est telle, qu'elle suffit à faire distinguer ce mouvement de tout autre; c'est ce que chacun fait par sa propre expérience. Mais ces grands mouvemens, qui nous mettent en quelque sorte

te hors de nous-mêmes, venant à s'apaiser, on revient aussi toujours au langage d'articulation. Mr. DE MAUPERTUIS explique assez simplement & naturellement de quelle manière, en combinant diversement ces articulations, on vint à former des mots, *substantifs* ou *adjectifs des verbes*, &c, selon la nature des objets qu'on vouloit exprimer. Cela suffisoit sans doute pour converser avec ceux qui étoient présents, mais le genre humain s'étant multiplié, on ne tarda pas à sentir la nécessité d'un moyen de s'entretenir avec les absens, on le chercha; & l'écriture naquit. Elle consista d'abord en signes représentatifs des objets qu'on vouloit exprimer; on y mêla ensuite des signes de convention; telle étoit l'écriture *hiéroglyphique* des Egyptiens. L'écriture des peuples du Mexique ne consistoit encore qu'en figures naturelles, lorsque *Cortez* y arriva. Celle des Chinois est composée depuis long-tems de signes uniquement de convention; mais quelle écriture! 80000 caractères suffisoient à peine à exprimer ses divers signes représentatifs chacun de chaque chose. Un *Lettre* passe sa vie à apprendre à lire & à écrire. J'aimerois encore mieux les *Quipos* des Péruviens; c'étoient des assemblages de petites cordes de différentes couleurs, où tout étoit marqué par des nœuds. Chaque nœud, répété un certain nombre de fois & selon

la

la couleur de sa corde, désignoit tel ou tel objet. Cette façon de faire connoître ses idées ne marque pas beaucoup de génie, je l'avoue, elle n'est peut-être même guères naturelle, mais elle n'oblige pas un homme à consumer ses jours à l'apprendre. Qu'importe au reste qu'une de ces sortes d'écritures ait plus ou moins d'inconvéniens que l'autre? Elles en ont toutes assez, pour que nous devions nous féliciter de n'être obligés d'employer aucune d'elles. Celle qui est en usage dans toute l'Europe, & qui est l'art

De peindre la parole & de parler aux yeux,

réunit tous les avantages qu'on peut imaginer. Il est vrai qu'il y a une difficulté, c'est que cette écriture ne *peint la parole* que pour ceux qui entendent la langue dans laquelle on écrit. Jusqu'ici les efforts que l'on a faits, pour trouver une langue & une écriture universelles, ont été sans succès. S'il ne s'agissoit que d'exprimer un petit nombre d'idées, on pourroit aisément convenir de quelques caractères qui tiendroient lieu d'une écriture universelle, & seroient à l'usage de toutes les nations. Les notes de musique, nos chiffres, nos caractères d'Algèbre en fournissent la preuve; mais il y a bien loin encore de-là au nombre innombrable d'idées & d'ob-

Tome VII. Part. 1. B jets,

jets, auxquels on ne faisoit apliquer ces signes.

Il n'est donc guères aparent qu'on puisse jamais réussir à introduire une langue ou une écriture universelle. Chaque nation conservera la sienne propre, qui sera toujours difficile pour les étrangers. Mais comment se peut-il que les peuples, répandus aujourd'hui sur la face de la terre, n'ayant formé autrefois qu'une seule famille, ayent maintenant des langues si différentes les unes des autres? Quelles que puissent être les causes, qui les ont altérées & variées parmi les différentes nations qui se sont formées, on devoit pourtant toujours y retrouver grand nombre de mots qui fussent les mêmes. C'est cependant ce qui n'est point; & si l'on trouve dans nos langues modernes quelque mot qui ait le même sens que dans celles qu'on regarde comme les premières, c'est l'effet d'un hazard presque inévitable dans un si grand nombre de mots. Et ceux qui ont voulu aller plus loin, n'ont fait que prouver qu'ils savoient un assez bon nombre de mots dans chacune de ces langues. Voilà ce que dit Mr. DE MAUPERTUIS, & il croit qu'on ne peut se tirer de cette difficulté, qu'au moyen du miracle de la confusion des langues; mais cela même n'est pas tout à fait juste, à moins qu'on ne suppose contre toute vraisemblance.

semblance, que Dieu ne confondit pas seulement le langage de ceux qui bâtissoient la tour de Babel, mais qu'il leur fit même perdre entièrement le souvenir de la langue dont ils s'étoient servis auparavant; autrement la difficulté de l'Auteur revient toujours. Mais cette difficulté n'est peut-être pas si grande qu'on la fait ici. Il n'y a eu autrefois qu'une seule & même langue, cela n'est pas douteux; quelle étoit-elle donc cette langue? C'est ce que nous n'entreprendrons pas de décider; le célèbre *Albert Schultens*, qui joignoit à une connoissance exacte des langues anciennes un génie profond & philosophique, a soutenu que chacune de celles qu'on prenoit pour la première, n'en étoit qu'une *Dialecte*: qu'on trouvoit en toutes assez de ressemblance pour leur donner une même origine, & des différences assez considérables pour ne devoir pas les confondre.

. *facies non omnibus una*
Nec diversa paven; qualem decet esse sororum.

Ce grand homme a donné à cette idée tout le degré de probabilité dont elle étoit susceptible. Le défaut de monumens de ces tems reculés ne permet pas d'aller plus loin. Ce sont ces anciennes langues qu'il faudroit d'abord examiner, puis les premières auxquelles elles ont donné naissance, pour être à même de prononcer si cel-

les-ci n'ont pas conservé quelques traits de ressemblance avec celles-là. La langue Phénicienne, par exemple, l'ancienne langue des Grecs, & ainsi de suite, les noms, des lettres, leur ancien caractère, leur son, leur valeur primitive se ressemblent trop, pour qu'il n'y eût pas aussi entre les mots plus de rapport que notre Auteur ne se l'imagine. Qu'on examine de même les langues Grecque & Latine, on y trouvera des traits plus frappans encore. Il en est de même des langues modernes. Celles du Nord ont tant de traits de conformité, qu'on ne peut douter qu'elles n'aient une mère commune. On peut à plusieurs égards en dire autant de la Francoise, de l'Italienne & de l'Espagnole; mais ces traits ne sont pas sensibles pour tout le monde: c'est que généralement on n'a qu'une connoissance superficielle des langues: qu'il y a peu de personnes qui aient le courage de dévorer l'ennui de remonter, autant qu'on le peut, à leur origine & de les suivre dans leurs diverses revolutions; c'est que parmi ceux, qui osent l'entreprendre, il en est peu qui aient les talens requis pour y réussir. Il faut apporter à cette étude un esprit philosophique, un jugement solide, un goût sur & éclairé, un discernement exquis, qualités dont la nature ne fut jamais fort prodigue; les SCHULTENS, les HEMSTERHUIS ont été rares dans tous les temps. Tout ceci

ceci devoit être plus approfondi, mais nous faisons un Extrait & non pas un Traité, & nous n'en avons peut-être déjà que trop dit sur une matière qui pourroit bien paroître assez indifférente à plusieurs de nos Lecteurs.

Passons donc à autre chose. A la Dissertation qui vient de nous occuper en succède une de Mr. FORMEY, *sur l'étendue de l'imagination*; puis une autre, de Mr. MERIAN, *sur le principe des indiscernables*; & enfin une, de Mr. SÜSZER, *sur le bonheur des Etres intelligens*. Donnons quelques momens à celle-ci; on ne peut douter qu'elle n'intéresse un plus grand nombre de gens que celles dont elle est précédée. Il ne faut cependant pas s'imaginer que ce soit ici un Traité complet sur le bonheur, ni un recueil de maximes propres à y conduire; on se tromperoit, Mr. SULZER ne se propose que d'examiner
 „ 1. Quelles sont les conditions nécessaires pour qu'un Etre intelligent soit parfaitement heureux, & 2. La possibilité, ou l'impossibilité de ces conditions”. Et cela suffit pour le dessein principal de l'Auteur, qui est de dissiper les doutes que le malheur des Etres intelligens peut faire naître dans quelques esprits sur les dispensations de la Providence.

Le bonheur résulte du plaisir, la peine lui est contraire. C'est ce dont tout le monde convient. Une vie remplie de

sentimens agréables & entièrement exem-
 te de peines feroit le bonheur parfait;
 mais une telle vie est-elle possible? Pour
 décider cette question, il ne faut que ré-
 fléchir sur la nature des Etres intelligens
 finis, & sur les causes de leurs peines &
 de leurs plaisirs; c'est ce que fait notre
 Auteur avec beaucoup de justesse & de
 précision. Il résulte de cet examen que la
 nature même des Etres finis empêche
 qu'ils ne jouissent d'abord d'un bonheur
 parfait, & qu'ils ne peuvent y parvenir,
 qu'après avoir passé par un grand nombre
 de degrés intermédiaires, remplis tantôt
 d'agrément, tantôt de désagrément. Mais
 Dieu n'auroit-il pas pû les y faire arriver
 tout d'un coup? C'est demander en d'au-
 tres termes si Dieu n'auroit pas pû faire
 des Etres intelligens finis qui cependant ne
 fussent pas finis; car l'Etre infini a seul
 ce privilège; c'est même un de ses ca-
 racteres distinctifs, d'être tout à la fois ce
 qu'il peut être; mais un Etre intelligent
 fini ne peut devenir capable de jouir d'un
 bonheur parfait, qu'après une succession d'i-
 dées distinctes. Mr. SULZER développe cette
 proposition, en faisant voir que le bon-
 heur suppose dans l'Etre intelligent des
 connoissances étendues, des idées distinc-
 tes, & par conséquent tout ce qui est né-
 cessaire pour acquérir les unes & les au-
 tres. Or on sent bien que cette acqui-
 sition ne peut se faire qu'avec beaucoup de
 tems

tems & de travail. De-là il est bien clair que „ l'Etre intelligent fini ne sauroit être „ parfaitement heureux dès le premier „ moment de son existence; il sort des „ mains de son Créateur doué de tout ce „ qu'il lui faut pour le devenir selon son „ état ou le rang qu'il occupe dans l'échelle „ infinie des Etres. Mais c'est au tems à „ développer ses facultés ”.

Que la route qui mène au bonheur soit longue, dira-t-on peut-être, à la bonne heure; mais pourquoi est-elle si difficile? N'auroit-elle pas pu être exempte de peines? Non, parceque les Etres dont il s'agit étant finis, sont nécessairement imparfaits, & que la peine résulte nécessairement aussi de l'imperfection. D'ailleurs chacun de ces Etres, considéré en lui-même, n'est qu'une très petite partie du tout immense de l'Univers, & que cependant ce qui arrive dans ce tout influe nécessairement de plus d'une façon sur lui. Or pour que l'Etre intelligent fini fût entièrement exempt de peine, il faudroit que tous ses desirs, ses souhaits & ses projets fussent parfaitement d'accord avec tous les événemens de l'Univers; mais il n'est personne qui ne sente que cet accord est impossible; il est donc impossible aussi qu'un Etre fini puisse être exempt des peines qui naissent de la contrariété de ses inclinations ^{ou} de ses desirs avec les événemens du monde. Mais ses facultés venant à

se perfectionner, ses vues s'étendront, il acquerra des idées plus distinctes de tout, il reconnoitra la sagesse qui préside au gouvernement de ce vaste Univers, il verra que tout arrive conformément aux loix de l'ordre & de la perfection, & il sera par conséquent content de tout. Ces principes peuvent aisément être apliqués à une autre source de peine, savoir à la contradiction des sentimens, des actions, & en général du caractère moral d'un Etre intelligent, avec les loix éternelles de l'ordre moral. Nous n'ajouterons qu'un mot, c'est la conclusion générale que Mr. SULZER tire de ses principes & de ses raisonnemens, *aucun Etre intelligent fini ne peut donc parvenir au suprême degré de bonheur, dont il est capable, qu'en passant par toute sorte de peine & de chagrin, & en voulant lui épargner des peines, il faudroit le priver de ce qui seul peut faire son bonheur, c'est à dire, de sa portion d'intelligence & de sensibilité, qui sont en effet pour un tems un principe de peine, mais qui seront un jour pour lui des causes & des instrumens de félicité.*

Cette classe est terminée par deux Pièces en formes d'Essais, concernant, l'une, le principe de la Raison suffisante, & l'autre la Loi de continuité. Et par des Remarques sur cette définition de M. WOLFF du mot aliquid. Aliquid est cui aliqua notio respondet. §. 54. de l'Ontologie p. 41. Ces

Ces Trois Pièces sont de Mr. DE PREMONTVAL ; c'est tout ce que nous en dirons.

Trois Eloges , & deux Mémoires remplissent la *classe de Belles-Lettres*. Les Eloges sont ceux de Mr. DE MONTESQUIEU , de Mr. le Comte DE MUNCHOW , & de D'ARNIM. Il n'est plus tems de parler du premier , qui ne l'a pas lû ? Les deux autres sont trop concis pour que nous puissions en rien détacher ; ce sont exactement des *Eloges*, des louanges & très peu de faits.

Les Mémoires sont une *Dissertation* de Mr. DE HERTZBERG sur les fréquentes aliénations de la Marche de Brandebourg dans le XIV^e siècle, & sur le bas prix pour lequel on prétend qu'elle a été vendue ; & un Discours de Mr. PELLOUTIER sur l'expédition de Cyrus contre les Scythes.

Le savant Auteur de ce Discours entreprend d'y prouver que la narration d'Hérodote sur ce fait, n'est rien moins qu'exacte, & il nous paroît qu'il y réussit très-bien. Quoique plein de vénération pour ce père de l'Histoire, Mr. PELLOUTIER ne s'en laisse pas tellement imposer par son autorité, qu'il n'ose examiner & écouter d'autres témoins. Il lui préfère même pour ce fait particulier un Auteur des plus décriés qui fût jamais, c'est *Ctésias* ; mais les raisons, sur lesquelles cette préférence est fondée, sont telles, qu'elle la justifie pleinement. Pour en sentir la force, il

faut avoir sous les yeux les narrations assez étendues de l'un & de l'autre Historien, & les réflexions qu'y joint Mr. PELLOUTIER, c'est à dire, à peu près tout son Discours. Nous ne pouvons donc mieux faire que d'y renvoyer ceux de nos Lecteurs qui voudront voir ce point d'Histoire bien approfondi.



ARTICLE SECOND.

(1) LETTRE à Mr. D..... contenant un éloge historique de M. AMI LULLIN Pasteur & Professeur en Histoire Ecclésiastique à Genève, décédé le 9 Septembre 1756.

JE crains d'avoir différé trop long-tems, Monsieur, à répondre à ce que vous avez exigé de moi, & à satisfaire par-là à l'hommage que nous devons l'un & l'autre au mérite & à la vertu. Lorsque l'on voit une ville entière émue & pénétrée de la mort d'un généreux citoyen, d'un savant & d'un excellent serviteur de Dieu, que l'on entend les regrets non équivoques que cause sa perte dans tous les ordres de

(1) Cette Lettre nous est envoyée de Genève.

de l'Etat, que l'on est obligé de rompre tout à coup un grand nombre de relations soutenues constamment par le zèle le plus désintéressé, alors il semble qu'il n'est pas besoin d'autre éloge; des larmes sincères parlent mieux que tous les discours. Mais bientôt les premières effusions du sentiment s'affoiblissent, le tems gagné sur le souvenir du commun des hommes, la mémoire de ceux qui méritent d'être distingués se perd; l'exemple ne fait plus son effet; la véritable amitié & la reconnaissance ne sont pas satisfaites d'un tribut aussi passager; il faut quelque chose de plus durable.

Ne vous attendez point ici à un éloge académique. Je me propose de vous présenter Mr. LULLIN, par son amour pour les Lettres, pour sa Patrie, pour la Religion, pour le bien en général: si je joins aux faits, qui doivent faire son éloge, quelques réflexions; pardonnez les à un cœur qu'inspirent le sentiment & la vérité.

Je ne m'arrête pas sur les premières années de la vie de Mr. AMI LULLIN. Né à Genève, en 1695, il étoit d'une famille sortie anciennement de Savoye, noble dans son origine, mais plus distinguée par les emplois, dont elle a été & est encore honorée, & par les services qu'elle a rendus dans tous les tems à la République. A peine sorti de l'enfance, il perdit son

son père qui laissa à une mère sage & tendre tous les soins de l'éducation de deux fils, & tous les embarras qu'entraîne une fortune très-considérable. On le destina de bonne heure, & par sa qualité de cadet, aux études & à la vocation de Théologie. Son goût & son application fixèrent cette détermination. Il eut le bonheur d'avoir des maîtres qui secondèrent la vivacité de son génie, une pénétration aisée, une mémoire heureuse, qui réglèrent une imagination abondante, & qui développèrent les graces extérieures dont la nature l'avoit favorisé. Ceux d'entr'eux, qui vivent encore aujourd'hui, rendent témoignage aux heureuses dispositions dans lesquelles il étoit né, & aux bons sentimens qu'il manifesta de bonne heure. Quel attachement ne lui ont-ils pas marqué dans la suite, & quel retour constant de sa part ! Ses études étoient soutenues par beaucoup de gaieté, & par un penchant à des plaisirs innocens. Un caractère vif, enjoué, doux, bon & facile rendoit Mr. LULLIN, dès les premières années de sa jeunesse, aussi aimable dans la société, qu'appliqué à ses devoirs & attentif aux progrès de ses études. Bientôt privé de son frère aîné, qui mourut à Paris, lorsqu'il commençoit ses voyages, il se vit seul héritier d'une grande fortune, maître d'une belle maison, qui faisoit l'objet le plus séduisant du luxe de ce tems-là. Exposé à la tenta-

tion,

tion, ou de l'oisiveté, suite dangereuse des richesses, ou à celle d'un changement d'état, en se tournant du côté des emplois de la magistrature, auxquels sa naissance l'appelloit, il donna le tems qu'il falloit à la réflexion dans une pareille circonstance. Il consulta un ami sage & desintéressé; (2) il vit avec lui la Providence bonne & attentive, qui l'avoit appelé & qui l'appelloit encore, par les progrès qu'il avoit déjà faits, au saint ministère; il sentit modestement qu'il y étoit aussi propre qu'à toute autre vocation; qu'il n'en étoit point, où l'on pût faire plus de bien; que la fortune qui se présentait à lui devenoit un nouveau moyen & de faire valoir ses talens & d'exercer plus efficacement cette générosité, cette bonté universelle, dont il sentoit en lui les premières impressions. Il se rendit à cette voix de la réflexion & de la sagesse suprême. Il persévéra dans ses études de Théologie, & bientôt il se vit en état d'être reçu au saint ministère. L'on dévança même en sa faveur le tems prescrit par les réglemens ecclésiastiques. Ce fut en 1718 qu'il entra dans cette carrière, & qu'il a dit souvent avoir éprouvé la satisfaction la plus vive, d'autant plus grande, qu'il devoit aux vues de la Pro-
vi-

(2) Mr. De Rochemond aujourd'hui très digne Pasteur de l'Eglise de Genève.

vidence, & à lui-même cet état, que d'autres, dans de pareilles circonstances, n'auroient peut-être pas autant ambitionné.

Quelques succès que pût se promettre Mr. LULLIN, il sentit qu'il n'avoit fait que les premiers pas. Convaincu que l'étude de l'homme est le grand art d'attirer & d'amener au bien, (& c'étoit là son but,) il voulut voir les hommes de près & sous toutes les faces. Il voulut connoître les Théologiens Anglois si célèbres alors & par leurs prédications, & par leurs défenses contre les assauts des Déistes de ces tems-là. Il voulut se confirmer dans cette méthode philosophique simple & digne des premiers siècles de l'Eglise, que les *Turretins* lui avoient déjà montrée & dont le génie Anglois faisoit une si bonne application. Il voulut encore tirer parti de la déclamation, perfectionnée en France, pour laquelle il se sentoit d'heureuses dispositions, & dont il reconnoissoit l'efficacité, peut-être par le peu d'usage que l'on en faisoit alors dans les chaires Protestantes. Enfin il se proposoit de se procurer par lui même les secours d'une bibliothèque si nécessaire à son goût d'étude, & qu'il lui étoit permis de se donner avec toute l'étendue, le choix, & les suites qui en dépendent. Dans ce dessein il ne tarda pas à partir pour ses voyages de France, d'Angleterre & de Hollande. C'est à Londres qu'il fit le plus long séjour ;

il s'y appliqua à voir particulièrement tous les Théologiens & les Gens de Lettres, & il y eut l'avantage d'être distingué du D. Wake alors Archevêque de Cantorbery. Il apprit la langue du pays, nécessaire à un homme qui veut en étudier la doctrine & les mœurs, & lire les meilleurs livres sur la vraie Religion. Il suivit les leçons & les cours de Théologie à Oxfort. Il avoit là pour ami & pour émule, quoique dans un genre d'études différent, le célèbre M. Burlamaqui, avec qui il forma une liaison qui s'est conservée jusqu'à sa mort. Ils se plaisoient l'un & l'autre, & c'étoit en Philosophes qu'ils cherchoient à étudier le génie de la nation Angloise, l'histoire de ses Révolutions que l'on apprend tout autrement sur les lieux que dans les livres; Mr. LULLIN la connoissoit très bien; aussi en parloit-il souvent. Il croyoit devoir beaucoup à son séjour en Angleterre, il aimoit ce pays, cette nation par préférence, il en aimoit la langue, la doctrine, la méthode que l'on y suivoit pour découvrir & montrer la vérité, ainsi que pour la défendre. Il avoit scû tirer des mœurs Angloises, ce qu'elles avoient de bon pour se l'approprier à lui même, & s'il l'avoit pû, aux usages de sa patrie. Il prêcha à Oxfort & à Londres en 1721, où il débuta par offrir le bonheur présent de la piété utile à tout. Il sentoit & il goûtoit de bonne heure ce qu'il

qu'il cherchoit à inspirer aux autres. Enfin après un séjour de près de 3 ans en Angleterre, après s'y être enrichi de bonnes études, de nouvelles connoissances, de livres bien choisis, & d'amis que son caractère lui avoit procurés ; après avoir été favorisé de moitié avec son ami Mr. Burlamaqui d'une marque distinguée de l'approbation de l'Université d'Oxford, qui, *ob eorum eruditionis omnimodæ copiam, ob eximiam ingenii suavitatem, morumque candorem, cæterasque quæ in iis enitescent virtutes*, leur donna volontiers ce témoignage honorable, & en même tems à chacun un livre très précieux, assorti à leur genre d'étude. Après avoir été reçu membre de la Société pour la propagation de la foi, Mr. LULLIN quitta l'Angleterre pour passer quelque tems en Hollande & revenir de-là à Paris, où occupé dans son but de voir les Savans & de connoître les hommes, il ne négligea pas le projet de se former une bibliothèque. Une partie considérable de celle de Mr. Paul Petau, Conseiller au Parlement, se présenta à son ambition littéraire. Riche encore en manuscrits rares, en belles éditions, & en une quantité de livres d'histoire ecclésiastique, elle remplissoit les vues de M. LULLIN. Le marché fut bientôt conclu. Il y joignit d'autres suites de livres qui manquoient pour la rendre complète. Il suivit les Orateurs du barreau & de la chaire qui se distinguoient

quoient alors. Il ne craignit pas d'aller prendre des leçons au théâtre François, pour en détacher le simple & le naturel de ce qu'il y avoit de trop affecté & d'outré, pour saisir dans ce genre de déclama-tion ce qui représente si bien le ton & le langage des passions, & ce qui pouvoit lui servir sur un tout autre théâtre ou à les combattre, ou à nous persuader de leur véritable usage. Muni de ces secours, forti-fié par le commerce des hommes, sans avoir été séduit par leurs vices, M. LUL-LIN revint dans sa patrie avec plus d'a-grémens dans le caractère, & plus de con-noissances utiles à lui même & aux au-tres.

Son heureuse situation & les louanges que l'on prodigue à un jeune homme doué de quelques talens, & qui commence une carrière assez brillante, tout cela ne le gâta point. Il goûtoit des mœurs simples, il s'attachoit à ses devoirs, à ses études, à la prédication où il réussit. Il s'y distin-guoit par une composition aisée, abon-dante, forte & insinuante, par un pathé-tique touchant & persuasif, par des dé-tails intéressans, & par des peintures de la vertu & du vice qu'une imagination belle & riante rendoit toujours vrais, a-gréables, propres à la nature de l'objet qu'il vouloit présenter, & par cela même plus capables de plaire & de convaincre; surtout le sentiment s'exprimoit chez lui

dans ces morceaux véhémens avec une noblesse & une vivacité qui persuadoit, qui entraînoit. Cette composition élégante sans affectation, élevée sans enflure, vive, & pressante lui fut bientôt particulière. Il ne la prit de personne, & l'on peut dire qu'elle ne seroit pas aisée à imiter; elle étoit soutenue par les graces extérieures, par une belle & heureuse phisionomie, par un ton toujours assorti au sujet qu'il traitoit. Il possédoit naturellement, & il s'étoit étudié à perfectionner en lui ce beau talent de la récitation si nécessaire pour persuader une vérité, qui n'auroit qu'à se montrer elle même, si ce n'étoit pas à des hommes qu'elle doit se présenter. Il a dit souvent à ceux qu'il étoit appelé à instruire, & il le disoit modestement par son exemple, que l'orateur chrétien ne devoit point négliger cet art extérieur, ces graces naturelles, ces gestes vrais, cette harmonie de l'expression & du ton avec la pensée, qui vient à bout de convaincre, parcequ'elle assure que l'on est convaincu soi même. J'anticipe sur ces tems où j'ose dire que Mr. LULLIN avoit porté loin & comme perfectionné ses dispositions & ses talens pour la chaire. J'ai sous les yeux une suite de sermons, soit de doctrine, soit de morale, composés & pour les tems ordinaires, & pour des fêtes ou des circonstances extraordinaires. Je pourrois aisément en tirer des traits qui le caractériseroient

roient, qui instrueroient ceux qui sont appelés à suivre la même carrière, & qui intéresseroient encore cet ordre de gens qui, séduits par l'effet de la déclamation & du moment présent, se trouvent ordinairement refroidis à la lecture tranquille d'un discours de morale. Peut-être que malgré ce nombre prodigieux de sermons déjà imprimés, l'on ne trouveroit pas de trop quelques uns de ceux que nous a laissés Mr. LULLIN.

Jouissant d'un côté d'une situation assez douce pour n'avoir rien à demander, rien à envier; de l'autre assez désintéressé pour pouvoir servir à l'Eglise, les Fidèles, & les pauvres gratuitement, & sans autre retour que le plaisir de faire son devoir, Mr. LULLIN prêchoit souvent surtout dans les commencemens de son ministère. Il ne se refusoit pas toutes les fois qu'on le demandoit. Dès l'année 1726, il fut agréé au corps des Pasteurs de la ville, & il eut la double satisfaction de partager cet honneur avec un de ses intimes amis & digne collègue (3), & celle d'être reçu à cette vocation par le célèbre Mr. Turretin son père & son patron dans le saint ministère, comme son guide & son modèle dans ses études. S'il fut sensible en cette occasion à l'applaudissement d'un peuple qu'il

(3) Mr. *Sarazin*, très digne Pasteur de l'Eglise de Genève.

qu'il étoit apellé à édifier & à instruire, ce n'est pas qu'il pensât à lui même, ni aux éloges, mais c'est qu'il savoit qu'il faut être goûté & aimé pour persuader & pour sauver. Il se chargea volontiers de quatre sermons de préparation par année pour les fêtes de communion dans une Eglise particulière de la ville, & il s'en est acquitté constamment pendant douze ans sans se négliger, sans se répéter, quoiqu'offrant toujours le même sujet à ses auditeurs, ayant les mêmes vices à attaquer, les mêmes motifs à presser. *Quoi toujours le même Texte* (c'est ainsi que M. LULLIN débutoit dans un de ses sermons,) *toujours l'examen de soi-même, la même matière, toujours aussi mêmes circonstances ! &c.* Son zèle, cette imagination féconde, la grandeur d'un objet si riche le soutenoient & lui fournissoient cette douce éloquence, qui touchoit & nous forçoit à nous rapprocher de nous mêmes dans des circonstances où il est si nécessaire de se voir sans illusions.

Il ne refusa pas non plus le soin de ce qu'on appelle ici une dixaine, ou quartier de la ville confié à la charge d'un Pasteur. Il s'y attacha, & ne l'a quitté que par sa mort. C'est-là où pendant vingt neuf ans il a déployé plus particulièrement ses soins paternels, ses avis, ses instructions, ses exhortations, ses réprimandes, ses consolations, & tant de visites où sa charité naturelle

turelle agissoit par les moyens les plus secrets, les plus efficaces, les plus étendus. Je pourrois vous le présenter à cette occasion sous le trait distinctif de son caractère. Cette dixaine étoit pour lui un troupeau particulier que sa bienséance chrétienne avoit toujours en vûe , mais elle ne se renfermoit pas dans un cercle aussi étroit, elle s'étendoit à tout ce qui se présentoit, aux relations que lui fournissoit sa charge de Pasteur, sa qualité d'homme riche, d'amateur des lettres, & de citoyen du monde, rien ne la bornoit qu'une sage prudence. Cette heureuse disposition, ce penchant à faire du bien ne l'a jamais quitté pendant tout le cours de sa vie. Il se plaisoit à soulager les malheureux, à prévenir les besoins, à reparer les disgrâces de la fortune. Il avoit un singulier plaisir à faire des présens qu'il plaçoit avec délicatesse & à propos. Il pouvoit même trop loin (suite de cette générosité qui lui étoit propre) la crainte de recevoir quelque bagatelle sans rendre au-delà. A cette attention bienfaisante il joignoit la charité spirituelle. Qui mieux que lui, je ne crains point de le dire, savoit parler à un malade, à un affligé, à un mourant ? Il soutenait, il consolait, il exhortait, il prioit avec tant d'onction, tant de douceur, tant de zèle, dans des termes si propres aux circonstances, que chacun le croyoit exposé aux mêmes afflictions, qu'il parloit pour

lui même, & l'on se sentoît soulagé de voir ainsi ses maux partagés avec un Pasteur, avec un ami. La Providence semble avoir eu en vue de le rendre parfait dans cet art de l'humanité, en le faisant passer lui-même par les adversités les plus sensibles. Il faudroit parcourir sa vie entière & en particulier les trente dernières années de son ministère, pour le suivre dans tous les effets, & sous toutes les faces variées de sa charité & de sa bénéfice.

Propre & habile aux affaires, insinuant, parlant bien & dans la conversation & dans les assemblées, où il s'agissoit de matières graves & importantes, il fut chargé souvent, & en commun avec ses Collègues, & en particulier de bien des commissions que l'expérience & l'attention qu'il y donnoit, lui rendirent toujours plus aisées, dont il s'aquittoit avec zèle & qu'il acheminoit pour l'ordinaire à un heureux succès. L'on sait qu'il y portoit de la sagacité, & une extrême envie de voir toutes les faces sous lesquelles une affaire pouvoit se présenter ; il ne vouloit rien omettre ; rien négliger pour en tirer le meilleur parti ; le travail ne lui coûtoit pas, & son esprit abondant, fertile en ressources, en expédiens, lui fournissoit tout ce qu'il y avoit à faire & à dire. Si l'on peut pécher par trop de facilité, trop de détail, ou trop de zèle, il faut convenir que quel-

que,

quefois Mr. LULLIN étoit en défaut; mais rarement une affaire manquoit-elle par-là entre ses mains; rarement avoit-on lieu de s'en plaindre, puisque toujours il mettoit de l'ordre dans son abondance & toujours il revenoit à son but & au vrai d'une affaire. Le Pasteur à Genève est souvent apellé à se présenter devant son Magistrat, pour lui communiquer ce qui se passe dans les assemblées ecclésiastiques, pour en avoir son aprobation, ou y donner la sanction nécessaire. C'est alors que Mr. LULLIN a eu occasion de faire connoître & son talent pour les affaires, & cette éloquence douce, aisée, animée par le seul amour du bien public, qui persuade, & qui obtient ce que l'on a à demander. Il se félicitoit, surtout dans les dernières années de sa vie, où apellé plus fréquemment par la multiplicité de ses occupations à se présenter devant les Conseils, il ressentoit alors avec le plus grand plaisir l'accueil gracieux qu'il recevoit d'un Magistrat si respectable, & le bonheur qu'il avoit de réussir dans ce dont il étoit chargé auprès de lui. C'étoit-là toute la récompense qu'il ambitionnoit; il n'étoit pas porté à solliciter, & il n'avoit rien à demander pour lui même.

Je ne suis qu'imparfaitement l'ordre des tems, je cherche à vous faire connoître Mr. LULLIN dans les différentes fonctions

de son ministère. Appelé dès l'année 1737 & par les suffrages réunis des Con-seils & par les vûes favorables de ses Col-lègues, à remplir la chaire de Professeur en Histoire Ecclésiastique, que la mort du célèbre Mr. *Turretin* laissoit vacante, il se vit par-là chargé d'un fardeau d'autant plus pèsant, qu'il sentoît la difficulté de succéder dignement à un homme si grand & dans son opinion & dans celle du pu-blic. Il falloit faire de nouveaux efforts d'étude, d'application, de recherche, se procurer toutes les connoissances qui pou-voient avoir quelque rapport à ce nouvel objet; il ne se seroit pas satisfait, & il seroit sorti de son caractère, s'il ne l'avoit rempli qu'à demi. Mr. LULLIN servoit ici, comme en toute autre chose, par honneur & pour le bien public; par-là plus que par aucun autre motif il étoit engagé à bien faire. Il se proposoit la même clarté qui avoit éclairé les pas de son prédécesseur, il vouloit tout voir par lui même, pour ne présenter aux autres que ce qu'il y a-voit d'essentiel, ne rien négliger dans une carrière de 17 siècles, où l'histoire parti-culière confondue avec l'histoire univer-selle présente encore aujourd'hui des sen-tiers difficiles à suivre pour avoir été trop battus. Il falloit instruire avec goût & en inspirer pour une étude qui offre tant d'objets variés; c'est aussi ce qu'il eût toujours en vûe. Il s'attachoit aux mœurs,

aux

aux usages, au caractère des hommes qui ont gouverné l'Eglise; leurs défauts, leurs foibles ne lui échapoient pas; il gémissoit des horreurs qu'il voyoit de si près, tant il étoit sensible aux malheurs qu'a essuyés la vérité dans tous les tems; mais s'il rencontroit quelque chose de beau, de grand, de vertueux, il le sentoit aussi vivement & le faisoit bien sentir à ses Auditeurs. L'esprit de critique, une bonne logique & une érudition bien dirigée l'ont toujours accompagné dans le cours de ses leçons; & dans ces savantes dissertations qu'il avoit coutume de faire précéder & par lesquelles il terminoit la suite de chaque siècle. Par-là il lioit l'étude de l'Histoire à celle de la bonne Théologie, il répandoit sur celle-ci la lumière qu'il pouvoit tirer des faits. Il n'avoit que trop d'occasions de faire voir que la doctrine tenoit aux mœurs, & que les mœurs n'étoient que les foiblesses des hommes. Il voyoit à regret que le champ étoit trop vaste, pour en pouvoir resserrer l'étude dans un espace de cinq ou six années que les étudiants consacrent à la Théologie, vû le peu de leçons qu'il étoit réduit à leur donner. Il eut voulu volontiers leur offrir une connoissance générale de tout, mais il sentoit combien elle seroit incomplète. Que de considérations essentielles aux faits, que de critique, que de réflexions propres à répandre du jour sur la

vérité, n'auroit-il pas laissées en arrière! De manière qu'obligé de prendre un parti, & malgré les objections qu'on lui fit à cet égard, & qu'il examina murement, il crut qu'il valoit mieux faire bien connoître, approfondir & s'arrêter à quelques siècles de l'histoire de l'Eglise, que de parcourir le tout rapidement & par des abrégés, qui ne servent qu'à la mémoire & n'offrent rien à l'esprit. Par-là, malgré son exactitude & son application, il n'a pu parvenir jusqu'au bout, il touchoit à ce siècle heureux, où la vérité s'est montrée de nouveau, à ces beaux jours de la Réformation, lorsque la mort vint lui enlever la satisfaction de découvrir à ses disciples cette lumière si intéressante. L'on aperçoit par les matériaux qu'il avoit déjà ramassés qu'il en auroit développé les causes & les effets de la manière la plus impartiale, la plus vraie & la plus sage. Son cours d'Histoire Ecclésiastique sur les quatorze premiers siècles, ne seroit point un ouvrage indifférent ni inutile, si la reserve trop modeste de M. LULLIN ne sembloit l'avoir renfermé pour toujours dans le fond de son cabinet, avec tant d'autres productions d'un égal mérite. L'on pourroit donner pour preuve l'empressement des étudiants en Théologie à suivre ses leçons, & à conserver ce qu'ils pouvoient en enlever. Ils savent que M. LULLIN ne s'en tenoit pas là avec eux, ils se rappel-

rappelleront son abord facile & toujours obligeant, ses soins à les édifier sur les objections qu'ils avoient à lui proposer, ses avis, ses conseils sur la manière de diriger & d'avancer leurs études, enfin son attention à assister aux propositions, & pour l'ordinaire sa sagacité & l'utilité des remarques qu'il joignoit à celles des sçavans Professeurs en Théologie.

Mais que n'a-t'il pas fait pour le progrès des études, & le bien des étudians, lorsqu'il fut appelé, & comme forcé en 1753, à se mettre à la tête de l'Académie par la place de Recteur. C'est alors que tout son zèle se manifesta. Il devoit veiller sur l'éducation d'une jeunesse dont les premiers soins influent tant sur tout le reste de la vie & sur le bien de la société, tous les détails d'un collège assez nombreux le regardoient, & sur cet article rien n'étoit pour lui minime ou de peu d'importance. Il falloit entretenir, ranimer & perfectionner la méthode que l'on suivoit, connoître les maîtres & les enfans, les voir assidue-ment & de près, leur inspirer de l'émulation, de l'amour & de la crainte, les suivre dans leurs petits progrès, encourager les foibles, parler aux peres, aux parens, & se revêtir pour leurs enfans des qualités qu'ils auroient dû avoir eux mêmes; en un mot mettre tant d'ordre, d'exactitude & une application si soutenue, qu'il ne fût plus besoin, pour ainsi dire,

ni

ni d'inspection nouvelle, ni de changement pour perfectionner. Ce n'étoit pas tout, les études supérieures, les progrès des étudiants, leurs intérêts, leurs examens, les assemblées académiques, ce que l'on y doit proposer & faire pour le bien des lettres, le rapport aux assemblées supérieures, tout cela est du ressort d'un Recteur vigilant. Les richesses littéraires, je parle de la bibliothèque publique, cette collection de bons livres devenue un trésor & par son étendue & par son utilité pour tous les ordres de l'Etat, est encore confiée à ses soins. Le Recteur est le trésorier, l'économe adjoint & supérieur aux Bibliothécaires. Il doit veiller avec eux à la conservation, au recouvrement, à l'augmentation des deniers consacrés à cette bibliothèque, au choix des livres, aux recherches pour s'en procurer de nouveaux, à l'entretien & à l'ordre de ceux que l'on a déjà. Enfin tout ce qui fait le lustre de cette Académie, ce qui peut servir à son accroissement & à sa célébrité, tous les établissemens qui tendent à favoriser dans Genève les arts & les sciences, tout cela, sous l'approbation d'un sage Magistrat, devient l'objet de l'attention soutenue d'un Recteur qui ne veut rien négliger & qui fait pourvoir à tout. Ces détails, peut-être bien d'autres que j'omets, représentent au naturel, ce que M. LULLIN s'étoit proposé & mieux encore ce qu'il a exécuté.

cité comme Recteur, pendant les trois dernières années de sa vie. Le Collège, l'Académie & la Bibliothèque formoient pour lui trois objets d'affection & d'occupation, qui se succédoient alternativement ou marchaient de concert. L'on eut dit, à vivre avec lui, & j'ose ajouter, au bien qu'il y faisoit, qu'il n'étoit occupé d'autre chose. L'on fait néanmoins que pendant ce tems-là, les intérêts de l'Eglise, quelquefois la prédication, toujours les embarras d'un troupeau difficile à conduire, les commissions, des correspondances nombreuses & délicates qui étendoient son zèle au dehors, ou qui le rendoient en quelque sorte Missionnaire aux extrémités de l'Europe, (4) sans faire de conversions ni sortir de son cabinet; l'on fait que tous ces autres objets ne perdoient rien du tems, des soins, & du travail qu'il y donnoit. Mr. LULLIN étoit à tout.

Comme Recteur, il présidoit à ces assemblées publiques, consacrées depuis long-tems par de sages Magistrats à récompenser les premiers progrès dans les sciences, & à exciter l'amour des lettres. On l'entendoit volontiers traiter dans une latinité pure & élégante, des sujets toujours intéress-

(4) M. LULLIN étoit chargé du soin d'un certain nombre de Genevois Protestans établis à Constantinople.

intéressans & assortis aux dignités dont on l'avoit honoré ; c'est ainsi qu'à la tête d'une Académie, où règne l'esprit de paix & de charité, il crut devoir faire un narré vrai & sincère, de la manière dont les premiers Empereurs Chrétiens avoient cherché à extirper le Paganisme & à délivrer le monde de ses superstitions, & de l'erreur. Il les justifia de l'esprit de persécution qu'on leur avoit imputé, & il en tira des conséquences qui pour n'être pas favorables aux siècles qui les ont suivis, pourroient servir de leçon aux Princes qui régneront aujourd'hui & en général à tous les habitans de la terre. L'année suivante il prit un sujet plus particulier à Genève, & à sa prédilection pour ce qu'il croyoit être le lustre & le bien de sa patrie, il s'agissoit des moyens de faire prospérer de plus en plus les lettres & l'amour des études. La matière avoit été souvent traitée dans la même occasion & par d'habiles gens, mais elle eut entre ses mains les graces de la nouveauté, une solidité, un intérêt & une variété agréable. Il manquoit à son zèle un discours sur le véritable esprit patriotique, c'est par où il a fini sa carrière littéraire. Il se laissa aller à son sentiment, & il ne s'égara point. Il nous fit voir ce qu'étoit le vrai patriote, ce qu'il avoit été dans les beaux exemples que nous fournit l'histoire, ce qu'il pourroit être dans tous les établissemens favorables à

à la société, & dans ceux en particulier que l'Orateur avoit en vue pour le bien de Genève, enfin ce qu'il n'étoit pas, vû le malheur des tems, & les obstacles que le luxe & les plaisirs apportoient à cet esprit patriotique. En faisant un si beau portrait du citoyen généreux, M. LULLIN n'auroit pas osé soupçonner qu'il prenoit en lui même les traits dont il l'ornoit.

Qu'il me soit permis de vous donner encore une idée des discours qu'il avoit déjà faits dans ces mêmes assemblées académiques, comme Professeur en Histoire Ecclésiastique. Ce sont les seules productions, parmi tant d'autres, par lesquelles nous pouvons vous faire connoître cet heureux génie. Il avoit débuté par justifier le *Virgile* condamné dans le 8. siècle, pour avoir cru des antipodes, un autre ciel, un autre soleil. Ce n'étoit pas tant *Virgile* qu'il avoit en vue, que la mémoire de son illustre prédécesseur M. Turretin, attaqué mal à propos à ce sujet par un Auteur moderne. Une autre fois il jugea devoir à la place qu'il occupoit dans l'Académie & dans l'Eglise, la justification des pieux Chrétiens accusés d'avoir supprimé ou détruit tous les écrits de leurs antagonistes, & tous les monumens qui s'élevoient contre la foi chrétienne; l'ont-ils fait? L'auroient-ils pû s'ils l'eussent voulu? & n'avoient-ils pas d'autres armes à opposer à leurs puissans ennemis? Le sujet de

de la diminution des fêtes ordonnée ou tolérée en Italie par le Pape régnant, lui parut assez intéressant pour offrir à une assemblée de Protestans toutes les observations qu'il avoit faites à cet égard, tant sur la manière dont cette multitude de fêtes s'étoit introduite dans l'Eglise Romaine, sur les disputes élevées à cette occasion, que sur les vues sages de *Benoist XIV.* Une autre année occupé de recherches sur les MSS précieux (5) de la bibliothèque, & en particulier un, d'autant plus curieux que l'on peut dire qu'il est unique & original, l'on lui dit qu'il feroit plaisir au public, de lui communiquer l'histoire de ce MS. Il contenoit un Poème entier d'un des plus beaux Esprits du XV. siècle, de ce tems brillant où les Lettres Grecques & Latines se renouvelèrent en Italie. Un Poète Chrétien, *Marius Philelphe*, louer la vie, les hauts faits d'un Empereur Turc, *Mabomet II*, célébrer même le siège de Constantinople d'où les Muses Grecques avoient été chassées, il y avoit-là autant de singularité dans les circonstances qui avoient fait naître ce Poème, & dans celles qui en ont

(5) L'on a donné dans un Vol. de la *Bibliothéq. Raisonnée* une notice de quelques uns de ces MSS. Tels que les Tablettes de *Philippe le Bel*, & un MS. sur papier d'Egypte contenant des Fragmens de St. *Augustin*.

ont transporté l'original même dans la bibliothèque de Mr. LULLIN, qu'il y a eu de soin, de sagacité & de sûreté dans les recherches qu'il a faites en Italie, & partout à l'occasion de ce MS.

Son sort, comme celui de tous les autres possédés par M. LULLIN, est de passer dans la bibliothèque publique de Genève par sa dernière disposition. En cela conforme à lui même, poussant jusqu'au bout son zèle & son amour pour les lettres, il a cru ne pouvoir faire un meilleur usage de ses livres choisis en tous genres, & en particulier d'une suite complète pour l'histoire ecclésiastique de tous ses MSS. rares, qu'en les déposant dans un lieu public, consacré au bien public. Il a tout donné, ou du moins tout ce qu'il pouvoit donner avec bienséance. Vous ne serez pas fâché de savoir ici cette anecdote littéraire, c'est que Rome & Genève, sœurs pour cette fois, se sont partagées la bibliothèque de Mr. Petau, & surtout ses MSS. l'une traitée en aînée par la libéralité de la Reine *Christine* de Suède, qui ayant acheté une partie de cette riche collection la laissa à la bibliothèque du Vatican; & l'autre bien partagée, quoiqu'en cadette, par le don que vient de lui faire Mr. LULLIN.

Jusqu'ici je ne vous l'ai présenté que comme Théologien ou homme de lettres, vous pourriez croire qu'il n'étoit pas au-

tre chose ; mais l'homme aussi bien né , le chrétien aussi bien instruit & autant affermi dans ses principes , fait qu'il a à remplir bien d'autres relations dans la société ; il est citoyen , il est ami , il est bon parent , il est fils , il est père , il est appelé à protéger , & à être protégé. Je puis encore avoir la douce satisfaction de vous faire aimer & regretter Mr. LULLIN à tous ces égards. Dès qu'il eut l'usage de la raison & depuis constamment pendant toute sa vie , il fut convaincu que l'affection pour la société dans laquelle on est né , pour sa patrie , étoit naturelle , nécessaire , & demandoit de notre part des devoirs , des sacrifices ; il reconnut le bonheur de vivre dans celle où la providence l'avoit placé. Qui plus que lui sentit ses douceurs & les avantages d'une liberté raisonnable , d'un gouvernement sage & bien administré , & d'une correspondance bien réglée entre tous les ordres de l'Etat. Si c'est un défaut d'y être trop sensible , ce fut celui de Mr. LULLIN. Les prospérités & les malheurs de Genève devenoient les siens propres ; il eut tout sacrifié pour lui procurer un état encore plus florissant à tous égards , & dans les tems d'orage , avec quelle douleur se vit-il obligé d'abandonner le vaisseau , sans être touché d'aucune autre considération que du péril commun , & aussi avec quelle joye ne revint-il pas à la première lueur d'espérance ! Je m'en tiens

tiens là-dessus à des généralités, quoique les détails montreroient ses motifs, ses intentions & son zèle. Cette qualité de membre d'une heureuse société l'attachoit intimement & par devoir & par reconnoissance à ceux qui le protégeoient dans la conservation de sa propre tranquillité, & dans le succès de ses travaux; comme à son tour, l'on peut dire qu'il protégeoit avec modestie, avec simplicité, sans jamais se faire valoir; qu'il rendoit service; qu'il prévenoit, je ne dis pas seulement ses proches, ses amis, ceux qui par état dépendoient de lui, mais tous ceux en qui il apercevoit des sentimens, des talens, des dispositions, & l'amour du bien & de la vertu; toutes ces personnes-là devenoient ses concitoyens, ses amis, avec les distinctions & les préférences qu'exige un zèle éclairé. Il joignoit à ses services en tous genres l'art de les rendre à propos, en secret, & de n'en jamais exiger aucune rétribution; du moins pour lui même. Que de gens vivans aujourd'hui autour de nous pourroient me servir de témoins, si je n'imitois pas à leur égard cette scrupuleuse délicatesse de Mr. LULLIN.

Il remplit tous ses devoirs pour la mémoire d'un père qu'il perdit fort jeune, & il exprimoit souvent sa reconnoissance & sa tendresse pour une mère à qui il devoit son éducation, la conservation de sa fortune, & à qui il croyoit devoir encore beaucoup

plus. Mais s'il fut fils, il fut époux; il fut père. Et c'est sous cette dernière relation que la Providence, en épuisant ses dons & ses faveurs, jugea à propos, par des raisons supérieures à la sagesse humaine, de lui faire éprouver les malheurs les plus sensibles. Cette fortune brillante (dont j'ai eu occasion de vous entretenir plus d'une fois, parceque je vous ai parlé de sa bienfaisance), le mettoit à portée à l'âge de 30 ans, de faire un choix qu'il avoit suspendu jusqu'alors. Une Dem. de naissance, & dont le mérite étoit confirmé par la plus heureuse physionomie, arriva à Genève, conduite par *Me. de Lubières* sa mère. Le choix de *Mr. LULLIN* fut décidé & a été suivi pendant 31 ans d'union la plus tendre & la plus réciproque, de la complaisance la plus entière de sa part, & de toutes les douceurs qu'il pouvoit procurer à cette moitié de lui-même, d'autant plus à plaindre aujourd'hui, qu'elle se voit séparée du plus digne de tous les époux. Falloit-il qu'une famille née sous de si heureux auspices, destinée à faire le bonheur de cette union, devint une source d'affliction, de douleur, & de regrets qui ne tarissent jamais dans le cœur d'un père soumis à la Religion mais qui sent ce qu'il doit à la nature. Deux fils bien nés, secondans par les plus favorables dispositions les soins de l'éducation la plus accomplie, une fille chérie, en
qui

qui les graces de la figure étoient comme éclipsées par une ame plus belle, plus noble & plus digne de l'attachement d'un père, en qui l'esprit avoit développé les talens les plus propres à son état, procuré des connoissances supérieures à son sexe, & éclairé les vertus les plus rares; ces objets de la tendresse la plus naturelle, lui sont enlevés successivement, dans l'espace de peu d'années, dans un âge où l'on recueille les fruits de ses soins, où l'on peut fonder des espérances, où se termine toute l'ambition d'un père. Sa fille déjà établie aussi bien qu'il pouvoit le souhaiter, ses deux fils prêts à remplir ses projets, ils lui sont enlevés tous les trois. Quelle douleur! Quelle ressource! La raison, la philosophie, le monde succombent en de pareils momens. Le Chrétien ose & peut seul se montrer. C'est alors que Mr. LULLIN a été véritablement grand. Il a senti vivement & jusqu'au dernier instant de sa vie; mais il se soumit au coup qui le frapoit; il se jettoit dans les bras de la Providence qui le visitoit. Il aspirait à des tems plus heureux. Il crut devoir se livrer plus que jamais à l'étude, & au plaisir de se rendre utile; c'étoit la seule distraction que le monde lui offroit pendant les six dernières années qu'il y passa depuis la mort de ses enfans. Il avoit toujours goûté les charmes d'une société douce & agréable; il s'étoit fait de vrais

amis indépendans de sa prospérité, aussi les retrouva-t-il encore dans ses malheurs. Qui l'auroit connu sans être sensible à ses manières insinuanes, à cet extérieur noble & liant, à cette politesse qui partoît du cœur, & qui pour être soutenue peut-être par trop de complimens & d'attentions, n'en étoit ni moins réelle, ni moins bien dirigée ? Lui qui avoit un fond de gayeté naturelle, un esprit aisé, une imagination féconde qui lui fournissoit les images les plus riantes & les expressions les plus gracieuses, un cœur vertueux, plein de douceur & de bonté, lui qui bien loin de chercher à offenser vouloit toujours plaire & obliger, lui qui ne faisoit usage de ses talens, de ses connoissances, que pour l'utilité publique & particulière; lui qui étoit le seul qui ne s'aperçut pas de tout le bien qu'il faisoit; comment n'auroit-il pas eu des amis ? Qui pouvoit ne pas l'aimer ?

Il s'étoit formé une retraite à la campagne, que sa fortune avoit orné bien plus que son goût ne l'y portoit, & il en jouit surtout dans les dernières années de sa vie. S'il eut encore alors quelque plaisirs, c'est-là qu'il les trouvoit, c'est-là qu'il étoit avec lui même, avec cette chère compagne de ses peines & de ses plaisirs, avec ses amis qu'il eut voulu rassembler plus souvent autour de lui, avec ses livres, ses études. C'étoit-là que dans le sein d'un doux loisir, s'aprochant du terme

me d'une vie si bien employée, il s'occupoit encore des services qu'il pouvoit rendre, des projets qui pouvoient tendre au bien public; tant il est vrai qu'il n'eut jamais de momens perdus. Repos du sage, où s'élevant à des espérances sublimes, fixant en chrétien les vœux incertains de l'Orateur philosophe, il disoit souvent, & *Præclarum diem cum ad illud divinorum animorum concilium, cætumq. proficiscar! &c.*

Il est venu ce moment heureux pour lui, funeste à tout ce qui l'environnoit; une maladie subite le tire de cette campagne, & en trois jours nous l'enlève à l'âge de soixante & un ans, au milieu d'une santé qui sembloit florissante, lorsque l'on pouvoit se flatter de jouir encore pendant long-tems du bien qu'il pouvoit faire & qu'il auroit fait. Vains projets! La Providence sage à ses vues, cela dit tout, & dans des malheurs à peu près pareils à celui que nous essuyons, Mr. LULLIN n'en disoit pas davantage. Ici l'amitié se tait, l'admiration due à la vraie & solide vertu est souvent éloquente dans son silence. Je pourrois rassembler des traits dispersés pour en former le portrait vrai & ressemblant de feu Mr. LULLIN, mais j'en ai assez dit pour que vous puissiez vous le peindre au naturel. Un fond d'humanité, avec les sentimens les plus généreux & les plus chrétiens, le citoyen

de sa patrie & du monde, l'homme universel dans le cercle que la Providence lui avoit tracé, voilà celui que nous perdons, que nous pleurons, & que sans doute nous aurons souvent occasion de regretter.



ARTICLE TROISIEME.

MEMOIRES d'un Protestant condamné aux Galères de France, pour cause de Religion; écrits par lui même: ouvrage dans lequel, outre le récit des souffrances de l'Auteur depuis 1700 jusqu'en 1713; on trouvera diverses particularités curieuses, relatives à l'histoire de ce tems-là; & une Description exacte des Galères & de leur service. *A Rotterdam. Chez J. D. Beman & fils 1757. Oct. pp. 525.*

QUoiqu'il eut été à souhaiter que l'Auteur de ce Mémoire eut scellé de son propre nom la vérité des faits qu'il rapporte, les Libraires nous avertissent que des raisons de prudence l'ont engagé à garder l'anonyme; que des personnes de caractère

rière & dignes de toute créance, qui ont eu avec lui des liaisons personnelles, les ont assurés qu'il avoit été, ainsi qu'il le dit, condamné aux Galères pour cause de Religion, & relaché dans la suite par l'intercession de la Reine *Anne*. Ils avertissent encore qu'en mettant son manuscrit au net, l'on en a retouché le stile; mais légèrement, & sans rien toucher au fonds, dans la crainte de l'altérer. Fondés sur ce témoignage, dont l'authenticité nous est connue & sur le caractère de l'ouvrage, qui est écrit avec une grande naïveté & toute l'impartialité possible, nous ne craignons pas de le recommander à nos Lecteurs. Ils y trouveront des faits assez intéressans pour mériter leur attention, & bien des particularités sur le service des Galères, peu connues à la plupart. L'Extrait suivant les mettra en état d'en juger.

M. M. . . . (c'est par cette seule lettre que notre Auteur se désigne, & nous ne tirerons pas le voile dont il a jugé à propos de se couvrir) naquit en 1684 à B. . . . petite ville de la Province de P. . . . de bons Bourgeois Protestans. La persécution qui vers le commencement de ce siècle exerça dans cet endroit toutes ses fureurs, l'obligea de bonne heure à chercher un asyle à sa conscience. Agé de 16 ans il sortit de chez lui avec un de ses amis,

nommé *le Gras*, dans le dessein d'aller s'établir en Hollande. Ils eurent bientôt traversé la France, & après quelques périls auxquels ils avoient échappé, ils alloient goûter les douceurs de la liberté, lorsqu'ils furent arrêtés à *Mariembourg*, conduits au Gouverneur de cette place, & interrogés par lui sur le lieu de leur naissance, sur leur Religion, & le but de leur voyage. Ils lui déclarèrent la vérité sur les deux premières questions, mais la lui cachèrent par rapport à la dernière, niant que leur dessein fût de sortir du Royaume. „ Plût à Dieu ”, s'écrie là-dessus notre Auteur, „ que nous eussions dit la pure vérité sur toutes les demandes que ce Gouverneur nous fit, car quand on veut faire profession de la vérité, il faut selon la morale chrétienne ne jamais mentir ”. Cette dissimulation n'empêcha pas le Gouverneur d'ordonner au Major de la place de les conduire en prison. Le hasard voulut que ce Major, qui étoit du même endroit que notre Auteur, s'étant informé de son nom & de sa famille, se trouva être un des meilleurs amis de son père. Cette relation jointe aux sentimens du Major, qui étoit Protestant dans le cœur, l'engagea à les servir auprès du Gouverneur, & à faire envoyer à la Cour un procès verbal qui leur fût favorable. Ses soins furent inutiles. Etre
Pro-

Protestant & se trouver sans passeport sur les frontières, étoit un crime impardonna-
ble; le Juge du lieu, en vertu des ordres
qui vinrent de la Cour, leur fit leur procès
& les condamna aux Galères à perpétui-
té. Mais cette sentence ne pouvant for-
tir son effet, qu'après avoir été confirmée
par le Parlement de Tournay, dont Ma-
riembourg relève, on les conduisit dans
les prisons de cette ville, & c'est-là que
faute d'argent & de nourriture suffisante,
ils se virent bientôt réduits à la dernière
extrémité. Cette prison n'étoit abordée
d'aucune personne charitable; la seule
qu'ils voyoient, étoit le Curé de la paroisse,
dont la mission se bornoit uniquement
à leur demander s'ils n'étoient pas encore
las de souffrir.

La rigueur de leur sort fut cependant
adoucie quelque tems après par le secours
de deux de leurs compatriotes, qui arrê-
tés comme eux pour cause de Religion,
furent enfermés dans le cachot où ils é-
toient. L'Auteur fait ici leur histoire, &
nous y renvoyons nos Lecteurs. Nous nous
contenterons de dire que c'étoient de jeunes
gens qui après être sortis de leur pa-
trie dans le dessein d'aller professer leur
Religion en Hollande, l'abandonnèrent
dès qu'il se virent arrêtés. Ils n'en furent
pas moins condamnés aux Galères, ayant
attenté à la vie du Majeur de *Quévrin* où
ils

ils avoient été saisis; & ils auroient subi cette peine bien méritée, si Madame de *Maintenon*, protectrice zélée des abjurateurs, ne l'avoit, aux sollicitations des Jésuites fait commuer en un brevet de Lieutenant pour chacun. Ainsi une lâche hypocrisie devint elle le prix de leur amnistie. Revenons à notre Auteur & à son camarade; transférés dans une autre prison, qui par sa position relevoit de l'Evêque de Tournay, il ne tardèrent pas à recevoir les visites de ses missionnaires. Le premier qu'ils virent, étoit un bon vieux Ecclésiastique, qui avoit plus de bonne foi, que de Théologie. „ Car, ” nous raconte l'Auteur „ après avoir dit qu'il venoit de la part de Monseigneur l'Evêque; il poursuivit, pour vous convertir à la Religion Chrétienne. Nous répliquames que nous étions Chrétiens par le baptême & par notre foi à l'Evangile de J. CHRIST. Comment, nous dit-il, vous êtes Chrétiens, & comment vous nommez vous, en sortant de sa poche ses tablettes, où nos noms étoient écrits & craignant de s'être mépris? Nous lui dîmes nos noms & surnoms. C'est bien vous, nous dit-il, à qui je suis adressé; mais vous n'êtes pas ce que je croyois; car vous dites que vous êtes Chrétiens, & Monseigneur m'envoie pour vous convertir au Christianisme

„ tianisme. Récitez moi, s'il vous plaît,
 „ les articles de votre foi. Très volon-
 „ tiers Monsieur, lui dis-je; & en même
 „ tems je lui dis le Symbole des Apô-
 „ tres. Comment, s'écria-t-il, vous cro-
 „ yez cela? Et lui ayant dit que oui, &
 „ moi aussi nous repliqua-t-il! Monsei-
 „ gneur l'Evêque m'a vendu le poisson
 „ d'Avril, pour se moquer de moi. Ce
 „ jour-là en effet étoit le premier d'Avril
 „ de l'année 1701.

Peu après l'Evêque leur envoya son grand Vicaire, homme d'une toute autre trempe. C'étoit un fin Rhétoricien & plein de sophismes, mais en même tems un très honnête homme, & rempli de charité; car non seulement il adoucit beaucoup leur misère en leur fournissant de l'argent & des vêtemens, mais il leur auroit encore accordé leur délivrance, si elle n'avoit dépendu que de lui. Le Parlement de Tournay, quoique lui même dans des dispositions favorables envers eux, ayant en vertu des ordres de la Cour été obligé de confirmer leur sentence, ils furent conduits dans les prisons de Lille, où se formoit la chaîne des Galériens. Ils y trouvèrent un nouveau bienfaiteur dans M. De Lambertie, grand Prévôt de Flandres, qui leur fit donner tout ce qui pouvoit contribuer à leur soulagement & à leur récréation. Il auroit, ainsi que le bon Vicaire,
 fait

fait davantage en leur faveur. „ Pour
 „ tout autre crime, leur dit-il, j'ai
 „ assez de pouvoir en Cour, pour obtenir
 „ la grace, mais personne n'ose s'employer
 „ pour qui que ce soit de la Religion refo-
 „ mée ". Nous saisissons volontiers avec
 notre Auteur les occasions de donner aux
 Protecteurs de la vertu persécutée les éloges
 qu'ils méritent. Arrivés à Dunkerque,
 où étoient alors six Galères du Roi, nos
 Confesseurs eurent le chagrin de se voir
 séparés, & Mr. M... faillit même dès le
 lendemain à recevoir la *bastonnade*, sup-
 plice, qui, à en juger par la description
 qu'en fait l'Auteur, est des plus cruels.
 Voici comment il se pratique. On dé-
 pouille tout nud de la ceinture en haut le
 malheureux qui doit la recevoir. On lui
 fait mettre le ventre sur le courcier de
 la Galère, ses jambes pendantes dans son
 banc, & ses bras dans le banc à l'opposite;
 deux forçats lui tiennent les jambes, deux
 autres les bras; un Turc bien robuste
 frappe de toutes ses forces avec une grosse
 corde sur le dos du patient. Ce Turc est
 aussi tout nud, ayant derrière lui le Comi-
 te qui pour l'animer à frapper lui caresse
 les épaules avec une corde, & le trai-
 teroit sans ménagement, s'il épargnoit le
 moins du monde le pauvre misérable qu'on
 châtie; rarement ceux qui sont condam-
 nés à souffrir un pareil supplice, en pen-
 vent-

vent-ils supporter dix à douze coups sans perdre la parole & le mouvement. Cela n'empêche pas qu'on ne continue à frapper sur ce pauvre corps. Vint ou trente coups ne sont que pour les peccadilles, & il en est à qui l'on en donne jusqu'à cent, mais aussi ceux-là n'en reviennent guères.

Durant l'espace de dix ans, que M. M. . . . resta sur les Galères de Dunkerke, elles ne firent qu'un petit nombre d'expéditions, encore tournèrent-elles presque toutes à leur désavantage. L'Auteur entre là-dessus dans des détails très intéressans, mais où les bornes que nous nous sommes prescrites ne nous permettent pas de le suivre. Blessé dangereusement dans une de ces occasions, il auroit péri infailliblement sans les soins d'un Banquier de Dunkerke, auquel il avoit été recommandé, & avec qui il nous rapporte à ce sujet une conférence qu'il avoit eue dès le commencement de sa détention. Les sentimens qu'il y fit paroître, & qu'il soutint constamment par sa conduite, lui font trop d'honneur pour que nous les passions sous silence. Ce Banquier, Protestant d'origine & dans le cœur, mais Passé à la Royale, ayant obtenu la permission de le faire venir chez lui, lui offrit, au cas qu'il voulût signer une promesse par laquelle il s'engageroit de vivre & de mou-

mourir en bon Catholique Romain, de lui obtenir avec sa liberté, la permission de passer en Hollande. „ Vous n'aurez, lui dit-il, aucune cérémonie à faire; personne même ne saura ce que vous avez promis, & vous ne serez pas exposé à être en scandale à vos freres.

Cette offre qui avoit quelque chose d'assez spécieux, pour ébranler un jeune homme, notre Confesseur la rejetta hautement. „ Quoi, Monsieur, ” lui répondit-il „ croyez vous que Dieu soit sourd & aveugle, & que la promesse que vous me proposez, cachée aux yeux des hommes, ne l'offenseroit pas souverainement, autant & même plus que si je la faisois à un simple Curé? Car enfin je n'aurois qu'à la faire à l'Aumonier de la Galère où je suis, il me procureroit d'abord ma délivrance. Ne vous y trompez pas, Monsieur, vos propres lumières sur la vérité vous condamnent: car vous savez aussi bien que moi & même beaucoup mieux, que si la confession que nous faisons à Dieu dans nos cœurs, n'est pas confirmée par celle de nos bouches, cet acte de foi, qui est une grande vertu, devient un grand crime ”.

Les blessures qu'avoit reçues M. M... lui auroient valu sa liberté, s'il avoit été condamné pour toute autre cause que la
Re-

Religion. : Car c'est la loi de délivrer tous ceux qui sont blessés dans un combat , quel que soit le crime qu'ils ayent commis. Il n'y a que ceux qui souffrent pour les vérités de la foi, qui en soient exceptés. Quel contraste! Mais laissons aux nations les plus barbares à prononcer là-dessus ; grâces à ses blessures, qui lui avoient ôté l'exercice d'un bras, il fut cependant dispensé du travail de la rame, & obtint même l'emploi d'Ecrivain du Commandant, & celui de distributeur des vivres de la Chiourme. Ce n'étoient pas-là les seuls qu'il exerçoit. Les Protestans des Provinces-Unies, qui de tems en tems envoient une subvention d'argent aux Reformés, sur les Galères, l'avoient chargé du soin de le recevoir & de le distribuer. Cette commission est des plus périlleuses, car si l'on s'en aperçoit, celui qui en est chargé reçoit la bastonnade jusqu'à la mort, à moins qu'il ne déclare le marchand qui a compté l'argent, & en ce cas, un tel marchand seroit ruiné de fond en comble. Cependant par le canal des esclaves Turcs, M. M. . . . s'en acquitta toujours heureusement. Ces esclaves sont d'une fidélité à toute épreuve, & l'on ne sauroit croire jusqu'à quel point ils ambitionnent un pareil ministère. Celui qui s'en acquittoit auprès de notre Auteur étant venu à mourir, dix ou douze vinrent les uns après les autres s'offrir à lui avec empressement

fement; celui qu'il choisit s'attacha de joye de cette préférence, & malgré son extrême pauvreté, il le servit avec un désintéressement inexprimable. Souvent M. M.... tenta de lui faire accepter quelque argent, mais celui-ci le refusa constamment, & lorsqu'il lui disoit que s'il ne le prenoit pas, il se feroit de quelque autre, ce pauvre homme étoit au désespoir, & le sollicitoit à mains jointes de ne pas lui fermer le chemin du Ciel. „ Ce sont ces
 „ gens, dit notre Auteur, que les Chrétien-
 „ tiens nomment *Barbares*, & qui dans
 „ leur morale le font si peu, qu'ils font
 „ honte à ceux qui leur donnent ce nom”.
 Au reste il faut distinguer cette espèce de
 Turcs qui sont originaires d'Asie & d'Eu-
 rope, de ceux d'Afrique, qui, quoique
 de la même Religion, ont des mœurs
 bien différentes. Mais ce qui surprendra
 davantage, c'est que l'Aumônier même
 de la Galère voulut bien servir M. M....
 dans une si scabreuse commission. C'étoit
 un Moine Dominicain, que le Comman-
 dant employoit en attendant que les Mis-
 sionnaires de St Lazare, qui ont la direc-
 tion du spirituel des Galères, eussent nom-
 mé un successeur à celui qu'il avoit eu
 pour Aumônier. L'on trouve ici sur ces
 Missionnaires quelques particularités, que
 nos Lecteurs ne seront pas fâchés de con-
 noître. La Congrégation des Lazaristes
 avoit eu pour fondateur *Vincent de Paule*,
 qui

qui après avoir été confesseur de la mère de Louis XIV, fut chargé de faire des missions dans les campagnes pour l'instruction des passans & du commun peuple. Peu respectable dans les commencemens, elle s'agrandit insensiblement, & s'acquît divers privilèges, entr'autres la direction de la nomination des Curés de villages, des Aumôniers des troupes du Roi, des Navires & des Galères. Les Jésuites qui l'avoient favorisée ne prévirent pas son élévation. Ils avoient cru en l'appuyant grossir seulement le nombre de leurs partisans, mais les Lazaristes, qui avoient adopté les sentimens des Jésuites, en prirent facilement l'esprit; aussi fut-ce sous le manteau de l'humilité qu'ils couvrirent leurs vues ambitieuses. Ils renchérèrent même à cet égard sur leurs modèles, dont ils se distinguoient dans leur habillement par un collet de grosse toile blanche, un floquet de poil au menton, & une négligence étudiée dans toute leur personne.

Revenons à notre Auteur. La situation supportable dont il jouissoit depuis ses blessures, fut altérée en 1712. La Reine d'Angleterre venoit de faire la paix avec la France, & entr'autres Articles l'on avoit stipulé que les Anglois prendroient possession de la ville de Dunkerke; & que les Galères avec leur équipage & leur Chiourme resteroient dans le port, jusqu'à ce qu'il fût comblé. Dans ces en-

tréfaites notre Auteur crut devoir présenter un placet à M. *Hill*, à qui la Reine d'Angleterre avoit confié le gouvernement de Dunkerke, pour lui communiquer sa détention & celle de ses frères, & l'engager à solliciter leur délivrance. Le Gouverneur promit d'agir en leur faveur, mais M. de *Langeron* qui commandoit les Galères, ayant contracté amitié avec lui, en obtint que pour éviter tout fâcheux incident entre les deux Couronnes, les Reformés, qui se trouvoient sur les Galères, fussent conduits secrètement au *Harre de Grace*. M. M. . . . fut donc enlevé un soir avec vingt & un forçats Protestans, pour être transportés sur les Galères de *Marseille*. Arrivés à *Paris* qui se trouvoit sur leur route, ils furent conduits au Château de *la Tournelle*, & enfermés dans le cachot de la grande Chaîne. Arrêtons nous y un moment pour considérer l'affreux spectacle qui s'y offrit à notre Auteur. Ce cachot, assez vaste pour contenir jusqu'à cinq cens hommes, est garni de grosses poutres, posées à quelque distance les unes des autres, épaisses de deux pieds & demi, elles sont fixées de telle sorte au plancher qu'on les prendroit à la première vue pour des bancs. Sur ces poutres sont attachées de grosses chaînes de fer de la longueur d'un pied & demi, au bout desquelles est un collier de même métal. Ceux à qui on le met au cou, ne peuvent se

se coucher de leur long , la poutre sur laquelle ils sont liés étant élevée; ni s'asseoir & se tenir droit , la poutre étant alors trop basse , si bien qu'ils sont pour ainsi dire à demi couchés & à demi assis , une partie de leur corps sur les carreaux , & l'autre sur cette poutre. Les Prisonniers y sont ainsi enchaînés souvent des cinq & six mois de suite. Aussi n'entend-on dans cette horrible demeure que des cris & des hurlemens ; mais ce triste soulagement même ne leur est pas permis , les Guichetiers , qui ont la garde de ce cachot , assommant avec barbarie à coups de nerf de bœuf , ceux qui gémissent & se plaignent. Quelle que soit l'inhumanité qui règne dans ce séjour , l'or ne laisse pas d'y faire sentir son influence. Nos Confesseurs , après avoir été enchaînés pendant trois jours de cette manière , obtinrent , moyennant la somme de 50 Ecus , d'être enchaînés par les pieds comme quelques autres qui avoient acheté pareillement cette faveur. Ils en furent redevables à l'attention de M. *Girardot de Chancourt* , Négociant Reformé de Paris , ainsi que des soulagemens dont ils jouirent pendant la route. Hélas ! ces soulagemens se réduisoient à très peu de chose , & n'empêchèrent pas que M. M. . . . en particulier ne souffrît de la fatigue , du froid & de la vermine , plus qu'il n'avoit encore souffert depuis sa détention. Mais enfin le tems

de sa délivrance approchoit, car à peine fut il arrivé à Marseille, qu'en vertu de l'intercession de la Reine d'Angleterre, la Cour donna ordre de relâcher 136 forçats Protestans, au nombre desquels il eut le bonheur de se trouver. Il en restoit encore 164 qui ne furent délivrés que l'année suivante. Les Missionnaires de Marseille mirent tout en œuvre pour faire révoquer l'ordre de la Cour; n'ayant pu y réussir, ils engagèrent du moins l'Intendant, sous prétexte qu'il falloit ôter à ces Hérétiques la facilité de se répandre dans le Royaume, à les faire transporter par mer à Livourne, à Gènes, ou à Oneglia. Cette route étoit pénible & dispendieuse. Elle fut néanmoins abrégée de beaucoup pour M. M. . . . & 35 autres Confesseurs à qui le hazard offrit à Nice un expédient pour se rendre de-là à Genève. Le Roi *Victor Amédée* leur fit accueil à leur passage à Turin, il admit six d'entr'eux à son audience, & sur le rapport qu'ils lui firent des souffrances qu'ils avoient endurées, il ne put s'empêcher de s'écrier. *Voilà qui est cruel & barbare.* Ils trouvèrent, dans tous les endroits par où ils passèrent, des bienfaiteurs qui s'empressoient à leur témoigner la joye qu'ils avoient de leur délivrance. Le Magistrat de Genève se distingua surtout à leur égard. Ayant appris qu'ils approchoient de la Ville, trois députés du Conseil, accompagnés d'un pareil nom-

nombre de Ministres, leur allèrent au devant, & les conduisirent comme en triomphe dans la ville, où ils furent défrayés pendant tout le tems qu'ils y restèrent. Messieurs de Berne imitèrent cette générosité par rapport à M. M. . . & à six autres Confesseurs qui avoient pris le parti d'aller en Hollande, & leur donnèrent à chacun à leur passage dans cette ville de quoi continuer commodément leur route.

Notre Auteur a ajouté à la fin de ce Mémoire une description très-détaillée d'une Galère & de tout ce qui y a rapport. Nous ne saurions entrer dans tout ce détail, & nous nous bornerons à en donner ici une idée générale, qui puisse mettre en même tems nos Lecteurs au fait de toutes les souffrances auxquelles sont exposés les Galériens.

Une Galère ordinaire à 150 pieds de long, & 40 de large. Elle n'a que deux mâts, & à chaque mât une seule voile qui est plus grande ou plus petite suivant le besoin qu'on en a. Toute son artillerie consiste en cinq pièces de Canon, placées toutes sur sa proue où elle réunit ses principales forces. Elle contient 50 bancs à rames, savoir 25 de chaque côté. Ces bancs sont longs de 10 pieds posés à la distance de 4 pieds l'un de l'autre. Les rames ont 50 pieds de long, savoir 37 en dehors de la Galère & 13 en dedans. Entre les bancs re-

gne depuis la poupe jusqu'à la proue, un chemin de 3 pieds de large, que l'on appelle le *Coursier*. C'est-là que les Comites exercent leur fureur sur la *Cbiourme*, l'on nomme ainsi l'assemblage des forçats. Ils ne leur commandent qu'au son du sifflet, dont les différens tons désignent les différentes manœuvres qu'il faut faire. La *Vogue*, c'est-à-dire, le manœuvrement des rames, est une des manœuvres les plus rudes qu'il y ait. L'on n'aura pas de peine à le comprendre, si l'on se représente chaque rameur, un pied sur la *pedagne*, qui est une grosse barre de bois placée au dessous de chaque banc, l'autre pied sur le banc qui est devant lui, s'allongeant le plus qu'il est possible pour porter en avant la rame, & après l'avoir élevée pour la fraper dans la mer, se précipitant aussitôt en arrière sur son banc. Que s'il arrive que tous les rameurs ne fassent pas le même mouvement à la fois, pour lors ceux qui se trouvent devant la rame qui a manqué, risquent de se casser la tête. Cette manœuvre à laquelle il est étonnant qu'on puisse tenir l'espace d'une demie heure, dure quelquefois des vingt-quatre heures de suite, mais dans ces occasions on a soin de mettre dans la bouche des forçats un morceau de biscuit trempé dans du vin.

Quelqu'un de ces malheureux crève-t-il sous la rame, on frappe sur lui tant qu'on lui

lui voit la moindre vie, & lorsqu'il ne respire plus, on le jette à la mer comme une charogne. Quelque cruels cependant que soyent ces procédés, l'Auteur avoue qu'ils sont d'une nécessité indispensable pour faire naviguer les Galères. On tenta de son tems à Dunkerke de former des demi-Galères, dont les rameurs étoient des hommes libres. Il n'y eut jamais moyen. Il n'y a que la barbarie, qui puisse produire les efforts qu'il faut pour cela.

La nourriture des forçats est assortie au reste, 26 onces de biscuit avec 4 onces de fèves; c'est tout ce qu'ils ont par jour; quant à leur habillement, il consiste en une chemise de la plus grosse toile, un caleçon de la même toile, cousû sans canons comme une jupe de femme, point de souliers, des bas de grosse étoffe rouge, une casaque de même, une capotte de gros bourras & un bonnet de laine rouge.

Lorsque la Galère navigue, personne ne s'y couche; à l'ancre ou dans un port les forçats dorment en s'accroupissant dans leurs bancs. En hyver que la Galère est désarmée, & qu'ils ont plus de place, ils s'accommodent de quelques planches, & se couchent d'une manière un peu plus aisée, quoique toujours sur la dure; alors aussi ceux qui savent quelque métier peuvent travailler à leur profit, & on leur permet de dresser des baraques sur le quai du port. Ceux qui n'en savent point, on

leur apprend à tricoter, car il n'est permis à personne d'être sans rien faire. Il en faut pourtant excepter les Turcs, qui n'étant jamais enchaînés, ont la liberté d'aller roder dans la ville pendant le jour; le soir ils reviennent à la Galère; & il n'y a presque point eu d'exemple, qu'aucun d'eux ait tâché de se sauver. Finissons par l'indigne exercice que l'on fait faire à la Chiourme, pour amuser les personnes de distinction qui viennent voir les Galères. „ Au premier coup de sifflet, dit notre Au-
 „ teur, chacun ôte son bonnet; au second,
 „ la casaque; au troisième la chemise.
 „ On ne voit alors que des corps nus,
 „ Ensuite on leur fait faire ce qu'on
 „ nomme en Provençal, la *Monime*, ou
 „ les singes. On les fait coucher tout à
 „ coup dans leurs bancs. Alors tous ces
 „ hommes se perdent à la vue. Après on
 „ leur fait lever le doigt indice, on ne
 „ voit que des doigts; puis le bras, puis
 „ la tête, puis une jambe, puis les deux
 „ jambes; ensuite tout droits sur leurs
 „ pieds; puis on leur fait ouvrir à tous la
 „ bouche, puis tousser tous ensemble,
 „ s'embrasser, se jeter l'un l'autre à bas,
 „ & encore diverses postures indécentes &
 „ ridicules, & qui au-lieu de divertir les
 „ spectateurs, font concevoir aux honnêtes
 „ gens de l'horreur pour ces exercices, où
 „ l'on traite des hommes Chrétiens, com-
 „ me s'ils étoient des bêtes brutes”. Que
 „ l'on

On se joue ainsi de quelques scélérats qui ont dépouillé tout sentiment, leur situation après tout n'en est pas beaucoup plus à plaindre ; mais que des gens de probité & d'honneur qui ne souffrent que pour la cause de la vérité, foyent réduits à un tel avilissement, c'est un procédé sans doute qui révolte l'humanité, & des-honore ceux qui en sont les Auteurs ; l'on trouve dans ce Mémoire plusieurs autres particularités propres à faire connoître le triste état auquel sont exposés les Reformés en France. Nous y renvoyons nos Lecteurs, en les assurant qu'ils ne regretteront pas les momens qu'ils auront consacrés à cette lecture.

ARTICLE QUATRIEME.

BIBLIA HEBRAICA, cum Notis
Criticis & Versione Latina ad Notas
Criticas facta, &c.

C'est-à-dire,

BIBLE HEBRAÏQUE, avec des Notes
Critiques & une Version Latine assortie à
ces Notes, &c. Par le R. P. CHARLES
FRAN-

FRANÇOIS HOUBIGANT *Prêtre de l'Oratoire. 4 vol. in folio. A Paris chez Briasson & Durand MDCCLIII.*

SECOND EXTRAIT.

L'Analyse que nous avons faite des Prolégomènes que le P. HOUBIGANT a mis à la tête de ce grand & bel ouvrage, suffit pour donner une idée des vues que ce savant Auteur s'y est proposées. Ces Prolégomènes sont en quelque sorte la clé de tout son travail. Il n'y a ajouté ni avertissemens ni discours préliminaires pour aucun des livres du Pentateuque, dont le I VOLUME de la nouvelle Bible est composé. Mais il n'en a pas usé de même dans les trois Volumes suivans. On y trouve quelques pièces plus ou moins importantes, qu'on peut regarder comme autant de dissertations séparées du corps de l'ouvrage. Nous allons dans cet Extrait en faire passer la notice sous les yeux de nos Lecteurs. Il ne nous restera après cela qu'à leur rendre compte des notes & de la version qui font le mérite principal des peines que l'Auteur a prises pour tâcher de rendre au Texte sacré du Vieux-Testament toute sa pureté originale.

LE TOME II. de la Bible du P. HOUBIGANT, contient *Josué*, les *Juges*, les livres

ves de *Samuel*, les livres des *Rois*, & ensuite, ceux d'entre les livres qu'il appelle *Deutero-Canoniques*, & qui en composent la classe historique, savoir le livre de *Judith*, celui de *Tobie*, & deux livres des *Maccabées*.

Point de Préface particulière sur aucun des livres canoniques qui se trouvent ici; mais le Public lettré n'y perd rien. A la tête de tous est un *Discours au Lecteur sur la Chronologie sacrée*, qui est plein de discussions d'autant plus intéressantes, que le P. HOUBIGANT manie ces matières en maître, qu'il en prend partout le ton respectable, & qu'il se produit dès l'entrée comme le juge incorruptible, ou du moins, comme le sévère examinateur des *Pétau* & des *Usserius*.

Personne n'ignore que dans la manière de compter les tems depuis *Adam* jusqu'à l'année 500. de *Noé*, trois différens calculs partagent les Chronologistes. L'Hébreu ordinaire assigne à cet intervalle 1556 ans, le Samaritain 1207, les LXX 2142. Le P. HOUBIGANT s'est expliqué sur ces différences dans une longue remarque à l'occasion des paroles du chap. V. de la *Genèse* § 22. Selon lui la Chronologie des LXX. est insoutenable; celle de l'Hébreu est fautive, c'est à celle du Texte Samaritain qu'on doit s'attacher. Il imagine avec esprit comment les Copistes du Texte Hébreu se sont trompés de 349 ans. On ne

ne croiroit pas à l'entendre que la chose ait pu arriver autrement; cependant prévoyant assez que tout le monde ne souscrirait pas à ses conjectures, il suit dans sa traduction le calcul Hébreu; & par discrétion il déroge ici à son plan, qui étoit d'assortir constamment cette traduction à ses notes.

Quant aux années des Patriarches d'après le déluge, le P. HOUBIGANT dans ses Notes sur le *chap. XI. de la Genèse*, abandonne le calcul Samaritain aussi bien que celui des LXX. Le Samaritain leur donne 1040. ans, l'Hébreu ne leur en donne que 390; mais parceque le premier suppose que ces Patriarches n'eurent des enfans qu'après leur centième année, notre Auteur qui croit que la vie des hommes étant alors plus courte, il n'est pas vraisemblable que les générations fussent retardées, n'hésite pas de lui préférer le second. Nous devons pourtant avertir qu'avec le Samaritain il ne fait vivre *Tbaré* que 145 ans, au-lieu que l'Hébreu lui en donne 205. C'est une controverse souvent agitée. Le P. HOUBIGANT la ramène ici longuement, ainsi que d'autres points de critique sur les questions précédentes. C'est principalement à *Usserius* qu'il en veut sur cet article comme à *Petau* sur quelques uns des précédens. Nous laissons aux Savans à décider si ses raisons sont aussi fortes que son stile. Dans des matières si
diffici-

difficiles & si conjecturales, il est un peu dangereux de prononcer un jugement péremptoire. Peut-être que *Petau* & *Usserius* auroient trouvé plus de support dans leur savant Antagoniste, s'ils s'étoient déclarés avec moins de hauteur, contre tout ce qui s'appelle correction du Texte sacré. Le P. Houbigant ne paroît pas disposé à beaucoup de patience sur cet article ; peut-être n'en fera-t'il à son tour que plus fortement relevé. On a déjà fait sentir avec autant de clarté que de politesse, qu'il n'avoit pas remporté une victoire décidée.

Un nouveau champ s'ouvre à la dextérité de notre Auteur, dans la discussion du tems qui s'est écoulé depuis la sortie des enfans d'*Israël* hors d'*Egypte*, jusqu'à l'année que *Salomon* commença à bâtir le Temple de Jérusalem. Chemin faisant le P. Houbigant attaque *Petau* sur le terme que *Moyse* assigne *Exod. XII. 40.* à la demeure des enfans d'*Israël* en *Egypte*. Selon le Texte Hébreu ce terme est de 430. ans. On objecte que depuis la descente de *Jacob* en *Egypte* jusqu'à la délivrance du peuple de Dieu, il ne s'écoula que 215 ans, & rien n'est plus vrai. Mais rien aussi ne doit faire moins de peine, parcequ'en ajoutant cette période à celle des années qui s'étoient écoulées depuis la vocation d'*Abraham* jusqu'au voyage de *Jacob*, on a de nouveau 215 ans, ce qui fait

fait les 430 complets pour le tems qu'*Abraham* & ses descendans demeurèrent en Egypte. Le Pentateuque Samaritain énonce la chose de cette manière, & *St. Paul* l'entend visiblement de même *Galat.* III. 17. Le Lecteur peut s'instruire aisément sur ce point dans la *Bible de la Haye*, à l'endroit de l'Exode qu'on vient d'indiquer.

Mais sans nous arrêter à cette question incidente, venons à l'article principal. Il regarde la Chronologie des Juges & voici ce qui en fait l'embarras. Il est dit expressément I *Rois* VI, 1. que l'année quatre cent quatre vingts, après que les enfans d'*Israël* furent sortis du pays d'Egypte, la quatrième année du règne de Salomon sur *Israël* . . . il bâtit une maison à l'Eternel. Mais la manière de compter ces 480 ans est tellement embarrassée, & quelque parti que l'on prenne, on se trouve assiégé de tant de difficultés, qu'on ne fait presque à quoi s'en tenir.

Le P. *Pétau* fixoit l'époque des 480 ans, non à l'année de l'Exode ou de la sortie d'Egypte, mais à l'année de l'entrée dans la terre promise. *Usserius* le réfuta, en insistant sur la force des expressions de l'Historien sacré, selon lui uniquement susceptibles du sens que leur donne notre Version. Le P. *Houbigant* s'inscrit en faux contre cette critique; il y substitue des argumens tirés de divers endroits, du livre
des

des Juges, & il achève de détruire le système du favant Jésuite déjà abandonné depuis long-tems.

Mais les expédiens imaginés par *Usserius* pour trouver le nombre des 480 ans, à compter depuis l'Exode jusqu'à la quatrième année de *Salomon*, ne lui plaisent pas davantage. Voici en deux mots quels étoient ces expédiens. Le Primat d'Irlande, plaçant les servitudes du livre des Juges dans les intervalles d'un repos à l'autre, établissoit pour premier repos de la terre de Canaan, l'année même du partage; ensuite prenant les nombres cardinaux pour des ordinaux, comme parlent les Grammairiens, quand, par exemple, l'historien dit que *la Terre fut en repos pendant 40 ans*, il traduisoit qu'elle fut en repos la 40^e année, savoir à compter depuis le repos précédent. Ainsi il terminoit chaque servitude au commencement du repos qui la suit, & sa chronologie des Juges dressée sur ces principes, produisoit précisément le nombre qu'il faut, pour fournir avec d'autres périodes avouées la somme entière de 480 ans.

Notre Auteur critique trois choses dans ce système. 1. *Usserius* y confond sans autorité les nombres ordinaux avec les cardinaux, selon que cela lui convient. 2. Il y donne pour ordinaux des nombres qui, selon la propriété du langage, sont certains-

ment cardinaux. 3. Il y marque des périodes de tems, de quarante ans par exemple, sans en indiquer l'époque c. d. le point d'où ces périodes commencent. En un mot il y explique de deux manières différentes une même façon de compter, & il y prend les expressions de l'original dans un tout autre sens que celui qu'elles présentent naturellement à l'esprit. C'est ce qu'on a de tout tems reproché à *Usserius*, pour ne rien dire de divers autres griefs particuliers que le P. HOUBIGANT ne touche pas, & qu'on trouvera amplement détaillés dans la *Chronologie de l'Histoire Sainte* de Mr. des Vignoles, ouvrage d'un travail & d'une érudition immenses, mais qui semble inconnu à notre savant Religieux.

Apparemment qu'il a eu ses raisons pour laisser à l'écart un autre système, très célèbre néanmoins dans les écrits des Chronologistes modernes, c'est celui du Chevalier *Marsbam*. Cet Auteur suppose qu'il y avoit des Juges différens à l'orient & à l'occident du Jourdain, & que les guerres qu'avoient à soutenir les Israélites d'en deçà le fleuve, ne regardoient pas les Tribus établies au-delà. Par malheur pour ce système, on en nie le principe. On avoue qu'il seroit commode, mais on soutient qu'il n'est pas vrai. Par exemple, il est de fait que la guerre des Ammonites

tes s'étendit à l'occident aussi bien qu'à l'orient du fleuve (1), & que les Ephraïmites se plaignirent de n'y avoir pas été appelés (2). On reproche de plus à *Marsbam* d'avoir donné pour Juges au côté oriental *Ibtsan*, *Elon*, & *Abdon*, qui étoient du quartier occidental, & d'avoir fait vivre tout à la fois dans la même partie *Samson*, *Héli*, & *Ibtsan* ou *Elon*, au milieu de la plus longue oppression, contre ce que l'Ecriture affirme, que les Juges étoient les libérateurs de leur pays, & que leur emploi ne commençoit ordinairement qu'à la fin des servitudes (3).

Il faut ajouter à cela qu'une difficulté commune presse les systèmes d'*Usserius* & de *Marsham*. Elle se tire des paroles de St. Paul dans le XIII des *Actes*, où cet Apôtre semble dire aux Juifs, qu'environ quatre cent cinquante ans après (le partage du pays de Canaan entre les Israélites) Dieu leur donna des Juges jusqu'à Samuel le Prophète (4). Si selon le passage des Rois l'on ne doit compter que 480 ans depuis l'Exode jusqu'à la quatrième année de *Salomon*, comment peut-il s'en être écoulé environ 450 depuis le partage de la terre promise jusqu'à *Samuel*? D'ailleurs si le

texte

(1) *Jug.* X, 7-9.

(2) *Ibid.* XII.

(3) *Ib.* II, 18, 19.

(4) *Act.* XIII, 20.

texte de *St. Paul* porte ce que notre version énonce, il est incompréhensible; car il est notoire que Dieu commença à donner des Juges aux Israélites 36 ans tout au plus, ou seulement environ 30 ou 31 ans après ce partage, selon les calculs d'*Usserius*. A cela le Primat d'Irlande & *Marsbam* répondent avec quantité d'habiles Critiques, qu'il faut remonter jusqu'au tems de la naissance d'*Isaac*, pour avoir l'époque précise du tems dont l'Apôtre parle. *St. Paul* venoit de dire au *ŷ* 17. *le Dieu d'Israël a élu nos pères*, & il les avoit élus en effet, en faisant naître *Isaac*, pour être, au lieu d'*Ismaël*, la tige du peuple qui devoit descendre d'*Abrabam* (5). Ensuite l'Apôtre rappelle la délivrance d'Egypte, le séjour au désert, la conquête du pays de Canaan, & le partage qui en fut fait aux Tribus. Puis revenant au point d'où il étoit parti, il ajoute 69^e (ainsi) environ 450 s'étant écoulés (depuis la naissance d'*Isaac*) il leur donna des Juges jusqu'à *Samuel*, c'est à dire, dont *Samuel* fut le dernier.

On ne peut nier que la solution ne soit très ingénieuse; car de la naissance d'*Isaac* jusqu'à l'Exode on compte 405 ans, auxquels si vous en ajoutez 40 pour le séjour au désert, & 6 ans & demi écoulés jusqu'au partage de Canaan, vous tombez

(5) *Gen. XXI, 12.*

bez sur l'année que ce partage s'acheva, & vous avez la somme de 451 ans ou environ. Mais pour être ingénieuse cette solution n'en est pas moins dure & forcée, au jugement de divers autres Critiques(6); & si elle se trouve appuyée sur quelques MSS, on ne doit pas taire qu'il en est un, qui, au rapport de *Béze*, porte environ 350, au lieu d'environ 450, leçon qui fait disparoitre la difficulté, puisque du partage de la terre de Canaan achevé, jusqu'à *Samuel*, on trouve, selon *Usserius*, 328 à 329 ans. C'est aussi la solution que le P. *Houbigant* préfère. *Jacques Cappel*, *Mercator*, *Luther*, *Cajetan* & plusieurs autres y ont eu recours avant lui.

C'est ce que *M. des Vignoles* appelle couper le nœud. Mais au moins le fait-on sur la foi d'un MS. au lieu que ce Savant, pour se mettre au large, a lui-même coupé le nœud, sans autre autorité que des raisons de convenance, en disant avec *L. Cappel*. & quelques autres Critiques, que dans le passage du I Livre des Rois Chap. VI, 1. il faut que les nombres aient été altérés par les Copistes, & qu'au lieu de 480, on doit y lire 648 (7).

Notre

(6) Voyez entr'autres *Perizonius Aegyptiac.* c. 16. p. 277. & *Mr. des Vignoles*, Tom. I. p. 97.

(7) *Des Vignoles*, Tom. I. Liv. I. § 29.

Notre Auteur ne raporte pas seulement ce système, & véritablement il est insoutenable. Tout récemment *M. de Chauffepié* en avoit été ébloui, quoiqu'il y eût trouvé quelques difficultés. Il avoit même enchéri sur *Mr. des Vignoles*, & fait des efforts pour prouver qu'au lieu de lire 648 ans dans le passage des Rois, il faut y lire 680 (8). Mais quand ensuite ce Savant a examiné la chose de plus près, quand il a voulu concilier le nouveau système avec les calculs qui entrent dans la généalogie de *David*, telle qu'elle est couchée dans le Livre de *Ruth*, il a avoué, avec une noble candeur, qu'il ne voyoit aucun moyen d'y réussir. *S'il y a tant de difficulté*, a-t'il dit, *à trouver 480 ans depuis la sortie d'Egypte, il y en a infiniment davantage à ajouter 168 ans, selon Mr. des Vignoles & 200 selon moi. Je reconnois franchement que je ne vois point de solution satisfaisante* (9).

En effet cette généalogie de *David*, bien loin de permettre qu'on étende l'intervalle qui s'est écoulé depuis l'Exode jusqu'à l'année que *Salomon* commença de bâtir le temple, obligerait plutôt à le resserrer, si la chose étoit possible. *Mr. des Vignoles* ou n'y

(8) *Nouveau Diction. Hist. & Crit.* T. IV. Art. *des Vignoles*.

(9) *Ibid.* Avertissement.

n'y a point pensé, ou n'y a point trouvé d'expédient. Les savans Auteurs de l'*Histoire Universelle*, loin de s'engager dans cette discussion, ont presque passé sous silence toute l'Histoire de *Ruth* & tout ce qui y tient; le P. Houbigant au contraire en a fait un long article de son discours, & comme il y a donné l'essor à son génie, de manière à faire connoître sa façon d'employer la critique, nous ne saurions nous dispenser d'en entretenir nos Lecteurs.
Ex ungue Leonem.

Voici en deux mots la difficulté. Depuis l'entrée des Israélites dans le pays de Canaan, l'an 2553 du monde, jusqu'à la naissance de *David* l'an 2919, il s'est écoulé 366 ans. Ajoutez en 40 pour le séjour du peuple dans le désert, 70 pour la vie de *David*, & 4 du règne de *Salomon*, vous aurez la somme précise de 480 ans, conformément au calcul de I *Rois* VI, 1. Or cet intervalle de 366 ans semble avoir été rempli, selon l'Auteur du livre de *Ruth*, par quatre générations; dont les têtes furent *Salomon*, *Booz*, *Obed* & *Isaï* père de *David*, & si vous supposez que *Salomon* eut *Booz* de *Rabab* 20 ans après l'entrée des Israélites en Canaan, il restera 346 ans que *Booz*, *Obed*, & *Isaï* auront dû remplir. Il faudra donc que deux d'entr'eux au moins aient vécu au-delà des bornes ordinaires. Il faudra que tous trois aient eu des enfans à une age si avancé, que la chose

paroît impossible ; & néanmoins on ne peut pas ce semble altérer cet arrangement, sans déroger à l'autorité non seulement du livre de *Ruth*, mais encore de l'Auteur du I. livre des Chroniques, de *St. Matthieu* & de *St. Luc* qui l'ont suivi.

On s'est tourné de tout côté pour se tirer de ce pas embarrassant. Les Rabbins ont imaginé trois *Booz*. *Ufferius* a prétendu que *Salmon* devint père de *Booz* à l'âge de 42 ans, après l'entrée en Canaan ; que *Booz* eut *Obed* à 102 ans, *Obed*, *Isaï* à 111, & *Isaï*, *David* aussi à 111, ce qui donne la somme de 346 ans. D'autres, en faisant la repartition un peu différemment qu'*Ufferius*, ont accumulé comme lui les exemples de divers particuliers qui sont devenus pères à l'âge de cent ans & au-delà. Un autre parti encore qu'on a pris, a été de supposer avec le P. *Hardouin*, que la *Rabab* qu'épousa *Salmon* n'étoit pas cette fameuse *Rabab* de Jéricho, qui avoit reçu & caché les espions du peuple de Dieu, mais une fille de même nom & peut-être de la même famille, ce qui leur a laissé la liberté de réduire les générations de *Salmon*, de *Booz*, d'*Obed*, d'*Isaï* & de *David* à 35, 94, 86, 81, & 70 ans (10). D'autres Critiques enfin ont eu recours à d'autres conjectures ;

(10) Voy, les *Mem. de Trév. Sept.* 1745 & le *Diction. de M. de Chauffepié Avertif.* pag. 2.

lections; mais il paroît que le P. HOUBIGANT n'en a goûté aucune. Il en a donc fait à sa manière, & sûrement on ne dira pas qu'elles manquent de subtilité, ni de hardiesse.

Selon lui quelqu'un des premiers Copistes du livre de *Ruth*, a laissé échapper deux noms propres, desorte que l'Auteur du livre des Chroniques copiant la généalogie de *David* dans ces exemplaires défectueux, l'a transmise imparfaite jusqu'à nos Evangelistes, qui, à leur tour, l'ont donnée fautive, parcequ'ils l'ont trouvée telle.

Sur ce principe, l'Auteur tâche de deviner les noms des personnes qui nous manquent dans la table généalogique du livre de *Ruth*. Le premier s'est offert à ses recherches sans qu'il ait dû le chercher loin. Celui qui dans le chap. IV. de *Ruth* § 21. est nommé *Salmon*, se trouve nommé *Salma* dans le § précédent. On avoit cru sur d'assez bonnes raisons que c'étoit le même nom en deux terminaisons différentes; le P. HOUBIGANT préfère d'y voir deux personnes distinctes; voilà donc un nouveau chef de famille tout trouvé, cela est bientôt fait. Le second auroit coûté davantage à notre Critique, s'il avoit moins de génie & d'imagination. Selon l'opinion commune, fondée sur le texte du livre de *Ruth*, *Booz engendra Obed*; mais on se trompe & en voici la preuve. Quand le

fils de *Booz* naquit, les amies de *Nahomi* sa belle mère obtinrent d'elle, qu'on donneroit au nouveau né un nom qui le feroit connoître comme le soutien de sa vieillesse & l'apui de sa maison. Or le nom d'*Obed* ne reveille point cette idée; *Obed* signifie *il a servi*, ou bien *il a rendu service*. Ce n'est pas l'idée à laquelle on s'attend. Donc *Obed* n'est que le petit-fils de *Booz*; le nom du fils a disparu, & comment le recouvrer? C'est à quoi le P. Houbigant a pourvu, & ce qu'on aura peine à croire, c'est dans une des deux colonnes dont *Salomon* enrichit son magnifique temple, qu'il a fait cette découverte. L'une, *Salomon* la nomma *Booz*, & l'autre *Jacbin*. Mais pourquoi donna-t'il à la première le nom de *Booz*? Ce ne peut être, suivant notre Auteur, que par allusion au nom de l'illustre époux de *Ruth*; donc il aura donné à l'autre colonne le nom de *Jacbin* par allusion à quelque autre de ses parens. *Jacbin* signifie *il soutiendra*; joint à *Booz*, ils signifient ensemble *il soutiendra avec fermeté*; c'est précisément l'idée que les amies de *Nahomi* voulurent qu'on perpétuât par le nom qu'on donneroit au fils de *Booz* & de *Ruth*. Par conséquent ce fils avoit nom *Jacbin*, & voilà le second nom propre dont nous avions besoin heureusement déterré. Il ne manque à cette conjecture que des preuves. Sans cela qui refuseroit d'y souscrire? Mais l'Auteur

teur ne dit point comment il fait que *Salomon*, dans les noms qu'il imposa aux deux colonnes du Temple, se proposa autre chose que de signifier, que cette maison sainte se soutiendrait par l'appui du Très Haut, à qui elle étoit consacrée. Il ne dit point comment il fait qu'en appelant une de ces colonnes *Booz*, *Salomon* faisoit allusion à la mémoire de l'époux de *Ruth*. Il ne dit point comment, cela posé, il en résulte que l'autre colonne, appelée *Jachin*, désigne un fils de *Booz*, inconnu à l'Ecriture, qui, au contraire en quatre endroits différens donne *Obed* pour fils à ce *Booz*. Quelque finesse donc qu'il puisse y avoir dans la conjecture du P. *HouBIGANT*; elle n'est qu'une conjecture & rien de plus. Jusqu'à ce qu'il en ait produit les preuves, cet habile homme ne doit pas être étonné qu'on la rejette. C'est un respect qui est dû à l'autorité divine du Texte sacré.

Après avoir essayé de répandre du jour sur la Chronologie des Juges, le P. *HouBIGANT* vient à celle des Rois. On y trouve deux grandes difficultés. La 1. regarde la comparaison des tems qu'ont régné les Rois de Juda & ceux d'Israël. *Roboam* & *Jéroboam* ont commencé en même tems. Le Royaume d'Israël fut détruit la neuvième année d'*Osée*, laquelle tomba sur la sixième année d'*Ezéchias* Roi de Juda. En assemblant donc d'une part toutes les an-

années des Rois d'Israël successeurs de *Jéroboam* jusqu'à la dernière d'*Osée*, & d'autre part toutes les années des Rois de Juda jusqu'à la sixième d'*Ezéchias* inclusivement, les deux sommes devroient être les mêmes; cependant il se trouve 260 ans pour les Rois de Juda, & 241 pour ceux d'Israël, c'est-à-dire, 19 ans de moins du côté de ces derniers. La 2. difficulté tombe sur la comparaison des années d'un Roi de Juda avec les années du Roi d'Israël qui étoit son contemporain. Souvent il est dit, tel ou tel Roi commença à régner en Israël telle ou telle année du règne de tel ou tel autre Roi de Juda, & ces nombres ne paroissent pas toujours s'accorder. Notre Auteur consacre donc tout le reste de son discours à lever ces difficultés. Il examine chacun des textes qui y donne lieu; quelquefois il relève le P. *Petau*; surtout il montre & de la sagacité & une docte précision, mais nous ne saurions le suivre dans ce détail; il demanderoit trop de discussions, & malgré nous il nous engageroit quelquefois à de nouvelles critiques.

La Préface sur le livre de *Tobie*, & un autre pour le livre de *Judith* avec une Chronologie pour les livres des *Maccabées* sont les seules pièces dont nous ayons à dire quelque chose, avant que de perdre de vue le *II Tome* de la Nouvelle Bible.

Dans la Préface du livre de *Tobie*, l'Auteur

teur s'est choisi deux adversaires principaux. Dabord il soutient contre D. Calmet que la Version Latine de ce livre, faite par St. Jérôme sur le Chaldaïque, doit céder à la Version Grecque qui est plus ancienne. Huet & Prideaux en avoient déjà porté ce jugement. Pour l'invalider, le savant Bénédictin propose diverses objections en forme de questions. Le P. HOUBIGANT y répond, mais du ton d'un homme ennuyé. Qu'on en juge par ce trait. D. Calmet, dit-il, *demande encore, pourquoi St. Augustin, dans son Livre intitulé le miroir, préfère la Version de St. Jérôme à l'ancienne Vulgate faite sur le Grec ? Mais que D. Calmet aille demander à St. Augustin lui même la réponse à sa question* (11).

Notre habile Oratorien traite Prideaux avec moins de rigueur. C'est une grace; car Prideaux attaque la divinité du livre de Tobie, & prétend y voir *des traits plus semblables aux fictions d'Homère qu'à des Histoires Sacrées* (12). Nous ne toucherons point à cette controverse. Ce qu'il y a de singulier, c'est de voir le P. HOUBIGANT en appeler à D. Calmet sur les prestiges & sur le

(11) *Iterum querit Edm. Calmet cur Augustinus in speculo suo, antetulerit veteri Vulgate, quæ ex Græco facta erat, Hieronymianam Tobia versionem ? Huic interrogationi querat ipse Ed. Calmetus ex Augustino responsionem.*

(12) *Hist. des Juifs Tom. I pag. 94.*

le pouvoir du Démon. Ces deux Religieux croient aux pactes & à la magie, comme s'ils vivoient dans le XV. siècle. Il ne voyent pas plus de difficulté à croire que la fumée incommode les Démons, ou que la paillardise les tourmente; qu'à concevoir qu'ils ont de l'orgueil & de la malice. Avec une telle philosophie les objections des Protestans ne peuvent que leur faire pitié.

La Préface sur *Judith* est remplie d'érudition & d'une érudition selon nous très-bien maniée. L'Auteur s'y borne à la Chronologie, & renvoie à ses Notes pour la solution des difficultés particulières qu'on a faites contre divers traits de ce livre, qui n'annoncent rien moins qu'un livre divin. Toujours attentif à se choisir des Antagonistes dignes de ses efforts & de l'attention du Public, il commence par *L. Cappel*, continue par le *P. Montfaucon*, s'attache ensuite à feu *M. Freret*, & finit par le *P. Tournemine*.

Le *P. Houbigant* n'est pas le seul qui sache mauvais gré à *Mr. Freret* de ce que, dans le *Tome V. des Mémoires de l'Académie Royale des Inscriptions*, il a eu la franchise d'avouer que l'on ne peut se servir du livre de *Judith* pour établir aucun fait historique; c'est pourtant ce que *St. Jérôme* avoit déjà dit en ces termes. *Ejus autoritas ad corroboranda illa quæ in contentio-*
nem

non venient, minus idonea judicatur (13). L'Académicien a plus fait. Dans le *Tom. VII.* des mêmes Mémoires, il s'est attaché à détruire l'existence de *Cyaxare II.* Roi des Mèdes, que le savant *P. Tourne-min* avoit déjà attaquée par d'autres argumens. Sous la plume du nouveau Critique tout s'arrange avec une aisance admirable; il fait de *Judith* une beauté de 35 ans, lorsqu'elle éblouit *Holopberne*; il place le siège de *Béthulie* à la 10. année de *Manassé*, & à la 20 d'*Affaraddon*; il dit que l'Héroïne vécut 70 ans après ce siège jusqu'à la 10 année de *Nabopolassar* Roi de Babylone. L'*Arphaxad* de *Judith*, est, selon lui, le *Pbraortes* d'Hérodote & périt la 8. année de *Manassé*. Après *Pbraortes* règnèrent sur les Mèdes, son fils *Cyaxare I.* *Astiares* fils de *Cyaxare*, *Cyaxare II.* ignoré par Hérodote, trouvé dans *Xénophon*, donné pour fils d'*Astiares*, & pour beau-père de *Cyrus*; enfin le *P. Houbigant* veut que Ninive ait été renversée la première année d'*Astiares*, & la 18 de *Jofias*. Telles sont les clés de son système. Nous n'examinerons pas s'il y a plus ou moins de difficultés que dans celui d'*Usserius* & de *Prideaux* (14). Qu'il nous soit seulement per-

(13) *Præf. in Judith.*

(14) Le *P. Houbigant* ne s'en éloigne pas de beaucoup. Mais on a vu dans cette *Biblioth. Tom. IV. pag. 382 & suiv.* que *Mr. Gibert* a tout récemment.

permis de dire que la manière dont notre savant Religieux répond au reproche qu'on fait à *Judith*, d'avoir acheminé sa perfidie & l'assassinat d'*Holopbernes* par une suite de mensonges qu'elle ose même prier Dieu de bénir, à quelque chose de bien cavalier. „ Elle ment, dit-il, mais elle n'en „ est pas moins poussée de Dieu à délivrer sa „ patrie. Dieu lui laissa le choix du moyen.... „ elle préféra celui qu'elle crut seul convenir „ à une femme, bien persuadée que si elle se „ rendoit à quelque égard blamable, Dieu „ sans doute le lui pardonneroit & couronneroit son obéissance d'un succès heureux.

(14) Quelle apologie! Nous nous rapelons ici ce que *Bayle* a rapporté au sujet de *Baltazar Gérard* l'infame assassin de *Guillaume I.*

cemment renouvelé dans l'Académie des Inscriptions l'opinion de ceux qui entendent, après *Sulpice Severe*, que les événemens rapportés dans le livre de *Judith*, n'ont pu arriver qu'après la captivité de *Babylone*.

(14) C'est dans une note sur le Chap. X. 12. que le *P. Houbigant* parle ainsi, *Utitur Judith mendaciis; non tamen propterea non movetur Dei numine ad patriam liberandam. Nimirum quæ via id perficeret. Deus in arbitrio ejus reliquerat. . . . Elegit eam viam Judith, quam unam femina convenire arbitrabatur, persuasum habens, si quam culpam subiret, tamen fore ut ignosceret Deus, & obsequium suum prospero eventu remuneraret.*

laume I. glorieux fondateur de cette République. Il lisoit, dit-il, la semaine poétique de *Bartas*, & l'on trouva que l'endroit le plus usé étoit l'histoire de *Judith* égorgeant *Holopberne* (15). En vérité il n'est pas permis de parler foiblement des démarches & de l'action de *Judith*. C'est une imprudence des plus dangereuses. C'est, sans le vouloir, enhardir au crime. des scélérats, qui ne cherchent que des prétextes pour se défaire des Princes, qu'un zèle aveugle, ou que d'autres raisons leur font regarder comme des Tyrans. Quand on fait ces réflexions, on seroit presque tenté de regarder avec *Grotius* le Livre de *Judith* comme un pur Roman allégorique. Notre Auteur n'auroit pas dit, après *Prideaux*, que ce grand homme est le seul qui en ait jugé de la sorte, s'il eut consulté *Huet*, dans l'endroit que nous citons au bas de la page (16). Il y auroit vu que *Luther*, *Cbytré*, *Beroald*, *Reineccius* & d'autres en avoient porté le même jugement.

Nous voici parvenus au III Tome de la Bible du P. HOUBIGANT. Il contient les *Hagiographes*, c'est à dire, les *Pseumes*, les *Proverbes*, l'*Ecclésiaste*, le *Cantique des Cantiques*, *Job*, & sous ce titre encore *Esdra*;

(15) Bayle *Dict. Crit.* art. de *Judith* Note C.

(16) *Huet. Demonstr. Evang. prop. IV. pag.*

dras, Nebémie, Esther, Ruth, & les Chroniques; après quoi viennent les Livres *Deutero-Canoniques* du même genre, savoir la *Sapience, l'Ecclesiastique, & les additions à Esther.*

A la tête des *Pseumes* est un Avertissement fait pour une Edition séparée que notre Auteur a donnée ou avoit dessein de donner de ces divins Cantiques. En y tenant compte de son travail, il y trace comme l'esquisse de ce qu'il dit plus amplement dans ses *Prolégomènes* sur la manière dont il s'y est pris pour rendre au Texte hébreu toute sa pureté. Les versions n'y sont pas épargnées. Le P. HOUBIGANT n'en connoit point de bonne en Latin. Il en promet une en François. En attendant il compose celle qu'on trouve ici, sur des notes ou plutôt sur des scholies dans lesquelles on trouvera plus de grammaire que de critique.

Les trois livres suivans sont précédés d'un court Avertissement fait pour tous trois en commun. Il ne s'y agit que de la version. Nous aurons occasion d'y revenir.

La Préface sur *Job* prévient d'entrée contre la méthode que notre célèbre Professeur feu Mr. *Albert Schultens* a suivie dans son docte commentaire sur ce livre. D'un côté le P. HOUBIGANT ne voit pas qu'on puisse éclaircir le texte de *Job* sans le corriger en bien des endroits. De l'autre il insinue qu'en appelant la langue A-
rabe

tate à leur secours ; les Commentateurs de *Job* doivent prendre garde de n'en pas emprunter les usages modernes ; ce qui sans doute porte encore sur M. *Schultens* ; dont au reste le nouveau Critique n'a vu l'ouvrage qu'après avoir achevé une partie du sien. Si nous ne nous trompons pas, ce n'est qu'au *Chapitre XVI* qu'il commence à le trouver en son chemin, mais depuis ce moment il ne le perd guères de vue, & dans quels termes en parle-t'il ? C'est quelquefois avec une hauteur, & un mépris qui vont jusqu'à la dérision. Nous avons sous les yeux une note qui passe la raillerie (16). Jamais le *grande supercilium* des *Scaliger* & des *Saumaize* ne fut porté à ce point. Le P. HOUBIGANT nous le pardonnera, s'il lui plaît, mais nous ne saurions nous en taire. Encore, s'il s'agissoit de quelque chose de capital pour la Religion, mais il avoue lui même que ses corrections ne portent presque que sur des mots & sur leur arrangement. Est-ce la peine

(16) *Omniñd digna erat critica sacra tales habere adversarios, quos, cum menda interpretentur, non ridere non possis. Et mirifice mirus ille Schultens. . . . ne eam quidem laudem habet, ut sacri scriptoris, sic tanquam tyronis, thema rite emendet atque suppleat, cum tale ejus additamentum . . . nihil habeat nisi Deo loquente indignum atque puerile.* Voy. sur les vl. 18 & 19. du *Chap. XLI. pag. 428.*

peine de sortir des règles de la bienfiance , & de violer avec tant de feu les loix de la politesse , pour de misérables minucies de grammaire ? Quelqu'un peut-être examinera un jour la supposition que notre savant Oratorien a hazardée comme la clé de tous les discours de *Job* , & nous prévoyons que , si on le traite avec autant de rigueur qu'il traite les autres , il aura des assauts de plus d'un genre à essuyer. Cette supposition la voici ; c'est que , jusqu'après le déluge , la Providence divine récompensa toujours dans cette vie les gens de bien & y punit les méchans ; de sorte que quand les amis de *Job* virent sa disgrâce , très éloignés de penser que Dieu eut changé cet ordre de sa Providence , ils ne balancèrent pas d'accuser des plus grands crimes le St. homme , qui de son côté ne nie point le principe de ses amis , mais soutient toujours qu'il n'a commis aucun crime qui le rende digne des maux qu'il endure. Nous abandonnons au Lecteur judicieux toute décision sur cette hypothèse. Le P. HOUBIGANT en est si content , il trouve *Job* si raisonnable dans ses plaintes , qu'il ne peut souffrir qu'on y voye seulement quelque hyperbole. D. Calmet en avoit parlé sur ce ton , mais *quelle imprudence !* s'écrie le nouveau Commentateur , *Qu'auroit dit de plus un homme , qui , persuadé que le Livre de Job n'est pas canonique ,*

nique, auroit voulu lui faire perdre toute créance (17)?

M. Le Clerc, que le P. HOUBIGANT avoit perdu de vue pour s'exercer contre M. Schultens, reparoit sur la scène dans l'Avertissement mis à la tête des livres d'*Esdras*, de *Néhemie*, d'*Esther*, de *Ruth* & des *Chroniques*. Le Critique annonce qu'il aura souvent occasion de relever ce perpetuel censeur de tous les Interprètes anciens & modernes, & il tient bien sa parole.

D. Calmet revient par excellence sur les rangs dans la Préface pour la *Sapience* & l'*Ecclesiastique*. L'Auteur s'y attache à prouver contre ce docte Bénédictin que les neuf premiers Chapitres du premier de ces livres sont de *Solomon*. A la tête des additions à *Esther*, il s'en prend à *Louis Cappell* & tâche de justifier contre lui la canonicité de ce Roman. Il y a plus de décence dans ce morceau de critique que dans bien d'autres, & il y a infiniment d'esprit. Jamais on ne défendit mieux une mauvaise cause. Il est vrai que l'honneur de la Vulgate en souffre un peu; mais on sait déjà que le P. HOUBIGANT n'est pas épris de la Vulgate à l'excès.

C'est

(17) *Quàm id scriptum fuit imprudenter? Vel quid aliud dicturus is fuisset, si libro Job, quem esse canonicum negaret, omnem fidem vellet abrogare?*

C'est à regret que nous nous trouvons arrivés aux bornes que nous nous étions prescrites en commençant cet Extrait. Il faut pourtant donner encore la notice du *IV^e Tome* de l'Ouvrage important qui nous occupe. Les Lecteurs que ces discussions fatiguent, n'ont qu'à les passer. D'autres articles de ce Journal les en dédommageront agréablement. Quoiqu'il nous en coûte à nous mêmes, nous ne saurions nous résoudre à ne pas achever l'exécution de notre plan.

Ce *IV^e Tome* contient outre les *Prophe'tes*, les Livres *Deutero-canoniques*, c'est à dire, les Apocryphes suivans, *Baruch*, le *Cantique des trois enfans*, l'histoire de *Susanne*, celle de *Bel & du Dragon*.

Dabord se présente au frontispice du Volume une *Préface* de 55 pages dont le sujet est de la dernière importance. Il s'y agit de donner des règles pour la lecture des Prophètes. On regarde quelques fois cette partie de l'Ecriture Sainte comme intelligible, parcequ'il reste encore beaucoup de jour à y répandre. Mais dans le fonds, qui pourroit se persuader que le sens des anciens Oracles soit impénétrable & comme inaccessible aux efforts d'une saine critique? Ces Oracles regardent ou des événemens déjà accomplis, ou des événemens qui ne le sont pas encore. Croiroit-on que les Juifs étoient dans l'impossibilité d'entendre le sens des premiers? Croiroit-

on

on que malgré ce qu'en disoit notre Sauveur, ils étoient hors d'état de *juger des signes des Saisons* (18) ou des caractères marqués dans les Oracles comme autant de signes certains pour s'assurer de sa mission divine & des choses qui y sont nécessairement liées? Ou, si l'on avoue qu'ils pouvoient s'en convaincre, en étudiant *Moïse* & les Prophètes, pourquoi veut-on que nous ne le puissions pas? Quant aux Oracles, qui ne sont pas encore accomplis, dire qu'ils sont intelligibles tant que l'événement ne les a pas expliqués, ce seroit se moquer. Quoi donc! n'étoit-ce pas la faute des anciens Juifs, si *en voyant ils n'appercevoient point* (19)? Pourquoi *Esaïe* leur en auroit-il fait un crime, si la parole des Prophètes n'eut été pour eux que comme *la cymbale retentissante* (20) jusqu'à ce que l'événement eut parlé!

Qu'on dise ce que l'on voudra, il y a voit certainement des Prophéties destinées à être entendues, avant que l'événement en eut fourni le commentaire, puisqu'elles avoient été publiées pour préparer à l'événement & pour l'éclairer. Tels furent tous les Oracles qui désignèrent le tems & le lieu de la venue du CHRIST, les caractères

(18) *Matth.* XVI. 4.

(19) *Esa.* VI. 9.

(20) *1 Cor.* XIII. 1.

rières de sa personne, les circonstances de sa mort. Tels ceux qui annoncèrent des révolutions publiques, comme la captivité de Babylone, sa durée, la catastrophe des grands Empires & des grandes villes, & tant d'autres choses semblables. Quoique dans les descriptions, que les Prophètes en tracèrent d'avance, on trouve quelques fois des traits énigmatiques & obscurs, l'ensemble néanmoins en étoit clair de refte, pour pouvoir être entendu avant l'événement, à plus forte raison donc doit-il pouvoir l'être aujourd'hui.

Pour ce qui est des Oracles, qui selon nous doivent encore s'accomplir, soit avant la fin des siècles, dans les changemens qui arriveront à l'état des Juifs, soit dans le *tems du rétablissement de toutes choses* (21), nous nous trouvons dans le même cas où se trouvoient les Juifs par rapport aux Prophéties dont nous venons de parler, avant que ces Prophéties fussent accomplies. Si nous voulons les entendre, il faut que nous prenions la peine de les étudier.

Mais comment s'y prendre? Quelle méthode suivre pour les étudier avec succès? Il y a, répond notre Auteur, des *difficultés* à surmonter, & des *préjugés* à éviter, & c'est sur ces deux objets que portent les excellentes règles qu'il va nous prescrire.

I. Les *Difficultés*, qui arrêtent dans l'étude des Prophéties, viennent de deux
four.

sources, 1. Des mots & des propositions.
 2. De la liaison du discours. Les mots & les propositions il faut les entendre, la liaison il faut partout la saisir. Or pour entendre les mots, on doit 1, les corriger s'il y a quelque faute. 2 Leur attacher un sens vrai & propre au sujet. Pour entendre les propositions, il faut voir si dans le sens, que les termes expliqués présentent à l'esprit, elles sont assorties au génie de la langue & au style particulier des Prophètes. Sans cette précaution, l'on court risque de prêter aux Prophètes un langage qui n'est point Hébreu, ou de prendre soit au sens figuré ce qu'ils disent au sens propre, soit à la lettre ce qu'ils disent métaphoriquement. Ce dernier article est délicat. Le P. Houbigant s'y arrête, & donne deux règles pour ne pas confondre le sens propre avec le figuré. La première est de ne s'écarter jamais du sens propre & littéral sans une nécessité absolue. La seconde, de juger que ce cas de nécessité a lieu, dès que le sens littéral & propre contient quelque chose d'absurde, ou de faux, ou de contradictoire; & ici viennent de nouvelles règles sur l'estimation des quatre principales espèces de figures dans le discours, la métonymie, la métaphore, l'allégorie & l'allégation ou allusion.

Restent après cela les difficultés qui naissent de la suite du discours. Quelques-fois on met des liaisons où il n'en faut

pas, comme quand St. Jérôme lie les 2. premiers vs. du LXIII d'*Esaie* avec la Prophétie du chap. LXI; quoique ce dernier Oracle regarde littéralement J. C. & que le premier ait pour objet la guerre des Maccabées contre les Iduméens. D'autres fois on n'aperçoit pas ces liaisons où elles sont, comme entre les deux Oracles du VII d'*Esaie*, où quoique les deux enfans prédits paroissent d'abord n'avoir rien de commun, ils lient cependant les deux Prophéties du moins en ceci, selon le P. HOUBIGANT, que, comme le fils de la Vierge annonce le salut du monde, le fils du Prophète annonce le salut de la Judée. Mais ce n'est pas assez d'user de ces précautions; pour bien saisir la liaison du discours des Prophètes, il faut prendre garde de ne se tromper, ni par rapport aux personnes, soit celles dont ils parlent, comme l'a fait *Grotius* en tant d'endroits; où il ne reconnoit pas le Messie, quoiqu'il y soit si clairement désigné, soit celles à qui il parle, comme dans le XLIII d'*Esaie*, où ce même *Grotius* n'a pas sçu reconnoître l'Eglise Chrétienne désignée sous les noms d'*Israël* & de *Jacob*; enfin par rapport aux événemens qu'ils avoient en vue, sur quoi encore le grand Critique a si justement été accusé d'être sorti du bon chemin en tant d'endroits. Notre Auteur cite là-dessus les explications d'*Esaie* XXIV & de *Daniel* II, 44. En général toutes les règles que le P. HOUBIGANT

donne

donne ici sont appuyées sur des exemples choisis. Sous sa main cette Préface devient un exercice abrégé de Philologie sacrée, très-intéressant & très-instructif..

II. Après avoir ainsi aidé à applanir les *difficultés* qui arrêtent dans la lecture des Prophètes, il passe aux *préjugés* qui en offusquent la clarté, & qui empêchent d'en apercevoir le vrai sens. Rien de plus judicieux que les avis qu'il donne pour se défendre de ces dangereuses préventions. 1. Combien de gens, par exemple, qui s'imaginent que dans chaque Prophétie on doit trouver un sens littéral & un sens mystique. St. Jérôme, qui s'est souvent jetté dans l'allégorie sans nécessité, avoue dans un endroit qu'il en a usé de la sorte pour plaire aux Juifs (22), & dit dans un autre endroit sans détour, qu'il l'a fait contre sa conscience, pour s'accommoder à une version Grecque (23). 2. D'autres se jettent dans l'extrémité opposée. S'il faut les en croire, nul Oracle n'a un double objet; aucune Prophétie n'a un double sens. 3^e. Préjugé; quelques-uns s'imaginent que Dieu ne promet aux Juifs que des biens temporels, & conséquemment ils rapportent au tems de l'Evangile toutes les promesses spirituelles qu'ils trouvent dans les Prophètes. 4 & 5
Pré-

(22) *Ad Nabum* cap. II.

(23) *Ad Nabum* cap. I.

Préjugés ; pendant que les uns posent pour certain que toutes les Prophéties ont eu leur entier accomplissement à la naissance de l'Eglise, les autres se figurent que l'accomplissement d'un très grand nombre de Prophéties n'aura lieu qu'à la dernière fin des siècles. 6. Il en est même enfin qui s'imaginent que plusieurs de ces Oracles ne doivent s'accomplir que dans le ciel. Tous ces préjugés le P. HOUBIGANT les réfute en peu de mots ; il explique à cette occasion divers passages, & finit par répandre des éclaircissemens sur la célèbre promesse de *nouveaux cieux & d'une nouvelle terre* (24), promesse qu'il entend dans le sens le plus littéral d'une terre destinée à prendre la place de celle que nous habitons. Il nous est impossible d'en examiner les preuves.

S'il nous étoit permis de nous étendre davantage, nous nous ferions un plaisir de donner à nos Lecteurs le spectacle intéressant du P. HOUBIGANT aux prises avec L. Cappel dans les quatre dernières pièces de ce Volume, pour défendre les livres Apocryphes auxquels elles servent comme de Préfaces. Que de subtilité ! Que d'adresse ! Quel homme que ce P. HOUBIGANT, lors même que combattant pour une mauvaise cause, il ne peut qu'éblouir sans pouvoir prouver autre chose, si ce n'est qu'il a infiniment & de savoir & d'esprit !

A R.

(24) *Esa.* LXV, 17-23. 2. *Pier.* III, 3-13.

ARTICLE CINQUIEME.

FOUR DISSERTATIONS, &c. C'est-à-dire, quatre *Dissertations*. I. *Histoire naturelle de la Religion*. II. *Des passions*. III. *De la tragédie*. IV. *De la règle du goût*, par DAVID HUME. Londres, chez Millard, dans le *Strand*, 1757. 12. pp. 24.

MR. HUME s'est déjà fait connoître par plusieurs productions, qui en lui faisant la réputation d'Auteur à paradoxes, ont cependant annoncé assez d'esprit & de talens pour faire lire avec empressement tout ce qui sort de sa plume, & vraisemblablement l'espérance même de trouver des paradoxes dans ses ouvrages ne nuit pas à leur débit.

Des 4. *Dissertations* qu'il nous donne ici, la première est sans doute la plus considérable par l'importance de la matière, & par son étendue, elle fait à très-peu près la moitié du Volume. Il y a, dit notre Auteur dans une courte Introduction, deux questions entr'autres qui méritent notre principale attention par raport à la Religion, la première regarde les fondemens

mens dans la raison , la seconde son origine dans la nature humaine ; la solution de celle-là qui est la plus importante est aisée ou du moins très-claire. Toute la nature annonce un Auteur intelligent , & l'on ne peut après une sérieuse réflexion suspendre un moment sa croyance par rapport aux premiers principes du Théisme ou de la persuasion d'un seul Dieu & de la Religion ; mais l'autre question a plus de difficulté ; quoique la croyance d'une puissance invisible, intelligente, ait été généralement répandue, elle n'a jamais été si universelle, qu'il n'y eut quelques exceptions à faire ; & les idées des hommes là-dessus ont été très-différentes, d'où il semble suivre, qu'elles ne doivent pas leur naissance à un instinct original ou première impression de la nature qui auroit agi uniformément sur tous les hommes ; c'est donc à examiner quels sont les principes qui ont fait naître les premières idées de Religion, quels sont les accidens & les causes qui ont dirigé leurs opérations, qu'est destinée cette dissertation.

On y soutient d'abord, que l'idolatrie ou le polythéisme a été & a dû être nécessairement la première Religion du genre humain. Sans arrêter ici Mr. HUME en lui opposant le recit de *Moyse* sur l'origine du monde, & en supposant qu'il raisonne d'après une hypothèse imaginaire, cherchant ce qui seroit arrivé, si les premiers

miers hommes n'avoient pas été instruits immédiatement par leur Créateur de son existence & de son unité, voyons quelles preuves il donne de son assertion. Il en appelle d'abord à l'histoire, dont les plus anciens témoignages nous montrent le polythéisme comme le système universel; il y a cependant une histoire très-ancienne, celle de *Moyse*, dont on ne dit mot ici, qui mériteroit bien une place au moins à côté des Historiens profanes les plus estimés, & qui nous montre la croyance d'un seul Dieu établie chez le premiers hommes, & conservée sans interruption par une partie de leurs descendans. Voyons si Mr. HUME sera plus exact dans ses preuves de raisonnement que dans ses preuves de fait. Il paroît, dit-il, que les hommes ont dû se former quelques notions basses & grossières de puissances supérieures, avant que de s'élever à l'idée de l'Etre parfait Auteur de toute la nature; tout comme ils ont dû habiter des huttes, & des cabannes, avant que de construire des palais. Nous avouons qu'en effet il n'est guères possible que les hommes se fussent élevés tout d'un coup par eux-mêmes à la connoissance du Créateur de l'univers; mais cela ne prouveroit qu'ils ont dû commencer par être idolâtres, qu'autant qu'ils auroient été abandonnés à leurs propres recherches, sans avoir appris par leurs pères ce que ceux-ci avoient appris des leurs

en

en remontant jusqu'au premier homme sorti immédiatement des mains de son Créateur qu'il n'avoit pû méconnoître.

Mais, nous dit-on, „ si les hommes „ avoient été d'abord conduits à la con- „ noissance d'un Etre suprême *par des rais- „ sonnemens* sur la formation de l'univers, „ jamais ils n'auroient pû perdre cette „ connoissance, pour embrasser l'idolâ- „ trie; les mêmes raisonnemens, qui au- „ roient établi une fois cette croyance, „ auroient pu l'entretenir beaucoup plus „ aisément”. Quoiqu'on paroisse ne par- „ ler ici que d'une connoissance établie par le raisonnement; on voit bien qu'on pour- roit dire la même chose d'une connoissan- „ ce établie par la tradition, puisque l'idée d'un Etre suprême une fois proposée, est si conforme à la raison, qu'elle auroit bientôt confirmé là-dessus la tradition, & si, com- „ me le dit Mr. HUME, il est impossible que la croyance d'un Dieu suprême une fois établie se fut effacée; il faudra convenir que les hommes ont commencé par être idolâtres, & rejeter l'histoire de *Moyse*.

Sans nous arrêter à expliquer par quels moyens les hommes ont pû tom- „ ber de la croyance d'une seule Divinité dans l'idolâtrie, sans citer à cette occa- „ sion les exemples fréquens d'un pareil phénomène que nous fournit l'histoire du „ peuple Juif, nous n'avons besoin que de „ Mr. HUME lui même pour nous four- „ nir

nir la solution de cette difficulté. „ Il y
 „ 2, nous dit-il (1), un penchant uni-
 „ versel dans l'homme à concevoir tous
 „ les Etres comme semblables à lui, ...
 „ à attribuer une malice ou une bonne
 „ volonté à tout ce qui leur nuit, ou leur
 „ plait. De-là ces fréquentes prosopopées
 „ dans la poésie, où les montagnes, les
 „ fleuves sont personifiés, & les parties
 „ animées de la nature prennent du sen-
 „ timent & des passions.... & l'on ne
 „ prend pas toujours un Dieu de fleuve
 „ ou une Hamadryade pour une pu-
 „ re fiction poétique, ou pour un person-
 „ nage imaginaire, le vulgaire peut quel-
 „ quefois se persuader l'existence réelle de
 „ quelque chose de pareil.... *Il n'est pas*
 „ *étonnant* que les hommes si ignorans des
 „ causes des choses, & si inquiets en mê-
 „ me tems sur les événemens futurs, se
 „ croient dans la dépendance de *quelques*
 „ *Etres invisibles*, doués d'intelligence &
 „ de sentiment, &c. " Certainement en
 voilà bien assez pour expliquer comment
 les hommes ont pu tomber dans l'idola-
 trie. Mais voici quelque chose de plus
 positif que nous fournit encore notre Au-
 teur (2).

„ Il est remarquable, dit-il, que les
 „ prin-

(1) P. 17. &c.

(2) P. 54. &c.

„ principes de Religion ont une sorte de
 „ flux & de reflux dans l'esprit humain,
 „ & que les hommes ont un penchant
 „ naturel à s'élever de l'idolatrie au théis-
 „ me, & à *retomber du théisme dans l'ida-*
 „ *latrie.* Le vulgaire, c'est-à-dire, en ef-
 „ fet, à l'exception d'un petit nombre,
 „ tous les hommes ignorans & mal in-
 „ struits, n'élèvent jamais leur contempla-
 „ tion jusqu'aux cieux, & ne pénétrant point
 „ dans la structure secrète des plantes &
 „ des animaux, de manière à découvrir
 „ une Intelligence suprême, ou une Pro-
 „ vidence, qui a mis un ordre dans tou-
 „ tes les parties de l'univers. Ils confide-
 „ rent ces admirables ouvrages dans des
 „ vues plus bornées, & plus relatives à
 „ eux-mêmes, & trouvant que leur bon-
 „ heur ou leur misère dépend de l'influen-
 „ ce secrète & du concours imprévu des
 „ objets extérieurs, ils ne regardent
 „ qu'aux causes inconnues qui gouver-
 „ nent ces événemens naturels, & qui
 „ distribuent le plaisir ou la peine, le
 „ bien ou le mal, par leur puissante
 „ mais secrète opération. Ces causes in-
 „ connues sont les objets perpétuels des
 „ craintes & des espérances des hommes.
 „ Peu à peu leur imagination active....
 „ les revêt de formes assorties à leur fa-
 „ çon de concevoir; elle les leur représen-
 „ te comme des Etres sensibles, intelli-
 „ gens, poussés par l'amour & la haine,
 „ &

„ & qu'on peut apaiser par des dons ,
 „ des prières & des sacrifices. *De-là l'o-*
 „ *rigine de l'idolatrie* ou du polythéisme.

„ Dans la suite les louanges exage-
 „ rées des hommes élèvent leurs divini-
 „ tés au plus haut point de la perfection, &
 „ leur attribue l'unité, l'infinité, la simplici-
 „ té, la spiritualité. Mais ces idées raffinées,
 „ & disproportionnées à la compréhension,
 „ ne conservent pas long-tems leur pre-
 „ mière pureté; les hommes imaginent
 „ des agens subordonnés, médiateurs en-
 „ tr'eux & leur Divinité suprême. Ces
 „ demi-Dieux plus aprochans de la natu-
 „ re humaine, deviennent les principaux
 „ objets de dévotion, & *rapellent* peu à
 „ peu l'idolatrie, bannie auparavant par
 „ les ardentés prières & les panégyriques
 „ des timides & indigens mortels, &c. ”

Il seroit difficile d'expliquer mieux com-
 ment les hommes ont pu tomber dans l'i-
 dolatrie, sans avoir commencé par elle;
 comment le même Auteur a-t-il pu dire
 plus haut qu'il seroit impossible que les
 hommes une fois convaincus de l'existen-
 ce d'une Divinité suprême fussent retom-
 bés dans l'idolatrie. Reprenons cependant
 la suite de ces idées, il ne se contredit pas
 toujours, & l'on y trouve bien des choses
 très-justes & bien exprimées. Voici com-
 ment il continue à expliquer l'origine des
 Religions, il sera aisé à nos Lecteurs de
 distinguer ce qu'il y a de vrai dans son ex-

plication, d'avec ce qui ne l'est pas, après ce que nous venons de remarquer. Ce n'est pas, selon lui, la contemplation des ouvrages de la nature qui a conduit les hommes à la connoissance d'une Divinité, cela auroit conduit à reconnoître un seul Être suprême; mais plus occupés des événemens de la vie, la variété & l'incertitude de ces événemens leur ont fait supposer qu'ils étoient dirigés par des puissances opposées dans leurs desseins & leurs intentions. Chaque nation, chaque élément a eu sa Divinité, qui n'a pas été elle-même constante & invariable dans ses opérations, mais qui aujourd'hui protège, & demain abandonne, selon qu'on la sert ou qu'on la néglige.

Pour porter les hommes au-delà du cours visible des choses, & à en conclure l'existence de quelque puissance invisible, il a fallu quelque passion, quelque motif, qui les engageât dans cette recherche. Le motif n'est pas une simple curiosité spéculative ou l'amour de la vérité, ce n'a pu être, selon Mr. HUME, que les passions ou affections ordinaires de la vie humaine, l'ardeur pour le bonheur ou la crainte de la misère, mais surtout la crainte; „ ce „ sont les passions tristes, plutôt que les „ passions agréables, qui font mettre les „ hommes à genoux; ils reçoivent volontiers la prospérité, comme leur étant „ dûe, sans s'enquérir de sa cause, ou de „ son

„ son Auteur ". Aussi les avantages de l'affliction pour porter les hommes à des sentimens de Religion , sont-ils le lieu commun des Prédicateurs. Aussi l'âge & le période de la vie , & le sexe le plus foible & le plus timide sont-ils les plus portés à la superstition. Mr. HUME, après avoir rapporté à cette occasion un passage de *Strabon* , qui s'étonne de ce que les femmes , étant l'exemple & le modèle de toute espèce de superstition, un certain ordre de gens, qui parmi les Gètes vivoient dans le célibat , étoient cependant les fanatiques les plus religieux, ajoute plaisamment pour égayer un peu sa matiere. „ Voilà une méthode de raisonner qui nous donneroit de fort mauvaises idées de la dévotion des Moines, si nous ne savions, par une expérience moins commune peut-être du tems de *Strabon* , qu'on peut pratiquer le célibat & faire profession de chasteté, & avoir cependant les plus intimes liaisons, & la plus grande sympathie avec ce sexe timide & pieux ”.

Mr. HUME continuant son histoire naturelle de la Religion , remarque qu'il n'y a qu'un seul point de Théologie sur lequel le genre humain se soit accordé, savoir l'existence de quelque puissance invisible & intelligente; mais qu'à tout autre égard il y a une différence immense entre les différens systèmes; que les Dieux des Idolâtres

lâtres ne valent guères mieux que les Fées & les Esprits folets de nos ancêtres Européens; les Dieux des Chinois, des Laponois, des Egyptiens, des Grecs, des Romains passent ici en revue, & l'on relève avec raison les absurdités & les immoralités que leurs adorateurs leur ont attribuées; & l'on en conclut qu'à peine peut-on donner le nom de Religion à des systèmes de Théologie si monstrueux, & dans lesquels on ne s'embarraisoit pas même de rendre raison de l'origine & de la fabrique de l'univers.

Après avoir rapporté ainsi l'origine des Divinités des Idolâtres, auxquelles on ajoute encore les hommes que la vénération ou la reconnoissance avoient déifiés, & les représentations sensibles que les Peintres & les Sculpteurs avoient faites d'Intelligences spirituelles, dont l'idée étoit trop difficile à saisir par le vulgaire, Mr. HUME revient encore aux raisons qui ont engagé les hommes à reconnoître une Divinité, & qui retiennent encore le vulgaire ignorant dans cette croyance; & il n'y a que trop de vrai dans ce portrait qu'il fait de la grossièreté du peuple dans les lieux même où il devrait être le plus éclairé. „ Encore aujourd'hui, dit-il, &
 „ en *Europe*, demandez à quelqu'un du
 „ vulgaire pourquoi il croit un Dieu
 „ tout puissant créateur de l'univers, il
 „ ne vous parlera pas de la beauté des
 „ cau-

„ causes finales, qu'il ignore entièrement,
 „ il ne vous montrera pas sa main, en
 „ vous disant de remarquer la souplesse
 „ & la variété des jointures de ses doigts,
 „ leur courbure dans un sens, le contre-
 „ poids qu'ils reçoivent du ponce, la
 „ mollesse des chairs de l'intérieur de la
 „ main, avec toutes les autres circonstan-
 „ ces qui la rendent propre à l'usage au-
 „ quel elle est destinée. Il est accoutumé
 „ à tout cela, & le voit sans attention.
 „ Il vous parlera de la mort subite d'un
 „ tel, de la chute d'un autre, de l'ex-
 „ cessive sécheresse de la saison, du froid
 „ & des pluies d'une autre saison. Voilà
 „ ce qu'il attribue à l'opération immédia-
 „ te de la Providence, & les événemens
 „ qui font une difficulté pour ceux qui
 „ raisonnent, sont les seuls argumens
 „ pour lui”.

Nous avons déjà eu occasion de rapor-
 ter ce que dit Mr. Hume, sur le penchant
 qu'ont les hommes à relever par la flatte-
 rie & par des éloges pompeux les Divini-
 tés qu'ils se sont forgées; il remarque à
 ce sujet que, malgré ce langage, ils en
 conservent souvent les idées les plus ché-
 tives; il cite là-dessus la défense des Ma-
 ges de marcher sur la terre à pied nud, de
 cracher dans le feu, ou d'y verser de l'eau
 pour l'éteindre, dût-il consumer une ville
 entière; l'ordre des Catholiques de porter
 un scapulaire pour obtenir la faveur de la

Divinité ; les sacrifices humains que faisoient les Gètes à leur Divinité, pour l'informer de leurs besoins, quoiqu'ils prétendissent être les seuls qui adorassent le vrai Dieu. Nous pouvons rapporter ici ce que dit ailleurs notre Auteur sur les superstitions des Papistes, & les grossières idées que le peuple s'y fait de la Divinité ; il raconte à cette occasion le trait naïf d'un Turc converti au Christianisme ; le Prêtre lui demandant le lendemain de sa première communion, combien il y avoit de Dieux, il répondit, *pas un seul, car vous m'avez dit souvent qu'il n'y en a qu'un, & je l'ai mangé hier.*

Mr. HUME employe plusieurs pages à comparer les avantages & les défavantages réciproques du polythéisme & du théisme ; & l'on trouvera sans doute avec indignation qu'il exagère les avantages du premier ; si d'un côté il trouve dans le polythéisme ce grand inconvénient, qu'il admet les opinions & les pratiques les plus barbares, & laisse le champ libre à la friponnerie pour en imposer à la crédulité, & ruiner toute la morale & l'humanité ; de l'autre il a cet avantage qu'en bornant le pouvoir de ses Dieux, il permet qu'on adopte ceux des autres nations, & rend compatibles leurs différens cultes & leurs cérémonies. La croyance d'une seule Divinité, qui est la raison & la bonté parfaite, devrait bannir, il est vrai, du culte religieux tout ce qui est frivole ;
dérail-

déraisonnable, inhumain, en fournissant aux hommes le plus grand modèle, & le plus fort motif de vertu & de bienveillance; mais ces avantages sont diminués par des inconvéniens qui naissent des vices des hommes. Le culte des autres Divinités est regardé comme absurde & impie, mais l'unité d'objet semblant exiger l'unité de foi & de cérémonies, fournit un prétexte aux divisions, à l'animosité, à la vengeance, au zèle sacré la plus furieuse de toutes les passions. A la tolérance des nations idolâtres on oppose l'intolérance des Juifs, des Mahométans, des Chrétiens, à la réserve des Anglois & des Hollandois, chez qui, dit-on, les principes de tolérance sont dûs à la fermeté des Magistrats civils, qui se sont opposés au zèle des Prêtres & des bigots. Il faut croire que ce n'est pas à la Religion Chrétienne qu'en veut ici Mr. HUME; seroit-il possible qu'il la connût assez peu pour mettre des principes d'intolérance & de persécution sur le compte d'une Religion qui ne recommande rien tant que la douceur, la patience, le suport mutuel, l'amour du prochain? S'il oppose aux sacrifices humains, prescrits par quelques Religions idolâtres, les fureurs de l'Inquisition, ils sent bien sans doute la différence qu'il y a entre ce qui étoit une suite de la Religion même chez les Idolâtres, & ce qui est directement contraire à la Religion Chrétienne.

Notre Auteur continuant son parallèle du théisme & de l'idolâtrie, trouve un avantage pour celle-ci, en ce que présentant aux hommes des Dieux plus à leur portée, plus aprochans d'eux, elle pouvoit exciter une forte d'émulation & de rivalité, de courage, de magnanimité, au lieu que le théisme présentant un Dieu infiniment supérieur au genre humain, est propre à le plonger dans le plus grand abattement, à faire regarder les vertus des Moines comme les seules qui puissent plaire à la Divinité. Il faut en vérité avoir bien envie de relever l'idolâtrie, pour proposer une pareille raison de préférence, & pour s'imaginer que les Lecteurs se pascroient d'un raisonnement aussi peu naturel, quoiqu'on essaye de le confirmer par ces deux jolies histoires. *Brasidas* ayant pris une souris, qui le mordit, il la laissa aller, en disant, *il n'y a si chétif animal qui ne puisse échapper, s'il a seulement le courage de se défendre.* *Bellarmin* laissoit patiemment & humblement les puces & autres vermines se promener sur son corps, nous aurons le Ciel, disoit-il, pour récompense de nos souffrances, mais ces pauvres créatures n'ont que les plaisirs de cette vie. Apparemment l'Auteur a-t-il cru écrire pour des fots, en appuyant son assertion sur ces deux contes puérils.

Voici un autre paradoxe, qui se sent tout à fait du goût décidé que Mr. HENRI a pour eux. Il ne trouve point si absurde

surde le système de l'ancienne mythologie.

„ Où est, dit-il, la difficulté de concevoir
 „ que le même pouvoir qui a créé ce
 „ monde visible, ait formé des créatures
 „ intelligentes plus parfaites & plus puissantes
 „ que les autres; que ces créatures
 „ soient capricieuses, vindicatives, passionnées &c? . . . Tout le système mythologique est si naturel, que dans cette variété de planètes & de mondes que contient l'univers, il est plus que probable qu'il a été exécuté quelque part. La principale objection par rapport à notre planète, c'est qu'il n'y a pas des raisons & une autorité suffisante pour le faire recevoir. C'est dommage vraiment, avec la prédilection que Mr. HUME paroît avoir pour le système de Théologie d'Ovide, qu'il ne puisse pas en former avec confiance son *credo*, & fixer enfin ses incertitudes; ne désespérons de rien cependant, il n'a guères plus de chemin à faire pour passer à la certitude, qu'il n'en a fallu pour arriver à la découverte de la vraisemblance.

Du reste notre Auteur ne prend pas tous les paradoxes sur son compte. Après avoir proposé comme un des inconvéniens du théisme, la facilité qu'il a, par cela même qu'il est raisonnable, de se mêler avec la Philosophie, & par-là (on ne voit pas trop comment) de dégénérer en superstition, en absurdité &c, il ajoute. „ Quand
 „ il

„ il s'élève quelque controverse, il y a des
 „ gens qui prétendent pouvoir toujours
 „ prédire à coup sur comment elle se ter-
 „ minera; l'opinion la plus contraire au
 „ bon sens est sûre de prévaloir . . . le re-
 „ proche d'hérésie reste à la fin du côté de
 „ la raison. Quiconque fait ce que c'est
 „ qu'*Arien*, *Pelagien*, *Socinien*, &c. pour
 „ ne pas parler des *Protestans*, dont le
 „ sort est encore incertain, sera convain-
 „ cu de la vérité de cette remarque. Ain-
 „ si un système devient plus absurde à la
 „ fin, simplement parcequ'il étoit raison-
 „ nable & philosophique au commence-
 „ ment". Pour ce paradoxe-là l'Auteur
 veut bien le prendre pour lui.

Mr. HUMÉ, après avoir consacré quel-
 ques articles à la revue des superstitions, &
 des absurdités des différentes Religions,
 surtout du Papisme, dont nous avons dé-
 ja cité quelques traits, termine sa disser-
 tation par l'observation d'un fait, dont il
 cherche en même tems la raison, c'est que
 dans toutes les Religions, un grand nom-
 bre de leurs sectateurs s'obstinent à cher-
 cher la faveur divine, non par la vertu
 seule, mais par quelques observances fri-
 voles, par un zèle fougueux, par des ex-
 tases &c. Il remarque assez mal à pro-
 pos à cette occasion, que la plus petite par-
 tie du *Pentateuque* consiste en préceptes
 de morale; ce n'est pas au nombre des
 pages que contiennent ces préceptes qu'il
 faut

faut regarder, il s'agit de savoir si l'on y trouve tous les préceptes de morale développés d'une façon suffisante; il est bien certain que les histoires, qui font le sujet d'une partie de ces livres, y occupent une grande place, mais falloit-il donc les retrancher, pour qu'il ne fût pas dit que les préceptes de morale tenoient moins de place? Et d'ailleurs ces histoires ne servent-elles pas à confirmer les préceptes, & à inspirer la vertu? Mais en passant cette chicane à Mr. HUME, il faut avouer que sa remarque est vraie en général, qu'il n'est que trop certain qu'on ne sent pas assez que c'est la vertu seule qui peut plaire à Dieu, & que, dans la Religion même la plus pure, il n'y a que trop de gens qui se croient autorisés par leur exactitude dans le culte extérieur, à se pardonner leur négligence sur leurs devoirs les plus essentiels. D'où vient cela? Mr. HUME ne croit pas que pour résoudre cette difficulté, il suffise de dire que la pratique de la morale est plus difficile que celle de la superstition, & il cite pour le prouver les austérités & les pénitences observées par les Bramines, les Talapoins, les Turcs, les Catholiques Romains; il croit trouver une meilleure solution dans cette idée, que la vertu étant aimable par elle-même, les hommes y étant portés par une forte inclination naturelle, ils ne peuvent y attacher une idée de mérite; & qu'après avoir

voir rempli tous leurs devoirs, ils ne trouvent pas qu'ils aient rien fait proprement pour la Divinité, à laquelle ils cherchent à plaire par quelque autre voye ; & les Prêtres, ajoute-t-il, entretiennent cette idée, qui affujettit davantage les consciences à leur direction. Il semble qu'en bonne justice Mr. HUME auroit bien dû ajouter ici qu'il y a une communion parmi les Chrétiens, à laquelle on ne sauroit reprocher ce défaut. Mais c'en est assez & peut-être déjà trop sur cette première dissertation. On s'aigrit à la vue de tant de misérables sophismes.

Dans la 2. Dissertation, qui roule sur les *passions*, l'Auteur sans prétendre épuiser ce sujet, se propose de montrer que dans la production & la conduite des passions, il y a un certain mécanisme régulier, susceptible d'une discussion aussi exacte que le sont les loix du mouvement, de l'optique, ou de quelque partie de la Physique que ce soit. Nous ne pourrions pas nous flatter d'exposer avec clarté les principes de Mr. HUME sur cette matière, quand même nous entrerions dans un détail qui passeroit les bornes que nous nous sommes prescrites. Quoiqu'il y ait des choses assez finement pensées dans cette Dissertation, on trouvera pourtant dans les principes que l'Auteur y pose plus de *subtilité* que d'*évidence*. C'est en général le caractère des ouvrages philosophiques de Mr. Hu-

eux; il ne leur manque, pour être excellens, que d'être *clairs, solides, & destinés* à rendre les hommes meilleurs.

Mr. HUME entreprend dans sa 3. Dissertation de rendre raison du plaisir singulier que nous cause la Tragédie. Il ne trouve pas suffisante l'explication qu'en donne l'Abbé Dubos, qui l'attribue à l'aversion naturelle de l'ame pour la langueur & pour l'inaction, & à son goût pour tout ce qui la remue & qui l'agite. Il trouve qu'il manque quelque chose aussi à l'idée de Mr. de Fontenelle, qui pour rendre raison de la différence d'agitation que nous éprouvons à la vue de malheurs réels, ou feints, ce qui n'est pas expliqué par le système de Mr. Dubos, prétend que le plaisir de la Tragédie n'est que la peine des maux, qu'elle représente, diminuée & transformée en plaisir par la pensée que ce n'est qu'une fiction. En approuvant ces deux idées, Mr. Hume prétend qu'il faut y joindre, comme cause du plaisir que donne la Tragédie, le charme que lui prêtent l'éloquence & l'art de l'imitation, en excitant un sentiment de beauté, qui efface l'impression triste que feroient des objets affligeans, & en donnant ainsi une nouvelle direction à l'impulsion née de la tristesse, de la compassion, ou de l'indignation. C'est ainsi que Cicéron charmoit les auditeurs, en leur peignant les craintes

 réel-

réelles de *Verrès*, dont la vue n'auroit certainement rien eu d'amusant.

Mr. HUME se propose dans la 4. Dissertation de prouver qu'il y a une règle du goût, de la fixer, & d'accorder les différens sentimens des hommes par rapport aux objets du goût.

Il remarque d'abord que, quelque grande que paroisse la variété des goûts, on trouve en y regardant de près qu'elle est encore plus grande dans la réalité qu'en apparence; qu'au contraire de ce qui arrive dans les matières d'opinion ou de science, dans lesquelles les hommes diffèrent souvent pour les généralités, (*) quoiqu'ils s'accordent sur les idées particulières, ils diffèrent souvent beaucoup dans leurs idées particulières de beauté ou de laideur, quoique leurs discours généraux soient les mêmes. Ils s'accordent à louer l'élégance, la propreté, la simplicité; ils blâment tous l'affectation, le faux-brillant, mais ils en ont des idées très différentes. Il en est de même par rapport à la vertu, ils attachent tous aux noms des vertus & des vices des idées de louange ou de blâme, mais ce ne sont pas réellement les mêmes

(*) Est-il pas vrai, que dans les matières d'opinion ou de science les hommes s'accordent plus sur les idées particulières que sur les principes généraux? Et le contraire arrive-t-il pas presque toujours? C'est de l'application particulière des principes généraux que naît pour la plupart la diversité des sentimens parmi les hommes.

mes choses qu'ils louent ou qu'ils blâment.

N'y a-t-il donc point de règle du goût, qui puisse fournir une décision propre à confirmer certains sentimens, & à en condamner d'autres? Ou bien est-il vrai en fait des goûts de l'esprit comme de ceux du corps, qu'il ne faut point disputer des goûts, & que l'un est aussi bon que l'autre? Ne paroîtroit-on pas ridicule si l'on éga-loit *Ogilby* à *Milton*, ou *Bungan* à *Addison*?

Mais s'il y a des règles de goût, où les puisera-t-on? D'abord ce n'est point dans des raisonnemens *à priori*; elles sont fon-dées sur l'expérience, comme toutes les sciences pratiques; elles ne sont que des observations générales sur ce qui a plu uni-versellement en tout pays & en tout tems.

Il ne suit pas de-là cependant que les sentimens des hommes seront toujours conformes à ces règles; ces sentimens sont d'une nature tendre & délicate, il faut un concours de plusieurs circonstances pour qu'ils puissent jouer aisément & exac-tement. Il faut que le tems, le lieu, la situation de l'esprit y soient propres.

Avec cela il faut encore une certaine *délicatesse* d'imagination qui saisit toutes les plus petites parties de son objet. Mr. HUME éclaircit son idée sur la délicatesse par un trait de *Don-Quichote*. *Sancho-Pança* raconte que deux de ses ancêtres, appelés pour goûter du vin qui devoit être excel-lent, y trouvèrent l'un un goût de cuir,

Tome VII. Part. I.

I

l'autre

l'autre un goût de fer, & firent bien rire les assistans, qui aprêterent à rire à leur tour, quand on trouva au fonds du tonneau vuide une clef avec un lien de cuir. Il est aisé d'appliquer ce cas au goût de l'esprit; tel a les organes assez fins pour apercevoir tous les ingrédiens qui entrent dans une composition, en quelque petite quantité qu'ils y soient, & c'est ce qu'on appelle délicatesse de goût; ne les apercevoir que quand ils sont séparés & dans un haut degré, c'est manquer de cette délicatesse.

Ce n'est pas assez; la pratique est encore nécessaire pour perfectionner le goût. Un objet présenté à l'œil, ou à l'imagination, n'excite d'abord qu'un sentiment obscur & confus: l'esprit n'en distingue pas toutes les beautés ou les défauts; mais laissez lui éprouver ces objets, son sentiment devient plus exact & plus fin, l'organe devient plus parfait dans ses opérations, & peut prononcer sans crainte de méprise.

La pratique continuée de la contemplation d'un certain ordre de beauté engendrera dans de fréquentes comparaisons, autre source de bon goût, par laquelle seule on peut fixer les épithètes de louange ou de blâme, & en marquer au juste les degrés.

Une autre chose encore requise pour juger sainement des objets, c'est l'exemption de préjugés. Les préjugés contre un Orateur

teur empêcheront de bien juger de la beauté de son discours ; un ouvrage de l'art doit être vu dans un certain point de vue , & ne sera pas goûté par des spectateurs dont la situation réelle ou imaginaire n'est pas conforme à celle que suppose ou que demande l'ouvrage.

A cet égard on peut dire que le *bon sens*, qui sert à reprimer ou à écarter les préjugés , est sinon une partie essentielle du goût, du moins un ingrédient requis pour les opérations de cette faculté. Ajoutez à cela que tout ouvrage de l'art ayant un certain but , & son plus ou moins de perfection dépendant de la façon dont il répond à ce but , c'est au bon sens à juger jusqu'à quel point il y répond. Les productions de l'esprit en particulier n'étant qu'une chaîne de propositions & de raisonnemens, c'est au bon sens à juger s'il y a le degré de justesse qu'exige la nature de la composition. Aussi arrive-t-il rarement ou jamais qu'un homme de sens, qui a quelque expérience dans un art, ne puisse juger des beautés de cet art, ou que quelqu'un ait un goût juste sans avoir un jugement sain.

Ainsi il peut y avoir des principes universels de goût, & presque les mêmes dans tous les hommes, quoique cependant, faute de ces secours, il y ait peu de gens en état de juger des ouvrages de l'art.

A ces conditions nécessaires pour for-

mer un goût juste; de quelqu'une desquelles le défaut est par conséquent une source de différences de goût, Mr. HUME ajoute deux autres raisons de différence, la diversité de nos humeurs, & celle des mœurs & des opinions régnantes dans notre pays & dans notre siècle. A vingt ans *Ovide* sera l'Auteur favori, *Horace* à quarante, *Tacite* à cinquante; l'un aimera le sublime, l'autre le tendre, un autre le plaisant. Nous aurons peine à nous familiariser avec la simplicité des mœurs anciennes, à voir des Princesses aller puiser l'eau à la fontaine, & des Rois préparans leur manger.

Voilà les principales idées qui entrent dans cette dissertation sur le goût; nous avons été obligés de les resserrer extrêmement pour ne pas trop allonger notre extrait. Cette pièce, qui nous a paru très-bonne, nous feroit souhaiter que Mr. HUME ne s'occupât que de compositions de ce genre; il n'y auroit pas tant à se défier de son goût pour les paradoxes; & le public n'y perdrait rien.

ARTICLE SIXIEME.

DE indole Juris Privati, pro habitu
Imperii DANICO-NORVEGICI, Libri
duo.

duo. LIBER I. de forma, indole, & principio Imperii DANICO-NORVEGICI. LIBER II. de indole Juris Civilis enati ex forma Imperii DANICO-NORVEGICI. *Hafniæ.* Typis Directoris Sac. Reg. Majestatis & Univ. Typographi *Job. Georg. Höpffneri.*

C'est-à-dire,

DE la Nature du Droit privé, selon qu'il est en usage dans les Royaumes de Dannemarc & de Norvège; en deux Livres. LIVRE I. de la forme, de la nature, & du principe de la Monarchie Danoise & Norvégienne. LIVRE II. de la Nature du Droit Civil tel qu'il est dérivé de la constitution de cette Monarchie. A Coppenhague, chez J. G. Höpffner, Directeur de l'Imprimerie de Sa Majesté & de l'Université. in-4. pagg. 192, sans la Dédicace, la Préface & le Sommaire des matières.

CE Traité, publié à Coppenhague au mois de Juillet de l'année dernière, & dédié à S. M. FREDERIC V. Roi de Dannemarc & de Norvège, est le seul
I 3 du

du zèle & du savoir de Mr. P. KORON ANCHER savant Jurisconsulte de cette capitale. La lecture de l'*Esprit des Loix*, y a donné lieu. En payant à ce bel ouvrage le tribut d'admiration & d'estime qu'il a si bien mérité, M. ANCHER n'a pû voir sans étonnement & sans indignation le jugement injurieux que M. de Montesquieu y porte des Monarchies absolues, comme si cette forme de gouvernement n'étoit propre qu'à faire des esclaves & des malheureux. Sujet d'un Roi qui, sur le trône le plus despotique de l'Europe, déploie avec tant d'éclat toutes les vertus d'un père de la patrie né pour le bonheur des peuples qui lui sont soumis, son cœur a été ulcéré à la vue du tableau que l'illustre Président trace de la Monarchie, tableau démenti par l'exemple de FREDERIC V, & par les sentimens des nations qui lui obéissent, tableau dont les traits sont autant de fictions; „ car, dit „ M. ANCHER, tout ce que M. de Montes- „ quieu a écrit au sujet du gouvernement „ monarchique absolu, soit par raport à „ sa nature, à sa constitution & à son „ principe, soit par raport aux loix qui „ en résultent, est aussi faux & aussi é- „ loigné de la vérité, qu'il est odieux, „ abominable & injuste ”.

Il y a du feu, comme on voit, dans ces expressions; mais il faut pardonner à un zélé patriote; M. ANCHER mérite d'autant plus

plus d'indulgence, que ce qui enflamme son zèle contre l'Auteur de l'*Esprit des Loix*, c'est le cas qu'il fait d'ailleurs de cette production, & l'appréhension où il est, qu'un livre écrit avec tant d'art, d'érudition & de graces n'éblouisse ses concitoyens. La matière est délicate. Si jamais le pouvoir de l'éloquence est à craindre, c'est sur un sujet où les peuples, plus ou moins chatouilleux, reçoivent si aisément des impressions contraires à leur propre tranquillité. L'Auteur ne prétend pas qu'on envisage la condition de ceux, qui vivent dans une Monarchie absolue, comme plus heureuse que celle des autres, mais il ne croit pas devoir souffrir qu'on les regarde du haut en bas, comme s'ils étoient à plaindre. Qu'on mette les choses à leur juste prix ; c'est, dit-il, tout ce qu'il souhaite. Nous craignons néanmoins qu'on ne trouve pas que M. ANCHER se soit tout à fait renfermé dans les bornes de cette judicieuse neutralité, quand il ajoute. „ Il y a des gens qui se plaisent „ beaucoup dans leur heureuse Républi- „ que, & qui sont heureux parcequ'ils „ croient l'être. Je ne leur envie point „ ce bonheur, soit réel, soit imaginaire ; „ mais aussi qu'ils ne se refusent pas à „ un jugement plus doux & plus favora- „ ble de notre situation ". On ne voit pas trop comment appliquer ces paroles à

feu M. de *Montesquieu*, & s'il n'en est pas l'objet, elles paroîtront un peu déplacées.

Quoiqu'il en soit, c'est à l'illustre Président que M. ANCHER en veut. Loin d'être prévenu contre lui, il prétend se servir des lumières qu'il a répandues dans son *Esprit des Loix* pour le réfuter : & il y destine deux Livres, dont nous n'avons ici que le premier. Voici en substance quel en est le plan général. Dabord l'Auteur s'applique à justifier le gouvernement monarchique absolu de l'odieuse accusation d' despotisme. Ensuite entrant dans la fameuse controverse sur la meilleure forme de gouvernement, il tâche de se faire sentir l'excellence de la Monarchie, tant par des argumens tirés de la nature de la chose, que par des faits & des exemples que l'état de sa patrie lui fournit. Enfin venant aux prétendus principes que M. de *Montesquieu* a assignés au gouvernement monarchique, il se flatte de montrer non seulement qu'ils sont vains & frivoles, mais faux & indignes de toute créance. Sur tout cela M. ANCHER promet autant d'impartialité que de méthode. Du reste, chapitres, sections, paragraphes, tout annonce de sa part une marche réfléchie & bien réglée. Dans le détail il fait plus encore, & il embrasse plus de matière qu'on ne s'y attend. Nous nous contenterons de le suivre de loin.

I. Après

I. Après avoir d'entrée essayé ses forces contre l'Auteur de l'*Esprit des Loix*, en lui contestant la clarté de ce titre, & répété ensuite l'exposition de son propre plan, M. ANCHER entre en matière, par un court exposé de la constitution présente du gouvernement Danois-Norvégien, comme il l'appelle. On sait que le 17 Octobre 1660 la forme de ce gouvernement fut entièrement changée; que les trois Ordres de l'Etat déferèrent à FRE'DERIC III. une souveraineté absolue, qu'ils rendirent la couronne héréditaire dans son auguste Maison, & qu'ils lui jurèrent de faire tous leurs efforts pour avancer en toutes choses son pouvoir.

Ainsi conclut M. ANCHER, au lieu que, selon les expressions d'un judicieux Ecrivain, *la plupart des titres des possessions du monde sont au Ciel, c'est-à-dire, sans aucun droit légitime*, (1) on auroit bien de la peine à trouver un exemple d'une souveraineté absolue, qui ait été acquise à si juste titre.

Pour le prouver, il n'a garde de souscrire aux principes de M. de Montesquieu, qui, en établissant trois espèces de gouvernemens, le républicain, le monarchique & le despotique, dit que le *monar-*
cbique.

(1) Godefroi dans ses *Observ. sur le 5. Livre du 1. Tome de Commynes.*

arbitraire est celui où un seul gouverne, mais par des loix fixes & établies, au lieu que dans le Despotisme, un seul sans loi & sans règle entraîne tout par sa volonté & par ses caprices (2). Notre Auteur, plus exact, distingue deux espèces de gouvernement monarchique; celui qui est limité par des loix & celui qui est illimité; & il soutient qu'on ne peut taxer ce dernier de Despotisme, sans se faire les plus grossières illusions. L'argument dont il se sert pour en convaincre, tire sa force de la définition des termes. Suivant lui, la Monarchie illimitée ou absolue, est l'empire civil qui appartient pleinement à un seul; au lieu que le Despotisme associe à cette souveraine autorité sur des sujets, le droit de les gouverner en maître qui commande à des esclaves. Cela posé en effet qui pourroit nier ce que prétend M. ANCHER? Surment ce n'est pas M. de Montesquieu, lui qui ne reconnoit une pareille autorité que dans le Despote; ce ne sont pas non plus les sçavans Auteurs du *Dictionnaire Encyclopédique*, puisque, selon la remarque de Mr. ANCHER, après avoir défini le Despotisme, le gouvernement tyrannique, arbitraire & absolu d'un seul homme, ces Sçavans reconnoissent, par la plume élégante & judicieuse de M. le Chevalier de Jaucourt, que dans le Christianisme ce gou-

(2) *Esprit des Loix* Liv. II. c. I.

gouvernement ne feroit avoir lieu. A qui donc notre Auteur en veut-il ? C'est proprement à la mauvaise Logique. C'est aux gens qui s'imaginent que la Monarchie absolue n'est que le Despotisme masqué d'un nom bienfaisant, & voici ce qu'il leur oppose.

Premièrement, il n'y a rien d'injuste dans le gouvernement absolu, parceque les peuples sont bien les maîtres de se dépouiller plus ou moins de leurs droits, en faveur du Monarque auquel ils se soumettent; ainsi Mr. ANCHER, quoiqu'il ne le dise pas, exclut sans exception toute violence & toute mauvaise pratique pour parvenir à ce haut point d'autorité. *Secondement*, loin de regarder le Monarque absolu comme au dessus de toutes les loix, il fait voir au contraire que jamais il ne lui est permis de s'affranchir ni de la loi naturelle, ni de la loi du bien public. Il dit, avec M. de Sully, que les Rois ont deux Souverains, Dieu & la Loi; & avec l'Auteur du Traité des Droits de la Reine de France, cité par Mr. de Jaucourt, que ce n'est ni imperfection, ni faiblesse dans une autorité suprême, que de se soumettre à la loi de ses promesses ou à la justice de ses loix. &c. Il auroit pu encore ajouter les premières paroles de ce beau passage, que les Rois ont cette bienheureuse impuissance de ne pouvoir rien faire contre les loix de leur pays; paroles dont toute l'Europe a entendu avec admi-

admiration le sublimé développement dans les discours immortels que l'illustre Chef du premier Parlement de France adressoit, il n'y a que très peu de tems, à Louis XV, au nom de cette auguste Compagnie. *Troisièmement* enfin, des deux précédentes maximes il résulte que le gouvernement absolu n'est point arbitraire; on l'appelle absolu par opposition aux gouvernemens, où un seul ne peut faire exécuter ses volontés sans le concours de quelque autre volonté que la sienne, mais nullement parce que sa volonté n'a point d'autre règle que son bon plaisir. Il est absolu, parce que de droit il oblige pleinement à l'obéissance, & non, parce qu'il y oblige sans raison. A cet égard il n'y a point de différence entre l'autorité de la Monarchie absolue & celle de la Monarchie limitée ou même des Républiques, par rapport à l'effet; toute cette différence consiste uniquement en ce que le Monarque absolu n'a à consulter que lui même sur ce que les loix exigent de lui, au lieu que dans la Monarchie limitée, ne composant qu'une personne morale avec les Ordres ou les Etats de son gouvernement, il ne peut agir sans eux que dans les cas où ils y ont consenti.

Mais, dit-on, il y a au moins cet avantage dans une Monarchie, dont l'autorité est tempérée, qu'on n'y a pas autant à craindre l'abus du pouvoir de celui qui commande, que dans un gouvernement absolu.

Notre

Notre Auteur n'en convient pas ; cependant il semble que cette objection l'embarasse un peu. Il prétend que dans le gouvernement tempéré & dans l'absolu, il est également difficile d'empêcher celui qui a la force en main d'abuser de sa puissance. Mais il n'examine pas s'il sera aussi facile à l'un qu'à l'autre de l'essayer. Et dans une note, dont les gens qu'il combat ne manqueront pas de tirer avantage, il convient qu'au tribunal de la conscience, un Prince lié par des pactes & des capitulations, a plus de motifs à la modération, qu'un Prince absolu ou sans engagements positifs. Donc, diront-ils, de l'aveu de M. ANCHER, si un Prince conserve quelque respect pour sa propre conscience, il y aura sous un gouvernement limité moins à craindre que ce Prince ne s'oublie, que sous un gouvernement absolu. Dans ce dernier il ne sera réveillé que par la voix du peuple, dans le premier, le cri de la conscience renforcera cette voix.

L'embaras augmente, si l'on suppose un éclat. Notre habile Jurisconsulte trouve que la doctrine commune sur les bornes de la souveraine puissance dans une Monarchie limitée, est obscure, douteuse, difficilement applicable. Posez le cas qu'un peuple se croie opprimé par son Souverain, & que celui-ci ne croie qu'user de ses droits, qui en sera juge ? Les Etats du pays ! Ils ne sont pas toujours à portée,

portée, dit Mr. ANCHER, ni toujours qualifiées, pour juger des actions de leur Souverain. Quand donc, ajoute-t-il, le sentiment de ceux, qui croient qu'un Monarque non absolu peut être lié par des engagements extérieurs, seroit vrai dans la théorie, ou en soi, il seroit toujours très difficile & très épineux dans l'hypothèse ou dans l'application. Enfin il conclut avec le respectable Auteur de l'*Anti-Machinisme*, qu'un peuple heureux craint plus de perdre son Prince, qui est en même temps son bienfaiteur, que ce Souverain même ne peut après-bander pour la diminution de sa puissance.

Tout cela est bien dit, mais Mr. ANCHER sent de reste que c'est esquiver la question plutôt qu'y répondre. Il fait donc encore un pas. Il distingue dans la puissance souveraine, des bornes civiles, & des bornes naturelles. C'est des premières qu'il vient d'insinuer combien il est délicat & difficile de vouloir résister à un Souverain qui en est sorti. Par rapport aux secondes, voici comme il parle, car il convient de l'entendre lui même. „ Il y a, dit-il, on-
 „ tre cela des bornes qu'on nous permettra
 „ d'appeler naturelles, & qu'il n'est licite
 „ à aucun Souverain de franchir. Supposons en
 „ néanmoins un qui en sorte; supposons un Roi
 „ (si vous croyez qu'il puisse jamais en ex-
 „ sister un qui soit tel), un Roi, véritable-
 „ ment tyran & ennemi de la Patrie;
 „ la conduite devra être la même dans une
 „ Monar-

„ Monarchie absolue que dans une Monarchie
 „ limitée. Et quelle donc ? M. ANCHER
 n'achève pas. Apparemment il s'est rap-
 pellé ce qu'il avoit dit plus haut, que pour
 bien traiter cette matière, il faudroit un
 homme sans patrie, inaccessible aux pré-
 jugés & vuide de toute passion.

Rien n'est si difficile en effet, que de ma-
 nier un sujet auquel on a tant d'intérêt, sans
 y mêler un peu de partialité. Notre Au-
 teur reproche aux ennemis du pouvoir
 absolu, leurs exagérations & leurs allar-
 mes. Il soutient que naturellement on doit
 présumer qu'on aura des Princes, qui ne so-
 rent ni bons ni mauvais, plutôt que de s'at-
 tendre à en avoir qui soient superlativa-
 ment l'un ou l'autre. En tout cas faisis-
 sant une observation de Mr. de Montesquieu,
 qui dit quelque part, *c'est une expérience
 éternelle, que tout homme qui a du pouvoir se
 sent porté à en abuser* ; il prétend que cela
 étant, la Polyarchie, c'est à dire, un gou-
 vernement auquel plusieurs participent, est
 beaucoup plus dangereux que le gouverne-
 ment absolu d'un seul. De-là il tombe sur
 la définition que le Jurisconsulte François a
 donnée du despotisme, il en épluche chaque
 mot, il montre qu'elle n'est en rien appli-
 cable au gouvernement absolu, selon que lui
 Mr. ANCHER en a exposé la nature. Insensi-
 blement il s'échauffe. On s'aperçoit qu'il
 a une patrie, & le sentiment de son bon-
 heur

heur jette une petite teinte de colère sur les traits de son pinceau, qui en les rendant plus saillans, ne leur prête ni plus de force ni plus d'exactitude. Selon toutes les apparences, M. de *Montesquieu* ne pensoit pas aussi odieusement que M. *ANCHER* semble le croire.

II. Mais venons au second point qui fait l'objet de ce Traité. Puisque le gouvernement monarchique est absolu en Danemarck, sans y être despotique, il faut voir à présent quel est le cas qu'on en doit faire; s'il est bon ou mauvais de sa nature; avantageux ou désavantageux au pays. Nous avons d'abord cru que ce seroit uniquement par des faits que notre Auteur, pour imiter l'Antagoniste qu'il s'est choisi, vouloit qu'on en jugeat; mais après l'avoir fait présumer de la sorte, il conduit bientôt son Lecteur à des argumens d'un autre genre. Résolu de prendre les choses à leur source, il entre dans la question interminable & peut-être inutile, savoir quelle est la meilleure forme de gouvernement, il relève les extrémités où l'on s'est jetté en agitant cette question, & après diverses observations préliminaires, pleines d'érudition & de bons sentimens contre ceux qui, avec *Machiavel*, veulent que le Monarque soit au-dessus de toutes loix, qu'il ait une Religion à part, que regardant son Etat comme fait pour lui, au lieu

lieu de se regarder lui comme fait pour son État, il n'ait principalement en vue dans tout ce qu'il entreprend, que son avantage propre & particulier ; après avoir dit qu'il souscrit sans peine à cette décision du célèbre *Wolff*, que *toutes les formes de Gouvernement sont bonnes, quand ceux qui gouvernent sont des gens sages & bons, & qu'au contraire s'ils sont méchants & imprudens, elles sont toutes mauvaises* ; après avoir béni le Ciel de ce que ses compatriotes & lui vivent sous le gouvernement le plus semblable à celui de Dieu ; après avoir enfin déduit les raisons qui le déterminent à ne pas suivre la mauvaise méthode de *M. de Montesquieu*, & à préférer les preuves de raisonnement, ou *a priori*, aux preuves tirées des faits & fondées *a posteriori* sur des observations historiques, il entre en matière, & s'engage à démontrer, non que le gouvernement du Dannemarc est le meilleur de tous, mais que, considéré en lui même, il est excellent & parfaitement propre à rendre les peuples heureux.

Trois choses, selon *M. ANCHER*, sont essentielles à un bon gouvernement. 1. Il faut que ceux qui gouvernent soyent éclairés, & dirigés par la prudence. 2. Qu'ils se proposent le bien public dans leurs entreprises. 3. Qu'ils les exécutent conséquemment

quemment. Or à tous ces égards il ne connoit rien de pareil à la Monarchie.

Si la prudence politique consiste à se faire un système convenable de gouvernement, à ne le perdre jamais de vue, & à tendre sans cesse à l'amener à sa perfection, quel avantage le gouvernement monarchique ne doit-il pas avoir sur celui des Etats, où la pluralité des voix décide des vues qu'on doit se proposer. On prend les voix à la majeure, (dit l'illustre Auteur des *Lettres Persannes*), mais on a reconnu par expérience qu'il vaudroit mieux les recueillir à la mineure; & cela est bien naturel; car il y a très-peu d'esprits justes, & tout le monde convient qu'il y en a une infinité de faux (4). L'unité de vues, l'attention à consulter les plus habiles gens, le secret dans les délibérations, & tout ce qui tient à cela ne peut jamais se trouver entre plusieurs têtes comme sous l'inspection d'un seul.

Quant au zèle pour le bien public, il est tout simple de présumer qu'il doit se trouver par préférence dans ceux dont l'intérêt propre & personnel est le plus immédiatement lié au bien général. La Démocratie n'offre rien de bon à notre Auteur de ce côté-là. Il a les idées les plus méprisantes des peuples. Dans l'Aristocratie, il

(4) *Lettres Persannes*, Tom. II. Let. 74.

il estime que les grands ne pensent qu'à maintenir & qu'à étendre leurs droits aux dépens de la multitude. Dans la Monarchie tempérée, il croit que le Monarque, gêné par des loix qui restreignent son autorité, ne peut que se porter à semer des jalousies, à nouer mille intrigues, à se servir de toutes les circonstances pour lever les obstacles qu'on oppose à ses justes desseins, & à prendre sans cesse des mesures pour étendre sa puissance au-delà des bornes qu'on y a mises. Mais dans la Monarchie absolue, tout lui paroît mener le Monarque à procurer le bien public, tout lui semble l'y intéresser vivement jusqu'à ses passions. L'Etat est son patrimoine, peut-on présumer qu'il néglige de le faire valoir de la manière la plus réellement avantageuse ? Tels sont les argumens de M. ANCHER. On sent combien il s'est épargné de discussions litigieuses, en évitant adroitement la méthode de M. de Montesquieu, qui raisonne sur des faits.

Reste l'Article de l'exécution des conseils concertés par ceux qui gouvernent. Elle doit assortir la prudence & le zèle pour le bien public. Mais le peut-on aussi aisément dans les Républiques & dans une Monarchie limitée que sous un gouvernement absolu ? Personne n'oseroit le dire. Il est vrai que M. de Montesquieu a fait sur ce sujet des réflexions que bien des gens

avoient goûtées (5). Elles déplaisent à notre Auteur. Il ne veut pas que rien retarde la promptitude dans l'exécution des affaires, sous prétexte qu'il est des cas, où il y a du péril dans le délai ; il dispute à l'illustre Président ceux même où il a voit cru que la lenteur seroit un acte de prudence.

On peut dire que Mr. ANCHER ne néglige rien de ce qu'il croit propre à appuyer ses sentimens. Pour confirmer ce qu'il vient de dire en faveur du gouvernement monarchique absolu, il appelle jusqu'aux principes de la Métaphysique à son secours. Il prouve que ce gouvernement doit être naturel à cause qu'il est le plus simple. Il en est, dit-il, de l'empire dans un Etat comme de la volonté dans l'homme ; mille causes déterminent à vouloir, mais l'acte même de vouloir est unique ; de même, l'empire est un de sa nature, & point de forme de gouvernement n'y est mieux assortie, que celle où le gouvernement dépend d'un seul ; une seule volonté dirigée par un seul esprit y meut tout. Point de ces mélanges d'où naissent des oppositions, des conflits, des combats. En un mot si le beau, si le parfait n'est que l'unité variée ou que l'harmonie de diverses choses qui se réunissent en une fin ou en un tout, il ne peut point y avoir de gouvernement plus

(5) *Esprit des Loix*, Liv. V. c. 2.

plus parfait que celui où tous obéissent à un. Et ce qui doit achever de donner du prix à cette tirade métaphysique aux yeux des Philosophes , c'est qu'en la finissant, l'Auteur achève de se mettre tout à fait à la mode en arrivant heureusement au principe de la *moindre action* par lequel il achève de démontrer sa thèse. „ Si ce „ principe de la moindre action , dit-il, „ sur lequel on a disputé avec tant de véhémence, est vrai, le gouvernement d'un „ seul doit passer d'autant plus pour par- „ fait, qu'il est suffisant au bien de l'Etat.

Les loix civiles favorisent aussi l'unité dans une infinité de cas. L'usage de même. Mr. ANCHER observe que dans la plupart des affaires, où plusieurs se trouvent associés, il y en a toujours quelqu'un qui préside sur les autres. Il ajoute que parmi les Protestans, il y en a qui penchent à croire que la meilleure manière de regir l'Eglise Universelle seroit de la soumettre à la direction d'un souverain Pontife. On pourroit même aller jusqu'à présumer, qu'il s'y trouveroit plus d'un Ecclesiastique assez zélé pour se charger de ce poste onéreux.

Dans le fonds qu'est un Roi que le père de ses sujets? Envain Mr. de Montesquieu s'oppose à ceux qui estiment que la *nature ayant établi le pouvoir paternel*, il en résulte que le *gouvernement d'un seul est plus*

conforme à la nature (6); notre savant Danois lui oppose à son tour un nuage d'autorités anciennes & modernes, & ce détail l'a conduit comme par la main à des preuves, qui, pour être moins abstraites, n'en seront pas plus mal reçues.

Ces preuves sont celles qu'il tire, en faveur du gouvernement monarchique absolu, de la prospérité des peuples du Danemarck & de la Norvège sous la domination de leurs Rois, depuis que ces Rois ont été revêtus d'une autorité illimitée. On aime à voir un sujet fidèle à son Souverain & bien instruit des choses qui intéressent essentiellement sa patrie, s'abandonner au noble plaisir de célébrer les faits vertueux de ses maîtres, & ici le spectacle est d'autant plus beau, que M. ANCHER n'a rien emprunté des mains de la flatterie pour lui donner plus d'éclat. S'il dit que les Rois de Danemarck, tout absolus qu'ils sont, ne se proposent que le bonheur des peuples soumis à leur gouvernement, il produit en même tems le *Code Danois* ou de *Christian*, comme le titre authentique de l'excellence de leurs loix, & mille monumens publics, comme autant de preuves brillantes de leurs soins variés, infatigables & heureux, soit pour faire fleurir les Sciences & les Arts, le commerce, les manufactures & la na-

vigh-

(6) *Esprit du Loix*, Liv. I. c. 3.

vigation, soit pour favoriser l'industrie, ou pour prévenir la misère, ou pour soulager les malheureux, soit pour assurer à tous leurs sujets tous les droits de la liberté en assurant à l'Etat une glorieuse indépendance. Avant que leur sceptre fût absolu, ils avoient envain essayé d'abolir la servitude qui assujettissoit les paysans originaires à leurs Seigneurs; depuis que tout leur obéit, ils ont fait disparaître jusqu'à l'ombre de cet esclavage. C'étoit une gloire réservée à FREDERIC IV. Il transmet en mourant ses vertus avec sa couronne à CHRISTIAN VI. son fils; de celui ci-elles ont passé à FREDERIC V. son petit-fils, qui de plus en plus en relève le lustre, en associant aux qualités Royales, tout ce qu'une piété éclairée a de plus respectable, tout ce qu'une humanité bienfaisante a de plus aimable & de plus doux. Un pareil Roi seroit aimer jusqu'au rigoureux despotisme, s'il étoit possible d'être homme & de ne le pas haïr.

Mais pour le dire librement, il seroit naturel de distinguer entre le caractère du Monarque & la constitution du gouvernement dont il est le chef. De l'un à l'autre il n'y a point de conséquence nécessaire. Dire, de dessus un trône absolu, *Titus* fait les délices du genre humain; donc le gouvernement absolu est le plus efficace pour rendre les hommes heureux, ce se-

roit parler du cœur plutôt que de l'esprit, si nous osons nous exprimer de la sorte. Le sophisme feroit infiniment d'honneur à l'intention, ce ne seroit pourtant qu'un sophisme. Nous croyons entrevoir que Mr. ANCHER s'y est un peu livré dans les réponses qu'il place ici aux objections des partisans de la puissance limitée. Rien ne l'obligeoit, ce semble, à exténuer, autant qu'il le fait, les avantages de la liberté & les horreurs de la tyrannie. S'il dit que ceux qu'il combat s'étoient jettés dans l'extrémité opposée, nous les accuserons au surplus de lui avoir donné un mauvais exemple.

III. Enfin l'Auteur revient à M. de Montesquieu. Il avoit promis d'examiner les principes qu'il assigne aux différentes formes de gouvernement; il fait plus que tenir sa parole, il va au-delà, il promet de ne pas détruire sans édifier. Donnons encore un moment à l'entendre.

Dans le système de l'illustre Président, *le principe du gouvernement est ce qui le fait agir, les passions humaines qui le font mouvoir. La nature du gouvernement c'est sa structure particulière, ou ce qui le fait être tel qu'il est. La nature du gouvernement Républicain est, que le peuple en corps, ou de certaines familles y aient la souveraine puissance; celle du gouvernement monarchique, que le Prince y ait la souveraine puissance*

ce

ce, mais qu'il l'exerce selon les loix établies ; celle du gouvernement despotique qu'un seul y gouverne selon ses volontés & ses caprices. Et quel est le principe, le ressort propre à chacun de ces trois gouvernemens ? Dans la République c'est la vertu, dans la Monarchie c'est l'honneur ; dans le Despotisme c'est la crainte ; non que les choses aillent toujours de cette façon, mais parce que cela devoit être ; sans quoi le gouvernement seroit imparfait (7).

Mr. ANCHER conteste tout cela à M. de Montesquieu ; définitions, explications, preuves, il improuve tout, il ne passe rien.

Loin d'admettre la *vertu* pour principe du gouvernement républicain, il soutient le contraire ; il va jusqu'à regarder les éloges qu'on prodigue aux Républiques, comme ces *panégyriques qu'on a faits de la goutte & de la folie*. A les yeux les Romains ne dûrent point originairement leur grandeur à la vertu ; il n'est pas vrai que la liberté, au sens que M. de Montesquieu prend ce terme, mène à la vertu, ni que la vertu politique, ou l'amour soit de la patrie, soit du gouvernement établi, appartienne plus au gouvernement républicain, qu'à la Monarchie & au Despotisme. Sur tout cela l'Auteur de *l'Esprit des loix* n'a écrit qu'un Roman, selon le Savant Danois.

Par

(7) *Esprit des Loix* Liv. III, c. I. II.

Par l'honneur, M. de *Montesquieu* semble entendre l'ambition des distinctions & des préférences. Mais il attache des notions si indéterminées à ce qu'il en dit, que Mr. *ANCHER* n'y voit presque que des paradoxes & des énigmes. Pourquoi les loix dans la Monarchie auroient-elles plus d'efficace pour opérer l'obéissance, & moins pour produire la vertu que dans les Républiques? Est-ce donc que de sages loix continuellement soutenues en vigueur ne doivent pas rendre vertueux? Comment nier au contraire que la gloire ne puisse devenir le premier mobile dans l'Etat républicain, aussi bien que dans l'Etat monarchique, si seulement on a quelque teinture de l'Histoire Romaine? Que dire enfin, quand on voit qu'un *Montesquieu*, ce même homme qui soutient que dans les Monarchies les Principaux de l'Etat étant malhonnêtes gens, il est très-mal aisé que les inférieurs y soient gens de bien (8), remercie Dieu de ce qu'il l'a fait naître dans une Monarchie (9)?

On sent de reste, sans que nous le disions, qu'il n'est pas possible que Mr. *ANCHER* passe à Mr. de *Montesquieu* ses sentimens sur le principe du Despotisme. Si le Despote est un tyran qui ne connoît d'autre règle

(8) *Esprit des Loix*, Liv. III. c. 5.

(9) *Préf.* p. 1.

quelque ses caprices, M. de *Montesquieu* a raison, la crainte doit étouffer tout autre sentiment dans le cœur de ses sujets. Mais si le Despote peut être un Monarque tout à la fois absolu & plein de respect pour la justice comme d'amour pour ses peuples, Mr. ANCHER demande d'où vient qu'on ne lui obéiroit pas par vertu, & qu'on ne s'en feroit pas un honneur. Il croit que, accoutumé à ne rien définir avec précision, la fausse notion que M. de *Montesquieu* s'est faite du Despotisme, & les affreux tableaux qu'il en a tracés, ont tout embrouillé dans ses idées sur le principe du gouvernement absolu; & il ne manque pas de relever entr'autres ce qu'il dit, que dans les *Etats despotiques*, la Religion a plus d'influence que dans aucun autre; qu'elle y est une crainte ajoutée à une autre crainte (10). La Religion! Eh! N'est-elle donc pas la source féconde de la vertu? Mais peut-être qu'ici Mr. de *Montesquieu* n'entend par la Religion que la superstition? Notre Auteur n'ose pas le décider; décidons le pour lui; c'est honorer la mémoire de celui qu'il attaque.

Après avoir travaillé à sapper les principes que l'illustre Président a assignés à chaque gouvernement, Mr. ANCHER se croit obligé d'y substituer quelque chose de plus solide. Il leur donne à tous un principe

com-

(10) *Esprit des Loix* Liv. V. c. 14.

commun, & voici comment il l'exprime. *Que ceux qui gouvernent, dit-il, s'étudient autant qu'ils le peuvent à maintenir l'égalité des droits & des obligations entre les citoyens, & que jamais ils ne s'écartent de cette règle, qu'autant que le bien public le demande.*

Ensuite, pour développer ce principe, il observe que Dieu étant le père de tous les hommes, il les aime tous comme tels également; qu'il veut le bonheur de tous sans acception de personnes, & que conséquemment il les a tous faits égaux. Il ajoute que le droit naturel, qui considère les hommes tels qu'ils sont dans leur nature, ne peut qu'être favorable à ce principe de leur égalité; & qu'il est évident en effet que de cette égalité de nature découlent une égalité de droits à tout ce qui y a un rapport essentiel, ou nécessaire, & une égalité d'obligations réciproques des uns envers les autres. De-là il résulte que presque toute l'inégalité morale, qui s'est introduite entre les hommes, y est survenue en conséquence de leurs faits, à mesure que par l'établissement du droit de propriété, des contrats, & des conventions, ils sont passés de l'état naturel dans l'état civil; qu'à la vérité les uns pouvoient dans l'état de nature être plus excellens que les autres par les qualités physiques de l'esprit & du corps, mais cette inégalité physique ne leur donnoit aucun droit extérieur & parfait sur ceux qui

qui en ce sens leur étoient inférieurs; & qu'en un mot, à l'exception des prérogatives, qui sont une suite de la nature de la société domestique, toute différence d'état & de condition, toute prééminence de dignité & d'autorité étoient entièrement inconnues entr'eux; mais que la constitution de la société civile ayant mis nécessairement de la subordination entre les personnes, elle n'a pû que mettre de l'inégalité dans les droits & dans les obligations; ce qui néanmoins n'empêche pas qu'on n'y doive conserver, autant qu'il est possible, l'égalité dans tous les cas & dans toutes les circonstances semblables, en s'y soumettant aux mêmes loix.

Ainsi, suivant notre Auteur, l'égalité doit se régler dans la société civile, non uniquement selon la proportion arithmétique, en sorte que tous aient la même mesure de droits & de devoirs, mais encore selon la proportion géométrique, en ayant égard à la qualité & à la dignité des personnes. Il y a une infinité de cas, où une parfaite égalité seroit une parfaite injustice. C'est donc de la sage combinaison de ces deux proportions que dépend la balance dans l'état civil. C'est d'elle que dépend tout le bonheur des sociétés. Si pour des hommes devenus inégaux toutes choses étoient égales, ou si pour des hommes naturellement égaux toutes choses étoient inégales, on verroit un mécontentement général ar-
mer

mer les uns contre les autres & la société se détruire. Il faut donc tempérer prudemment le tout au plus grand bien de ceux qui méritent le mieux de la société, & au plus grand avantage de tout le corps. La chose, il est vrai, n'est pas facile. Il n'est pas facile de mettre des différences & de conserver pourtant l'égalité, cependant jamais cet objet ne doit se perdre de vue. Jamais on ne doit oublier ni que les hommes sont naturellement égaux, ni qu'ils ne sont entrés en société que pour mieux conserver leurs droits essentiels & communs à tous, en se dépouillant des moins considérables.

Tels sont, si nous ne nous trompons pas, les vrais principes de M. ANCHER. Il y a répandu, comme sur toutes les autres parties de ce Traité, beaucoup d'érudition, mais nous avons cru qu'en les dégageant de cet accompagnement, on en verroit mieux la liaison, on en sentiroit mieux l'importance. Ils sont fondés dans la nature humaine, & dans la destination marquée de l'homme à vivre en société. Si le célèbre M. *Rousseau*, dans l'ouvrage duquel notre Auteur admire avec raison diverses choses, avoit médité ces principes, avant que de former son système sur l'inégalité des conditions, il y a toute apparence que ce philosophe Orateur en auroit construit l'édifice d'une toute autre manière, &

& qu'il y auroit mis une toute autre ordonnance.

Du reste il est aisé de prévoir que dans l'application de ces principes, chacun en fera un usage assorti à son éducation, aux circonstances où il se trouve, & au parti qu'il aura pris d'ailleurs. M. ANCHER convient que le gouvernement républicain suppose plus qu'aucun autre la règle de l'égalité; mais d'un autre côté, il soutient qu'il n'en est point, où elle soit moins observée, surtout dans les Aristocraties. Il prétend au contraire, que tout la favorise dans les Monarchies, parce que les sujets se trouvant tous, presque à la même distance du trône, ils sont tous à cet égard à peu près d'égale condition, & que le Monarque ne doit mettre de différence entr'eux, s'il consulte ses vrais intérêts, que pour le plus grand avantage de la société, dont le bonheur est identifié avec le sien propre. Pour tout dire en un mot, il traitera ses sujets en père. S'il donne aux uns de plus qu'aux autres des préférences & des prérogatives, pour le bien commun de sa famille & pour la gloire de sa maison, ils ne lui en feront pas moins également chers. En veut-on une preuve de fait? Notre Auteur la présente de nouveau dans l'histoire de la révolution qui a rendu le sceptre du Dannemarc absolu. Il fait entendre la voix du sage CHRISTIAN V,

V, qui, dans la Préface de son Code, déclare solennellement, que le vrai but de toutes ses loix est de ramener & d'affermir entre ses sujets une raisonnable égalité, & il promet sur tout cela de nouveaux détails dans un second livre, dont nous nous ferons un plaisir de rendre compte dès qu'il nous sera parvenu.



ARTICLE SEPTIEME.

LE TRIOMPHE DE L'EVIDENCE.

Par Mr. FORMEY; en II Tomes, avec un *Discours* Préliminaire de Monsieur de HALLER. A Berlin, chez Gottlieb Auguste Lange 1756. in - 8vo.

CE TRIOMPHE DE L'EVIDENCE est l'Abrégé d'un gros livre (1), dont l'Auteur, selon Mr. FORMEY, jase véritablement, bat la campagne, enfile les raisonnemens plutôt qu'il ne les lie, & dont les ouvrages sont écrits de la manière la plus contraire à la précision philosophique. On voit sans peine que ce n'est pas la bonne façon.

(1) *Examen du Pyrrhonisme ancien & moderne*, par Mr. DE CROUSAZ.

façon d'attaquer le Pyrrhonisme, dont la défaite exige des qualités dans son adversaire précisément opposées à celles dont nous venons de faire mention. Mais le savant Abbreviateur n'a-t'il pas suppléé à ces défauts? Non; il a rendu l'ouvrage plus court sans le rendre plus méthodique; il en a ôté les vaines répétitions, mais la diffusion y règne & la précision s'y laisse désirer encore.

Il a été tenté de le refondre, dit-il dans sa Préface, & il a eu certainement le tems de succomber à cette tentation, puisque 23 ans se sont écoulés entre la composition & la publication de cet Abrégé; mais sa santé & ses occupations ne le lui ont pas permis; & nous en sommes d'autant plus fâchés, que personne ne seroit plus propre que M. FORMEY à mettre de la force & de la précision dans un ouvrage de ce genre. Si l'on demande pourquoi il appelle cet Abrégé LE TRIOMPHE DE L'EVIDENCE? il répond que „ ce n'est pas „ qu'il croie cet ouvrage bien *trionphant*, „ mais que c'est parceque ce titre s'est „ présenté à son esprit, comme plus „ commode & plus significatif que celui „ d'*abrégé de l'examen du Pyrrhonisme*, „ ou *réfutation du Pyrrhonisme ancien &* „ *moderne par Mr. de CROUSAZ* ". Il croit du reste qu'il y a assez de choses solides & intéressantes dans son livre, pour lui mériter une place dans les Bibliothèques Philosophiques;

Tome VII. Part I. L

lofophiques. Nous fommes entièrement de fon avis. Le fond de l'ouvrage eft bon, les coups qu'on y voit portés au Pyrrhonifme font dirigés, il eft vrai, plutôt par la force mafſive du bon ſens, que par les règles de l'art; mais ſi l'énorme CHIMERE n'y eft pas anéantie par un aſſaut ſcientifique, elle eft pourtant ſi cruellement harcelée par les eſcarrouches répétées d'une petite guerre, qu'elle rend enfin l'ame, ſi tant eſt qu'elle en ait une.

Le célèbre Mr. de Haller donna en 1753 une Traduction Allemande de cet Abrégé, faite ſur le Manuſcrit de Mr. FORMER, & il l'accompagna d'un *Discours Préliminaire*. Ce *Discours*, qui a été rendu en François par un habile Magiſtrat, (2) & imprimé ſéparément à Lauſanne, ſe retrouve à la tête de l'ouvrage que nous annonçons. Arrêtons nous y un moment, le but pour lequel il a été compoſé, fait honneur aux ſentimens de piété qui brillent dans l'Auteur. Cependant, oſerions nous le dire, il offre, enviſagé en détail, pluſieurs choſes à relever.

Ce *Discours Préliminaire* eſt deſtiné à montrer les effets funeſtes que l'Athéiſme, ſ'il étoit dominant, devroit néceſſairement produire dans la ſociété civile. Le reſpectable Auteur ſ'y plaint avec juſtice

(2) Mr. Seigneux de Correvoſ.

du progrès de l'irréligion, & nous en gémissons sincèrement avec lui. Nous regardons comme ennemis de l'humanité ces téméraires mortels, qui emploient leur raison à détruire des vérités révélées pour l'épurer & l'ennoblir, & qui en nous présentant les plus belles espérances, nous ouvrent une carrière qui conduit à notre véritable perfection. Ne dissimulons pas pourtant les choses qui font de la peine dans ce discours pathétique. Ne paroît-il pas d'abord qu'il y a quelque injustice dans le jugement que l'Auteur porte sur le Comte de *Shaftsbury*? un *Shaftsbury*, & un *Bayle*, dit-il, peuvent embellir l'Athéisme théorique: ils peuvent nous peindre une société d'Athées aussi vertueux qu'il leur plaira &c. les noms de *Shaftsbury* & de *Bayle* doivent-ils être rangés ici dans la même classe? On ne prétend pas justifier les écarts du premier au sujet de la révélation, écarts très condamnables en effet & qui n'ont rendu son attachement au Christianisme que trop suspect. Mais se persuadera-t-on, en lisant les passages suivans, que cet illustre Auteur ait eu dessein de concilier la vertu avec l'Athéisme? Ces passages sont tirés de ses œuvres que nous avons sous les yeux, & que Mr. de *Haller* paroît avoir trop légèrement feuilletées. Quoiqu'il soit possible que les avantages de la vertu

L 2

puissent

puissent être reconnus sans la croyance d'un Dieu, il faut pourtant avouer que la tendance naturelle de l'Atbéisme est bien loin de produire cet effet (3). L'Atbéisme tend à éloigner les hommes de tout ce qui est estimable & excellent en soi. Et encore, rien ne peut tant contribuer à épurer nos idées sur le juste & l'injuste, que de croire un Dieu qui est le vrai modèle de la justice la plus exacte & de la bonté la plus parfaite; d'un Dieu témoin de nos actions dans la plus profonde solitude, & qui veille sur tout ce qui se passe dans l'univers; d'un Dieu dont la présence est infiniment plus respectable que celle de la plus auguste assemblée des mortels. (4) Il y a une infinité d'endroits dans les Ecrits de cet illustre Auteur, où il montre l'efficace de la Religion pour ennoblir & perfectionner la vertu. Ce qui paroît avoir jetté Mr. de Haller dans l'erreur, c'est la méthode que le Comte de Shaftsbury a jugé à propos d'employer pour ramener l'Athée à la Religion. Il vouloit, comme il le dit lui-même, garder certaines mesures avec ce monstre, pour lui ouvrir plus facilement les yeux à la lumière. Il vouloit forcer l'Athée à convenir que, de la manière dont est fait l'homme, il y a un sentiment de la différence du juste & de l'injuste gravé dans la nature.

H

(3) Shafts. *Caract.* v. 2. p. 69.(4) Idem *vol.* 2. p. 51 & 57.

Il vouloit établir la vertu sur des principes qui le missent en état de raisonner avec ceux qui ne reconnoissent pas un Etre suprême, afin que leur ayant fait apercevoir de l'ordre dans les rapports qui lient les hommes entre eux, ils se vissent obligés de reconnoître la souveraine sagesse d'où cet ordre découle. C'est ainsi que le Comte de *Shaftsbury* s'en explique au long, comme on peut le voir dans plusieurs endroits de ses ouvrages (5).

Il y a plusieurs autres choses dans ce discours, qui demandent quelque modification. M. de *Haller* employe 11 Pages à dépeindre avec les couleurs les plus foncées & les plus terribles, les suites que l'Athéisme théorétique produiroit dans tous les ordres d'un Etat; & le raccourci de ce tableau est que tous les hommes, sans en excepter un seul, deviendroient de vrais démons. *Si l'homme, dit-il, étoit affranchi de l'idée d'un Dieu vengeur, chacun s'aimeroit comme le DOIT faire un VRAI PHILOSOPHE, c'est-à-dire, SEUL & SANS PARTAGE. Ses enfans, ses pères & mères, ses frères, ses concitoyens n'auroient plus AUCUN DEVOIR d'exiger de sa part. Il ne DOIT (6) plus aux uns l'éducation, ni l'entretien; aux au-*

(5) Voyez surtout *Caractérist.* vol. 2. p. 279. Edit. Angloise en grand 8vo.

(6) Quoique Mr. *Barbeyrac* & quelques autres Ecrivains nient que sans la loi d'un supérieur il y

autres le respect &c à tout le reste la compassion, ni aucun office. (7)

Ce jugement n'est-il pas outré, & l'Auteur a-t'il bien songé aux conséquences qu'on en peut tirer? Si ce vertueux Philosophe se fut contenté de dire que dans l'Athéisme l'homme corrompu seroit déstitué des grands motifs que fournit la Religion pour dompter la force des passions, & qu'il devroit naître d'un tel système le désordre le plus terrible, il auroit certainement dit la vérité. Eut-il dit encore que les principes corrompus, qui ordinairement font naître l'Athéisme, meneroient les hommes à toute sorte de vices; on seroit obligé d'en convenir. Mais soutenir en général, qu'au cas qu'il n'y eut point de Dieu, le *vrai Philosophe* devroit s'affranchir de tout devoir, *s'aimer seul &c sans*

ait aucune obligation dans le sens rigoureux de ce terme, ils reconnoissent pourtant des *devoirs de convenance* indépendans d'une telle loi & qui résultent immédiatement de la nature des choses, & des relations qu'ont les hommes les uns avec les autres. Nous ne savons pas si, en se servant des mots *devoir, doit* &c. Mr. de Haller y attache l'idée d'une obligation proprement dite, selon le système de Barbeyrac, ou si, (comme le tour général de son discours le feroit craindre à plusieurs) il comprend sous ces termes même les *devoirs de convenance*.

(7) V. *Discours Préf. de Mr. de Haller, p. 5.*

Sans partage, n'avoir pour objet que son bonheur particulier & un bonheur purement sensuel (8), c'est supposer visiblement qu'il n'y auroit plus de rapports entre les hommes, & cela est-il bien vrai? Un censeur impartial, en s'en tenant aux termes de Mr. de *Haller*, dira que la question n'est pas de savoir ce que les hommes feroient en effet, s'il n'y avoit point de Dieu, mais ce que le *vrai Philosophe* *devroit* faire; & il sera sans doute bien surpris d'apprendre de ce célèbre Auteur que le *vrai Philosophe* *devroit* se conduire de la façon marquée ci-dessus. Quoi! en admettant l'horrible supposition de la non-existence d'un Etre suprême, le vice feroit-il le bonheur de la société & la vertu son malheur? N'y auroit-il dans ce cas rien de beau, rien de doux dans l'amitié, la justice, la compassion, la bienveillance? La seule raison, qui apuye ces devoirs, est-elle donc tirée de l'idée d'un Dieu vengeur qui en punira la violation? Mais que deviennent alors les différences éternelles des choses, la distinction intrinsèque entre le bien & le mal, le juste & l'injuste? Ne devoit-on pas se défier de tout système qui paroît réduire l'essence de la vertu à la pure volonté d'un Etre tout puissant; & le système de Mr. de *Haller* ne semble-t-il pas trop pen-

(8) V. p. 15.

pencher vers ce côté? Car s'il est incontestable qu'il y auroit de certains rapports entre les hommes, lors même qu'il n'y auroit point de Dieu; s'il est certain qu'une conduite conforme à ces rapports auroit en elle-même quelque chose de beau & d'estimable, & qu'en contribuant au bonheur d'une société; elle feroit aussi celui de l'individu, il ne sauroit être vrai que le Philosophe devroit agir en scélérat. Nous ne déciderons pas comment il agiroit en effet; d'ailleurs nous n'aimons pas à raisonner sur une question où il faut faire la supposition monstrueuse dont nous venons de parler. Nous dirons seulement que, si l'Athéisme pouvoit naître d'un simple travers d'esprit où le cœur n'eut point de part, il ne feroit dans ce cas qu'ôter les motifs les plus puissans à la vertu, sans renverser par une conséquence nécessaire & immédiate les sentimens immuables du juste & de l'injuste gravés dans le cœur humain, ni les rapports qui lient les hommes les uns aux autres. Si d'un côté les idées de *Bayle* sur une société d'Athées sont impies & fausses, de l'autre celles de *Mr. de Haller* ne sont-elles pas, comme nous l'avons dit, outrées? A-t-il bien distingué entre le *droit* & le *fait*?

Peut-être trouvera-t-il encore des censeurs, à qui ses idées sur les vertus des payens, comme si c'étoient des vertus purement extérieures, paroîtront trop dures.

res. Il est vrai que la vaine gloire n'étoit que trop souvent le principe de la plupart de leurs actions ; il est vrai encore qu'ils étoient destitués de ces nobles motifs que la Révélation fournit pour sanctifier & perfectionner les vertus des Chrétiens. Mais on lui demandera s'il est vrai de dire que l'amour de l'ordre & les charmes intrinsèques d'une conduite assortie aux lumières d'une saine raison n'entroient jamais pour rien dans leur conduite ? On lui demandera s'il n'y a pas plus de *sensibilité*, que de charité dans la décision suivante, la vaine gloire seule leur fit négliger la *volupté*, objet capital de l'homme, cet objet charmant qui eut opéré leur vrai bonheur (9). On lui demandera s'il est vrai que les Romains n'ayent pas connu la charité ni la bienfaisance envers les pauvres ? On pourroit encore faire plusieurs questions à Mr. de Haller sur le peu d'exactitude, pour ne rien dire de plus fort, qui se trouve dans la peinture qu'il fait des progrès de l'irreligion & du vice en Angleterre. Mais c'est assez hasarder des réflexions critiques sur un Auteur qui a mérité d'une façon si distinguée de la Religion & des Sciences, & ce n'est que malgré nous que nous avons indiqué dans le discours de Mr. de Haller les choses qui nous paroissent de nature à lui susciter des contredits.

Cc

(9) *Disc. Préf. p. 21.*

L 5

Ce Discours Préliminaire est suivi d'une *Introduction* qui se raporte plus immédiatement au but de l'ouvrage que nous annonçons. Elle est de Mr. FORMEY, & l'on y trouve partout avec l'effusion du sentiment, des idées précises, & un grand sens accompagné d'une éloquence grave & touchante. On y voit représenté de là manière la plus frappante les horreurs du Pyrrhonisme & les ténèbres qu'il s'efforce à répandre sur les objets les plus beaux, les plus intéressans & même les plus lumineux. On y voit enfin un esprit philosophe, soigneux à distinguer le scepticisme sage & prudent, qui suspend son jugement sur des vérités dont il n'a aucune démonstration, de cette espèce de rage qui se déchaîne aveuglément contre les axiomes des Mathématiciens, les démonstrations métaphysiques & morales, & les vérités que l'Esprit de Dieu a mises dans une si grande évidence. Le savant Auteur y renverse en peu de mots les principes les plus généraux des Pyrrhoniens, (si tant est qu'ils en aient) & répond à plusieurs de leurs objections. On y trouve (10) entr'autres une réponse à leur grand sophisme sur le *criterium*, ou sur la *marque* de la vérité; elle est tirée de Mr. le Clerc, comme nous nous en som-

(10) *Introduction* p. 66. 67. 68.

sommes aperçus, en lisant l'extrait qu'a fait (II) ce Journaliste des Oeuvres de *Sextus Empiricus*, auquel Mr. FORMEY renvoie souvent le lecteur dans son ouvrage.

Cet ouvrage consiste en III Parties, dont la I. traite du *Pyrrhonisme en général*. La II. des ouvrages de *SEXTUS EMPIRICUS*. Et la III. de ce que *BAYLE* a écrit en faveur du *Pyrrhonisme*. Mr. FORMEY donne plutôt un précis qu'un exact abrégé du vaste ouvrage de Mr. de *Crousaz*. Ce dernier, en réfutant *Sextus & Bayle*, suit pied à pied les ennuyans paradoxes de l'un, & examine en détail tous les articles dans le Dictionnaire de l'autre, où le *Pyrrhonisme* est si adroitement parsemé. Mr. FORMEY a recueilli, dans un court espace, l'énorme détail où est entré M. de *CROUSAZ*, mais non pas tellement que le lecteur curieux ne désire quelquefois de consulter ce détail sur des sujets que l'Abbréviateur n'a que trop légèrement touchés.

Nous nous bornerons à présent aux II premières Parties de cet ouvrage, renfermées dans le premier Volume. Le 2d. Volume, qui est plus intéressant, en ce qu'il contient un examen suivi du *Pyrrhonisme* de *Bayle*, nous occupera utilement dans un extrait suivant.

Trois

(II) *Biblioth. A. & M. tome 14. p. 38, 39, 40.*

Trois Sections partagent la I *Partie*. L'on s'attend sans doute dans la première à une *définition du Pyrrhonisme & des Pyrrhoniens*; mais au lieu d'une telle définition, l'on y trouve un Dialogue de 22 pages entre un Indien & un Européen, dans lequel, après bien des détours, on apprend que les Pyrrhoniens „ n'accordent pas à l'homme le pouvoir de s'assurer d'aucune vérité, ni générale, ni particulière; qu'ils doutent *que deux fois 2 fassent 4, & que le tout soit plus grand que sa partie*; qu'ils doutent *s'ils mangent, s'ils veillent, s'ils marchent, & qu'enfin ils doutent s'ils doutent* ". Nous souhaitons aussi qu'ils doutent qu'il y ait de petites maisons, pour achever de s'affranchir de toute espèce de crainte, & pour que rien ne puisse troubler leur heureuse *ataraxie*. La vérité pourtant est puissante & se fait jour par quelque endroit, malgré tous les obstacles qu'une chicane orgueilleuse oppose à ses efforts. Messieurs les Pyrrhoniens vivent & agissent comme les autres hommes, & ce n'est que dans la dispute qu'ils employent ce jargon ténébreux, qu'ils ont trouvé propre à cacher leur ignorance & à flatter cette paresse qui renonce à la vérité, plutôt que de vouloir y parvenir par les recherches qu'elle exige. Ils font, disons nous, comme les autres hommes. Le petit-maitre Pyrrhonien ne doute guères qu'il soit aimable, ni le Philosophe Pyrrhonien qu'il soit

soit un sage; le gourmet abandonnera son Pyrrhonisme pour avouer qu'un plat n'est pas mangeable, & le créancier sceptique ne doutera nullement qu'on lui doive de l'argent. Le Général Pyrrhonien ne doutera guères qu'il ait remporté une victoire, même quand la chose ne seroit pas tout à fait démontrée, & l'Auteur Pyrrhonien n'aura pas le moindre soupçon que son livre ne soit bon, quand même il seroit semblant de douter que lui & son livre existassent; mais si le Pyrrhonien reconnoit une seule vérité, il est perdu; & s'il les nie toutes, quelle extrémité!

Notre Auteur recherche, dans la II^E SECTION, *les causes du Pyrrhonisme*; il en allègue un grand nombre; détachons en quelques unes, que ceux qui marchent dans les sentiers de la Philosophie devroient avoir toujours devant les yeux. *L'abandon aux conjectures*, trop fréquent parmi les Savans, a beaucoup contribué à faire naître le Pyrrhonisme, par l'abus que des esprits foibles ou pervers ont fait de leur témérité. Les Erudits proposent souvent avec confiance ce qu'ils ont plutôt deviné que découvert. En voulant dire plus qu'ils ne savent, ils font tort à ce qu'ils savent effectivement, & lui font perdre créance. En examinant les choses de plus près, on trouve dans leurs décisions un mélange de vérité & d'erreur, & les Pyrrhoniens saisissent l'occasion pour en tirer cette conséquence.

quence, on ne fait pas tout, donc on ne fait rien.

L'esprit de dispute, ou plutôt de la chicane, a secondé puissamment les efforts de l'ignorance pour produire le doute universel. Cet esprit régnoit parmi les Grecs & se manifestoit surtout à Athènes. Ces gens-là disputoient de tout & soutenoient les opinions les plus paradoxes afin de montrer qu'ils n'ignoroient quoi que ce soit; & tandis que d'un côté ces Sophistes orgueilleux faisoient naître le doute par leurs extravagances, de l'autre les vrais Philosophes, qui, pour se distinguer d'eux, renoncèrent au ton dogmatique, y donnoient souvent lieu, par l'abus qu'on faisoit de leur langage modeste. C'est ainsi que les hommes, déjà accoutumés au stile douteux de *Socrate*, furent moins effarouchés dans la suite de celui de *Pyrrhon*; de-là le progrès du Pyrrhonisme. La première Académie employa le doute, pour conduire à la vérité par des recherches modestes, la seconde renonça à l'espérance de parvenir. *Arcefilas* s'abusa de l'exemple de *Socrates*, & *Arcefilas* eut des successeurs qui renchérirent sur lui.

Les Ecoles des Chrétiens ont été animées du même esprit de dispute que celles des Grecs; de nouvelles questions, fournies par la Théologie & confondues parmi celles de la Philosophie, y furent agitées. La Langue Latine, tombée dans
la

la Barbarie , enfanta un jargon vuide de sens : la dispute & le verbiage se réunirent : les ténèbres se répandirent sur tous les systèmes , & le doute en fut une conséquence presque nécessaire. Mais le triomphe des Pyrrhoniens n'étoit ici qu'imaginaire ; il n'étoit fondé que sur des mal-entendus , & sur de pures logomachies , nullement sur l'incertitude des choses , ni sur les véritables moyens de parvenir à leur connaissance.

L'ambition n'entroît pas non plus pour peu de chose dans le progrès du Pyrrhonisme ; des Docteurs superbes ont régné presque partout sur les esprits , par la soumission sans bornes qu'ils ont exigée d'eux. *Croyez sans examiner* est le fier langage du Mufti des Turcs , & du Lama des Tartares , & nous pouvons ajouter que , sous l'humble titre de Serviteur des Serviteurs de Dieu , le St. Père le parle d'une voix redoutable. Mais une crédulité a veugle , si le prestige se dissipe , ne conduit souvent qu'à un doute universel.

Une mauvaise méthode , légèreté d'esprit , des études superficielles , empressement excessif pour apprendre , indolence pour l'intérêt du Genre Humain , éloignement pour la Religion , voilà encore des causes alléguées par notre Auteur , comme propres à avancer le Pyrrhonisme. Le détail , où l'on entre
sur

sur la plupart de ces articles, est si vague & si découfu, qu'on pourroit dire ici avec justice de l'Auteur, *qu'il jase véritablement & bat la campagne*. Heureusement nous ne sommes pas obligés de le suivre; nous souhaiterions pourtant que Mr. FORMEY y eut mis cette précision qui se laisse désirer dans l'Abrégé, aussi bien que dans le grand ouvrage.

Les Pyrrhoniens se récrient beaucoup sur la *multitude innombrable des opinions qui divisent les hommes*, & c'est en grande partie là-dessus qu'ils appuyent leurs extravagances. Il est vrai que les Savans ne sont pas d'accord sur un assez grand nombre d'articles, mais c'est que les uns ignorent les règles d'un examen judicieux, & que les autres les négligent. Pour attracher aux Pyrrhoniens l'argument, qu'ils tirent de la diversité des opinions, Mr. de CROUSAZ entre dans un grand détail que Mr. FORMEY n'a pas trop abrégé, sur ce qu'il y a de plus digne de répréhension dans la République des Lettres, & sur les abus qu'on pourroit aisément rectifier, pour fermer la bouche aux ennemis de la vérité. C'est ici qu'on accommode de la bonne façon les Régens d'Ecole, qui, au lieu de lumières n'ont que du pédantisme, & pour autorité que des coups de férule; les Cours de Philosophie lardés du jargon scholastique, les Professeurs qui occupent des Chaires

res sans avoir bien étudié ; & les Savans qui portent ce titre, sans avoir étudié du tout. Enfin ce détail est une Philippique contre la mauvaise direction, qui n'a que trop lieu dans l'éducation de la jeunesse, & elle est très digne de l'attention de ceux, dont les lumières & le rang les mettent en état de corriger des abus si pernicious à l'avancement de la véritable science, & si efficaces pour la propagation du Pyrrhonisme & de l'ignorance.

Mais, dira le Pyrrhonien, vous reconnoissez des Savans exemts des défauts qui règnent dans la République des Lettres, des Savans qui aiment la vérité & qui la connoissent ; que gagnent-ils ? En dispute-t-on moins ? Notre Auteur répond :

„ 1. Qu'il y a peu de Savans de cette
 „ trempe, 2. Que ceux qui sont tels vi-
 „ vent ordinairement dans la retraite &
 „ dans la tranquillité. 3. Que le zèle &
 „ le courage leur manquent souvent quand
 „ il est nécessaire de manifester & de dé-
 „ fendre la vérité ”. Le Pyrrhonien se

contentera-t-il de ces réponses ? Ne devroit-on pas y ajouter, qu'il y a un grand nombre de principes sur lesquels tous les véritables Savans sont parfaitement d'accord, aussi bien que sur les conséquences immédiates qui en découlent ? Cette observation suffit pour détruire le sophisme que les Pyrrhoniens fondent sur la diversité des opinions, puisque cette diversité ne sauroit

autoriser le doute que tout au plus sur les matières qui s'agitent parmi les vrais Philosophes, & non sur celles où on est entièrement d'accord. Les Pyrrhoniens perdent du moins ici une partie de leur terrain, & quand ils en ont perdu une partie, tout le reste doit suivre.

Nous ne nous étendrons pas sur les *Remèdes au Pyrrhonisme*, qui font le sujet de la III. SECTION. On sait que les grands remèdes sont l'amour de la vérité, qui détermine les hommes à un examen circonspect, & les empêche de s'abandonner au découragement & à l'indolence; une pleine & entière liberté de penser & d'examiner; un esprit d'impartialité qui éteint la fureur de la dispute, & un esprit de précaution contre cette précipitation, qui fait qu'on se hâte à bâtir des systèmes. On a voulu chercher un remède aux disputes des Savans, dans la voye de l'autorité; moyen inutile, comme l'expérience le montre assez. Les pays, où on s'en sert, sont ceux où l'incertitude règne le plus: on ne dit rien, mais aussi l'on ne croit rien. Il est vrai que si tous les hommes prenoient le parti de se soumettre aveuglément à un seul tribunal, il n'y auroit plus de disputes. Mais ne seroit-ce pas s'affujétir en bête? Et à moins de le devenir entièrement, les doutes ne subsisteroient-ils pas toujours?

LA II. PARTIE de cet ouvrage est partagée

gée en *IV* SECTIONS & contient l'abrégé & la réfutation de *Sextus Empiricus*. Mais comme les discussions les plus importantes, qui se trouvent ici, reviennent nécessairement dans l'examen & dans la réfutation des Ecrits de *Bayle*, nous tâcherons, pour éviter les répétitions, d'en donner le précis dans notre Extrait suivant. Considérons ici en attendant quelques unes des chimères qui sont plus particulières à *Sextus*, & aux anciens Pyrrhoniens. Cet Empirique fait profession de se ranger parmi les *Sceptiques* qui cherchent sans avoir rien trouvé, & sans savoir si l'on peut trouver, & il se distingue par-là des *Académiciens* (12) qui soutiennent que la connoissance de la vérité est impossible. Voici le principe fondamental des *Sceptiques*. De quelque raison qu'on ait appuyé ce qu'on dit sur quelque sujet que ce soit, on peut soutenir le contraire & l'appuyer par des raisons d'un poids égal. Selon le *Sceptique*, tout est douteux, sans en excepter la proposition qui l'affirme. Il doute donc de tout, & ne fait que suivre les apparences & l'instinct. Il reste dans l'*ataraxie*, (13) par rapport aux opinions & dans la *mediopatie* (14) par rapport aux sensations.

(12) C'est-à-dire, de ceux de l'*Académie* moyen-ne fondée par *Arcefilas*.

(13) C'est-à-dire, tranquillité.

(14) C'est-à-dire, modération.

sensations. Pour rester dans cet état tranquille, ou plutôt pour demeurer enclavé entre ces deux grands mots, *Sextus* montre dix moyens principaux, dont quelques uns sont étrangers à la question, & dont voici les autres: *la diversité entre les hommes ; l'opposition entre les rapports des sens ; la diversité des rapports d'un même sens, comme la vue ; la différence qui résulte de la nature du milieu au travers duquel on voit les objets* &c. On fait jusqu'à quel point les découvertes faites dans la Physique ont dissipé les illusions que les hommes se sont faites par des jugemens précipités sur les rapports des sens. Et ces illusions mêmes ne fournissent-elles pas une preuve manifeste qu'il y a quelque chose de réel? L'existence de l'erreur ne suppose-t-elle pas celle de la vérité? D'ailleurs les idées, qui viennent des sens, sont plutôt destinées à nous faire connoître ce que sont les objets par rapport à nous, & à nous avertir de ce qui peut faire du bien ou du tort à notre constitution, qu'à nous procurer une connoissance parfaite de ce que ces objets sont en eux-mêmes.

Dans la II. SECTION, notre Auteur fait quelques réflexions générales sur le I. livre des *Hypotyposes* de *Sextus*, où se trouvent les beaux principes dont nous venons de faire mention. On voit que *Sextus* y établit des principes & en tire des conséquences, qu'il y prend le ton affirmatif & raison-

raisonne; n'est-ce pas s'oublier? Les Sceptiques comme les menteurs, doivent être sur leurs gardes contre la nature & la vérité qui s'élèvent quelquefois subitement pour détruire leur artifice. Il est vrai, quand on les attrape combattant les Dogmatiques d'un ton tout aussi dogmatique que le leur, ils reprennent leur jargon, & montrent leur embarras par des défaites comme celle-ci. *Je ne sai si tel Philosophe dit effectivement ce que je lui attribue, cela me paroît seulement ainsi; il me paroît que j'en doute, mais je n'ai garde de dire positivement que j'en doute.* On peut bien baliverner de la sorte, & même en prendre l'habitude, mais pour penser ainsi, cela n'est pas possible.

Notre Auteur examine dans la III. SECTION le 2. Livre des Hypotyposes de Sextus. C'est-là que le Pyrrhonien s'épuise dans des généralités contre les Logiciens. Il pouvoit les haïr impunément, car il n'étoit guères de leur nombre, témoin entr'autres ce syllogisme qu'il opposa à Démocrite, qui avoit dit que „ l'homme est un Etre que chacun con- „ noit par son propre sentiment. *L'Hom- „ me, dit Sextus, est un Etre qui se con- „ noit.* Or, nous connoissons les chiens, „ donc, les chiens sont des hommes „. Quel chien de syllogisme que celui-là!

En voici un autre qui est le grand cheval de bataille des Pyrrhoniens. On ne

peut se procurer aucune certitude, si pour s'en assurer il faut un progrès de preuves à l'infini. Or, il faut un tel progrès, donc, il n'y a point de certitude. La première de ces propositions est vraie, que devient donc le Scepticisme qui doute de tout? La seconde est fausse, puisqu'il y a des vérités simples & intuitives, au-delà desquelles on ne sauroit aller, & à l'évidence desquelles il est impossible de résister. Faut-il un progrès de preuves à l'infini pour me persuader que j'existe, que je pense, que 2 & 2 font 4 & que le tout est plus grand que la partie?

Les Pyrrhoniens font encore un grand bruit de leur misérable sophisme sur le *criterium* ou marque de la vérité. „ S'il „ y a une telle marque, disent-ils, elle se- „ ra vraie ou fausse. Si on dit qu'elle ne „ sauroit tromper, qu'on le prouve. Mais „ comment connoître que la démonstration „ alléguée pour preuve est bonne? Si l'on a „ recours à la marque du vrai, on commet „ un cercle vicieux: on compte la marque „ du vrai pour une chose de la vérité de „ laquelle on ne sauroit s'assurer que par „ cette marque”. Sans suivre notre Auteur dans le détail où il entre pour détruire ce sophisme, remarquons seulement que la *marque du vrai*, est l'évidence, que l'évidence est une *perception simple*, qui ne se prouve pas; elle est au contraire le résultat des preuves dûment faites, elle est cet-

cette clarté qui résulte d'une vue distincte de la relation qu'il y a entre les idées que nous avons présentes à notre esprit. „ Et „ partout où elle se trouve, soit dans une „ maxime générale, soit dans une définition, „ soit dans une démonstration, „ on est assuré qu'on ne se trompe pas, „ & sa lumière est irrésistible à ceux qui „ ne s'aveuglent pas volontairement. Je „ dis que *la ligne droite est la plus courte* „ *entre deux points*, si je la tire en même „ tems sur le papier en présence de celui „ qui me le dispute, il ne pourra refuser „ son consentement à l'évidence qui accompagne cette proposition. Il faudroit „ renoncer à la bonne foi ou à la raison, „ pour dire qu'il faut attendre à prononcer „ là-dessus jusqu'à ce qu'on sache „ pourquoi ce qui est évident est vrai ”.

La IV. SECTION roule sur la Théologie & sur la Physique de *Sextus*. Nous n'y insisterons pas pour le présent. Ce qu'elle contient d'important s'offrira plus naturellement à notre considération dans l'examen du Pyrrhonisme de *Bayle*, qui a poussé les difficultés sur ces grands sujets bien plus loin que n'avoit fait *Sextus*.

La V. & dernière SECTION de ce Volume a pour objet le *Traité de Sextus contre les Mathématiciens*, c'est-à-dire, selon l'ancienne signification de ce terme, contre tous ceux qui faisoient profession d'ensei-

gner les Arts & les Sciences en général. Ce Traité est un tas de pitoyables équivoques, & comme tel il nous dispense du soin de nous y étendre.

Difons, en terminant cet Extrait, que le Pyrrhonisme ancien est trop absurde pour être dangereux; mais qu'il n'en est pas de même des Pyrrhoniens modernes. Ceux-ci, pour nous servir des termes de Mr. FORMEV, „ s'y sont pris tout autrement: ils ont bien senti le ridicule qu'il „ y avoit de bâtir un système; ils ont „ vû qu'ils fourniroient toujours des armes contre eux-mêmes, tant qu'ils feroient des Traités *ex professo*, & des syllogismes en forme contre la certitude & l'évidence. Il y a une méthode bien plus délicate & plus dangereuse d'établir le Pyrrhonisme. C'est de le répandre dans ses Ecrits, d'ébranler, non les fondemens de la certitude en général, mais les fondemens particuliers des vérités qui ont passé pour les plus incontestables, & de profiter de toutes les occasions pour répandre les semences du doute. Le Lecteur n'est point en garde contre de pareils Ecrits vains. Montaigne, & la Motte le Vayer ont écrit dans ce goût, mais personne jamais n'égallera Mr. Bayle dans cet art funeste; son Dictionnaire est le plus dangereux livre qui existe. Ce sont en effet

effet ces Auteurs-là qu'il faut lire avec précaution & combattre avec zèle comme autant d'ennemis de la vertu. Que *Pyrrhon* & *Sextus* soutiennent que les propositions contradictoires sont également évidentes ou plutôt également douteuses; qu'ils nient que le *tout* est plus grand que *sa partie*; ce sont des fous qu'il faut laisser dans leur *ataraxie* & dans leur *médiopatie*, à moins qu'on ne les en tire pour se moquer d'eux. Mr. de *Crousaz* a eu bien tort de grossir son ouvrage par des réponses détaillées à leurs pitoyables sophismes. Cela n'est propre qu'à rendre leurs disciples, s'ils en ont de nos jours, plus orgueilleux & plus entêtés. Les sot-tises prennent un air d'importance lorsqu'on les réfute sérieusement.



ARTICLE HUITIEME.

(1) Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes, pour servir de réponse au Discours que M. *Rousseau*, Citoyen de Genève, a publié sur le même sujet. Par M.

JEAN

(1) Cet Article nous a été communiqué.

JEAN DE CASTILLON, Professeur en Philosophie & Mathématique à Utrecht, & membre des Académies Royales de Londres, Berlin & Gottingue &c. A. *Amsterdam.* Chez J. F. Jolly, Libraire MDCCLVI. grand in-8. pag. 368 pour le *Discours*, & 32 tant pour la *Dédicace* que pour la *Préface* & pour un Avertissement.

LE célèbre Auteur de cet estimable ouvrage, s'y est proposé divers objets importans mais difficiles à réunir

*ut pes & caput uni
Reddatur formæ ;*

ce qui fait qu'on ne saisit pas d'abord la liaison des différentes parties qui y entrent. Cette liaison est d'autant moins sensible, que M. DE CASTILLON a jugé à propos d'opposer un *Discours* oratoire au *Discours* de M. *Rousseau* ; & que dans ce genre d'Ecrits on est aujourd'hui assez dans le goût de cacher l'art & la méthode. Cependant il y a de l'ordre dans cet ouvrage, & c'est principalement à le faire sentir que nous allons nous appliquer dans cet Extrait, en donnant l'analyse de toute la suite du
Dis-

Discours ; nous tâcherons d'apprécier les pensées qui en composent le fonds, les notes qui les éclaircissent, & le stile qui les embellit.

On peut distinguer le contenu de ce Livre en essentiel & en accessoire. L'essentiel est destiné 1. A réfuter les paradoxes de Mr. Rousseau. 2. A répondre directement à la question proposée par l'Académie de Dijon. L'accessoire tend à poser les principes d'une bonne métaphysique sur tous les articles qui ont quelque rapport avec l'essentiel ; & à prouver que *moins la Philosophie déraisonne, plus elle raisonne comme la révélation.*

I. Le Citoyen de Genève a considéré l'homme dans l'état naturel ; l'homme dans son passage de l'état de nature à celui de société ; & l'homme dans l'état de société. Il prétend que l'homme naturel est une brute : qu'il est passé à l'état de société uniquement parcequ'il s'est corrompu : que la société, injuste dans son origine, est la source de tous les malheurs qui accablent le genre humain, & il conclut que l'inégalité étant presque nulle dans l'état de nature, tire sa force & son accroissement du développement de nos facultés & des progrès de l'esprit humain ; qu'elle devient stable & légitime par l'établissement de la propriété & des loix ; & que l'inégalité morale autorisée par le seul droit positif, est contraire au droit naturel,

rel, toutes les fois qu'elle ne concourt pas en même proportion avec l'égalité physique. Le Philosophe d'Utrecht soutient que Phomme de Mr. R. n'a jamais existé : que quand même il auroit existé, il seroit inutile de le considérer : que la société, juste dans son origine, n'est la source d'aucun malheur, & que la conclusion de Mr. R. est inintelligible.

II. Il répond à la question proposée, en affirmant que l'homme a été créé en société de famille ; que celle-ci produit nécessairement la société civile, qui ne sauroit subsister sans l'inégalité morale, autorisée par le droit naturel, & très juste en elle même, quoiqu'injuste dans les abus.

Entrons dans quelque détail. L'homme naturel de Mr. R. est un animal se rassasiant sous un chêne, se défaltérant au premier ruisseau, trouvant son lit au pied du même arbre qui lui a fourni son repas ; & voilà les besoins satisfaits. C'est-là l'homme physique, l'homme métaphysique a des idées, il les combine ; les animaux en font autant jusqu'à un certain point ; ce n'est donc pas tant l'entendement qui fait parmi les animaux la distinction spécifique de l'homme, que sa qualité d'agent libre ; l'homme a de plus une autre qualité très spécifique ; c'est la faculté de se perfectionner, faculté qui ne se développe qu'à l'aide des circonstances.

L'hom.

L'homme commencera donc par les facultés purement animales. Apercevoir & sentir sera son premier état, qui lui sera commun avec tous les animaux. Vouloir & ne pas vouloir, désirer & craindre seront les premières & presque les seules opérations de son ame, jusqu'à ce que de nouvelles circonstances y causent de nouveaux développemens. Les seuls biens que l'homme naturel connoisse dans l'univers, sont la nourriture, une femme & le repos; les seuls maux qu'il craigne, sont la douleur & la faim; son imagination ne lui peint rien, son cœur ne lui demande rien. Son ame, que rien n'agite, se livre au sentiment de son état actuel sans aucune idée de l'avenir. Dans cet état primitif, un homme n'avoit pas plus besoin d'un homme, qu'un singe ou un loup de son semblable; & ce besoin supposé, il n'y avoit aucun motif qui pût engager l'autre à y pourvoir. L'homme moral n'a ni vertus, ni vices, cependant la pitié est une vertu naturelle à l'homme; d'autant plus universelle, qu'elle précède en lui la raison, & même qu'elle n'est pas affoiblie par la raison qui fait naître l'amour propre, & c'est la réflexion qui le fortifie. C'est elle qui replie l'homme sur lui même. C'est elle qui le sépare de tout ce qui le gêne & l'afflige. L'homme sauvage, faute de raison & de sagesse, se

livre

livre étourdimement au premier sentiment de l'humanité, & le Philosophe, à l'aspect d'un homme souffrant, *s'argumente* un peu & dit; pèris si tu veux, je suis en sûreté.

Tel est l'homme naturel du Philosophe de Genève; pour le peindre nous avons emprunté ses couleurs; un tel homme n'a jamais existé, dit notre Philosophe, & voici comme il prouve son assertion. Cet *homme physique* n'a jamais existé. Il est vrai que l'individu peut soutenir la vie sauvage. Nous en avons la preuve dans plusieurs enfans trouvés au milieu des forêts de l'Europe & même dans des climats fort rudes. Ils avoient sans doute été exposés dès l'âge le plus tendre. Cependant ils avoient vécu, & ils étoient parvenus à l'âge de l'adolescence. Mais il faut que l'espèce se maintienne & se multiplie; & c'est ce qui est difficile dans l'état de nature ainsi représenté. „ En le considérant „ sans prévention, on y verroit les hommes vieillir avant le tems; plus affoiblis que durcis par les injures de l'air; „ épuisés par la faim ou surchargés d'une „ nourriture souvent mauvaise, qu'ils ne „ trouvent guères que lorsqu'ils ne devroient pas la trouver; mutilés par „ leurs blessures, estropiés par les chutes, „ rampant avec peine pour brouter autour „ d'eux l'herbe qui les rassasie sans les „ nour-

„ nourrir; de tendres rejettons de l'hu-
 „ manité condamnés à mourir par la na-
 „ ture imbécille qui les a mal constitués,
 „ & abandonnés par les mères désolées
 „ qui ne sauroient les secourir; une jeu-
 „ nesse, espérance du genre humain,
 „ qui malgré sa force & son adresse, est
 „ la proie des bêtes féroces! On y verroit
 „ des hommes, qui croyant s'élever jus-
 „ qu'à l'instinct des animaux, trouvent
 „ un poison mortel où ils cherchoient
 „ un aliment salutaire: des femmes, qui
 „ ayant un enfant sur les épaules, un au-
 „ sein, un troisième à la main, paroissent
 „ inquiètes de leur défense & de leur
 „ nourriture; de jeunes sauvages, qui tou-
 „ chées de cette vue, embrassent l'unique
 „ fruit de leur premier amour, & fuyent
 „ les hommes plus que la timide brebis
 „ ne fuit le loup affamé. On trouveroit
 „ peu peuplés ces pays heureux où la
 „ terre n'est jamais sans plantes, où les
 „ arbres ne sont jamais sans fruit: encore
 „ plus désertes ces régions, qui d'ailleurs
 „ abondantes, sont peu fertiles en grains;
 „ & entièrement abandonnés tant de cli-
 „ mats exposés à la rigueur d'un long hy-
 „ ver! Enfin, on s'apperoiroit que la
 „ multiplication du genre humain tient
 „ plus à la société qu'à la nature; que la
 „ vigueur & la santé dépendent plus d'u-
 „ ne sage police qui nous assure une vie
 „ douce, tranquille, & réglée, que d'une
 „ indé-

„ indépendance qui, nous exposant à
 „ mille maux, nous prive du secours de
 „ nos semblables, & que s'il n'est pas ab-
 „ solument impossible, il est au moins
 „ bien difficile que notre espèce puisse
 „ supporter un état, auquel on attribue
 „ tant d'avantages ”.

L'homme métaphysique de Mr. R. n'a ja-
 mais existé, parce que l'homme a toujours
 eu les idées générales, le sentiment du beau,
 l'idée de la justice. Il a tout cela, il n'a
 pas pû se le donner, donc il l'a reçu de
 la nature, donc il a pû se perfectionner
 sans le concours des circonstances. Il a
 eu des désirs, il a toujours aimé & re-
 cherché ses semblables; on donne à l'hom-
 me la commisération, & on demande
 quel motif l'un avoit pour se porter à
 pourvoir aux besoins de l'autre. •

L'homme moral n'est pas mieux repré-
 senté; dès qu'il pense, qu'il s'aime, &
 qu'il aime ses semblables, ou qu'il est
 compatissant, c'est un Etre moral, il a
 des vices & des vertus, s'il pense, il voit
 „ sans être un grand raisonneur, que plus
 „ il sera adroit, plus aisément il cueille-
 „ ra les fruits des arbres les plus hauts;
 „ que plus il sera fort, mieux il se dé-
 „ fendra contre les bêtes féroces; que la
 „ sobriété dans les alimens & la médio-
 „ crité dans l'exercice augmentent son
 „ adresse & sa vigueur, & fortifient son
 „ tempéramment. Faut-il qu'il soit un
 „ profond

„ profond Métaphysicien pour s'aperce-
 „ voir que mieux il connoit les objets,
 „ plus il en tire d'avantage : que plus il
 „ modère ses passions, plus il est tran-
 „ quille : que la commisération le porte
 „ à se rendre utile à ses semblables & à
 „ compter sur leur secours précisément
 „ parcequ'ils sont ses semblables : que
 „ plus il les fréquente, plus il peut leur
 „ rendre & en recevoir de bons offices.
 „ Faut-il qu'il soit un subtil Philosophe
 „ pour juger qu'il existe un Auteur de
 „ tout : que la volonté de Dieu se joint
 „ à l'amour du bien être : que l'obliga-
 „ tion extérieure fortifie l'intérieure : que
 „ nous devons tout à ce qui a tout fait ?
 „ La raison nous inspire la reconnoissance,
 „ & nous dit que la suprême ingratitude
 „ consiste à abuser des dons contre la vo-
 „ lonté du donateur. Elle nous enseigne
 „ que Dieu bon & sage nous prescrit les
 „ règles les plus convenables, que bon &
 „ juste, il aime également tous les hom-
 „ mes. L'homme est donc intéressé à la
 „ connoissance des alimens, de l'exercice,
 „ des objets extérieurs, & des effets qu'ils
 „ produisent sur lui. Il est donc intéressé à
 „ la perfection de son entendement, qui
 „ consiste dans le nombre & dans la net-
 „ teté des idées, & dans la facilité de les
 „ comparer ; à la perfection de sa volon-
 „ té, qui consiste dans sa soumission aux
 „ lumières de la raison ; à la perfection

Tome VII. Part. I. N „ de

„ de son corps qui consiste dans la santé
 „ des membres & dans l'aisance des mou-
 „ vemens. Et dès qu'il a soin de son corps,
 „ dès qu'il cultive son entendement, dès
 „ qu'il régle sa volonté dans la vue de suivre
 „ la voix de la nature & de se conformer à
 „ la volonté de Dieu, c'est un Être moral”.

Tous ces raisonnemens nous semblent sans réplique dans la supposition qu'admet le Citoyen de Genève. Il assure positivement que les circonstances dévelopent les facultés de l'homme naturel; & il suppose que ce développement se fait sans communication réciproque, puisque son homme aperçoit les premiers rapports de fort & de foible, de grand & de petit, & invente l'arc & les flèches, la ligne & l'hameçon avant que d'avoir seulement ébauché la société; c'est ce qui est impossible, dit notre Auteur, & par conséquent si l'homme de Mr. R. avoit existé, il existeroit encore.

D'abord „ pourquoi les nouveaux be-
 „ soins ont-ils plus de force que les an-
 „ ciens? Les premiers hommes forcés à dé-
 „ fendre leur vie & leur proie contre les
 „ bêtes féroces, à leur échapper à la cour-
 „ se, à rompre de fortes branches, à
 „ grimper sur les arbres, trouvent les u-
 „ nes plus difficiles à vaincre, à devan-
 „ cer, à atteindre que les autres. Ce-
 „ pendant ils ne se forment aucune idée
 „ des relations de grand & de petit; de
 „ fort & de foible, de vite & de lent.
 „ „ Com-

„ Comment ces rapports seront-ils aperçus
 „ par les générations suivantes qui par-
 „ tent toutes du même point? Ce n'est
 „ pas par l'industrie, c'est par la force,
 „ par l'adresse, par l'activité que chaque
 „ génération commence à pourvoir à ses
 „ besoins. Si la suivante en a plus que la
 „ précédente, elle sera plus forte, plus
 „ adroite, plus active, mais elle ne sera
 „ pas plus intelligente. Cette métamor-
 „ phose est impossible pour l'individu: el-
 „ le n'est possible que pour la nation; &
 „ on ne doit l'attendre que d'une longue
 „ suite de générations qui se transmettent
 „ leurs lumières & les augmentent succes-
 „ sivement. Ce secours nécessaire man-
 „ que au Sauvage, qui doit être le der-
 „ nier de l'ancienne race & le premier de
 „ la nouvelle. Les Sauvages qu'on a
 „ trouvés en différens lieux de l'Europe
 „ n'avoient rien inventé, cependant le
 „ pays où ils vivoient les assujettissoit à
 „ bien des besoins. Aussitôt qu'un d'en-
 „ tr'eux pût parler, on l'interrogea sur
 „ son premier état. Il avoit été dans une
 „ enfance continuelle, nul ressouvenir.
 „ Tant il est vrai que la simple aplica-
 „ tion des Etres divers à nous-mêmes,
 „ ni celle des Etres semblables, ne suffit
 „ pas pour réveiller les idées dans notre
 „ esprit.

„ La société même n'opère point ce
 „ prodige sans la communication des i-

„ dées. Elevé parmi les hommes & na-
 „ turellement doué d'esprit, le muet de
 „ M. *Félibien* menoit une vie purement
 „ animale. Il se bornoit aux objets sen-
 „ sibles & présens; il n'avoit que le peu
 „ d'idées qu'il recevoit par les yeux &
 „ qu'il ne comparoit pas autant qu'il au-
 „ roit pû. D'un autre côté, nous voyons
 „ des muets fort spirituels; plusieurs écri-
 „ vent avec beaucoup de sens, plusieurs
 „ ont appris à parler, & quoique sourds,
 „ ils répondent fort juste aux questions
 „ qu'on leur fait; ils ont des idées; &
 „ des idées générales & abstraites. Qu'el-
 „ le est la cause de cette différence? On
 „ avoit négligé le premier, on a cultivé
 „ les autres. Ces faits ne prouvent-ils
 „ pas que le principe intérieur, qui rend
 „ l'homme capable de raison, a besoin
 „ d'un secours extérieur pour se dévelo-
 „ per? N'est-ce pas ce que nous voyons
 „ tous les jours dans les enfans? Nous leur
 „ parlons, & ils apprennent à penser. Tout
 „ étant égal, l'enfant qu'on entretient le
 „ plus est le plus promptement formé”.

C'est envain qu'on a recours au laps de
 tems qui compense le peu de vraisem-
 blance des événemens, & à la puissance
 surprenante des causes très légères lorf-
 qu'elles agissent sans cesse. Dans l'hypo-
 thèse de Mr. R. la durée du tems & de
 l'action se borne au court espace de la vie
 d'un homme. Etendez la à mille ans, il
 devien-

deviendra peut-être tel qu'il faut qu'il soit pour former la société, mais donnez à l'espèce mille siècles de durée, elle sera à la fin du dernier siècle, ce qu'elle étoit au commencement de la première année, si les découvertes d'un individu sont inutiles pour le reste des hommes, & elles le sont de l'aveu de Mr. R.

Il étoit surtout impossible que les hommes inventassent le langage: ils n'inventent rien, ils combinent ce que la nature leur offre, & elle ne leur présente aucun modèle d'articulation: Ce raisonnement si simple & si nouveau est, à notre avis, une vraie démonstration. M. de *Castillon* la fortifie par plusieurs considérations importantes; la difficulté d'augmenter le nombre des mots dans un langage commencé, est avouée par plusieurs Philosophes. Quelle ne sera point la difficulté d'inventer le premier son articulé? Les enfans ont de la peine à apprendre à prononcer leur langue maternelle; quand ils l'ont apprise, ils se forment aisément aux sons des langues étrangères; preuve manifeste que l'articulation ne nous est pas naturelle, puisqu'elle coûte tant à acquérir, & si peu à varier quand elle est une fois acquise. Mais les organes souples dans l'enfance se roidissent promptement. Après l'âge de 18 ans, on ne prend presque jamais l'accent d'une langue étrangère. Et les Sauvages trouvés en différens

endroits de l'Europe, n'ont jamais appris à bien prononcer. Il auroit donc fallu que le premier inventeur d'une langue eût été un enfant ; & un enfant est incapable de réfléchir assez pour sentir l'utilité d'un langage qu'il ne connoit point, pour l'inventer, pour l'établir, & pour surmonter toutes les difficultés que *Mrs. Rousseau & Maupertuis* ont si bien détaillées.

Il y a plus, les hommes ne peuvent sortir de leur stupidité naturelle, sans que leurs besoins croissent avec la multiplication du genre humain ; on suppose donc que les premiers hommes ont vécu dans les climats les plus doux, & qu'ils se sont dispersés à mesure que l'espèce est devenue plus nombreuse ; sur quoi sont fondées ces suppositions ?

Mais quand même l'homme naturel de *Mr. R.* auroit existé, quand même il auroit pû devenir ce qu'il est, il seroit d'ailleurs inutile de le considérer pour répondre à la question proposée ; car l'état de nature n'admettoit aucune de ces inégalités, dont on cherche l'origine, & dont on doit fixer la justice ou l'injustice. Il faut donc chercher la source de ces inégalités dans la société qui n'est point injuste dans son origine.

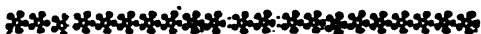
Le vrai fondateur de la société civile ne fut pas le premier, qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire, ceci est à moi. L'Orateur de Genève avoue que le genre
humain

humain, avant que d'arriver à ce dernier terme de l'état de nature, devoit avoir fait bien des progrès, & tous ces progrès sont conformes à la justice. La propriété & le gouvernement ne sont pas dûs à la ruse ambitieuse des riches, & à la stupidité imbécille des pauvres; si les riches avoient à craindre les entreprises des pauvres, l'avidité des riches étoit à redouter pour les pauvres. Les avantages que les uns & les autres trouvent dans le gouvernement, sont égaux; ils prouvent que tous ont également contribué à l'établir & que tous sont également intéressés à le conserver.

Enfin la réponse de Mr. R. à la question proposée est inintelligible; nous avons déjà rapporté cette réponse; voici en peu de mots ce que notre Auteur remarque à ce sujet.

L'inégalité d'âge & de sexe est aussi grande dans l'état de nature que dans celui de société; l'inégalité d'esprit & de tempérament est peut-être moindre dans l'homme naturel que dans l'homme civil, mais ce n'est pas par l'établissement de la propriété & des loix qu'elle devient stable & légitime, elle l'est par elle même. L'inégalité de rang & de condition est absolument nulle dans l'état de nature. Donc la première partie de cette réponse ne convient à aucune espèce d'inégalité. C'est à cette première partie que nous nous bor-

nous, parcequ'afin de développer l'équivoque & le faux du reste, il faut avoir considéré ce que le Philosophe d'Utrecht avance, pour résoudre la question proposée; & c'est ce que nous ferons dans un second Extrait.



ARTICLE NEUVIEME.

PAULI ERNESTI JABLONSKI Institutiones Historiæ Christianæ recentioris. *Frankofurti ad Viadrum*, impensis Joan. Christiani Kleyb 1756.

C'est - à - dire,

Histoire Ecclesiastique Moderne, par Mr. P. E. JABLONSKI. A *Frankfort sur l'Oder*. 8. pp. 360.

C'Est la continuation d'un excellent ouvrage, dont la première Partie parut en 1754. Elle comprenoit l'Histoire Ecclesiastique ancienne, & l'étendoit jusqu'à la fin du XV. siècle. Le Volume que nous annonçons aujourd'hui traite des siècles XVI & XVII; & l'illustre Auteur nous fait espérer qu'il pourra bien donner dans la suite l'Histoire des cinquante premières années du XVIII. On lui en aura d'autant plus d'obligation, qu'aucun Ecrivain Ecclesiastique n'a encore poussé jusques là, & que plus les évènements,

nemens, qui restent à décrire, nous touchent de près, plus il importe que ce soit une plume habile & impartiale qui s'en charge.

Mr. JABLONSKI a cru avec raison devoir s'écarter dans l'Histoire moderne de la méthode qu'il avoit suivie dans l'ancienne. Les événemens de chaque siècle, au moins tous ceux qui doivent entrer dans un Abrégé, étoient distribués en quatre ou cinq Chapitres qui, quoique courts, suffisoient pour donner une connoissance distincte de *l'Etat de l'Eglise, des principaux Docteurs, des Hérésies, & des Persécutions*. Mais arrivé au tems de la Réformation, & à ceux qui l'ont suivie, l'Auteur n'a pu se dispenser de s'étendre davantage. Cette période offre une telle abondance, une telle variété de choses nécessaires à savoir, & qui ont été décrites dans un si grand détail par une multitude de bons Ecrivains, que, pour éviter la confusion, il a fallu consacrer quinze Sections au XVII^e siècle, & seize au précédent. En voici les sujets.

SIECLE XVI. I. *Etat de l'Eglise Occidentale avant la Réformation*. II. *Histoire de la Réformation d'Allemagne* III. *Réformation de la Suisse* IV. *Réformation de la Suède & du Danemarck*. V. *Réformation de France*. VI. *Réformation d'Angleterre & d'Ecosse*. VII. *Réformation des Pays-Bas*. VIII. *Réformation de la Pologne, de la Hongrie & de la Transilvanie*. IX. *Affai-*

res des Catholiques Romains, Concile de Trente, Etablissement des Jésuites. X. Etat de l'Eglise Grecque & Orientale. XI. Divisions des Protestans entr'eux, Luthériens & Réformés. XII. Troubles & Divisions dans l'Eglise Luthérienne. XIII. Différends entre les Episcopaux & les Presbytériens Anglois. XIV. Théologiens & Ecrivains célèbres parmi les Protestans. XV. Secte des Anabaptistes. XVI. Sectes des Anti-Trinitaires.

SIECLE XVII. I. Etat, accroissement & pertes de l'Eglise. II. Etat de l'Eglise Romaine, Papes, Moines, Docteurs célèbres. III. Démêlés des Papes avec des Princes ou des Républiques de leur Communion. IV. Efforts des Catholiques Romains contre les Protestans, Persécutions. V. Controverses dans l'Eglise Romaine. VI. Tentatives pour réunir les Catholiques Romains & les Protestans, Colloques. VII. Etat de l'Eglise Orientale, VIII. Etat de l'Eglise Luthérienne. IX. Divisions dans l'Eglise Luthérienne. X. Etat de l'Eglise Réformée. XI. Différends des Réformés entr'eux. XII. Etat de l'Eglise Britannique. XIII. Enthousiastes, Fanatiques, Séparatistes, Quackres. XIV. Secte des Mennonites ou Anabaptistes. XV. Secte des Unitaires.

Voilà bien de la matière, & il faut toute l'habileté de Mr. JABLONSKI pour avoir rassemblé tant de choses dans un aussi petit Volume, sans confusion, sans sécheresse, & sans rien omettre d'important.

Tout

Tout ce qui est arrivé de considérable dans l'Eglise Chrétienne pendant les deux derniers siècles trouve ici sa place , & y est rapporté avec la plus grande fidélité , & en même tems avec une modération exemplaire.

On conçoit bien qu'il n'y a pas moyen d'analyser un ouvrage qui n'est lui même qu'un Abrégé. L'extrait d'un tel Livre ne pourroit qu'être un squelette aussi désagréable que le Livre même est intéressant. Tout ce qu'on attend de nous , c'est sans doute que nous traduisions un morceau entier qui puisse donner une idée de tout l'ouvrage ; & nous nous déterminons pour un Article de la *Section XI.* du XVII^e Siècle. Dans cette Section l'Auteur fait l'histoire des disputes, qui se sont élevées entre les Réformés. Parmi ces disputes, il n'en est guères qui aient fait plus de bruit que celles des *Cocceïens* & des *Voëtiens*. Cependant bien des gens , surtout dans les pays étrangers, ignorent les détails historiques de cette controverse, & il ne seroit pas impossible que quelques *Cocceïens* & *Voëtiens* de ce pays même apprissent diverses choses dans ce que nous allons rapporter d'après notre savant Auteur.

Il semble que la Philosophie ne devroit entrer pour rien dans les différends de ces Messieurs, & l'on ne voit pas ce que les leçons philosophiques de *Descartes* peuvent avoir de commun avec les dogmes théo-

théologiques de *Cocceius*. Il est cependant arrivé par hazard que presque tous les sectateurs, que le Philosophe François se fit dans ces Provinces, devinrent aussi ceux du Professeur de Leyde. Entre les premiers adversaires du Cartésianisme se distingua particulièrement le fameux *Gysbert Voëtius* Professeur en Théologie à Utrecht. Dans des thèses qu'il publia en 1639 sur l'*Atbéisme*, il se déclara avec beaucoup de chaleur contre la nouvelle Philosophie, que défendoit alors *Samuel des Marets*, Théologien de Groningen, qui dans la suite devint lui même un des plus grands ennemis de *Descartes*. Tout le contraire arriva au célèbre *Cocceius*. D'abord contraire au Cartésianisme, il ne tarda pas à lui devenir favorable, où du moins il promit à quelques amis de ne jamais l'attaquer dans ses Ecrits, & il tint religieusement parole.

Le nombre des *Anti-Cartésiens* augmentoit cependant tous les jours; & bientôt *Voëtius* se vit suivi de *Pierre de Mastricht*, de *Jean Hoornbeek*, de *Melchior Leydekker*, de *Jean van der Wayen*, de *Jagues Trigland*, de *Frideric Spanheim*, & de plusieurs autres Théologiens qui s'élevèrent contre la nouvelle Philosophie. Ce qu'ils y condamnoient principalement étoient les assertions suivantes, *qu'une fois dans la vie il faut douter de tout; que le monde est infini; que la certitude de la Philosophie & de la*
Tbéq.

Théologie est la même ; que la perception claire & distincte est l'unique règle de la Vérité ; que les sens nous trompent toujours ou presque toujours ; que l'Ecriture Sainte parle souvent des choses naturelles & physiques selon l'opinion vulgaire quoiqu'erronée ; que le meilleur argument en faveur de l'existence de Dieu est l'idée de Dieu qui se trouve dans les hommes ; que la nature des Esprits & de Dieu lui même consiste dans la pensée ; que l'espace n'est qu'un être imaginaire & qu'il n'existe pas réellement ; qu'ainsi la matière n'a point de limites. &c.

Tout cela n'empêcha pas que le Philosophe François ne trouvât bien des sectateurs dans les Provinces-Unies, tant parmi les Philosophes, tels qu'étoient *Henri Reneri, Henri Regius, Jaques Golius, Claude Saumaise, Jean Raey, Adrien Heerebord, Tobie André &c.* que parmi les Théologiens entre lesquels se distinguèrent particulièrement *Abrabam Heidanus, Christophe Wittichius, François Burman, Jean Braunius, Jean Clauberg, Pierre Allinga, Etienne de Courcelles, H. A. Roëll, Ruardus Andala &c.*

Les ennemis du *Cartésianisme*, alarmés de voir tant d'hommes célèbres se déclarer en sa faveur, n'omirent rien pour en arrêter les progrès. En 1647 les curateurs de l'Académie de Leyde crurent qu'il convenoit de prendre des mesures, pour empêcher que la nouvelle Philosophie ne nuisît à la saine
Théo-

Théologie, & s'attirèrent par-là de grands remerciemens du Synode qui s'assembloit quelque tems après à Amsterdam. Bientôt on vit paroître de tous côtés des Décrets des Synodes & des Edits des Magistrats très peu favorables aux nouvelles opinions. A force de monées & d'intrigues, les *Voëtiens* parvinrent même à rendre les *Cartésiens* & les *Cocceïens* très suspects aux Souverains & particulièrement à *Guillaume Prince d'Orange*. Ce grand Homme se laissa si bien prévenir contre eux, que les regardant comme dangereux à l'Etat aussi bien qu'à l'Eglise, il leur fit éprouver son indignation en diverses rencontres. L'orage grossit de jour en jour, & en 1676 il devint funeste à diverses Personnes d'un mérite distingué. *Abrabam Fleddanus*, vénérable vieillard, perdit la chaire de Théologie qu'il remplissoit à Leyde avec beaucoup de réputation. *Guillaume Momma* & *Jean van der Wayen* (a) furent expulsés de l'Eglise & du Gymnase de Middelburg. Ces Savans étoient Disciples

(a) Mr. JABLONSKI a oublié d'avertir que ce même *Jean van der Wayen*, qu'on a vu ci-dessus dans la liste des adversaires de *Descartes* & de *Cocceïus*, avoit effectivement écrit d'abord avec beaucoup de vivacité contre ces deux Hommes célèbres, mais que dans la suite il changea de parti & devint un de leurs plus ardens défenseurs.

ciples de *Cocceius* aussi bien que de *Descartes*, car comme nous l'avons remarqué plus haut, le Philosophe François & le Théologien de Leyde avoient les mêmes Sectateurs. Leur sort fut semblable, & ils éprouvèrent les mêmes contradictions & les mêmes vicissitudes.

Cocceius, natif de Brême, fut d'abord Professeur dans l'Académie de Francker, & devint ensuite Professeur de celle de Leyde. Ses nombreux ouvrages font foi de sa profonde érudition, de son application infatigable, & de sa sincère piété; surtout on y voit qu'il s'étoit particulièrement appliqué à expliquer l'Ecriture sainte & à en éclaircir les oracles; & voici ce que Mr. JABLONSKI nous dit de sa méthode. Son grand principe étoit que le sens des expressions des saints livres est très riche & très abondant, puisque les paroles de l'Ecriture signifient tout ce qu'elles peuvent signifier. A ce principe si fertile en conséquences, il en ajoutoit un autre, qui ne pouvoit aussi que le mener bien loin; c'est que l'objet de toute (b) la parole des Prophètes étoit le CHRIST, qui par conséquent devoit être cherché partout & pouvoit l'être avec succès. Il croyoit même que tout ce que contient le V. Testament, non seulement le culte Lévitique & toutes ses Cérémonies, mais encore tout ce qui est arrivé aux enfans d'Is-

(b) 2 PIERRE. I: 19.

d'Israël, toute l'Histoire de l'ancien Peuple, étoit typique & représentoit soit le CHRIST lui même, soit les biens, les avantages & les événemens de la nouvelle économie. De plus il enseignoit que les actions, les miracles & les discours de JESUS CHRIST pendant son séjour sur la terre, étoient pour la plupart figuratifs, & représentoient ce qui devoit arriver dans l'Eglise Chrétienne. Dans ses leçons théologiques le Professeur de Leyde raportoît tout aux diverses alliances que Dieu a traitées avec les hommes. Suivant lui l'alliance des oeuvres ayant été abrogée par la chute de nos premiers Parens, Dieu institua l'alliance de grace, dont le renouvellement solennel avec les Israélites fut l'alliance mosaïque; & c'est à cette alliance que *Cocceius* fixe le commencement de ce qui est appelé dans l'Ecriture *le Vieux Testament*. Or ce Testament étant, suivant lui, purement typique, il n'en résulloit pour les Juifs que des biens temporels, mais qui étoient les gages des meilleurs biens que l'Evangile devoit procurer. Il avouoit cependant que, quoique ces biens Evangéliques fussent propres au N. Testament, les Israélites ne laisserent pas d'en jouir par l'indulgence divine, & comme par anticipation. Mais comme il croyoit que les Fidéles de ce tems-là jouissoient des biens de la Grace, non de droit, ni en vertu de l'alliance traitée avec eux,

mais

mais par pure condescendance de la part de Dieu, il soutenoit que par-là même leur condition étoit plutôt celle de serviteurs que de fils, & qu'elle étoit accompagnée d'une crainte continuelle. Il enseignoit enfin que les fideles étoient justifiés d'une autre manière sous l'ancienne oeconomie, que ceux qui ont le bonheur de vivre sous la nouvelle. Pour ce qui est des disputes, qui s'élevèrent entre *Cocceius* & ses adversaires sur la moralité du sabbat, elles sont trop connues pour s'y arrêter.

Telles étoient les principales opinions de *Cocceius*. Moins on les trouvera philosophiques, plus on doit être surpris qu'elles aient rencontré les mêmes ennemis que le *Cartésianisme*. La chose est cependant certaine: *Voetius* & ses Disciples faisoient avec la même vigueur, avec la même animosité sur les *Cocceïens* & sur les *Cartésiens*, & remportèrent d'abord de grands avantages. Mais dans la suite le parti du Professeur de Leyde se fortifia peu à peu; des Théologiens d'un grand nom se joignirent à lui, le *Cocceïanisme* prit insensiblement le dessus, & l'on peut dire, conclut notre Auteur, qu'après des combats très longs & très divers, il a enfin triomphé. Mr. JABLONSKI écrivoit sans doute ceci il y a déjà du tems, la chance paroît avoir un peu tourné depuis lors.

Nous avions dessein de nous arrêter ici
Tome VII. Part. I. O mais

mais il nous tombe sous les yeux un petit Article qui pourra faire plaisir à ceux de nos Lecteurs qui, ayant quelquefois entendu parler des *Syncretistes*, ne savent pas au juste quelles gens c'étoient. *George Calixte* excellent Théologien de Helmstadt en fut le chef. Cet homme de bien, mais un peu visionnaire, affligé des divisions qui troubloient les Chrétiens occidentaux, travailla avec le plus grand zèle à reconcilier les différens partis. Il crut qu'il ne seroit pas impossible de ramener la paix, d'abolir le schisme & de réunir les Eglises Romaine, Luthérienne & Réformée, en sorte que leurs divers membres d'accord sur les points fondamentaux du Christianisme, communiaissent les uns avec les autres, nonobstant les opinions particulières qu'ils pourroient avoir sur des articles moins essentiels. Soutenu d'abord par son collègue *Conrad Horneus* (c), & ensuite par toute l'Université d'Helmstadt, *Calixte* ne négligea rien pour faire réussir son projet. Les contradictions qu'il rencontra ne le rebutèrent point, & quoiqu'une multitude d'adversaires s'élevassent contre lui, quoique plusieurs Académies le condamnaient avec beaucoup de rigueur, quoiqu'on

(c) Il est, appelé *Herneius* dans l'ouvrage dont nous rendons compte, mais c'est vraisemblablement une faute d'impression.

qu'on l'attaquât avec une animosité inconcevable dans une foule d'Ecrits-(d), il ne se laissa jamais d'exhorter les Chrétiens à la charité & à la tolérance. Il assista au célèbre colloque qui se tint en 1645 à Thorn, par ordre de *Ladislas IV*, Roi de Pologne, pour aviser aux moyens de réunir les trois principales Communions Chrétiennes. Le mauvais succès des tentatives qu'il y fit, ne l'empêcha pas d'en faire continuellement de nouvelles jusqu'à sa mort, arrivée en 1656; & il laissa son esprit de paix & ses chimériques espérances à plu-

(d) Les qualifications ordinaires que les ennemis de *Calixte* lui donnoient, étoient celles de *Samaritain*, de *Satan*, d'*Avocat des Mahométans & des Juifs*, d'*ennemi & de Dieu & de la Religion*, dont les principes menoient tout droit à l'*Athéisme* &c. Les Professeurs de l'Académie de Wittemberg firent représenter publiquement par leurs Etudiens une Comédie où *Calixte* étoit introduit sous la figure d'un monstre effroyable avec des cornes & des griffes (*). Ce n'est donc pas d'aujourd'hui qu'on fait des Comédies sur des affaires Ecclésiastiques. Ceci soit dit pour l'instruction de ces bons gens, qui indignés de certaines Comédies faites tout nouvellement contre le Clergé Hollandois de Rotterdam, s'imaginent qu'il n'y a jamais eu d'exemple d'une telle licence.

(*) F. V. *Calixti* justa Animadversio in Triumphum Concordiæ repetiti consensus Dramaticum Helmst. 1676.

plusieurs Disciples qui reçurent le nom de *Synchrétistes*, & qui furent aussi violemment persécutés que leur maître. Les choses allèrent si loin, qu'aux livres symboliques de l'Eglise Luthérienne, on voulut en ajouter un autre fait expressément pour la condamnation de *Calixte* & de ses sectateurs, & qu'on auroit été obligé de signer sous peine d'être retranché de l'Eglise. Quelques Théologiens sages & modérés vinrent à bout de faire supprimer ce Livre, mais les ennemis des *Synchrétistes* ne laissèrent pas d'écrire encore contre eux avec beaucoup de fureur, & particulièrement contre *Gerhard Titius*, *Joachim Hildebrand* & *Calixte le Fils* qui étoient alors à la tête du parti. Peu à peu néanmoins les esprits se calmèrent, les projets des Conciliateurs tombèrent dans l'oubli, & les Chrétiens se maintinrent dans la paisible possession de s'excommunier les uns les autres.

A propos des *Synchrétistes*, nous nous rappelons une plaisante méprise que *Leibnitz* rapporte dans une de ses Lettres. Le Pasteur d'un village aux environs de Helmstadt, homme simple & bon, mais zélé outre mesure, dit un jour à ses Auditeurs.

„ Comptez, mes très chers frères, que
 „ nous touchons à la fin du monde, & que
 „ nous sommes arrivés à ces derniers &
 „ malheureux tems prédits par le Sau-
 „ veur. Car le Diable ne cesse de vo-
 „ mir

„ mir de nouvelles hérésies de l'enfer.
 „ Preuve en soit que tout nouvellement
 „ & même dans notre voisinage, à
 „ Helmstad, s'est élevé un coquin de
 „ Sectaire nommé *Syncretus*. Vous ne
 „ sauriez croire, mes chers amis, les
 „ horreurs que ce misérable hérésiarque
 „ débite effrontément. Il a déjà quanti-
 „ té d'adhérans qu'on appelle *Syncretistes*.
 „ Bon Dieu! à quels malheureux tems
 „ nous as tu réservés! Que le Seigneur
 „ se hâte de briser Satan & de le terrasser
 „ sous nos pieds”. *C'est ainsi*, remarque
 le sage Leibnitz, *qu'on imagine de nouveaux*
hérétiques avant d'avoir refuté les an-
ciens (e).

(e) *Leibnitii Epist. ad diversos*. T. 4. pag.
 244. Lipsiæ 1742.

ARTICLE DIXIEME.

LE MONDE, par ADAM FITZ-ADAM, ou
 Feuilles périodiques sur les mœurs du
 tems, traduites de l'Anglois. Octavo,
 Tom. I. & II. Contenant les Discours
 publiés pendant les années 1753 & 1754.
 A Leiden, chez Elie Luzac fils 1757.

LE TRADUCTEUR, ou Traduction de di-
 verses Feuilles choisies, tirées des Pa-
 piers

piers périodiques Anglois. Quarto. Tom. I. & II. A *Coppenbague*, de l'Imprimerie des Héritiers de *Berling*.

L'Affinité, qui règne entre ces deux ouvrages, nous permet de les joindre ici dans un même article. Le premier, que nous annonçames il y a trois mois (1), contient dans le *premier Tome 52 Discours* & 51 dans le second, d'où le Traducteur en a retranché un, qui ne rouloit que sur l'équivoque d'un mot Anglois. Destiné à combattre les ridicules, qui régnernt principalement en Angleterre, ce Recueil renferme encore bien des particularités, qui ne concernent que les habitans de cette île. Il n'en est pas moins instructif & amusant. Outre que l'on y trouve dans la plupart des Discours des réflexions utiles à tous les Lecteurs, tout ce qui tend à faire connoître le caractère d'une Nation célèbre, ne sauroit être indifférent, surtout dans un siècle où l'on s'applique plus que jamais à étudier le cœur humain, & à approfondir les caractères des Nations. Nous observerons encore que, si ces Discours ne sont pas tout à fait marqués au coin du génie de *Steele* & d'*Addison*, l'on y trouve néanmoins une ironie plus fine & mieux soutenue des ridicules, surtout de ceux qui ont lieu parmi les Grands. Le Public ne peut donc que recevoir avec empressement la traduction fidèle & élégante que M. M. vient de faire de ces Discours. Le morceau suivant, tiré du *Discours 46* du second

(1) P. 426. de la partie précédente.

second Volume, justifiera en partie ce que nous disons de l'ouvrage & de la traduction. Il est en forme de Lettre écrite à M. FITZ-ADAM.

„ Entre bien des inventions de ce lié-
 „ ele éclairé & poli, je regarde com-
 „ me une des plus importantes l'art de
 „ ne pas connoître les gens; mais de peur
 „ que cela n'ait un peu trop l'air d'un ter-
 „ me d'art, pour plusieurs de vos Lecteurs,
 „ je l'expliquerai au long. Ce que je veux
 „ dire, c'est que des personnages de distinc-
 „ tion savent se trouver avec leurs infé-
 „ rieurs dans des endroits publics, se pro-
 „ mener, s'asseoir, ou être debout côte à
 „ côte avec eux, sans se les rapeller le moins
 „ du monde, quoiqu'une semaine ou un jour
 „ auparavant, ils fassent leurs amis inti-
 „ mes, ou qu'ils les assuraient de leur ex-
 „ trême considération. Comme vous n'a-
 „ vez point parlé de cet art, il y a apa-
 „ rence que ceux qui le professent ne vous
 „ sont pas connus; mais comme on l'a exer-
 „ cé sur moi, il y a peu de tems, avec l'a-
 „ dernière habileté, permettez moi de vous
 „ importuner de quelques mots à ce sujet.
 „ Je suis Ecclésiastique, j'ai quelque bien,
 „ quoique sans bénéfice, & sachant qu'il y
 „ auroit plusieurs de mes amis à Bath cet-
 „ te année, j'y suis venu la semaine der-
 „ nière pour avoir le plaisir de passer quel-
 „ que tems avec eux. Le lendemain de mon
 „ arrivée, j'allai le matin faire une prome-
 „ nade du côté du bain, où j'eus l'honneur
 „ de voir un Lord, un Baronnet, & quel-
 „ ques Dames de qualité, avec qui je suis
 „ fort lié, mais, à mon grand étonnement,

„ quoique je ne fusse qu'à la distance de
 „ deux ou trois Verges, je ne m'aperçus
 „ point qu'aucune de ces personnes me con-
 „ nut. J'ai diné plusieurs fois avec Milord,
 „ j'ai bû souvent le Thé avec les Dames,
 „ & j'ai passé deux mois cet Été avec le
 „ Baronet; & cependant je me trouve en
 „ leur chemin chaque matin, je suis assis
 „ à côté d'eux tous les jours, je joue mê-
 „ me aux cartes avec eux à la même table,
 „ sans qu'ils aient le moindre souvenir de
 „ moi. Il y a encore ici une fort aimable
 „ famille, chez laquelle j'ai vécu très fa-
 „ milièrement, mais, sans que j'en sache la
 „ raison, à moins que ce ne soit pour imi-
 „ ter les Seigneurs & les Dames dont j'ai
 „ parlé, & avec qui elle a fait connoissance,
 „ je ne trouve pas qu'aucun de la famille
 „ ait quelque idée de moi. Je me suis exa-
 „ miné cent fois au miroir, soupçonnant
 „ que mon visage avoit souffert quelque
 „ changement extraordinaire, cause de ce
 „ parfait oubli dans mes amis, mais j'ai eu
 „ la satisfaction de trouver que mes yeux,
 „ mon nez, & ma bouche non-seulement
 „ me sont restés, mais encore qu'ils sont,
 „ autant que je puis me le rapeller, dans la
 „ même place où ils étoient, quand mes
 „ amis me connoissoient; & que leur oubli
 „ vient aussi de cet art nouvellement inven-
 „ té; art qui paroît n'être à la portée que
 „ des gens de qualité, & d'un petit nombre
 „ de fort jolies gens, qui ont étudié sous
 „ eux. Mais c'est un art qui me ruinera,
 „ si un bénéfice, que le Lord mon ami a
 „ eu la bonté de me promettre, venoit à
 „ vaquer

„ vaquer pendant que je suis ici ; car com-
 „ ment supposer que Milord donneroit à un
 „ homme qui lui est absolument étranger ,
 „ ce qu'il a promis il y a longtems à une
 „ de ses intimes connoissances ? Je suis &c.

M. FITZ ADAM juge que son Correspondant
 est déraisonnable de se piquer ainsi de ce qu'on
 ne le connoît pas. „ Il est impossible, dit-
 „ il, qu'il n'ait remarqué aux spectacles & aux
 „ autres endroits publics, par le grand nom-
 „ bre de lorgnettes qu'employent les gens
 „ de qualité, qu'ils ont naturellement la vue
 „ courte. C'est par ce défaut de vue qu'un
 „ Grand est sujet à prendre la fortune pour
 „ l'honneur ; un service de vaisselle d'argent
 „ pour une bonne réputation, & la femme
 „ de son voisin pour la sienne. Sa mémoi-
 „ re est souvent aussi défectueuse que la vue.
 „ Les bienfaits qu'il a promis & le paiement
 „ de ses dettes sont des choses qu'il est ex-
 „ trêmement sujet à oublier. Comment peut-
 „ on donc s'étonner qu'il oublie une con-
 „ noissance ? Mais j'ai toujours remarqué
 „ qu'il y a dans les petits un penchant à par-
 „ ler mal de ceux qui leur sont constitués
 „ en dignité ; & que là où il manque des dé-
 „ fauts réels, ce qui est ici le cas, ils s'at-
 „ taquent à des défauts naturels, & se plai-
 „ gnent d'un sourd qui ne les entend pas, &
 „ d'un aveugle qui ne les voit pas.

„ Je pourrois écrire un article entier à la
 „ louange des Grands, si je n'étois retenu
 „ par cette considération, que la flatterie
 „ est de toutes les choses du monde celle
 „ qu'ils haïssent le plus.

Quelqu'excellens que soyent cet ouvrage.

& tous ceux qui ont été publiés dans le même genre, il n'est cependant guères possible qu'écris pour la plupart par des Auteurs d'une trempe différente, ou par un seul Auteur qui n'est pas toujours aussi bien disposé, ni également versé dans tous les sujets qu'il traite, il n'est guères possible, dis-je, que les Discours qu'ils contiennent, soient tous de la même force. Une Collection qui réuniroit dans notre langue ce que les Feuilles périodiques, publiées en Angleterre, ont de meilleur, doit mériter par conséquent les suffrages de tous les Lecteurs François. Tel est le *Traducteur*, dont nous fîmes connoître il y a quelque tems (2) le premier Tome, & dont Mr. ROGER, à qui l'on en est redevable, vient de publier le second. Homme d'esprit & de goût, il a choisi & traduit avec succès les discours les plus propres à intéresser généralement dans le monde dont nous venons de faire mention, dans le *Rambler*, l'*Adventurer*, le *Spectateur*, le *Scourge* (3). Pour donner un échantillon du stile dans lequel M. ROGER les a rendus, nous transcrivons ici une partie du Discours sur le *Prin-*
tems tiré du *Rambler*.

Les approches de cette saison nous décident en sa faveur. „ Il faut convenir que ce re-
 „ nouvellement annuel de la scène de mon-
 „ de, & cette nouvelle profusion des tré-
 „ sors de la nature, porte avec soi un plai-
 „ sir

(2) V. T. IV, p. 510.

(3) Ces Discours sont dans les deux Volumes au nombre de cent & cinq.

„ sir inexprimable; le froid & l'obscurité de
 „ l'hiver, la triste nudité de tous les objets
 „ champêtres, nous fait voir arriver avec
 „ joie la saison qui succède aux frimats; nous
 „ nous réjouissons autant du mal auquel
 „ nous avons échappé, que du bien qui nous
 „ arrive; chaque fleur naissante, que nous
 „ offrent les lieux particulièrement favo-
 „ risés du Soleil, est à nos yeux un messa-
 „ ger agréable qui nous annonce de plus
 „ beaux jours. Le Printems offre à un cœur,
 „ qui est assez libre de soucis pour sentir les
 „ amusemens calmes, presque tous les plai-
 „ sirs dont notre état present nous permet
 „ de jouir, la verdure diversifiée des bois &
 „ des campagnes, la succession d'une mul-
 „ titude d'odeurs agréables, la voix du plai-
 „ sir qui anime de tous côtés les chants des
 „ oiseaux, le spectacle de la joie qui se répand
 „ chez tous les animaux, à la vue de la nour-
 „ riture nouvelle qui se présente à eux, la
 „ douce chaleur de la saison, tout cela ré-
 „ pand sur toute la terre un air de gayeté,
 „ que l'on ne peut mieux rendre qu'en l'appel-
 „ lent le souris de la nature. Il est des gens
 „ qui sont insensibles à une scène aussi ravissan-
 „ te, & qui sacrifient de bon cœur la jouissance
 „ des plaisirs champêtres à ces assemblées de
 „ la ville, où l'on consume le tems à jouer
 „ aux cartes, à boire & à jaser pour se dis-
 „ traire de ses propres pensées. On peut é-
 „ tablir comme un principe qui trompe ra-
 „ rement, que lorsqu'un homme ne peut pas
 „ supporter sa propre compagnie, il faut qu'il
 „ y ait quelque chose de défectueux chez
 „ lui;

„ lui; il cherche à s'éviter lui même, ou
 „ parceque le vuide de son esprit ne lui
 „ permet pas d'avoir plus de tendance vers
 „ un objet que vers un autre, à moins que
 „ les causes extérieures ne le poussent; ce
 „ qui les lui fait rechercher; ou parcequ'il
 „ est tourmenté par la violence des idées
 „ qui subjuguent son imagination, & dans ce
 „ cas il ne cesse de faire des efforts, pour
 „ bannir de son esprit le souvenir de quel-
 „ que perte, l'aprehension de quelque mal-
 „ heur, ou quelque autre pensée plus terri-
 „ ble encore. Ceux que leur chagrins ren-
 „ dent incapables de jouir des plaisirs de la
 „ contemplation, doivent rechercher des
 „ amusemens, pourvuqu'ils soient innocens,
 „ qui puissent captiver leur attention; Et
 „ ceux que la crainte de quelque malheur
 „ enchaîne, doivent tâcher de remédier au
 „ péril qui les effraye. Mes considérations
 „ pour le coup ne porteront que sur ceux
 „ qui sont à charge à eux mêmes, unique-
 „ ment parcequ'ils manquent de sujet de ré-
 „ flexion; & qui voyent le livre de la na-
 „ ture ouvert devant eux, sans en tirer ni
 „ plaisir, ni instruction, uniquement parce-
 „ qu'ils n'ont pas appris à en lire les caractè-
 „ res. Un Auteur François a avancé une opi-
 „ nion, qui au premier coup d'œil paroît un
 „ Paradoxe, c'est qu'il y a bien peu de person-
 „ nes qui sçachent, comment il faut se prome-
 „ ner; cependant il faut convenir qu'il n'y a
 „ qu'un petit nombre de gens qui se proposent
 „ dans la promenade d'autre plaisir que celui
 „ que la compagnie, où ils sont, leur auroit pro-
 „ curé

„ curé dans toute autre circonstance. Il est
 „ des animaux qui tirent leur couleur des
 „ corps qui sont voisins d'eux , & qui par
 „ conséquent en changent aussi souvent qu'ils
 „ changent de place. L'homme doit de mê-
 „ me faire de tous les objets qui l'environ-
 „ nent le sujet de ses réflexions; car à quoi
 „ lui serviroit-il de changer de place, si son
 „ attention demeurait toujours fixée sur la
 „ même chose? L'ame doit être toujours ac-
 „ cessible à de nouvelles idées, & se garan-
 „ tir assez de l'ascendant que pourroient pren-
 „ dre sur elles certaines pensées, pour être
 „ toujours disposée à profiter de chaque oc-
 „ casion de penser qui se présente, & pour
 „ observer tout ce qui est à portée de son
 „ examen. Un homme qui, par une heureu-
 „ se habitude, s'est accoutumé à faire ser-
 „ vir chaque objet nouveau à son amuse-
 „ ment, trouve dans les productions de la
 „ la nature, un fonds inépuisable de maté-
 „ riaux, sur lesquels il peut travailler, sans
 „ être exposé aux tentations de l'envie ou
 „ de la malice; fautes qu'évitent bien rare-
 „ ment ceux, dont le jugement ne s'exerce
 „ que sur des productions de l'art. Un tel
 „ homme peut toujours se promettre qu'il
 „ découvrira de nouvelles raisons d'ado-
 „ rer le Créateur de l'Univers, & peut
 „ légitimement espérer de faire de nou-
 „ velles découvertes avantageuses aux au-
 „ tres & profitables pour lui même. On ne
 „ sauroit douter qu'il n'y ait bien des
 „ végétaux & des animaux, dont les quali-
 „ tés pourroient être fort utiles, dont la
 „ con-

„ connoissance n'exige ni de grands efforts
 „ de pénétration , ni une étude pénible , mais
 „ seulement des expériences fréquentes , &
 „ une attention soutenue. On pourroit peut-
 „ être dire de chaque corps de la Création ,
 „ ce que les Chymistes ont dit de leur cher
 „ *Mercur* , que mille vies ne suffiroient
 „ pas pour découvrir toutes les qualités
 „ Celui qui cherche dans les ou-
 „ vrages de la nature un nouveau champ pour
 „ exercer sa curiosité , multiplie visiblement
 „ les routes qui conduisent au bonheur. Les
 „ jeunes gens , qui se trouvent parmi mes
 „ Lecteurs , & à qui je dédie ces réflexions
 „ sur le Printems , me pardonneront donc ,
 „ si je les exhorte bien sérieusement à met-
 „ tre à profit le Printems de cette année ,
 „ & celui de la vie ; ils ne sauroient trop
 „ s'attacher , tandis que leur ame n'a pas
 „ encore reçu de fortes impressions , à ac-
 „ quérir le goût des plaisirs innocens & l'ar-
 „ deur d'apprendre des choses utiles. Qu'ils
 „ se souviennent bien , je les en prie ,
 „ qu'un Printems mauvais rend l'année stérile , & que les fleurs de cette saison ,
 „ quelque belles & brillantes qu'elles soient ,
 „ n'ont été faites par la nature , que pour
 „ nous donner les fruits de l'Automne.





ARTICLE ONZIEME.

(1) RECHERCHES sur quelques Principes des connoissances humaines, publiées à l'occasion d'un *Memoire sur les Monades*, inséré dans le *Journal des Savans*, Avril, 1753. 8. Gottingue & Leyde, de l'Imprimerie de l'Auteur.

LE grand *Leibnitz*, digne de l'admiration de tous les siècles par l'étendue de son génie, attirera aussi à sa mémoire leur estime, par la douceur & la modestie qui régnoient dans ses Ecrits. Si la profondeur de ses recherches sur certaines matières le conduisit à des abîmes, où l'obscurité devoit nécessairement l'accompagner, elle ne le rendit jamais ni hautain, ni décisif. Il n'en est pas de même de quelques-uns de ses Disciples; & le contraste, entre eux & leur respectable maître, n'est quelquefois que trop frappant. On en voit dont le zèle devient aigre & emporté à proportion de l'obscurité qui régnoit dans les Systèmes qu'ils s'efforcent de maintenir. Un sentiment secret que l'évidence n'y est pas palpable, inquiète pour le succès, pique du côté de la gloire, & irrite

(1) Nous n'avons pu nous refuser aux instances qu'on nous a faites pour insérer cet Extrait dans notre Journal.

irrite à l'idée de l'opposition; & si la crainte des Tyrans, alarmée par les obstacles, a souvent dégénéré en cruauté, celle des Auteurs s'est quelquefois métamorphosée en colère.

L'ouvrage que j'ai sous les yeux ne vérifie que trop ces observations. L'Auteur en le composant a certainement été en colère, même fort en colère. Et il a poussé cette colère, jusqu'à se permettre des expressions, que dans un moment tranquille il devroit lui même desapprouver, puisqu'elles sont également contraires à la décence, & à la justice. Mr. *Bouiller* est l'objet de cette colère, pour être regardé comme l'Auteur d'un *Mémoire sur les Monades*, dans lequel il a osé mettre en question leur *force motrice*, leurs *états représentatifs*, &c. Sur cela il est traité de *petit Auteur*, qui s'élève par un vol fier & altier, & qui mérite qu'on lui fasse sentir sa folie (2). Mais qui est-ce qui le traite ainsi? Qui est-ce qui porte le flambeau de la science pour éclairer son ignorance, & pour lui faire sentir ses écarts? C'est Mr. *Luzac*, connu avantageusement dans la République des Lettres par des Imprimeries établies à *Leyde* & à *Gottingue*. *Risum teneatis, amici?*

Mais ce n'est pas tout; peu content d'envisager Mr. *Bouiller* comme un *petit Auteur*, notre Libraire Philosophe le représente aussi comme un mauvais chrétien, dans les paroles suivantes, qu'il lui adresse directement, Mr. *FORMEY*, qui a trop de sagacité & de savoir

(2) Préface p. 6.

voir, pour ne pas sentir le mérite des opinions de LEIBNITZ, a une Religion également pure & solide. Il ajoute la pratique à la théorie, tandis que chez Vous ces deux choses paroissent dans une contradiction perpétuelle (2). Voilà un passage qui ôte bien l'envie de rire. C'est aussi très sérieusement qu'on prie Mr. LUZAC de réfléchir sur ce qu'un pareil trait de fiel a de méchant & de grossier. On le prie de s'abstenir de profaner les Sciences, en y portant un langage, qui les déshonore. On le prie enfin d'être persuadé qu'une pareille calomnie, lancée contre un Auteur qui a mérité d'une façon si distinguée de la Religion & des Sciences, excitera l'indignation de tous les honnêtes gens.

Si l'on s'attend, dans l'ouvrage de Mr. LUZAC, à un exposé fidèle, & à une réfutation suivie des objections de l'Auteur du *Mémoire sur les Monades*, on se trompera fort. Ce seroit aussi très inutilement qu'on se flatteroit d'y trouver une explication satisfaisante de la doctrine sur les *Monades*, ou les *Etres simples*. Il n'en est question que dans quelques pages du dernier Chapitre, où l'Auteur répète ce que l'on trouve sur cette matière dans tous les abrégés de la métaphysique Wolfienne. Dailleurs le livre de Mr. LUZAC roule principalement sur les sources de nos connoissances, & il nous y communique ses recherches là-dessus, non comme une réfutation, mais seulement à l'occasion du *Mémoire sur les Monades*.

Le

(2) *Recherches*, p. 180.
Tome VII. Part. I.

Le I CHAPITRE de ces sublimes *recherches* traite des *Notions humaines en général*, *entant que principes de nos connoissances*. Mr. LUZAC y distingue entre *Notion & Idée*, entre *Apparence, Phénomène & Réalité*. Toutes ces distinctions, comme aussi les définitions des *idées claires, distinctes, complètes, adéquates*, &c, qui terminent ce Chapitre, ne sont que des lambeaux ramassés des ouvrages du célèbre *Wolf*, dont le stile Latin paroît avoir gâté le François de Mr. LUZAC. Il a du moins bien imité ce que le stile de ce grand Homme a de raboteux, sans approcher pour tant de sa précision & de sa clarté.

Le II. CHAPITRE, qui roule sur la *différence de nos notions*, est un développement, ou plutôt une répétition du premier. Jamais peut-être on n'a vû jusqu'ici un ouvrage si rempli de redites. Ce sont peut-être des marques de l'attention qu'a eue Mr. LUZAC de fixer bien dans la mémoire de ses Lecteurs le résultat de ses recherches, & de nous empêcher d'oublier la différence qu'il y a entre les *idées claires & distinctes*. Cette différence est fort bien marquée dans les définitions de Mr. LUZAC; pour ce qui regarde les *idées obscures & confuses*, il nous en fournit assez d'exemples dans le cours de son ouvrage.

Dans le III. CHAPITRE, notre Auteur considère la *manière dont d'autres ont tâché de développer nos idées*. Il y combat, ou plutôt, il y dissèque les idées simples de *Locke*, de *s'Gravesande*, & de *Descartes*. Il leur reproche d'avoir pris pour telles „ *les idées* „ *partiales*, dont une *idée totale* est composée,
„ *sée*,

„ fée, toutes les fois que ces idées étoient
 „ claires, quoiqu'en même tems confuses (3).
 „ Ils ont cru, dit-il, qu'il fuffisoit de ne
 „ pouvoir décomposer une idée, pour la
 „ mettre au rang des simples. En consé-
 „ quence ils ont établi ce principe, là où
 „ je ne distingue rien, il n'y a rien de distin-
 „ gué en effet ". Sur cela le Libraire de
 Leyde s'échauffe, & pour exprimer son in-
 dignation contre ces Savans, il mépri-
 se généreusement cette précision & cet-
 te élégance, qui caractérisent un Ecrivain
 vulgaire & un génie borné. „ L'imagina-
 „ tion, dit-il, caressée de ce principe, lui
 „ a fait nombre de Sectateurs, en fournis-
 „ sant à tout le monde un moyen facile de
 „ passer pour Philosophe. *Leibnitz* a eu
 „ beau faire voir que l'infini résidoit dans
 „ ces mêmes idées partiales, où ces Mes-
 „ sieurs ne voyoient que simplicité. On s'est
 „ moqué de la raison & de *Leibnitz*, com-
 „ me l'on se moque aujourd'hui de *Wolf*.
 „ L'on aime bien mieux une Philosophie du
 „ bon sens, une Philosophie à la portée des
 „ Dames, où l'imagination brille & règne.
 „ Et tandis qu'un *Leibnitz* s'enfonce jusqu'aux
 „ oreilles dans les principes de la contradic-
 „ tion & de la raison suffisante, le Bel-Esprit
 „ s'amuse dans les cercles &c ". Est-il néces-
 saire de développer le beau & le sublime qui
 brillent & règnent dans ce passage ? Ils y sont
 trop sensibles pour échapper à un Lecteur qui
 a le moindre goût pour le stile pittoresque.
 On y voit l'imagination CARESSÉE d'un
 principe.

principe, elle en devient féconde & enfante un nombre de Sectateurs. On y voit de plus toute la précision du *Costume*, dans le tableau qu'on nous présente de la *Philosophie du bon sens*; c'est 1. la Philosophie des Dames & des Beaux-Esprits, & 2. c'est une Philosophie où l'imagination brille & règne. Quelle est donc la Philosophie du Sage? C'est celle sans doute, qui, par un effort sublime, laisse au dessous d'elle le bon sens pour guider des ames vulgaires, & s'élève aux notions primitives, qui, selon notre Auteur, sont inaccessibles aux connoissances humaines. (4)

Le IV. CHAPITRE, dans lequel Mr. LUZAC étale les avantages qui nous reviennent de la *théorie des notions distinctes*, est celui surtout où la précision manque le plus. On peut dire, sans calomnie, que dans sa façon de traiter cette matière, notre Auteur n'ajoute guères la *pratique à la théorie*. Il y marque à la vérité la nature des notions déterminées, & montre comment on les forme; mais les avantages qu'il en déduit, quoiqu'énoncés sous différens chefs, reviennent tous à la même chose, & nous présentent des répétitions très fatigantes.

Le V. CHAPITRE roule sur des *notions confuses* entant que sources de toutes nos connoissances. L'on y apprend que toutes les idées, qui nous viennent par les sens, sont des idées confuses. Telles sont les idées de l'espace, de l'étendue, du mouvement; en un mot de tous les objets sensibles. Ces ob-

jets

jets n'existent pas réellement tels que nos idées les représentent. Ils ne sont que des effets ou des phénomènes produits à la vérité par des Etres réels, mais dont les sens ne nous fournissent aucune connoissance. C'est de-là que notre Auteur passe, dans le VI. CHAPITRE & les suivans, à la considération du phénomène, en s'écriant. „ Rete-
 „ nez donc bien, ô vous, qui vous érigez
 „ en juge des sentimens d'un *Leibnitz*, si
 „ vous voulez faire encore quelque *apren-*
 „ *tissage* dans la Philosophie, que *c'est là*
 „ *confusion des réalités, qui produit en nous*
 „ *les formes des choses sensibles*; que toutes
 „ ces diverses formes n'existent que dans
 „ notre esprit, & jamais dans les choses mê-
 „ me qui sont hors de nous ”.

Le fonds des Chapitres suivans sur le phénomène, se trouve dans une savante dissertation, que Mr. *Brugmans* publia à Franeker, sous les auspices de Mr. le Professeur *Koenig*. Mr. *Luzac* l'a transportée dans son ouvrage, pour l'arracher, dit-il, à l'oubli dont elle sembloit menacée. Ce dessein est louable, & j'espère que Mr. *Luzac*, en récompense de sa générosité, trouvera au plutôt quelque Auteur, qui rendra à ses recherches le même service. Mais si le fonds de ces Chapitres, & tout ce qui s'y trouve de philosophique, est de Mr. *Brugmans*, il faut avouer que notre Auteur y a mis du sien. Les injures & les invectives contre Mr. *Bouiller* y sont semées avec profusion. On y trouve aussi des traits de raillerie & de mépris; mais malheureusement il n'y a rien de si risible qu'un homme en colère qui fait mine de plaisanter.

Et les traits de raillerie, dont il est question, annoncent en effet plutôt une rage cachée, qu'une envie de rire; ils ne ressemblent en rien à l'aimable plaisanterie de ceux qui badinent à leur aise. Voilà, à peu près, la nature des additions, que Mr. LUZAC a trouvé bon d'insérer dans l'ouvrage de Mr. *Brugmans*, pour faire valoir la doctrine des *Etres simples*; additions qui montrent, tout au plus, qu'il y a des *Etres simples* qui se fâchent.

Un Lecteur judicieux auroit tiré de l'ouvrage de Mr. *Brugmans* des réponses tout autrement satisfaisantes aux objections de Mr. *Bouiller*, que n'a fait l'Auteur. D'ailleurs les difficultés les plus considérables que ce dernier a proposées, soit contre la *force* des *Etres simples*, soit contre leurs *états représentatifs*, sont ou passées sous silence ici, ou combattues très foiblement. On n'a qu'à jeter les yeux sur les pages 459, 60, 61. &c. du *Mémoire sur les Monades* inséré dans ce Journal; l'on y trouvera des demandes sur la nature, l'opération & les *états représentatifs* de ces *Etres simples*, qui méritent très fort l'attention des Disciples du grand *Leibnitz*. Voici en attendant comme Mr. LUZAC y répond (5). „ *Allez, Monsieur, lisez les recherches sur les élémens de la*
 „ *matière par Mr. Formey. Allez à Berlin*
 „ *Vous ranger au nombre des Disciples de ce*
 „ *savant Académicien, il vous dira au juste*
 „ *ce qu'il faut entendre par état représentatif* ". Et de peur que ses Lecteurs ne fussent

(5) P. 178, 179.

sont pas satisfaits de cette réponse, Mr. LUSAC y ajoute, „ & moi je voudrois que ce „ Métaphysicien moderne m'expliquât comment, avec si peu de connoissances, il „ s'est pû croire au dessus d'un *Leibnitz*”. Franchement, si le système de *Leibnitz* n'avoit pas d'autres défenseurs, des défenseurs qui daignassent éclaircir, par compassion pour les esprits vulgaires, ses embarrassantes difficultés, ce système devoit nécessairement perdre de son crédit; car il ne trouvera pas partout des Sectateurs disposés à l'embrasser, comme l'a fait notre Auteur, avec une foi implicite & un zèle sans connoissance.

Je me dispenserai de tout détail à l'égard des Chapitres sur le phénomène; je n'ai pas le talent de rendre intelligibles au commun des Lecteurs les matières profondes qui y sont traitées; & il suffit de les indiquer aux Philosophes, qui en chercheront sans doute le développement dans l'ouvrage même. Ces Chapitres roulent sur le phénomène en général, sur l'étendue, la force d'inertie & la force motrice entant que phénomènes, & sur l'usage de ces trois phénomènes substantiels. Mr. Braggmans nous a donné des choses fort subtilement pensées sur cette matière; reste à savoir si son Interprète ne les a pas un peu travesties.

On trouve, à la fin de ces recherches, le fragment d'une très jolie Lettre de Mr. Formey à Mr. Vattel, à l'occasion de l'ouvrage d'un Anonyme, qui a combattu le système des Monades, tel qu'il est exposé par la Marquise du Châtelet.



ARTICLE DOUZIEME.

VERHANDELING over de waare gedaante aart, en uytwerking der *Cicuta aquatica* GESNERI, of *Groote-waterscheerling*; een gewas 't weik hier te Lande in groote menigte voorkoomt, en genuttigd van de doodelykste gevolgen is. Ten algemeene nutte, inzonderheyd der geen en die ten platten Lande woonen, met de behulpmiddelen daar tegens, beschreeven afgebeeld, en in 't-Licht gegeven, door M. W. SCHWENCKE, Med. Doct. en Professor in de Botanie; met kopere Platen verrykt. In s'Gravenhage. By Mattheus Gaillard 1756.

C'est-à-dire,

MEMOIRE sur la Ciguë aquatique de Gesner ou, description fidèle de la forme, de la nature, & des propriétés de cette Plante, &c. Par M. W. SCHWENCKE Docteur en Médecine & Professeur de Botanique, à la Haye. Brochure de 54 pages en grand 8. & accompagnée de quatre tailles douces en cuivre.

Nous n'avons pas oublié qu'en annonçant cet Ecrit, il y a trois mois, nous promîmes de faire connoître plus particulièrement

ment ce qu'il contient. Tout le monde est en quelque sorte intéressé à s'en instruire. Il s'agit d'apprendre à mieux connoître qu'on ne l'a fait jusqu'ici, une Plante vénéneuse, malheureusement assez commune, surtout dans ces Provinces, & d'indiquer en même tems les remèdes les plus propres pour en prévenir les mortels effets, dès qu'on vient à s'apercevoir qu'on en a mangé. Cette Plante c'est la *Ciguë*, dont le suc empoisonné termina les jours de *Socrate*, & devint l'instrument du supplice de l'homme le plus digne de l'immortalité parmi les Payens. Ses feuilles se prennent quelquesfois par erreur pour celles du Cerfeuil ou du Persil, & ses racines pour des racines de Panais. Il n'est guères de pays où l'on n'ait appris par expérience qu'on n'en mange point impunément; souvent il en coute la vie; jamais on n'en est quitte sans des convulsions plus ou moins violentes.

M. SCHWENCKE ne l'ignoroit pas, mais ce qui l'y a fait plus particulièrement réfléchir, c'est le triste événement dont les détails lui furent communiqués par M. *Box* habile Médecin de Delft, dans une Lettre qu'il lui adressa le 1. Mai de l'année dernière 1756. Cette Lettre, qu'on trouve ici toute entière, lui aprenoit en substance, que le 5 de Mars dans le village de Sestienhoven à demie-lieue d'Overschie, entre Rotterdam & Delft, quatre enfans d'un pauvre paysan, abandonnés à la garde de l'aîné, qui étoit un garçon de 14 ans, s'étant avisés, d'arracher & de manger des racines de *Ciguë*, dont ce canton abonde, deux d'entr'eux étoient morts

le jour même dans d'horribles convulsions, que le troisième avoit éprouvé le même sort dès le lendemain matin, & que le quatrième, qui étoit une petite fille de deux ans, avoit seul échappé aux funestes atteintes du venin.

Au recit de Mr. *Box*, on entrevoit sans peine, que cette malheureuse famille fut en partie secourue un peu tard, & en partie assez mal traitée. Envoyé par la Police pour examiner la chose, il fit ouvrir deux des cadavres; & par le compte qu'il rend à notre savant Professeur de ce qu'il y remarqua, on se confirme sans hésiter dans la pensée que la *Cigüe*, par sa qualité forte & âcre, agit sur la membrane nerveuse de l'estomac, & en contracte les fibres avec tant de violence, qu'il ne peut qu'en résulter des convulsions dont le cerveau & le cœur sont cruellement affectés, des spasmes par tout le corps, des écoulemens de sang par le nez, par les oreilles, par les yeux; l'épilepsie, & enfin la mort.

Il est donc de la plus haute importance de faire bien connoître à tout le monde, surtout aux gens de la campagne, une Plante dont les propriétés sont si dangereuses, & il ne l'est pas moins de les munir d'un antidote sûr & facile, pour en prévenir les plus funestes effets.

I. Outre que très peu de gens connoissent la *Cigüe*, la meilleure description qu'on en avoit étoit celle de *Wepfer*, & cette description se trouve fort imparfaite, singulièrement à l'égard des racines de la Plante, dont entr'autres cet Auteur n'a pas observé cette particularité remarquable, que la figure en est

est notablement différente, selon la saison de l'année.

Les Naturalistes Grecs, qui donnèrent à la *Cigüe* le nom de *Conion*, & *Pline* qui la décrit sous celui de *Cicuta*, semblent avoir parlé d'une toute autre Plante, que de celle dont il s'agit à présent. Le Patriarche moderne des Botanistes, M. *Linnaeus* en distingue de trois sortes. On trouve ici les noms dont il les a baptisées. Deux de ces espèces de *Cigüe* sont originaires de la *Virginie*. Notre curieux Professeur en a fait venir de la graine pour les comparer avec la *Cigüe* de ce pays-ci. Cette graine a produit. La funeste Plante s'est conservée en plein air pendant tout l'hyver de 1755. Mr. SCHWENCKE la décrit en savant aux gens du métier, & il est assez indifférent aux autres de savoir les observations qu'il y a faites. Il parle aux yeux de ces derniers dans deux Planches; cela leur suffit.

Ce n'est pas non plus pour eux que sont faites les discussions où l'Auteur entre sur le caractère spécifique de la *Cigüe*, & sur la classe des Plantes à laquelle on doit la rapporter. Peu de Lecteurs nous feront un crime de les laisser dans l'ignorance sur tout cela.

Si nous pouvions mettre sous leurs yeux les quatre planches très bien gravées, que nous avons sous les nôtres, ils y verroient, (ce qui les intéresse le plus) outre deux représentations de la *Cigüe* de *Virginie*, montrée dans ses racines & dans une de ses tiges garnie de feuilles & de fleurs, une figure exacte des racines de notre *Cigüe* ordinaire, & une autre aussi d'une de ses branches

ches accompagnée de feuilles & de fleurs, comme elles sont au naturel. Si M. SCHWENKE avoit pensé à faire enluminer au moins ces deux dernières planches, il auroit rendu un service essentiel à ceux qu'il a voulu instruire. Comme la *Cigüe* abonde aux bords de ceux de nos fossés où les eaux sont un peu courantes, & en détachent fréquemment des tiges qu'on voit ensuite flotter en grand nombre surtout dans les larges fossés, d'où l'on a tiré des tourbes, la confrontation en eut été très facile, on ne s'y feroit plus mépris. Mais il y supplée en quelque sorte par une description très exacte, dont voici en peu de mots l'essentiel.

La *Cigüe* (en Hollandois *Groote-Waterscheerling* où le *grand Cerfeuil d'eau*) est une Plante qui se renouvelle chaque année de ses propres racines, au retour du Printemps; elle se multiplie soit par des morceaux de sa racine qui se détachent, soit par sa semence qui se répand. On la distingue de la *Cigüe aquatique* ou *petite Cigüe*, dont la tige est moins épaisse, & dont les feuilles sont plus minces, & plus tendres, mais dont le poison est encore plus subtil. C'est dans le fonds la même Plante.

Par sa racine, la *Cigüe* ressemble assez à un *Panais* des plus épais, plein de nœuds plus ou moins gros, & qui sortent de sa partie supérieure. Elle est extérieurement d'un blanc jaunâtre, & dans l'endroit où elle se montre à l'air, un peu verdâtre, à la manière des Navets & des Panais. Tout à l'entour elle est comme cerclée ou parsemée de bandes, dont les unes, plus étroites & plus élevées

vées que les autres, sont garnies d'une rangée de trous ou d'enfoncemens en Hyver, lesquels au Printems deviennent une file de boutons d'où sortent ensuite des Chevelus. Cette ordonnance de la peau s'étend jusques sur tous les rejettons qui pullulent au haut de la racine.

Au dessous de ces rejettons, la racine se pourrit en Hyver, & de-là vient qu'alors toute la Plante est si mobile. C'est le contraire à l'entrée de l'Eté. Alors la nouvelle racine débarrassée de sa mère, jette une infinité de filamens d'une très grande longueur, par où elle est fortement attachée au terrain qui l'environne. On dit pourtant dans l'*Encyclopédie*, que la racine de la Ciguë est longue d'un pied, grosse comme le doigt, partagée en plusieurs branches solides. Mais si elle est telle en France, celle d'ici n'y ressemble pas. Au reste l'intérieur de la racine est charnu, uni, & blanc.

Elle a l'odeur du Panais, mais plus forte & dégoûtante. La saveur en est douce sans avoir rien d'acre ni d'amer, rien qui répugne au goût ni qui lui déplaise.

Du milieu de la sommité, tant de la racine que des rejettons, poussent au Printems les premiers jets de la Plante. Ce sont des feuilles sur de longues tiges rondes, fistuleuses, creuses, & couvertes d'une peau commune qui les attache fortement à la racine. Au sein de ces feuilles est la tige de la Plante, qui s'élève de deux à trois pieds. Elle est par le bas assez épaisse, lisse, d'un verd clair, creuse, couverte d'une écorce très fine & très fragile. On y remarque par-ci par-là quelques nœuds

nœuds. Elle se divise en diverses branches , & celles-ci en d'autres, dont toutes les feuilles sont ailées, partagées en plusieurs lobes, dentelées, lisses. Ses fleurs sont au sommet des tiges en forme de parasol, comme des roses ou des espèces de couronnes blanches, au milieu desquelles vient un fruit presque sphérique mais aplati. Dès que ce fruit est mûr, ce qui arrive en Automne, la tige, & la mère racine pourrissent, les nouvelles racines se séparent, se détachent, & c'est alors que ne tenant presque à rien, elles sont emportées par le plus léger mouvement des eaux.

Telle est en substance la description qu'on trouve ici de la *Cigüe*. Mr. SCHWANNCKE croit que ce n'étoit pas uniquement du suc vénimeux de cette Plante, que les Athéniens se servoient pour donner la mort à ceux qu'ils condamnoient à boire la *Cigüe*. Il y a des Savans qui présumant qu'on y mêloit de l'Opium ou d'autres ingrédiens. La vérité est que les effets qu'elle produit aujourd'hui sont bien différens de ceux que les Grecs lui attribuoient. La mort de Socrate n'eut rien de violent, rien qui ressemble à celle de diverses personnes que la *Cigüe* a emportées, & dont les maîtres de l'art nous ont laissé de si effrayantes descriptions. *Wepfer*, *Van der Wiel*, *Boerhaave*, Mr. *Linnaeus* & les Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris, fournissent sur ce sujet à notre Auteur divers faits, dont il ne manque pas de faire usage pour justifier ce que nous venons de dire.

Sans se mettre en peine de décider si la *Cigüe* est un poison froid ou chaud, il remarque

marque que c'est dans l'estomac qu'elle agit, & agit mortellement, avant que d'avoir eu le tems de se repandre dans le sang. De-là il conclut qu'il n'y a jamais de la prudence à donner la *Ciguë* intérieurement, comme quelques Médecins l'ont fait dans de certains maux. Qu'on s'en serve extérieurement pour la résolution des humeurs *skirreuses*, des cancers, ou d'autres semblables accidens, à la bonne heure; mais c'est un poison trop actif, pour l'employer autrement, sans exposer ceux à qui on le donne.

II. Plutôt on se hâte de faire sortir la *Ciguë* de l'estomac, quand on a eu le malheur d'en manger par mégarde, & plus sagement on fait. Son antidote c'est le lait & l'huile ou le beurre, mêlés avec du miel, ou simplement l'oxymel scillitique, & toujours force eau tiède. Ces remèdes si faciles procureront, aideront le vomissement, & adouciront l'âcreté de ce qui pourra rester de *Ciguë* dans l'estomac. Après cela, pour plus de sûreté, si l'on craint que le poison n'ait pénétré dans les intestins, on peut en venir aux lavemens. Et s'il ne s'agit plus que de fortifier, la thériaque, l'orviétan, le diascordium, le castoreum, le suc de Rue, le sel de corne de Cerf & d'autres semblables alexipharmques & cordiaux achèveront la guérison. Mr. SCHWENKE est sur tout cela dans les idées communes à tous les habiles Médecins.

Mais ce qui est singulier, c'est que, comme il l'observe en finissant, la *Ciguë* n'est pas tellement un poison mortel pour les hommes & pour les bêtes, que quelques ani-

maux

maux n'osent s'en nourrir sans danger. *Gallien* dit que la semence de la *Ciguë* engraisse les Etourneaux. *Mr. Linnaeus*, qui s'est assuré que les Vaches ne sauroient manger de cette Plante sans crêver, s'est aperçu qu'au besoin les Chevaux & les Chèvres en mangent sans façon & sans préjudice. Notre Professeur lui même en a fait l'épreuve sur une Chèvre, & le succès a confirmé l'observation du Naturaliste du Nord. Mais ces mêmes animaux, que l'instinct détourne de manger les Plantes qui leurs seroient nuisibles, cèdent quelquefois à la faim; souvent peut-être par cette raison il est arrivé des mortalités parmi les bestiaux, dont la *Ciguë* a été la cause inconnue. *Mr. Schwenke* rapporte divers exemples de Vaches, de Chevaux & de Chèvres, qui pressés par la faim & ayant mangé quelques bayes d'*Is*, sont morts en peu d'heures. Quand il arrive que les Vaches, faute d'autre nourriture, broutent de l'*Ulmaria*, elles maigrissent & perdent leur lait. Ce fut la faim qui poussa les pauvres enfans de *Sestienhoven* à manger de la racine de *Ciguë*; & qui fait combien de fois la même cause peut avoir opéré le même effet dans les lieux où cette Plante vénéneuse est commune, sans qu'on ait seulement pensé à le lui attribuer?

Notre sage Botaniste juge qu'il seroit du bien public que les Magistrats veillassent partout sur ce point comme sur une affaire de police, & que de tous côtés on fît extirper cette funeste Plante partout où l'on pourroit la découvrir. Quand on ne parviendroit pas à la détruire, on réussiroit toujours

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1757. 242

à la rendre beaucoup moins commune, ou peut-être même assez rare, pour qu'il n'y eut presque plus lieu d'en craindre les sinistres effets.

Nous applaudissons de tout notre cœur au zèle de Mr. SCWENCKE. Il lui est infiniment honorable de tourner ainsi les vues de sa profession au plus grand avantage de ses compatriotes & du genre humain. C'est rapporter les Sciences & les Arts à leur vrai but. Un Ecrit de vingt pages, qui va à assurer les jours d'un seul individu de la société, mérite plus de reconnaissance de la part du Public judicieux, que des Volumes entiers de spéculations abstraites ou de recherches laborieuses, qui ne mènent à rien d'une utilité avérée dans la pratique. La Haye ne peut que se féliciter de voir les professions d'Anatomie & de Botanique entre les mains de deux frères qui s'en acquittent si dignement.

ARTICLE TREIZIEME.

Nous nous faisons un vrai plaisir d'enrichir notre Bibliothèque de la pièce suivante que le savant Mr. HEERKENS vient de nous envoyer.

MESSIEURS

„ **M**onsieur de *Chaufepié* a inséré dans son
„ supplément de *Bayle*, Tome quatrième,
„ me, un article concernant la vie de Rous-
Tome VII. Part. I. Q „ SEAU.

„ SEAU. Vous savez qu'il a pris soin d'avertir que cet article lui a été communiqué.
 „ Mr. Racine vient d'en refuter les calomnies
 „ par une courte Lettre qu'il a insérée dans
 „ les Mémoires de Trévoux, sur laquelle je
 „ viens de lui envoyer les vers suivans. Je
 „ n'oserois, Messieurs, vous les communiquer, ni vous prier de vouloir bien les
 „ mettre dans un coin de votre Bibliothèque
 „ que, s'ils n'étoient, faits en faveur de la
 „ vertu opprimée.

LUDOVICO RACINO.

G. NIC. HEERKENS.

*Littore in Amstelio ROUSSÆI nobilis umbra
 Haftenus irriguis ibat, Amice, genis;
 Et licet Ismaris laceratus iniquius orphea,
 Fure miser Vates fleret, inultus erat:
 Cum tu solator, cari cum nominis Ultor
 Et vindex unus qui potēs esse, venis.
 O RACINI! dignum præstas te patre celebri
 Et Superis, pridem queis tua Musa canit.
 Sed toto pressam virtutem protege libro,
 Et ne sufficiat chartula parva, precor.
 Aspice, quàm magno spissoque volumine, quantis
 Ledere Tisiphone viribus ausa fuit.
 Et satis esse putas duo verba reponere? parcis
 Eloquenti, causam cum tueare bonam?
 Surge, refutanda est operosa calumnia, per te
 Sentiat Ultiores qui negat esse Deos. (1)
 Jam pavit & trepidus scriptum execrabile damnat*
 Edi-

(1) Un jour il paroît que l'homme envieux qui a fait l'ARTICLE a aussi attaqué la Providence dans plus d'un Ecrit. Note de Mr. Heerkens.

*Editor (2), errorem fletque doletque saum.
 Perge, vices omnis ROUSSAI lugeat orbis,
 Et nunc post cineres desinat esse miser.
 Se tibi commendat moriturus, & ultima Vatis
 Te memorem famæ vox jubet esse juæ;
 Quæ cum te moneat, moveat quoque gloria Pindi,
 Pindus ab infami nomine crimen habet.
 Patris honos moveat, per patris & ossa Bolæ
 Et comes & quorum dignus amicus erat;
 Perque tuam te laurum, oro, miserere Poëta,
 Sitque cinis felix cui pia vita fuit.*

Qu'il nous soit permis d'ajouter à ces vers de l'élégante Muse de Groningue, une anecdote au sujet de *Rousseau*, dont nous osons garantir l'authenticité. Ce n'est qu'un mot, mais il dit plus au sentiment en faveur du fameux Poëte, que tout le long Article du Dictionnaire ne dit à l'esprit contre lui. Une compagnie nombreuse de l'un & de l'autre sexe dinoit chez feu Mr. *des Brosses* alors Envoyé de Sa Majesté Polonoise à la Haye. *Rousseau* & *Piron* étoient de la partie. Ce dernier se mit en belle humeur, plaisanta sur des matières respectables, & tint des propos dont on rit beaucoup & dont on n'auroit pas dû rire. *Rousseau* seul gardoit le silence & n'applaudissoit point. Comment, lui dit une Dame de beaucoup d'esprit, qui étoit à côté de lui, *vous ne riez pas! Non, Madame*, lui repondit-il d'un air sérieux. *Mais, conti-*
 nua-

(2) Au moins il y a lieu de le penser, Mr. *de Chaufepié* étant reconnu pour un homme équitable. *Note de Mr. Hérkents.*

nua-t elle, *vous n'avez pas été toujours ainsi.*
Et c'est, reprit Rousseau, *c'est là justement ce*
qui m'attriste.



NOUVELLES LITTERAIRES.

GRANDE-BRETAGNE.

Glasgow. Les frères Robert & André Foulis annoncent au Public que la Presse de l'Université vient de rouler sur une édition aussi magnifique qu'exacte de l'ILIADE en Grec pur, en deux Volumes *Folio*, imprimée sur le plus beau papier avec de grands caractères fondus exprès. Cette édition a été faite aux dépens & sous la direction des Professeurs de l'Université, qui n'ont épargné aucun soin pour la rendre parfaite, & ils la donnent comme un échantillon d'un PROJET PLUS ETENDU. Ces deux Volumes qui contiennent 169 feuilles se vendent une *Guinée*. On a tiré en grand papier un petit nombre d'exemplaires dont le prix est une *Guinée & demie*. Les Entrepreneurs donneront l'*Odyssée* & les autres pièces attribuées à Homère vers Noël de cette année, pour peu qu'ils soient encouragés par le débit de cette édition. Ceux qui veulent bien contribuer au succès de cette entreprise, en se procurant des exemplaires de l'*Iliade*, sont priés d'envoyer leurs noms aussitôt qu'il sera possible au Sr. Goffe, Libraire de S. A. Royale à la Haye,

Haye, où l'on déposera un échantillon de l'ouvrage pour être vu de ceux qui le souhaiteront.

Voilà l'avertissement que nous venons de recevoir de Glasgow. Nous n'y ajouterons que deux choses, savoir 1. que l'édition de l'*Iliade*, dont il est ici question, surpasse non-seulement toutes celles qui ont été données jusqu'ici, mais que de plus elle est un vrai chef-d'œuvre d'imprimerie.

2. Que cette édition sera tout à la fois un monument du zèle des savans Professeurs de Glasgow pour l'avancement de la belle Littérature, & de leur desintéressement, puisqu'ils n'attendent aucun profit de leurs peines & de leurs avances.

Londres. L'érudition, le jugement & le bon goût caractérisent également l'ouvrage dont voici le titre: *the Ecclesiastical History of England to the eighteenth Century, &c.* C'est-à-dire, *Histoire Ecclésiastique de l'Angleterre, jusqu'au dix-huitième siècle*, par FERDINAND WARNER J. U. D. & Recteur de *Queenbith*, 2 vol. in Folio, chez Osborn.

On trouve chez *Millar*, *the History of Great-Britain*. Vol II. &c. C'est-à-dire, *Histoire de la Grande Bretagne*. Vol. II. qui renferme celle de la République, & des Règnes de Charles II. & de Jacques II. par Mr. HUME. 4. On dit que ce volume est plus goûté que le précédent. L'acharnement contre la Religion s'y fait un peu moins sentir, & l'Auteur paroît avoir profité jusqu'à un certain point des justes censures qu'il s'est attirées à ce sujet. Mais qu'on se défie toujours de ses portraits!

traits! Son goût pour les paradoxes & sa partialité n'éclatent que trop souvent dans les caractères qu'il trace de plusieurs grands personnages dans ce II. Volume. L'on y voit *Cromwel* justifié par rapport à son caractère moral & rabaisé du côté de son génie & de ses talens. Le portrait de *Jacques II.* présente si peu de traits qui ressemblent à l'original, qu'il faut y avoir vu le nom de ce Monarque, pour croire que c'est lui que *Mr. Hume* a voulu dépeindre comme un Prince qui étoit ferme dans ses conseils, industrieux dans ses projets, courageux dans ses entreprises, fidèle, sincère, & plein d'honneur dans son commerce, avec tout le monde. Malheureusement le détail, où *Mr. Hume* entre sur l'administration de ce Prince, jure avec le tableau qu'il fait de son caractère. La plume de l'Historien efface les traits du Peintre, en mettant devant nos yeux des faits qui font paroître *Jacques* ce qu'il étoit véritablement, cruel, vindicatif, pusillanime & perfide.

Morgan débite un petit ouvrage in 8vo. qui a pour titre; *Bower and Tillemont compared &c.* c'est à dire, *Comparaison de Mess. Bower & Tillemont*, où l'on démontre que l'*Histoire des Papes* prétendue originale, écrite par le soi-disant Protestant, est principalement traduite de l'*Histoire* d'un Auteur Catholique Romain; avec quelques particularités sur le vrai caractère & la conduite de ce Traducteur. On y joindra un récit circonstancié, & tiré de sa propre relation de la manière dont il s'est échappé de *Macerata* pour se rendre en Angleterre. Le caractère & les principes de *Mr. Bower* ont fourni depuis peu occasion à des disputes

tes très vives. La découverte de quelques liaisons entre lui & les Jésuites a fait paroître suspect à ses adversaires son zèle pour le Protestantisme, dont il y a plus de 20 ans qu'il est devenu le Prosélyte. Il semble pourtant que les déclarations solennelles que *Mr. Bower* ne cesse de faire de la sincérité de son changement, devroient lui attirer quelque croyance, à moins qu'on n'ait raison de soupçonner qu'il n'est ni Protestant ni Catholique Romain. Car enfin les choses qu'il dit contre le Papisme & dans son Histoire & dans les Brochures qu'il vient de publier actuellement, seroient elles permises par la Politique de l'Ordre dont on l'accuse d'être membre, & ne sont elles pas trop fortes pour être justifiées par les maximes de cette Société? Quoiqu'il en soit, on ne s'en est pas tenu aux attaques sur le caractère de *Mr. Bower*, on a tâché aussi de décréditer son Histoire, & c'est le but principal de l'ouvrage dont nous venons de donner le titre. Son Auteur anonyme charge *Mr. Bower* d'avoir pillé *Tillemont*, dont le texte & les notes lui ont fourni des lambeaux, qui font les deux tiers du I Volume de *l'Histoire des Papes*. Il l'accuse d'avoir donné en faveur du Protestantisme un tour à ces passages, dans lesquels *Tillemont* reconnoît avec candeur les bévues des Martyrologes, & les fautes des Pontificaux, & avoue des faits qui ne sont pas favorables aux prétensions actuelles de la Cour de Rome. Toutes ces accusations, & bien d'autres moins sérieuses, sont accompagnées des preuves, que les Protecteurs de *Bower* doivent lire avec peine. Pour ce qui regarde

les faits qu'on trouve ici relatifs au caractère moral de Mr. *Bower*, nous sommes dispensés d'y toucher; ils ne sont pas du ressort d'un Journal Littéraire.

Ceux qui liront l'ouvrage précédent, doivent en justice jeter les yeux sur le suivant, Mr. *Bowers Answer &c.* c'est à dire, *Reponse de Mr. Bower à une nouvelle accusation portée contre lui, dans un Libelle intitulé, comparaison de Mess. Bower & Tillemont.* 8. chez Sandby.

Millar débite *the Principles of Agriculture &c.* c'est-à-dire, *les Principes de l'Agriculture & de la Végétation*; par FRANÇOIS HOME M. D. Cet ouvrage est très estimé & mérite de l'être.

I T A L I E.

Rome. Extrait d'une Lettre écrite de cette Capitale le 22 Janvier 1757. „ Lundi dernier 17 de ce mois, des Ouvriers qui creu-
„ soient les fondemens d'une maison de campagne, pour le Comte *Maffelin*, firent une
„ découverte, dont la nouvelle se répandit
„ bientôt de toutes parts, & que je me
„ hâte de vous annoncer. Ayant trouvé tout
„ d'un coup des pierres qui leur résistoient,
„ & enlevé une partie du sable dont elles étoient
„ couvertes, ils jugèrent à leur arrangement qu'elles formoient une voute, &
„ qu'apparemment cette voute contenoit
„ quelque chose de précieux. L'un de ces
„ ouvriers courut chez le Comte pour lui demander ses ordres. Retenu par la goutte,
„ il envoya sur les lieux le Chevalier de
„ Mon-

„ *Montferrat* son neveu. En sa présence on
 „ rompit l'arche que formoient les pierres.
 „ La premiere chose qui s'offrit à la vue ,
 „ ce fut un escalier d'environ onze marches ;
 „ on alluma des torches. Ce degré abou-
 „ tissoit à une spacieuse voute , au bout de
 „ laquelle on trouva un petit édifice en
 „ forme d'autel , & sur cet autel une urne de
 „ marbre , avec cette inscription tout à l'en-
 „ tour. IUL. CAES. IMP. OBIT. ID. MAR.
 „ D'un côté étoit Mars , de l'autre Pallas
 „ qui sembloit couvrir l'urne de son *Ægide*.
 „ On tient que la voute peut être de vingt
 „ pieds de long sur dix pieds de large. On
 „ vient en foule à ce spectacle. Il ne s'agit
 „ pas de moins que du tombeau de Jules Cê-
 „ sar. On a donné ordre de creuser de tou-
 „ tes parts dans les environs de ce précieux
 „ monument. S'il s'y fait quelque nouvelle
 „ découverte, vous n'en ferez pas instruit
 „ des derniers.

F R A N C E.

La Rochelle. Nous annonçons avec plaisir
 le Tome I. de l'*Histoire de la Ville de la Ro-
 chelle & du pays d'Aunis*, composée d'après les
 Auteurs & les Titres originaux , & enrichie
 de divers plans, par Mr. ARCERE, de l'Oratoi-
 re, de l'Acad. Roy. des Belles Lettres de cette
 ville. A la Rochelle chez René Jacob Des
 Bordes. 1756. C'est un gros in-4. dont nous
 ne manquerons pas de rendre un compte plus
 détaillé.

Paris. La société & les Sciences viennent
 de faire une perte irréparable dans la per-
 son-

sonne de Mr. de Fontenelle qui mourut ici le 9. Janvier. Il étoit membre de presque toutes les Académies de l'Europe, & les ouvrages qu'il a publiés, sont autant de monumens immortels de la beauté de son génie, & de la délicatesse de son goût. Nous ne nous étendrons pas sur son mérite; un siècle de travaux & de célébrité, le met fort au dessus de nos éloges.

Madame du Bocage, connue avantageusement par son Poëme sur le *Paradis perdu*, vient d'en publier un qui n'est pas moins propre à lui assurer une place distinguée parmi les Muses; c'est la *Colombiade*, ou la *Foi portée au nouveau monde*. Il se trouve chez de Saint & Saillant.

L'incomparable Ouvrage du Président Hénault ne sauroit avoir trop d'imitateurs. M. l'Avocat Lacombe, Auteur du *Dictionnaire Portatif des Beaux Arts*, a composé sur ce modèle, l'*Abregé Chronologique de l'Histoire ancienne des Empires, & des Républiques*, qui ont paru avant J. C. avec la notice des Javans illustres, & des remarques historiques, sur le génie & les mœurs de ces anciens peuples, que publie J. T. Hérissant.

Les intérêts de la France mal entendus, dans les branches de la Population, des Finances, du Commerce, de la Marine & de l'Industrie, par un Citoyen. 2 Vol. 1756. Ce système, dont l'Agriculture est la baze, offre sur la Population & les autres sujets annoncés dans le titre, des réflexions importantes, & qui peuvent à bien des égards se raporter à d'autre pays que la France.

Géographie pour les jeunes Gens dans un goût

goût nouveau, ou Abrégé de l'Arithmétique, de la Sphère & de la Géographie, par M. CLERGET, Chevalier de l'ordre de CHRIST. 12. chez Barbeau & Rabuty 1756. L'ouvrage ne répond pas trop bien au titre. Nous n'y avons rien trouvé de neuf, à moins qu'il ne faille entendre par-là, la sécheresse avec laquelle l'Auteur prétend qu'il faut traiter la Géographie, en ôtant de cette Science tout ce qui est historique, & propre par conséquent à la faire aimer aux jeunes Gens.

L'une & l'autre, où la Noblesse Commerçante & Militaire, avec des réflexions sur le Commerce, & les moyens de l'encourager. A Mahon, de l'Imprimerie François, aux dépens de William Blakeney, 1756. 12. Selon l'Auteur de cette brochure, le Commerce Maritime, dans lequel les Nobles n'entreroient que pour la partie qui se trouve liée avec la gloire, c'est à dire, le commandement des navires marchands, est le seul qu'on doive proposer à la Noblesse, puisque c'est le seul qui puisse fournir à son courage les occasions de se montrer.

Les loisirs de Madame de Maintenon. Chez Duchesne 1757. 12. Ce sont 36 conversations entre des Elèves de St. Cyr, sur les objets les plus importants pour la conduite de jeunes personnes & le plus à leur portée. Il n'est pas à douter que ces Entretiens, qui respirent le goût de raison & de piété, qui caractérisent les Ecrits de Mad. de Maintenon, n'aient coulé effectivement de sa plume.

Le Guide des jeunes Mathématiciens, ou Abrégé des Mathématiques à la portée des com-
men-

mençans, traduit de l'Anglois de JEAN WARD, par le R. Pere de Pezenas. Prof. Roy. d'Hydrographie à Marseille. chez Jombert 1756.
 2. Ce Traité, qui a eu le plus grand succès en Angleterre, contient, outre les connoissances ordinaires d'Arithmétique, d'Algèbre, & de Géométrie, quelques Théorèmes particuliers, qui ne sont traités dans aucun livre françois. Tel entr'autres celui des intérêts tant simples que composés, qui donne lieu à beaucoup de questions curieuses & utiles.

Commentaire sur la défense des places d'Æneas le Tacticien, le plus ancien Auteur Militaire, avec quelques Notes, le Tableau Militaire des Grecs du même tems, les Ecoles Militaires de l'Antiquité, & quelques autres pièces, par M. le Comte DE BEAUSOBRE, Maréchal des Camps & armées du Roi. Chez Piffot. 1757.
 2 vol. 4. Le premier Volume est composé du Traité d'Æneas, & d'un Mémoire du même sur les moyens de défendre une grande Ville, avec peu de troupes. Le second, qui est presque entièrement l'ouvrage de M. de Beausobre, contient le Tableau militaire des Grecs au tems d'Æneas le Tacticien, & de Philippe Roi de Macedolne. Suivent le portrait de Philippe, Pere d'Alexandre, la comparaison du Pere & du fils, par M. de Tournel, celle de Philippe & de César, par le même; & enfin une pièce de l'Auteur déjà connue, mais redonnée ici plus correcte & qui a pour titre, *Utilité d'une Ecole, & d'une Academie Militaire*, avec des notes où l'on traite des Ecoles Militaires de l'antiquité.

Histoire de la Revolution du Royaume de
 Nq-

Naples dans l'année 1647 & 1648, par Mlle. DE LUSSAN chez Pissot. 1757. 12. Cet ouvrage, comme tout ce qui sort de la plume de Mlle. De Lussan, est écrit avec beaucoup d'intérêt.

Dictionnaire Généalogique, Héraldique, Chronologique & Historique, contenant l'origine & l'état actuel des premières Maisons de France, des Maisons souveraines & principales de l'Europe &c. par M. D. L. D. B. chez Duchêne. 1757. 2 vol. 8. Ce Dictionnaire, dont plusieurs articles ont été corrigés & augmentés par les familles qu'ils concernent, est précédé de quelques Recherches sur l'antiquité des armoiries, d'un Catalogue des ouvrages qui ont été composés sur cette matière, & d'une Histoire abrégée des Rois & des Reines de France, ainsi que des diverses branches de la Maison Royale de Bourbon, & des Princes légitimés de France. Comme les mariages, les naissances & les morts exigeront tous les ans des augmentations à cet ouvrage, le Libraire en donnera un supplément au commencement de chaque année.

Tableaux tirés de l'Iliade, de l'Odyssée d'Homère., & de l'Enéide de Virgile, avec des observations générales sur le Costume, chez Tiliard. 1757. 8. Cet ouvrage est aussi excellent qu'original dans son genre. M. le Comte de Caylus, qui en est l'Auteur, y considère ces trois Poèmes relativement aux Tableaux qu'ils présentent, & de main de maître trace aux Peintres des règles propres à perfectionner leur goût & à élever leur génie.

La petite Guerre, ou Traité du service des Trou-

Troupes légères en Campagne, par Mr. de GRANDMAISON, Capitaine &c. 2 Parties. 1756. 8.

Origine, Progrès & Décadence de l'Idolâtrie, chez Brocas. Ce Traité, écrit d'un stile pompeux, a pour Auteur l'Abbé de Mébegan.

On a imprimé ici une Tragédie Burlesque sur le Tremblement de terre de Lisbonne, par M. André Pertuquar privilégié; Pièce goûtée d'un peuple qui rit de tout, mais qui n'en mérite pas moins l'indignation de tous ceux à qui il reste quelque ombre de Religion & d'humanité.

S U I S S E.

Genève. Les frères Cramer, qui ont publié il y a quelque tems les 10 premiers Vol. de la Collection complète des Oeuvres de M. de Voltaire, viennent d'imprimer les 7 suivans. Ils renferment *l'Essai sur l'Histoire Générale & sur les Mœurs & l'Esprit des Nations*, depuis Charlemagne jusqu'à nos jours, le *Siccle de Louis XIV*, qui y a été enchaîné, se trouve, à ce que disent les Editeurs, augmenté d'un tiers, & la partie historique en est poussée jusqu'au commencement de l'année 1756.

Lausanne. Il paroît depuis quelque tems, chez Chapuis, des *Lettres sur le Dérisme* par M. Salzli fils, Professeur à Lausanne. T. I. Nous en donnerons un Extrait dans la partie prochaine.

A L L E M A G N E.

Berlin. Il y a déjà longtems qu'on souhaitoit

toit que Mr. *Henckel*, Docteur en Médecine & en Chirurgie & Membre de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris, publiât les excellentes leçons qu'il donne ici depuis plus de douze ans sur les *Bandages*. Il s'y est enfin déterminé, & il vient de faire imprimer un des meilleurs Traités qui aient encore paru sur ce sujet. En voici le titre : *Joachim Friederich HENCKELS Anweisung zum verbesserten Chirurgischen Verbande. Mit Kupfern.* 1756. 8. pp. 224. Ce *Traité des Bandages* est dédié au Prince Royal de Prusse. Vraisemblablement il ne le lira pas, mais puisqu'on s'est mis sur le pied de dédier aux Princes des Ouvrages Grecs ou Arabes, qu'ils ne sont pas en état de lire, pourquoi ne leur adresseroit-on pas des Livres de Chirurgie écrits dans une langue qu'ils entendent ? Après tout il ne seroit pas absolument impossible qu'ils y jettassent les yeux, & peut-être seroit-il bon qu'ils le fissent. La description du terrible appareil qu'exigent les blessures qu'on reçoit à leur service, pourroit les engager à épargner autant qu'il leur seroit possible le sang & les membres de leurs soldats.

Mr. *Jean Nathanael Lieberkubn*, Philosophe & Médecin du premier ordre, est mort ici d'une pleurésie le 17 Decembre de l'année dernière, âgé de 46 ans. Il étoit Docteur en Médecine, Membre de l'Académie Royale de cette ville, de la Société Royale de Londres, & de la Société des Curieux de la Nature.

Leipsick. Une autre perte bien considérable que la République des Lettres a faite, est celle de Mr. *Jean Frederic Christ*, Professeur

esseur ordinaire en Poësie , & extraordinaire en Histoire dans l'Université de cette ville. C'étoit un des meilleurs Critiques du siècle, homme d'une érudition universelle , d'un goût exquis & qui excelloit dans toutes les parties de la belle Littérature. Il est mort le 3 Septembre 1756. & étoit né en 1701 à Cobourg , où son père , très habile homme lui même , étoit Conseiller.

Halle. H. Hemmerde vient d'imprimer *Einklebung in die Bucher des Neuen Testaments &c. c. à d. Introduction aux Livres du Nouveau Testament.* 1757. 8. pp. 910. Dans ce gros Volume Mr. F. G. Ellenberger, Professeur en Philosophie dans cette Université, dit des choses très utiles, mais très communes sur la divinité du N. T. sur le nombre, le but & l'usage de ses livres ; sur le style des Evangélistes & des Apôtres ; sur les citations qui se trouvent dans leurs Ouvrages, sur les Manuscrits, les diverses leçons, les versions & les principaux commentaires du N. T. &c.

Gottingen. Tout ce qui sort de la plume de Mr. *Gesner* est précieux, & il seroit difficile d'avoir lu quelqu'un de ses Ouvrages sans souhaiter de les posséder tous. Mais il y a diverses pièces de sa façon qui pourroient échapper aux curieux, soit à cause de la petitesse de leur volume, soit parcequ'elles sont dispersées ou dans des Ouvrages périodiques, ou dans des livres auxquels elles servent de Préfaces. On apprendra donc avec plaisir que Mr. *Gesner* lui même vient de les rassembler en un Volume in 8. de 379. pp. imprimé ici chez D. F. *Kubler*, sous

sous le titre de *Jo. Mattheias Gesners Kleine Deutsche Schrifften* 1756. c. à d. *Opusculs Allemands de Mr. GESNER.*

Rostock & Wismar. On trouve chez les Libraires *Berger & Boedner* : *Merkwürdige Kranken-Geschichte und Nutzliche Erfabrungen aus der Geneskunst und Wundarzney, von ZACHARIAS VOGEL der aufubenden Artzneygelahrtheit und Wundarzney Doctor. Erste Sammlung.* 1756. 8. pp. 192. Si c'est une marque sure que l'on excelle dans sa profession, que d'avoir beaucoup d'ennemis & d'envieux, Mr. *Vogel*, Docteur en Médecine & en Chirurgie à Lubeck, & Auteur du Livre dont on vient de voir le titre, doit assurément être un très habile homme ; car il paroît par sa Préface que bien des gens lui en veulent, & qu'il rencontre à chaque pas des adversaires & des ingrats. Quoiqu'il en soit, il donne dans cet Ouvrage des preuves moins équivoques d'habileté. Il y fait l'histoire de Seize maladies extraordinaires qu'il a observées, & il indique la méthode dont il s'est servi pour leur guérison. Ce premier Volume sera suivi de quelques autres, si le Public paroît le souhaiter. Mr. *A. G. Masch*, Pasteur à *Beseritz*, dont nous avons déjà eu occasion de parler avantageusement (a), a fait imprimer chez les mêmes Libraires un petit Volume in-8. de *Dissertations Théologiques* en Allemand. Il en fait espérer trois autres.

Altorf. Commertcium Epistolicum Norimbergense

(a) *Biblioth. des Sciences, T. 3. p. 251.*
Tome VII. Part. I. R

ganfa, fua *Virorum celeberrimorum Norimbergensium ad diversas, & difperfarum celeberrimorum ad Norimbergenses*, fcilicet L. F. Behaimi, Fabriciorum, Frifchmuthi, J. Verftii, D. Paffionei, L. Patarkeli, J. Facciolati, J. Vignolii, C. G. Schwartzii, G. Thomafii, *alterumque Epiftolæ e MSS. primæ æditiæ a Georgio Andrea Willio Philof. Prof. publ. Al. & Societ. Tenu. Jenenf. Collegæ Curæ L. Schupfii 1756. 8 pp. 240.* Ce Recueil contient foixante-cinq Lettres écrites par des Savans de Nuremberg, on qui leur ont été adreffées. Quoiqu'il s'en faille de beaucoup qu'elles ne foient toutes intéreffantes, il s'y trouve affez d'anecdotes pour faire défirer la fuite que l'Éditeur promet. Il a furtout entre les mains une multitude de Lettres des célèbres Thomafius & Schwartzii, que le Public recevra fans doute avec plaifir.

Francfort fur le Mein. Le Libraire J. G. Garbe a imprimé depuis peu *Abhandlung vom Krebs, &c. c. d. Traité du Cancer*, où l'on recherche les caufes de ce mal & l'on indique pour fa guérifon deux Remèdes qui avoient été fecrets jufqu'ici. Par Mr. J. P. BRACHMANN Médecin de la Garnifon à Giefen. 8. pp. 62. Ce petit Traité eft divifé en trois Parties. La première roule fur les caufes du Cancer, la féconde fur les moyens qu'on a employés jufqu'ici pour la guérifon, & la troifième fur les remèdes que l'Auteur communique à préfent au Public & qu'il affure être fouverains. Ils confiftent en deux onguens, l'un noir, l'autre rouge. Le pre-

mier est fait avec du goudron, de la farine de seigle, & de la poudre de la grande Chélidoine (*Chelidonium majus*). Cet onguent produit presque toujours une heureuse supuration & il est rare qu'on soit obligé d'en venir à l'onguent rouge. Les ingrédients de celui-ci sont du beurre frais & non salé, du bol rouge, de la Chélidoine, de la racine de Gentiane, de la cire jaune, de l'emplâtre du *sperma Ceti* & du vitriol blanc. On sera sans doute surpris, comme nous l'avons été, que l'Auteur n'indique pas la dose de chacun de ces ingrédients, mais il assure qu'il n'y a point de Médecin tant soit peu au fait de la matière médicale qui ne puisse aisément suppléer à ce défaut.

Lettres sur la Religion essentielle à l'homme distinguée de ce qui n'en est que l'accessoire. Nouvelle Edition revue & corrigée. IV. Parties ou 2 Vol. 8. Londres 1756. Cette nouvelle Edition est faite ici par les Libraires *Knoch & Eslinger* qui se nomment dans un avertissement, quoiqu'ils se soient avisés, on ne sait pas trop pourquoi, de mettre Londres sur le titre. Quoiqu'il en soit, ces Libraires ayant entrepris l'Edition de toutes les Oeuvres de Mlle. *Hubert*, publieront dans peu le supplément aux Lettres dont on vient de voir le titre, & ils promettent que le reste des Ouvrages de cette Dame ne tardera pas à paroître.

Utrecht. La Traduction Hollandoise de la seconde Partie du Tome cinquième des *Lettres, Mémoires & Négociations du Comte d'Estades* vient de sortir des presses de *Herman & Jean Besseling*, Imprimeurs & Libraires ici.

Amsterdam. L'Auteur de l'*Histoire de la Patrie* (*Vaderlandsche Historie*) ne fait pas languir le Public. Sans s'amuser à répondre à ceux qui l'attaquent, il pousse son Ouvrage, & le Libraire *Isaac Tirion* en publie actuellement le XVI. Tome, qui commence avec l'année 1689. & finit à la Paix de Ryswick en 1697. A propos de cete Paix, on apprendra avec plaisir que *Harrevelt* a fait une nouvelle Edition des *Mémoires de Mr. de Torcy*, pour servir à l'*Histoire des Négociations depuis le Traité de Ryswyck, jusqu'à la Paix d'Utrecht*. 3 Tomes 8. Nous avons donné un Extrait (b) de ces intéressans Mémoires sur l'Edition de Paris. Dans celle-ci on a rectifié divers noms de personnes & de villes de Hollande, qui avoient été un peu défigurés dans la copie.

K. van Tongerloos & F. Houstuyn, continuent à débiter avec assez de succès une feuille Hollandoise intitulée le *Philantrope*. Elle paroît toutes les semaines. Ce sont des Discours moraux, dont la plupart sont traduits de l'*Adventurer* & de quelques autres Ouvrages Périodiques Anglois. Il s'y trouve aussi quelque-

(b) *Biblioth. des Sciences* T. 6. p. 126.

quelquefois des pièces originales. Le début ne promettoit pas beaucoup, mais il nous paroît que cette feuille s'améliore & que si les Auteurs continuent sur ce pied, ils se feront honneur & pourront être très utiles au Public.

F. Houttuyn vient d'imprimer : *Gedenkschriften van den Heer FILIP VAN COMINES, Heer van Argenton, bebelzende de Historie van Lodewyk den XI en Karel den VIII, Koningen van Frankryk, van het jaer 1464 tot het jaer 1498: doormengd met een Verhael van de Lotgevallen der Graven van Holland, uit den Huize van Bourgonie: en vele zeer fraeie Staetslessen noopens de Bestiering van Landen en Steden: uit het Franscb vertaeld en met Aenteekeningen vermeerderd, door FRANS DE HAES 1757. grand 8. pp. 854.* C'est une Nouvelle Traduction des Mémoires de *Philippe de Comines*. Nous disons nouvelle, parcequ'il y en avoit déjà quelques autres en Hollandois, mais si mauvaises à tous égards, qu'on souhaitoit depuis longtems d'en avoir enfin une qui répondit à l'excellence de l'original. Il est vrai que la langue Françoisse est si commune dans ce Pays, que la plupart de ceux qui lisent entendent le François moderne; mais il n'en est pas de même de l'ancien; & quantité de Hollandois qui voient toutes les nouveautés qui paroissent en France, trouveroient le langage de *Comines* inintelligible. C'est donc une très heureuse idée que Mr. DE HAES a eue de donner à ses Compatriotes la Traduction que nous annonçons, & nous ne doutons pas qu'on ne trouve qu'il

l'a parfaitement bien exécutées. Fidèle, clair, élégant, il nous paroît qu'il réunit tous les talens que doit avoir un bon Traducteur, & ce qui achevera de bien faire recevoir son Ouvrage, c'est qu'il l'a enrichi de Notes très intéressantes, où il rectifie quelques erreurs que l'Historien François avoit commises, faute d'être instruit de certaines choses que le tems à découvertes dans la suite. La plupart de ces Notes sont tirées de l'*Histoire des Ducs de Bourgogne par Fabert*, & de l'excellente *Histoire de Louis XI par le célèbre Mr. Du Clos*. La seule chose qu'on trouvera peut-être à désirer, ce sont les portraits de *Louis XI*, de *Charles le Téméraire Duc de Bourgogne*; & de *Comines* lui même. Ils se trouvent dans l'original, & on les auroit sans doute vus avec plaisir dans la Traduction. Mais cette légère perte est compensée par une bonne carte des Pays qui du tems de *Comines* furent le principal théâtre de la guerre.

Nous croyons devoir faire connoître une belle Médaille, que *Jean George Holtzhey* a frappée ici en mémoire des arrangemens mémorables par lesquels le Roi de Prusse força dans le mois d'Octobre dernier les Troupes Saxonnnes à se rendre prisonnières de guerre.

Le Roi est représenté en Buste, armé & couronné de Lauriers avec ces paroles

FRIDERICUS DEI GRATIA REX BORUSSIAE,
ELECTOR
BRANDENBURGICÆ, DUX SILESIAE &c.

SUR

Sur le revers on voit ce grand Prince armé & le casque en tête. A côté de lui paroît une femme couronnée, que ses Armes & le Bonnet Electoral montrent être la Saxe. *Friedric* la couvre d'un bouclier orné de Branches de Palmier & d'Olivier, aussi bien que du Caducée de *Mercur*, pour désigner la déclaration que le Roi a faite qu'il ne prénoit la Saxe qu'en dépôt & comme un gage de la Paix; & qu'il y maintiendrait le commerce & le négoce. De la main droite le Héros tient la tête de *Méduse*, dont l'aspect pétrifie quelques soldats, ce qui représente l'extrémité, où toute l'Armée Saxonne s'est vue réduite par le Roi de Prusse, ayant été obligée de se rendre. Du pied gauche il foule un Sphinx, emblème de la découverte du grand mystère qui a donné lieu à l'invasion de la Saxe. La Légende est

EXARMATA NON HOSTILITER PRESSA
TOTO SAXONUM EXERCITU FRIDRICO
MAGNO

VICTAS MANUS DANTO
XV. OCT. MDCCCLVI

Le prix de cette Médaille en or est de 120 florins de Hollande, & en argent de f 7-10-0.

Haerlem. Jean Bosch, Libraire & Imprimeur de la Société des Sciences, se propose de publier incessamment le 3 Volume des Mémoires de cette Société. En attendant il a donné la troisième Partie du Tome II de son *Hollands Magazyn*. Il y a la même variété dans cette Partie que dans les précédentes,

dentes, & le choix des pièces qui la composent est fort bien fait. On y en trouve XVII; deux pour la Géographie, une pour les Antiquités, trois pour la Philosophie & les Arts, deux pour la Poësie, autant pour la Théologie, trois pour la Médecine la Chirurgie, la Botanique &c. deux pour le Droit, & deux pour l'Etat des Sciences. Les deux premières forment un Extrait suivi de la description d'Alep par Mr. Ruffel; les autres roulent toutes sur des sujets plus ou moins intéressans.

Le même Libraire vient de donner une nouvelle Edition du curieux *Voyage de J. Bucquoy aux Indes*, & des étranges Aventures qu'il y a eues, en un Vol. in-4. La première Edition de cet Ouvrage (Hollandois) étoit épuisée, & on s'est d'autant plus volontiers déterminé à en faire une nouvelle, que Mr. de Bucquoy a fourni des additions considérables & qui font presque le tiers du Volume.

Leyde. Het kort begrip en de zekere vastigheid der Apostolische Leere van Petrus, &c. door Bernhardinus de Moor, &c; by A. Kallawier, J. Hazebroek, en K. Delfos. 4. pp. 846. sans la Préface & l'Epître Dédicatoire. Ce sont XXXII Sermons de Mr. B. de Moor, Professeur en Théologie & Pasteur ici, sur le premier Chapitre de la 2^e Epître de S. Pierre. Il y a joint un Sermon sur 2 Pier. II. 1. & un autre sur Jean XXI: 15-17. Ce dernier a été prononcé pour l'installation d'un Pasteur.

Les gens de bon goût & les gens de bien
se

se réjouiront également d'apprendre que le quatrième Volume du *Philosophe Chrétien*, par Mr. Formey, paroît depuis peu. C'est Elie Luzac, qui l'a imprimé aussi bien que les précédens.

Rotterdam. Bebandelingen van de Leere der vyf Artykelen, door den eerwaerdigen Dr. DANIEL WHITBY in zyn leeven Deken en Opperste van het Zangkoor in de Hoofdkerke te Sarum. Eerste Bebandeling, van het leerstuk der verkiezinge &c. c. à d. Traité de la Doctrine des cinq Articles par DANIEL WHITBY, premier Traité où il s'agit de l'Election & de la Réprobation & du sens que ces mots ont dans l'Ecriture Sainte. Traduit de l'Anglois & opposé au Livre de Jean Owen, intitulé, Explication de l'Arminianisme avec une Préface relative aux Editeurs de ce Livre & aux Auteurs de l'Examen du projet de Tolérance. Chez G. van Royen & Jean Tiele. 1757. 8. pp. 118. On sera peut-être surpris de voir la Traduction d'un Livre fait il y a plus de quarante ans en Angleterre, sur des sujets traités mille & mille fois, & sur lesquels il semble que l'on ait dit tout ce qui peut se dire. Au lieu de se replonger dans les profondeurs de la Prédestination, ne vaudroit-il pas mieux avertir les Chrétiens que la pleine connoissance de ce Dogme & de quelques autres semblables, n'est pas absolument nécessaire pour le Salut, que ces articles sont du nombre de ceux à l'égard desquels il est à propos de ne vouloir pas être trop sage (c), & qu'il

(c) *Eccles. VII. 16.*

qu'il faut désormais se contenter de ce qui a été tant de fois dit & répété sur ces sujets. Dans un siècle où le déisme, l'incrédulité & l'irréligion font de si funestes progrès, les Théologiens ne devoient-ils pas consacrer leur tems & leurs travaux à défendre le Christianisme, à combattre les Libertins, à instruire les Chrétiens des vérités fondamentales de la Religion, à leur inspirer la piété & la vertu, & à les exhorter à se supporter & à se tolérer mutuellement dans les choses moins importantes? C'est le Traducteur lui-même qui fait ces réflexions, & il assure que convaincu de leur solidité, il ne demanderoit pas mieux que de garder le silence sur des controverses trop souvent & trop vivement agitées. Mais après tout quand on est attaqué il faut bien se défendre, & quelque éloignement qu'on ait pour les disputes, il y a des occasions où l'on ne peut pas se dispenser d'y prendre part. L'Anonyme croit que les Remontrans sont actuellement dans le cas. Il y a environ deux Ans que quelques Théologiens, qui n'ont pas trouvé à propos de se nommer, s'avisèrent de supposer qu'il y avoit un *Projet de Tolérance pour concilier la Doctrine arrêtée dans le Synode de Dordrecht en 1619 avec la Doctrine des Remontrans qui y fut condamnée*. Ce Projet, qui n'existoit que dans leur imagination, ils l'attaquèrent avec autant de vivacité que s'il eût été réel, dans un petit Ecrit intitulé, *Examen du Projet de Tolérance &c.* Cette Brochure, dont nous dimes un mot dans le tems, a été suivie de six autres, où les Remontrans sont violemment

ment maltraités. Non seulement leur doctrine y est représentée comme très dangereuse, mais eux mêmes, s'il faut en croire notre Anonyme, y sont décriés comme les plus méchans & les plus abominables de tous les Hommes. Ce n'est pas tout, les Examineurs du prétendu *Projet* viennent tout récemment encore de porter un nouveau coup aux Arminiens en faisant traduire en Hollandois un Ouvrage Anglois du Dr. Jean Owen, intitulé, *Explication de l'Arminianisme ou l'Arminianisme dévoilé*. Dans ce Livre le plus amer qui ait jamais été écrit contre les Remontrans, on les accuse d'être les ennemis de la Présence de Dieu & du mérite de JESUS CHRIST, on assure que leur sagesse est terrestre, sensuelle & diabolique, on les taxe même d'Athéisme &c. A cet Ecrit si virulent, les Remontrans ont cru devoir opposer un Ouvrage plus modéré, que le célèbre Dr. Whitby écrivit en leur faveur au commencement de ce siècle. La Brochure, dont nous avons donné le titre, en est la première Partie, & il nous paroît qu'elle est fort bien traduite. C'est-là tout ce que nous en dirons, car nous sommes très résolus de ne point entrer dans toute cette dispute. Mais l'équité veut que nous avertissions que la Préface du Traducteur annonce un Homme qui, s'il erre, erre au moins de bonne foi, & qui a de la sagesse & de la modération.

La Haye. Remarques sur le nouveau système de Fortification proposé par M. le Comte de Saxe, dans ses Mémoires sur l'Art de la Guerre, chez Pierre Gossé Junior Libraire de S. A. R.

R. 1757. grand 8. Ce petit Ouvrage de même forme, & si nous ne nous trompons pas de même stile que l'*Essai sur la Fortification* (d), auquel les gens du métier ont fait un accueil si favorable, ne sera sans doute pas moins goûté. M. le Maréchal de Saxe, si habile dans l'art de vaincre, s'est particulièrement attaché à perfectionner l'art de se défendre. Il a donné sur ce sujet des maximes nouvelles, il en a décrié que l'usage sembloit avoir confirmées, & de la combinaison de ses principes avec les règles qu'il a conservées, est résulté une méthode si supérieure, aux yeux de ce grand Homme, à la méthode ordinaire, qu'il n'a pas craint de dire qu'une forteresse construite selon cette méthode *dégoûteroit furieusement de l'envie qu'on a pour les sièges.* Des découvertes qui promettent de si grands effets, méritent certainement d'être approfondies. C'est le but de ces *Remarques.* L'Auteur y expose les principes du nouveau système, il en compare ensuite les avantages & les inconveniens, & s'il y trouve des difficultés essentielles, c'est avec toute la modestie convenable qu'il les propose. „ Com-
 „ me la nouveauté du sujet, dit-il en finis-
 „ sant, pourroit être cause qu'on n'eut pas
 „ toujours bien saisi les idées de Mr. le Ma-
 „ réchal, on s'en remet volontiers au juge-
 „ ment des connoisseurs, & l'on aura obte-
 „ nu le but qu'on s'est proposé, si ces obser-
 „ vations, quelles qu'elles soient, peuvent
 „ donner lieu à des recherches ultérieures,
 „ sur

(d) *Biblioth. des Sciences*, Tom. 5. pag. 249.

„ sur une matière qui intéresse la conser-
 „ vation des Etats & la sureté des Peu-
 „ ples ”. Nous avons vu bien des gens
 qui attribuoient cet ouvrage ainsi que l'*Es-
 sai* à quelque Officier des plus expérimentés,
 & nous soupçonnons qu'ils se trom-
 pent.

On a déjà fait connoître dans cette Bi-
 bliothèque les *Mémoires pour servir à l'His-
 toire des Tremblemens de Terre en général &
 de la Suisse, en particulier*; par M. BERTRAND
des Sociétés Roy. de Berlin & de Gottingue
&c. Le Sieur Goffe réimprime cet Ouvrage,
 mais augmenté de la moitié. Ce n'étoient
 d'abord que des observations; ici l'Auteur
 les accompagne de ce qu'une saine Physique
 peut fournir de plus judicieux pour en ren-
 dre raison. On n'a encore que des lumiè-
 res si imparfaites sur les causes des Trem-
 blemens de Terre, qu'il est bien à souhai-
 ter que sans prévention pour aucun systè-
 me, quelque bon esprit s'applique à les dé-
 brouiller.

Le même Libraire en société avec *Elie*
Luzac Libraire de Leyde, vient de donner
 une jolle Edition in-12. du *Magazin des En-
 fans, ou Dialogues entre une sage Gouvernante*
*& plusieurs de ses Elèves de la première dis-
 tinction &c.* par Mad. le Prince de Beaumont.
 Tome I & II. C'est un des meilleurs ouvra-
 ges que nous ayons en ce genre. Tout y
 est destiné à éclairer l'esprit & à former le
 cœur des enfans. On a tâché d'y faire pen-
 ser, parler, agir les jeunes gens d'une ma-
 nière assortie aux différens caractères. On

a son y insérer un Abregé de l'Histoire sainte , de la Fable & de la Géographie. L'agréable y accompagne l'utile. Peut-être y a-t-on laissé trop de merveilleux, trop de ces fous contes de Fées qui ne sont bons qu'à gêner l'imagination. Nous avons trouvé le premier Tome plus amusant que le second. Les jeunes interlocutrices y parlent d'un ton plus ingénu, & la sage Maitresse qui préside à leurs entretiens semble y amener ses leçons avec plus d'adresse. Mais aussi elle est plus instructive à mesure qu'elle avance, & nous espérons que Mad. de Beaumont, mieux encouragée qu'elle ne l'a été jusqu'ici, se hâtera de donner les Volumes suivans d'un Ouvrage, qui peut être est plus immédiatement nécessaire pour ceux qui enseignent que pour ceux qui sont enseignés. On ne peut s'empêcher de gémir, quand on voit à quel point est portée l'ignorance de la plupart des gouvernantes & des maitresses à qui l'éducation des Filles est confiée. Qu'enseigneroient des personnes qui ne savent rien?

C'est à Mad. de Beaumont qu'on est encore redevable des *Lettres de M. du Montier à la Marquise De *** sa Fille, avec les réponses*. On n'y voit pas seulement les plus beaux sentimens de reconnoissance, de docilité, de déférence d'une Fille envers sa Mère, on y trouve en même tems les leçons les plus épurées, les conseils les plus délicats d'une Mère pour diriger une Fille vertueuse dans ce qu'elle doit à un Epoux moins sage qu'elle, & pour la soutenir elle même contre les tentations qui l'environnent. au milieu du
grand

grand monde, dans les circonstances les plus épineuses. Mad. de Beaumont avoit publié ces Lettres dans son *Magasin Français*, imprimé à Londres où elle est établie. Un Libraire de Lyon a eu la prudence de les recueillir en un Volume, & elles ont été si bien reçues en France, qu'on a eu de voir l'imiter ici. C'est un in-8. de 260 pages. Si tous les Livres de cet ordre étoient composés avec autant de sagesse, nous inviterions nos Dames à en avoir toujours un sur leur toilette, à le lire & à en profiter.

Les *Lettres d'Aspasie traduites du Grec* & imprimées aussi in-8. à Amsterdam sans nom de Libraire, ne recevront pas de nous les mêmes éloges. Ecrites d'un stile plus brillant & dans un goût plus fin, mais beaucoup moins naturel que les précédentes, elles ne nous ont pas paru destinées à faire des Filles si vertueuses. Le commencement en impose. Tout y respire l'amour de la vérité & le goût de la vertu. Vers le milieu *Aspasie* qui peint les mœurs de Paris sous le nom d'Athènes, non contente d'avoir d'une main délicate crayonné le portrait des Beaux-Esprits, qui s'y distinguent, s'élève jusqu'à débiter une Philosophie qu'on ne peut guères entendre, encore moins goûter, à moins qu'on ne soit initié dans les ténébreux mystères du Spinosisme. Mais que cette Philosophie se soutient mal ! *Aspasie* se corrompt, parle le langage d'un cœur séduit, & finit par donner un indigne exemple. Peut-être est-ce finesse de la part de l'Auteur. Il aura voulu faire sentir le dan-

danger du Spinosisme, & que toute doctrine qui y tend, tend par cela même à favoriser les passions.

En annonçant la *Nouvelle Histoire de la Rochelle* nous avons oublié d'avertir qu'elle se trouve chez *Jean Schreuder & Pierre Mortier le jeune à Amsterdam.*

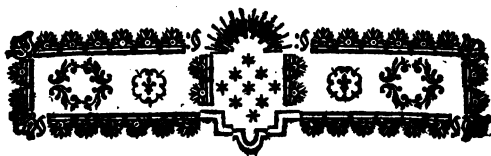


BIBLIOTHEQUE
DES
SCIENCES
ET DES
BEAUX ARTS.
POUR LES MOIS
DE
AVRIL, MAY, JUIN,
M D C C L V I I .
T O M E S E P T I E M E .
SECONDE PARTIE.



A L A H A Y E ,
Chez PIERRE GOSSE JUNIOR ,
Libraire de S. A. R.
M. DCC. LVII.





T A B L E

D E S

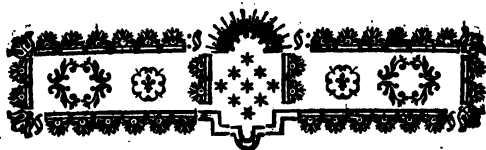
A R T I C L E S.

- I. **D**E la manœuvre des Vaisseaux
Éc; Par Mr. BOUGUER. Pag. 274.
- II. POLIERGE, ou mélange de Littérature
Éc de Poësie, par Mr. DE V.... 292.
- III. BIBLE HEBRAÏQUE avec des Notes
Critiques Éc une Version Latine
assortie à ces Notes Éc, par
le R. P. CHARLES FRANÇOIS HOU-
BIGANT. 308.
- IV. HISTOIRE naturelle, générale Éc
particulière, avec la Description
du Cabinet Cabinet du Roi Éc. . . 328.
- V. HISTOIRE de la Ville de la Rochelle
Éc du pays d'Aulnis Éc, par Mr.
ARCERE. 349.
- VI. LETTRE sur le Déisme, par Mr.
SALCHLI. 363.
- VII. CORRECTIF au XIII Article du Tri-
mestre précédent de cette Bibliothè-
que, touchant le fameux Rousseau. 385.
- VIII. H-

TABLE DES ARTICLES.

VIII. HISTOIRE de France &c, par Mr. l'Abbé Velly.	389.
IX. DICTIONNAIRE portatif de la Bible &c, par A. DU LIGNON.	406.
X. VOYAGES de Mrs. VAN DER NYEN- BURG & J. HEYMAN &c, par Mr. JEAN GUILLAUME HEYMAN.	413.
XI. RECUEIL de dictions Attiques de THOMAS &c.	419.
XII. MANDEMENT de Mr. l'Evêque de Soissons &c.	423.
XIII. LETTRE à une Dame sur le Li- vre de Made. Rowe intitulé, l'A- mitié après la mort &c.	432.
XIV. DES PRINCIPES DES NEGOCIATIONS &c, par Mr. l'Abbé DE MABLY.	445.
XV. LE PIRRHONISME de l'Eglise Ro- maine &c.	461.
XVI. LE TRIOMPHE DE L'EVIDENCE, par Mr. Formey.	472.
XVII. NOUVELLES LITTERAIRES.	491.





BIBLIOTHEQUE

DES

SCIENCES

ET DES

BEAUX ARTS.

POUR LES MOIS

DE

AVRIL, MAY, JUIN,

M D C C L V I I.



ARTICLE PREMIER.

DE LA MANOEUVRE DES VAISSEAUX,
ou, Traité de Mécanique & de
Dynamique, dans lequel on réduit à
des solutions très simples les pro-
blèmes de Marine les plus diffi-
ciles, qui ont pour objet le mouve-
ment du navire. Par Mr. BOUGUER,
Tome VII. Part. II. A de

de l'Académie Royale des Sciences,
de la Société Royale de Londres,
Honoraire de l'Académie de Marine,
ci-devant Hydrographe du Roi
au port du Croisic & au Havre de
Grace. A Paris, chez H. L. Guerin
& L. F. de la Tour, rue St. Jacques
à St. Thomas d'Aquin. M. DCC. LVII. avec approbation &
& privilège du Roi. Vol. in-4.
d'environ 520 pages avec 15 planches.



Un nouvel ouvrage du célèbre Mr. BOUGUER est précédé d'une Préface, qui outre les autres choses curieuses qu'elle contient, est destinée à comparer la Marine des Anciens avec celle des Modernes. Il nous paroît que l'Auteur a saisi l'unique & vraie manière de décider la question & de ne pas la rendre interminable, comme y ont presque réussi quelques Auteurs. Quelques-uns nous ont parlé de la grandeur énorme de plusieurs vaisseaux anciens, sans faire attention que *Tite-Live* & *Plutarque* ne doutoient pas qu'on ne les eut plutôt construits par ostentation & pour tenir lieu de palais d'une espèce singulière, que pour en tirer quelque service sur mer. On peut soupçonner en effet que

que ces vaisseaux n'étoient que des palais bâtis sur pilotis proche du rivage, & qu'on ne leur avoit donné tout au plus la forme de navire que par en-haut. D'autres Auteurs n'ont sans doute accordé la supériorité à la Marine des Anciens, que par pur caprice: ils ont dit que les connoissances pratiques qu'on avoit anciennement, étoient peut-être tombées dans l'oubli. Mais quelle preuve en a-t-on? S'il est permis de faire des suppositions absolument arbitraires, il n'y a rien qu'on ne puisse se flatter de rendre problématique. Mr. BOUGUER tient une conduite toute différente, il cherche dans les monumens anciens la promtitude avec laquelle on faisoit certains trajets, & il trouve que nous parcourons les mêmes espaces avec environ deux fois plus de vitesse.

Les navires anciens manquoient de voilure; ils n'avoient qu'un seul mât, auquel on appliquoit, il est vrai, différens appareils de voile, selon les saisons pendant lesquelles on navigoit; mais la surface frappée par le vent n'étoit jamais assez grande, ni capable de procurer les mouvemens de rotation ou d'évolution dont on avoit besoin. Le plus grand appareil de voiles est indiqué sous le nom d'*Artémon* dans les Actes des Apôtres. Cette voile nous l'avons changée de place, nous l'avons transportée vers la poupe, en la rendant une de nos plus petites; elle se contre-balance

avec celles de la proue, & toutes ensemble servent à fixer le navire dans la situation qu'on veut, ou à le faire passer d'une route à une autre, lorsqu'on juge à propos de troubler l'équilibre qu'elles forment de part & d'autre de son centre de gravité. Les découvertes se font successivement selon un certain ordre; & il a fallu que celle de la Bouffole précédât la perfection de la manœuvre, de même que celle de l'art du Pilote. Possédant la Bouffole, on s'éloigna des côtes avec plus de hardiesse; on osa traverser dans toutes les saisons les mers orageuses, & on fit de très longs trajets. Il devint donc nécessaire de se munir de beaucoup de provisions; il fallut rendre en même tems les navires plus grands & plus solides, & on ne craignit point ensuite de multiplier les voiles en se conformant à quelques exemples grossiers qu'on en avoit déjà.

Les guerres trop fréquentes entre les nations maritimes ont encore contribué beaucoup à perfectionner l'architecture navale de même que la manœuvre. On a senti combien le conseil de *Thémistocle* étoit d'une bonne politique; on s'y est conformé & on ne s'y est pas borné. Le poids de l'artillerie placée vers le haut du navire, a obligé de varier les formes de la carène & de choisir entre les différentes figures. Toutes les côtes de l'Europe, de même que celles des Indes, ont retenti du bruit du ca-

non , & on n'a pas tardé à s'apercevoir que le sort d'un combat naval , & de l'empire même de la mer , ne dépend pas plus de la bonté des vaisseaux , de la légèreté avec laquelle ils marchent , de la facilité avec laquelle ils tournent dans tous les sens , que de l'habileté du Marin à tirer parti de tous ces avantages.

Ce n'est cependant que vers la fin de l'autre siècle qu'on crut pouvoir assujétir à des règles certaines la manœuvre des vaisseaux , ou cette partie de l'art du Navigateur qui appartient toute entière à la Mécanique ou à la Dynamique. Le P. *Paradies*, Mr. le Chevalier *Renau*, le P. *Hofle*, Mr. *Hugbuens*, Mr. *Jean Bernoulli*, &c, y ont travaillé : mais pour juger du succès de leurs recherches , il suffit de considérer ce que fit Mr. *Bernoulli* dans l'essai qu'il publia en 1714. Il compara la carène des vaisseaux à des figures qui n'y étoient pas assez conformes ; il suposa toujours outre cela que la vitesse du fillage étoit comme insensible par rapport à celle du vent ; ce qui devoit rendre toutes ses solutions ou fausses , ou insuffisantes , puisque le navire prend au moins le tiers ou le quart de la vitesse du vent ; il négligea trop la dérive ou l'obliquité de la route à l'égard de la quille , & enfin il ne considéra jamais qu'une seule voile , quoique les vaisseaux en aient toujours plusieurs , & que ce soit à cette pluralité qu'est attachée la supériorité de la

Marine moderne. Ainsi on voit les difficultés que M. BOUGUER s'est trouvé obligé de surmonter ; on voit combien il a eu de nouveaux problèmes à résoudre, pour traiter son sujet dans toute son étendue & ne pas en écarter les circonstances essentielles.

Il n'a pas été possible à M. BOUGUER, après cela, de prendre pour modèle dans ce nouvel ouvrage la plupart des Traités faits sur l'autre partie de la science du Navigateur, le livre en particulier qu'il publia sur le Pilotage en 1753. Il n'a pu dans la rencontre présente composer un livre purement élémentaire, puisqu'il s'agissoit pour lui non seulement d'éclairer les pratiques de la manœuvre, mais d'exposer en même tems les moyens qu'il avoit employés pour découvrir les nouvelles règles qu'il propose. Il a comme fondu deux ouvrages en un seul ; l'un qu'il s'est attaché à mettre à la portée du commun des Marins, l'autre qui demande qu'on soit initié dans les méditations géométriques. Tout ce qu'il a fait de plus en faveur des premiers Lecteurs, ça été d'entrer pour eux dans un grand détail, de leur donner des raisons palpables & physiques, & de rejeter à la fin de chaque Section ou même de chaque Chapitre, les calculs algébriques, dans lesquels il a été obligé de s'engager, mais que les Marins peu instruits n'auront qu'à passer, en s'en

tenant

tenant pour avertis , à la vue seule des caractères analytiques.

Le premier Livre est comme une introduction aux deux autres, en même tems qu'on peut le regarder comme des Elémens de Méchanique & de Dynamique, pour l'usage de la Marine. Le savant Auteur a eu raison de joindre la Dynamique à la Méchanique, puisque la plupart des machines sont destinées à se mouvoir, & que les navires prennent une très grande vitesse. Il semble que les Méchaniciens, qui nous donnent des Traités de Méchanique, aient quelque dessein d'imiter les Machinistes qui travaillent au mouvement perpétuel. Ces derniers construisent des machines qui sont toujours, disent-ils, toutes prêtes à se mouvoir, mais qui sont absolument immobiles. De même, dans la plupart des Traités de Méchanique, on ne s'occupe guères que de l'équilibre produit par la seule tendance au mouvement; au-lieu que Mr. BOUGUER, pour nous donner des Elémens de Dynamique qui nous manquoient, traite, dans la seconde Section de son premier Livre, de l'équilibre des corps qui sont en mouvement, & dans la troisième Section il examine l'action des corps fluides.

Tout ce premier Livre est rempli de choses très-intéressantes. La seconde Section commence par la distinction qu'il faut mettre entre l'inertie & la pesanteur. On peut

suspendre l'action de cette dernière force, en faisant flotter le grave sur une eau tranquille, ou en le faisant glisser sur un plan parfaitement horizontal & poli. Mais l'inertie se fera toujours sentir, lorsqu'on voudra changer l'état du corps, lui donner du mouvement, ou lui en faire perdre. On en fera même l'épreuve, si on travaille à faire tomber le corps avec plus de vitesse qu'il n'en prend, lorsqu'il n'est pas soutenu, & qu'il se précipite par l'action libre de sa pesanteur. Il commence à tomber, & comme il n'a pas encore acquis beaucoup de vitesse, on a le tems d'appliquer la main sur sa partie supérieure, & on peut le pousser vers le bas : on n'a pas alors contre soi la pesanteur du grave, puisqu'au contraire on en est aidé ; c'est elle qui cause la chute. Cependant on ressent de la résistance, & une résistance considérable, si le corps a une très-grande masse, & qu'on travaille à lui communiquer une grande vitesse. Forte preuve que l'inertie est très-différente de la pesanteur, & qu'elle dépend de deux chefs : 1. de la masse du corps, 2. du changement qu'on produit dans sa vitesse.

Ces explications, & plusieurs autres, mettent les Lecteurs en état de résoudre plusieurs problèmes très-propres à les exercer, & très-capables de piquer la curiosité. Ils détermineront aisément la vitesse que doivent prendre les corps qui agissent
les

les uns contre les autres , par des palans ou par des leviers : ceux qui s'exercent sur des tambours de différens diamètres, dont on ne peut négliger la pésanteur. Ils découvriront la vitesse avec laquelle doivent tourner les tympanes dans lesquels on fait marcher des hommes, & ils marqueront avec la même facilité l'effet produit par des hommes sur le Cabestan. Toutes ces machines sont très connues, & cependant personne ne s'étoit encore avisé de se proposer les problèmes que nous venons d'indiquer, & plusieurs autres, dont nous nous dispenserons de parler, quoiqu'ils ne soient pas moins utiles.

Au surplus M. BOUGUER se sert dans toutes ces recherches de principes simples, naturels & lumineux, & il n'a garde d'avoir recours au principe de la *conservation des forces vives*, qu'il ne regarde pas comme un vrai principe, mais simplement comme une conséquence hypothétique & géométrique des loix du mouvement. Il avoit fait usage, dès 1728, de la même méthode, & dans le fonds elle ne diffère pas de celle dont on parle d'une manière si avantageuse dans l'*Encyclopédie*, au mot *Dynamique*. Mr. Jean Bernoulli prétendoit que lorsqu'un corps en frappe plusieurs autres tout à la fois, il n'étoit pas possible de découvrir le résultat du choc, à moins qu'on ne se servît *des forces vives*. Mais M. BOUGUER résolut le problème sans co

secours, & il nous fait remarquer que si la prétention de Mr. *Bernoulli* eut eu quelque fondement, le Géomètre se fut trouvé également dans l'impossibilité de justifier la bonté de son principe, ou de faire voir qu'il s'accordoit avec les loix de la communication des mouvemens. Ce qui étoit encore plus étrange, Mr. *Bernoulli* étoit obligé de supposer que les corps qu'il considéroit étoient parfaitement élastiques, quoiqu'on n'en connoisse point de tels. Ainsi la règle ou le principe de Dynamique, qu'employoit alors cet illustre Mathématicien, & qu'il mettoit au nombre des loix primitives de la nature, n'étoit applicable qu'à un cas chimérique, auquel la nature même a donné l'exclusion.

La troisième Section du premier Livre insiste sur l'action des corps fluides, tant par leur choc que par leur pression. Ces recherches conduisent naturellement l'Auteur à un long & important examen des balancemens du navire dans le sens de sa largeur, & dans celui de sa longueur, balancemens ou oscillations qu'on nomme *roulis & tangage*. Il cherche ensuite quel est le lieu géométrique de tous les points, dans lesquels on peut distribuer un poids, sans courir risque d'altérer en rien la régularité de ses oscillations, ou de rendre leur durée plus longue ou plus courte. Il trouve que ce lieu est une ellipse, mais qu'il devient un cercle, lorsque le poids est peu considérable

rable par raport à celui de tout le vaisseau.
 Ces lieux exactement circulaires ont tous
 pour centre un point qui est précisément
 au dessous du centre de gravité du navire,
 d'une quantité égale à la moitié de la
 longueur du pendule, qui s'accorde dans
 ses vibrations avec les balancemens du
 roulis & du tangage.

Ainsi, lorsque chaque balancement du
 roulis est de 4 secondes, ce qui répond à
 un pendule d'environ 49 pieds, le centre
 des cercles, sur la circonférence desquels on
 a la liberté de transporter un poids sans
 produire le moindre changement dans la
 durée des oscillations, est 24 & un demi
 pieds au dessous du centre de gravité du
 navire. La circonférence de chaque cer-
 cle a la propriété de conserver l'isochronis-
 me; mais si on transporte le poids sur la
 circonférence d'un cercle intérieur, les
 oscillations deviendront plus promptes; &
 ce sera tout le contraire, si on porte le
 corps sur un cercle extérieur.

Un Navigateur, instruit des remarques
 qu'on a vues, sera bien plus en état de
 régler la distribution de toutes les parties
 pesantes de la charge de son vaisseau. Il
 pourra remédier aux excès du roulis & du
 tangage, & il sera maître non seulement
 de modifier la promptitude des oscilla-
 tions, mais de mettre aussi des bornes à
 leur étendue; car Mr. BOUGUER n'examine
 pas moins cette particularité que l'autre.

Entre

Entre ces recherches, on en remarquera aussi qui seront très propres à perfectionner l'architecture navale. On pense ordinairement qu'il est nécessaire que les solidités de la proue & de la poupe soient sensiblement égales: on prend pour la proue toute la partie de la Carène qui est en avant de l'endroit le plus gros; pendant que toute la partie qui est vers l'arrière, est au contraire réputée la poupe; & on veut donc qu'il y ait égalité entre leurs solidités; c'est ce que les Constructeurs nomment *balancement*, & ce qu'ils tâchent d'observer avec une attention superstitieuse.

Mais cette règle ne se trouve pas justifiée par les calculs de M. BOUGUER. L'habile Académicien fait voir que, si on termine la poupe par un plan vertical, & la proue par l'arrête que forment deux plans verticaux, qui en se rencontrant font un angle très aigu, la durée de chaque oscillation, dans le sens de la longueur du navire, sera encore sensiblement la même que si le navire avoit partout les mêmes largeurs, depuis une extrémité jusqu'à l'autre, ou qu'il eut exactement la figure d'un parallépipède rectangle. Cependant on ne peut concevoir, en fait d'architecture navale, deux figures plus différentes. La première seroit irrégulière; il n'y auroit aucune égalité entre ses deux extrémités, & malgré cela son tangage ne se-
roit

roit pas plus rude que dans l'autre bâtiment. Ce n'est pas la même chose lorsqu'on fait quelque diminution à la proue ou à la poupe, non pas par les côtés, mais en dessous. Alors les vibrations deviennent plus vives, & leur étendue devient aussi plus grande. L'eau a plus de prise en frappant la proue & la poupe par dessous, & lorsqu'elles retombent, elles ne sont pas si-tôt arrêtées par la rencontre de l'eau; elles ne retrouvent pas si promptement le soutien dont elles ont besoin, & par conséquent elles doivent se plonger davantage.

Mr. BOUVIER fait, en traitant ce problème, une remarque qui nous paroît trop importante, pour que nous la laissions échapper. Les Mécaniciens ont beaucoup plus à craindre de se tromper, que les Géomètres, en examinant les conditions à remplir dans les difficultés qu'ils travaillent à résoudre. Si ceux-ci font quelque fausse supposition, ils en seront avertis par leur calcul, ils trouveront des racines fausses ou imaginaires, & la supposition mal faite les conduira à quelque contradiction visible. Mais lorsqu'un Mécanicien se trompe dans les conditions de son problème, ou qu'il met quelque incompatibilité physique entre ses *données*, il se trompera dans sa solution, & son calcul ne lui fera pas ordinairement reconnoître son erreur.

Il s'agit des mouvemens d'évolution ou de rotation du navire dans le *second Livre* auquel nous passons. Plusieurs Géomètres avoient trouvé que le gouvernail devoit faire un angle de $54^{\circ} 44'$ avec le prolongement de la quille. On n'a point déferé à cette détermination dans la pratique, & Mr. Bouguer ne desapprouve pas tout à fait cette négligence apparente : il voudroit seulement qu'au-lieu de diminuer l'angle jusqu'à 30 degrés, comme on le fait ordinairement, on le rendît d'environ 45. On doit attribuer cette différence d'avis à l'attention que Mr. Bouguer donne de plus à la diversité des directions avec lesquelles l'eau frappe le gouvernail en-haut & en-bas. La direction en-bas est exactement parallèle à la quille ; l'eau glisse le long de cette pièce de bois, & rien ne l'écarte de sa direction. En-haut ce n'est pas la même chose ; la carène y a des largeurs considérables ; & lorsque l'eau vient avec vitesse remplir l'espace de vuide que le navire laisse derrière lui, elle prend pour direction la courbure même des flancs ou des côtés de la poupe. Ainsi le problème, dans lequel on se propose de déterminer la situation la plus avantageuse du gouvernail, est plus difficile qu'on ne pensoit ; il faut y avoir égard à la diversité de directions, avec laquelle chaque point est frappé.

On ne trouvera pas moins de recherches

ches nouvelles dans l'examen que Mr. BOUGUER fait de l'usage des voiles pour faire tourner le vaisseau. Tous nos Lecteurs sçavent que les voiles servent non seulement à imprimer de la vitesse au navire dans le fillage, mais qu'elles suppléent aussi très-souvent au gouvernail. On dit que le navire vient au *lof* lorsqu'il présente davantage sa proue vers le vent, & il *arrive* au contraire lorsqu'il tourne dans l'autre sens. Ces mouvemens sont produits par les voiles de la poupe ou de la proue, & on s'en sert à peu près comme des poids dans une balance qu'on veut faire trébucher vers un côté ou vers l'autre. Mr. BOUGUER insiste beaucoup sur toutes ces choses, de même que sur la manière de *revirer vent devant* & *vent arrière*. Il ne laisse rien d'obscur dans ses explications, & il nous paroît toujours qu'il a en vue deux espèces de Lecteurs: ceux qui veulent devenir bons Marins; & les Géomètres, qui cherchent avec empressement des applications de la Géométrie & de la Méchanique.

Le navire étant poussé par le gouvernail ou par une voile, tourne sur un point qui est situé à une certaine distance de l'autre côté du centre de gravité. Si on prend exactement le milieu entre ces deux points ou centres, celui de gravité & celui de rotation, on aura le point où on peut ajouter avec avantage un nouveau poids à la charge; car la facilité du vaisseau

seau à tourner augmentera. Qu'on imagine après cela une infinité de cercles concentriques, qui ayent pour centre le point de milieu, on favorisera encore le mouvement de rotation, pourvû qu'on ne mette pas le nouveau poids sur un cercle trop grand; car l'addition nuiroit ensuite au mouvement de rotation. Ces deux différens cas ont pour limite commune le cercle moyen, qui a pour diamètre la distance du centre de gravité au centre de rotation, ou qui passe par ces deux points. Nous n'avons que faire d'avertir nos Lecteurs que les cercles, dont il s'agit ici, sont dans un plan horizontal.

Si au lieu d'ajouter un nouveau poids à la charge du navire, on veut au contraire le supprimer, il faudra, par la raison des contraires, le prendre le plus qu'il sera possible sur la circonférence d'un cercle extérieur. On ne produira aucun effet, si on le prend sur le cercle moyen, qui passe par le centre de gravité & le centre de rotation, & on rendra le navire moins prompt à obéir, si on enlève le poids de l'intérieur de ce cercle. On peut, étant instruit par ces règles, favoriser l'action de quelle voile on veut, & il doit en résulter plusieurs avantages considérables pour la manœuvre.

Le *troisième Livre*, dans lequel on explique la manière de disposer les voiles pour faire une route, est encore plus plein
de

de choses; mais peut-être est-il par cette même raison moins susceptible d'extrait. M. BOUGUER l'a divisé en trois Sections. Dans la première il s'agit de recherches générales & de la solution des problèmes de manœuvre pour les navires dont on peut négliger la dérive & qui n'ont qu'une voile. Il s'agit dans la seconde Section des navires sujets à la dérive & qui n'ont qu'une voile, & enfin la difficulté est considérée toute entière dans la troisième Section: les navires y ont de la dérive & plusieurs voiles.

On remarquera qu'il se présente dans chaque Section trois problèmes principaux, ou trois *maximum* à déterminer. La route étant donnée, de même que la direction du vent, on veut trouver la disposition la plus avantageuse du navire & de la voile. C'est le sujet du premier problème, qui est d'un usage continuel dans la navigation. Dans le second problème la route n'est pas donnée, & on veut choisir entre toutes les routes celle qui procure au vaisseau la plus grande de toutes les vitesses. La route n'est point encore donnée dans le troisième problème, & il s'agit de même que dans le précédent, de la combinaison de deux *maximum*. On veut cingler le plus vite qu'il est possible selon une certaine direction différente de la route. Ce dernier problème n'est pas moins important que les autres. Il est d'usage,

lorsqu'on veut s'éloigner d'une côte , ou de toute ligne droite donnée de position. Il sert aussi lorsqu'on veut gagner au vent le plus qu'il est possible ; & c'est-là un de ses cas particuliers.

M. BOUGUER résout ces trois problèmes dans les hypothèses indiquées, en supposant toujours, comme cela est nécessaire, que la vitesse du fillage est comparable à celle du vent. On avoit négligé jusqu'à présent cette attention, & on ne considéroit pas que les pavillons & les girouettes ne peuvent pas marquer la direction réelle du vent, puisqu'elle est presque continuellement altérée par le mouvement du navire. Le Navigateur est trompé en mer par la vitesse de son fillage, de même que le Sectateur de *Ptolomée* l'est, au sujet du système du monde, par le transport de la terre autour de l'écliptique. Ce dernier attribue au ciel son propre mouvement, & le Pilote trompé par des apparences semblables, attribue les mouvemens de son vaisseau à tous les corps qui l'environnent, & au vent même qui prend pour lui une direction qu'il n'a pas. Mr. BOUGUER enseigne plusieurs moyens de découvrir la vraie direction du vent, & c'est-là comme un préliminaire qui n'est pas moins utile, lorsqu'on navige dans un navire sujet à la dérive, que lorsqu'on navige dans un bâtiment qui est muni de plusieurs voiles.

Nous

Nous avons déjà dit qu'on suppose dans la première Section que les vaisseaux sont exemts de dérive ; cette supposition est souvent permise ; un navire est environ quatre fois plus long que large ; outre cela la forme conoidale ou tranchante de la proue rend l'impulsion de l'eau souvent 5 à 6 fois moindre, que si la proue étoit terminée par un plan vertical. C'est donc sensiblement la même chose que si le navire avoit 25 ou 30 fois plus de longueur que de largeur ; & dans cet état , il doit avoir sensiblement plusieurs des propriétés des navires exemts de dérive ; car la grande résistance de l'eau contre le flanc de la carène, doit empêcher le navire de se jeter de côté par rapport à la direction de sa quille. Les vaisseaux ont plusieurs voiles : mais il a fallu aussi les considérer lorsqu'ils n'en ont qu'une. On en cargue quelquefois plusieurs ; & d'ailleurs dans les routes trèsobliques, le vent les frappe toutes sans qu'elles puissent s'embarasser ou se couvrir les unes les autres ; & c'est alors précisément le même cas pour les solutions des problêmes, que si le navire n'en avoit qu'une.

Il faut que les Lecteurs voyent toutes ces choses dans le livre même. Ils trouveront des tables à la fin de tout l'ouvrage, qui permettront aux Marins de se conformer aux nouvelles règles, & ils ne feront point obligés de se jeter dans les su-

putations difficiles & pénibles, auxquelles il a fallu que M. BOUGUER se livrât. On peut par ce moyen recueillir le fruit du travail de cet habile homme, sans en éprouver les épines. Nous ne parlons point des expédiens qu'il a fallu qu'il imaginât; des tours ou adresses de calculs qu'il a employés. Tout l'ouvrage nous a paru très-méthodique, malgré la double attention que M. BOUGUER a été obligé d'avoir en voulant satisfaire, comme nous l'avons déjà dit, deux espèces différentes de Lecteurs. Les Libraires n'ont aussi de leur côté rien négligé, pour nous procurer un livre parfaitement bien imprimé.



ARTICLE SECOND.

POLIERGIE, ou Mélange de Littérature & de Poësie par M. DE V***.
A Amsterdam chez Arkstée & Merkus
 1757. in 8. pagg. 323.

Falloit-il un titre grec pour distinguer ce Recueil entre tant d'autres de même genre, & pour lui attirer l'attention du Public? L'Auteur l'a cru sans doute; nous en ignorons les raisons, & ce n'est pas la peine de les rechercher. Aussi peu ferons nous

nous d'efforts pour dévoiler le mystère qui donne aux presses d'Amsterdam un ouvrage incontestablement né à Paris. C'est aujourd'hui la mode d'en imposer de la sorte, c'est le bon ton entre certains Ecrivains de déguiser jusqu'aux annonces de leurs Livres ; & bien souvent l'enseigne qu'ils y mettent avertit du goût & des vûes de leurs compositions. Qu'on ne s'y trompe pourtant pas. La *Poliergie* n'est point un de ces Ecrits licencieux, dont Paris inonde actuellement toute l'Europe. On y respecte la Religion, on y inspire des sentimens vertueux. L'Auteur a de l'esprit, de la décence, de la délicatesse. Son style est clair, élégant, & quand il le faut, élevé. Il instruit, il plait, rien ne devoit le faire rougir de mettre son nom à la tête de ce mélange. C'est en lui pure modestie de ne l'avoir pas fait.

Pour justifier le jugement que nous en portons, nous voudrions pouvoir copier ici tout entier l'essai *sur le goût*, qu'on trouve à l'entrée de cet ouvrage. Sans être profond & détaillé, sans présenter même rien de singulier ni de neuf, ce morceau intéresse par sa clarté & par sa simplicité élégante. Si nous ne nous trompons pas, on y trouvera plus d'ouverture sur ce qui en fait le sujet, que dans un grand nombre de Traités où l'on s'est donné une peine infinie pour y répandre du jour.

Le but de l'Auteur est d'examiner ce
 B 3 qu'on

qu'on a dit que *le goût est une espèce de sens dont la beauté est l'objet*. Il convient que ceux qui se sont énoncés ainsi ont eu du goût une idée juste, mais il croit qu'ils n'en ont eu qu'une idée confuse & qu'ils l'ont mal exprimée.

Pour s'en convaincre, il faut avant tout définir en quoi consiste le beau, matière riche, mais sur laquelle il est aisé de prendre le change, parceque s'il est des beautés réelles, il en est aussi d'arbitraires & d'imaginaires, qui ne sont susceptibles d'aucunes règles, qui dépendent uniquement du caprice, de la disposition des organes, ou de quelque idée accessoire qui en impose sur les qualités de l'objet qui l'a fait naître.

„ La beauté réelle, dit l'Anonyme,
 „ consiste en général dans la perfection,
 „ ou plutôt la beauté est la perfection el-
 „ le même considérée sous une autre re-
 „ lation. Ce qui fait la perfection d'une
 „ chose par rapport à sa fin, est en même
 „ tems sa beauté relativement à l'impres-
 „ sion agréable qu'elle peut faire sur nous.
 „ On appelle les choses bonnes, en égard
 „ à leur utilité; on les appelle belles par
 „ rapport au plaisir qu'elles peuvent don-
 „ ner à celui qui les apperçoit . . . Ain-
 „ si la beauté est une disposition des cho-
 „ ses en vertu de laquelle elles plaisent
 „ généralement aux gens éclairés & po-
 „ lis . . . On les appelle gens de goût; le
 „ goût

„ goût donc ne peut-être que cette finesse
 „ de discernement qui nous fait aperce-
 „ voir la beauté; & en démêler les di-
 „ verses nuances dans tous les objets où
 „ elle se trouve.

Mais comment cela se fait-il? Quel est le mécanisme du goût? D'où viennent ses différences? L'Auteur distingue trois degrés principaux dans la manière d'apercevoir le beau dans les choses qui en sont susceptibles.

1. Quelquesfois les traits en sont si sensibles & si marqués, qu'on les aperçoit clairement chacun à part, desorte qu'ayant une idée distincte de cette beauté particulière, on se trouve en état de l'exprimer & de dire aux autres ce qui plaît dans la chose qu'on trouve belle. Par exemple la belle ordonnance d'un tableau, la correction du dessein, l'éclat & la fidélité du coloris, la force de l'expression sont tout autant de marques auxquelles on reconnoit sa beauté.

2. Mais il est mille beautés d'un genre plus délicat, dont les traits fins & déliés ne se distinguent pas si aisément. Ils sont tous ensemble une vive impression. On sent la beauté qu'ils annoncent; mais on se trouve impuissant à en bien démêler les caractères, on ne sauroit presque la décrire, ou même on ne le peut point du tout. Cela se sent mieux, dit-on, qu'on ne peut l'exprimer. Un connoisseur vous décrira

exactement les beautés d'un tableau en vous faisant remarquer la correction du dessein, & la perfection de l'ordonnance qui l'y frappent; mais s'il veut vous faire observer les graces ou l'expression des figures, les termes peut-être lui manqueront, vous verrez qu'il sent beaucoup plus qu'il ne dit. Combien de fois ne s'explique-t-on pas aisément sur les traits qui charment dans un beau visage, sans pouvoir exprimer ce qui plait dans la physionomie, ce qui y frappe? Cette netteté, cette distinction, & pour ainsi dire, cette grossier des traits qui constituent la beauté, varient à l'infini. Plus le goût est fin, mieux on les discerne, & ce qu'il y a d'heureux, cette finesse du discernement est naturellement accompagnée d'un sentiment vif, qui fait goûter à l'ame un plaisir délicieux, lorsqu'elle apperçoit des beautés peu communes. „ Le même feu, la même délicatesse dans l'organisation (*du corps*) „ & dans les dispositions de l'ame qui y „ répondent, produisent d'ordinaire la finesse du discernement, la vivacité & la „ délicatesse du sentiment ”.

3. Ajoutons-le néanmoins avec l'Auteur; il est des cas où une chose plait sans qu'on puisse dire pourquoi. Le verd naissant, par exemple, ou le bleu céleste, l'emportent en beauté à mes yeux sur les autres couleurs; d'où vient? C'est mon goût, dirai-je; mais que signifient ces mots? On voit assez que dans cette façon de parler,

ler, le goût n'est plus cette faculté qui fait le beau. Ce terme s'y prend dans un sens absolu. Il signifie ma manière de sentir, la disposition de mes organes, l'impression que l'objet fait sur moi. En ce sens on ne peut pas dire que j'ai le goût bon ou mauvais; il n'est tel que par sa conformité ou son opposition au goût des gens éclairés & polis; tout ce qu'on peut dire c'est qu'il est singulier.

Recueillons nous un moment sur cette théorie du goût. Elle nous paroît d'une simplicité admirable. Tout s'y réduit à ceci. Il y a dans tous les objets que nous appercevons, des traits de perfection plus ou moins nombreux & plus ou moins marqués. Il y a de même naturellement dans la conformation des organes de notre corps, & dans les dispositions des facultés de notre ame, une aptitude, une capacité plus ou moins grande à recevoir l'impression de ces traits. Plus cette impression vive & distincte cause de plaisir, & plus les objets qui la produisent paroissent beaux. Ceux d'entre ces objets, dont la perfection est extrêmement remarquable & frappante, sont du goût de tout le monde, tout le monde les trouve beaux. Ceux dont les traits de perfection ne se distinguent les uns des autres qu'avec peine, ne donnent un plaisir proportionné au degré de leur perfection, qu'aux gens qui ont les organes les mieux constitués & le discernement le plus fin,

aux gens de goût. Ceux enfin dont les traits de beauté qui agissent sur le sentiment sont si déliés & si compliqués, qu'il faut une finesse d'organes & une sagacité peu commune pour y démêler ce qui est capable de donner si constamment du plaisir à l'ame, ne peuvent paroître aussi beaux qu'ils le sont qu'aux gens du goût le plus exquis & le plus relevé.

Ainsi „ la différence qu'il y a entre un „ homme judicieux & un homme de „ goût ne vient peut-être que du sentiment”. Le premier moins remué, moins affecté par les objets que le second, étudie, saisit, aime la vérité considérée en elle-même. Le second plus sensible, plus vivement ébranlé par certains objets, s'applique aussi davantage à démêler ce qui les rend capables de faire sur lui une impression agréable ; il a le sentiment plus délicat, & le discernement proportionné au sentiment ; plus de plaisir par conséquent, & par cela même plus de facilité & de vivacité dans la perception du beau.

De-là s'explique sans peine la diversité des goûts, & ce qui paroît plus difficile, quoique très commun, la singularité du goût exquis de certaines personnes pour tels ou tels objets, pendant qu'elles ne montrent d'ailleurs que de l'insensibilité pour d'autres, & à parler en général, elles n'ayent ni du génie, ni de l'esprit. Quoique l'Auteur ne touche pas à ces détails, on

on en apperçoit fans peine les raisons dans son système. La constitution naturelle des organes en fournit la principale clé. Tel est né avec l'oreille juste, qui ne l'a pas si fine ou qui a le coup d'œil mal assuré. Tel autre est désagréablement ébranlé par des sons & des accords, dont l'harmonie flatte au contraire un troisième. Si vous ajoutez à cela l'éducation, la réflexion, l'étude & la pratique de l'art pour lequel on a les organes le mieux disposés, vous n'aurez aucune peine à rendre raison ni de la différence des goûts, ni de leurs degrés de perfection, ni de la diversité des sentimens sur le beau.

Une question non moins délicate, c'est celle que notre Auteur discute en finissant. On demande *si l'on juge mieux des ouvrages d'esprit par le sentiment que par la discussion?* Voici sa réponse. „ Dans le fonds, „ dit-il, la question revient à ceci; *Avons nous une idée distincte de tout ce qui fait la beauté & ses diverses nuances dans un ouvrage d'esprit & d'imagination?* Si nous avons cette idée distincte, nous sommes en état de l'énoncer en termes clairs, & de la communiquer aux autres; & dès-là la discussion devient le plus sûr moyen de juger. Mais si nous sommes bien éloignés de l'avoir, si le sentiment nous fait apercevoir confusément, quoique très vivement mille beautés, mille gradations de beautés, „ dont

„ dont il nous feroit impossible de rendre un
 „ compte intelligible, il faut convenir que
 „ le sentiment va beaucoup plus loin que
 „ la discussion. Disons pourtant qu'il est
 „ très utile d'employer souvent la voye de
 „ la discussion A force de discuter
 „ les productions du génie, nous apren-
 „ drons à connoître plus distinctement ce
 „ qui les rend capables de plaire. Le goût
 „ ne s'acquiert pas, dit-on, non plus que
 „ le talent de la Poësie; mais on n'a ja-
 „ mais nié qu'il ne s'étende & ne s'épure
 „ beaucoup par l'exercice ”.

On voit par cet Essai sur le goût de
 quoi notre Auteur est capable. Les au-
 tres pièces de la *Polièrgie* nous arrêteront
 moins. Nous nous contentons de les in-
 diquer.

D'abord on y trouve des *Dialogues des*
Morts sur des sujets très moraux. Il y
 en a quatre. Le I sur cette question, *s'il*
est permis en certaines occasions d'employer
des moyens odieux, tels que le poison & l'as-
assinat? Le II si un Prince qui fait le bien
 par sentiment est préférable à celui qui ne le
 fait que par raison & par système. Le III
 si la Puissance souveraine est un bien? Le
 IV Sur l'amitié des Rois, sur leur éducation,
 & sur les flatteurs. Il y a d'excellentes
 choses dans ces Dialogues & une aimable
 simplicité. C'est (pour en donner au
 moins un trait) c'est *Auguste* qui termine
 le second par cette belle maxime; „ Le
 „ défaut

„ défaut de bonté est plus dangereux dans
 „ un Prince, que celui de lumières ; il
 „ peut se trouver des remèdes à ce der-
 „ nier, mais il n'y en a point à l'autre.
 „ Le grand , l'excellent Prince est sans
 „ doute celui que la bonté anime & que
 „ la sagesse dirige dans toutes ses ac-
 „ tions ”.

A la suite des Dialogues viennent des *Allégories*. Il y en a sept. Ce sont aussi des pièces morales, le but en est excellent. La I est intitulée *les Fourmis*. Un Brachmane change en fourmi un homme qui se plaignoit des dispensations de la Providence. Devenu membre d'un peuple nombreux , il voit dans ses nouveaux compatriotes des préventions toutes semblables à celles qui aveuglent les humains. Dans la prospérité les habitans de la fourmilère, qui se regardent comme l'élite des créatures , pensent que tout ce qui les environne est fait pour eux, qu'ils sont le centre des événemens , le grand but auquel ils se rapportent. Dans l'infortune , ils se persuadent les uns que tous ceux de leurs semblables que l'adversité talonne sont d'inignes criminels que la vengeance divine poursuit ; les autres , que puisqu'ils souffrent eux mêmes quoiqu'innocens, il n'y a point de Providence, mais que tout arrive au hazard. Leurs discours excitent la pitié du nouveau citoyen. Il veut désabuser les fourmis, il les haran-

harangue, on crie à l'hérétique, on le
 met en pièces; son ame rejoint le corps
 qu'elle avoit quitté, & l'incrédule converti
 fait à la Providence cet humble homma-
 ge. „ Je le vois, toutes mes difficultés
 „ viennent d'un préjugé ridicule. Je con-
 „ sidérois l'homme comme le grand, si
 „ ce n'étoit même comme l'unique objet
 „ de tout ce qui arrive dans le monde,
 „ particulièrement sur la terre, & ne
 „ pouvant concilier tous les événemens
 „ avec le bien de l'espèce humaine, non
 „ plus qu'avec les divers mérites ou dé-
 „ mérites de chaque individu, je ne savois
 „ quelquesfois que penser de ce que les
 „ sages nous disent d'une Providence
 „ pleine de sagesse, de justice & de bon-
 „ té . . . Oh sans doute l'homme n'est
 „ qu'une bien petite partie de cet admi-
 „ rable univers! Tout ce qui arrive dans
 „ l'ouvrage du Créateur se rapporte au
 „ grand bien, à la perfection du tout.
 „ Chaque Etre, l'homme en particulier,
 „ y occupe la place qui convient à sa na-
 „ ture. S'il y souffre quelques maux, il
 „ les verra un jour tourner à son avanta-
 „ ge; son Créateur saura le conduire vers
 „ la perfection & le bonheur, par les voyes
 „ les plus sages & les plus consonantes
 „ avec le bien général. Bornons donc nos
 „ soins & nos pensées à répondre aux vues
 „ d'un si sage Créateur?

La II. Allégorie intitulée *les champs E-*
lysées,

Elysées, n'a pas des vûes moins sérieuses que la précédente. Pour fixer les doutes d'*Eleuthère* Philosophe & homme de bien, qui ne sauroit se persuader que la bonté de Dieu permette à cet Etre suprême de condamner des créatures coupables à de longs ou éternels supplices, l'Auteur le fait voyager aux champs Elysées. Une multitude d'ombres passent en revue devant lui. Il les entend ; il les examine ; il les voit malheureuses au sein du bonheur, par une suite des criminelles habitudes qu'elles ont contractées ; & frappé de ce spectacle, il dit au juge des Enfers, qui le lui avoit menagé. „ Sage *Minos*, „ je reconnois mon erreur. Je suis trop „ convaincu qu'un grand nombre de misérables mortels se rendent eux mêmes „ incapables de goûter le bonheur. J'adore la justice & la sagesse des Dieux, „ mais il me reste encore un doute. La „ bonté souveraine des Dieux ne doit elle „ pas les porter à hâter l'amandement de ces malheureux, & à abréger ainsi leurs „ peines ? Bornez votre curiosité, lui dit „ *Minos*. Vous avez des preuves convaincantes de la sagesse & de la bonté des „ Dieux ; ne pouvez vous pas vous reposer sur eux de ce qu'ils ont à faire, „ & être pleinement persuadé qu'ils agiront en tout d'une manière convenable „ à leur souveraine perfection ?

Deux Voyages dans le Microcosme par un Dis-

Disciple moderne de Pythagore, font le sujet de la III. Allégorie. Le Voyageur parcourt d'abord toutes les régions de la tête d'un Philosophe & s'y ennuye. Il va ensuite dans le cœur & dans la tête d'une Coquette & il s'y amuse. Que d'objets en effet que ceux qui s'y offrent à ses regards? Quelle riche variété! Nous nous arrêterons à la Bibliothèque. Il est de notre fonction d'en rendre compte. Si quelque Dame du bel air vient à jeter les yeux sur notre Journal, elle nous saura gré d'avoir contribué à faire connoître l'érudition d'une des classes brillantes de ce sexe aimable, que des gens chagrins accusent de négliger son esprit. Voici donc le Catalogue de la Bibliothèque choisie d'une Coquette.

- „ Ajustemens du Beau-Sexe par ordre
- „ Alphabétique 50 vol. *in-folio*.
- „ Traité des champs de bataille 1. De
- „ la Promenade. 2. Des Spectacles: 3. Du
- „ Bal. 4. Des Petits-Soupers, 4 vol. *in-4*.
- „ L'art de placer une mouche. 2 vol.
- „ *in-8*. avec figures.
- „ L'art de mettre en œuvre les dons de
- „ la nature, où l'on traite de la conduite
- „ des yeux, du ménagement de la voix
- „ & surtout du grasséyement &c. 4 vol.
- „ *in-12*.
- „ Correctifs de la nature. 12 vol. *in-12*.
- „ Satyres de la modestie, du senti-
- „ ment,

„ ment, de la constance, de la fidélité,
„ &c. *in-8.*

„ Récréations de toilette ou du petit
„ lever (c'étoit un Recueil de Contes,
„ Epigrammes, Chançons &c.) en plus
„ de 30 volumes.

„ Connoissances nécessaires aux fem-
„ mes du beau monde en Philosophie,
„ Histoire, Géographie, &c. Brochure
„ de 6 pages *in-24.* Par un Sçavant à la
„ mode”.

Voilà bien de bons Livres. Nous ajou-
terons ce que l'ingénieux Anonyme n'au-
roit pas dû omettre, c'est que dans tous
les pays de l'Europe il s'en est fait nom-
bre d'Editions. Il faut dire encore, à la
louange de nos Provinces, qu'elles se mul-
tiplient journellement. S'il n'y paroît
pas souvent du nouveau, les contrefa-
çons y fourmillent, & puis c'est la ré-
gion des Commentaires.

La IV Allégorie de nôtre Auteur est
un *songe* qui met en contraste à ses yeux
les charmes artificieux d'une coquette &
les graces naïves & touchantes d'une beau-
té modeste & vertueuse. Dans la V *sur*
la simplicité de la vie, il élève son ton; il
prend plus de chaleur, & empruntant les
figures & le coloris des Poëtes, pour décrire
les douceurs de l'amour, il se permet avec
eux des libertés, qui sous son pinceau
néanmoins conservent presque partout une
décence assortie au reste de l'ouvrage.

La VI Allégorie sur le véritable amour est dans le même goût. „ Ame de l'Uni-
 „ vers, s'écrie dès l'entrée notre Au-
 „ teur, source éternelle de délices & de
 „ nobles sentimens, amour, pourquoi
 „ tant de cœurs timides craignent-ils ton
 „ empire? Pourquoi se refusent-ils à tes
 „ loix? . . . Mille imposteurs usurpent
 „ ton nom, ils se repandent sous tes li-
 „ vres, les aveugles mortels les reçoivent,
 „ & bientôt victimes de leur mé-
 „ prise, ils font tout retentir de leurs plain-
 „ tes contre l'amour. Hélas! Comment
 „ ne s'y méprendroient-ils pas? Tes pré-
 „ tendus adorateurs te peignent-ils sous
 „ des traits capables de te faire reconnoi-
 „ tre? Ils donnent le nom d'amour à leur
 „ convoitise. Un objet les a frappés; ils
 „ le désirent avec fureur; ils brûlent de le
 „ posséder, la passion les transporte; la
 „ tendresse ne les anime point. C'est à
 „ rectifier ces fausses idées que l'Anony-
 „ me s'occupe. Il trace des caractères,
 „ il fait des portraits, il commence des
 „ tableaux & il a la prudence de ne les pas
 „ finir. Quelques touches de moins au-
 „ roient achevé de leur donner du prix à des
 „ yeux délicats. La VII & dernière Allégo-
 „ rie n'a presque rien d'allégorique. C'est
 „ une Lettre à une jeune Demoiselle sur l'ori-
 „ gine & la raison des respects que les hommes
 „ témoignent aux femmes. L'Auteur y mon-
 „ tre plus d'érudition qu'il n'en falloit, peut-
 „ être

être trop d'esprit, & s'il nous est permis de le dire, des sentimens un peu bourgeois. Il prétend que deux époux, sans vivre toujours en amans, ne doivent jamais cesser de s'aimer ! „ Je voudrois, „ dit-il, que l'épouse n'oubliât point ce „ qu'elle a promis solennellement à la „ face des autels ; qu'elle aimât & respectât son époux ; que celui-ci, toujours tendre & délicat, chérit & ménageât dans sa compagne la source de son bonheur ; que sans cesser d'être le chef de sa famille, il fût assez généreux pour attendre tout de la tendresse d'une épouse. Figurez-vous une fille bien née, avec un père tendre & raisonnable ; ajoutez y plus d'enjouement & de familiarité ; que le Ciel me donne une pareille union ! Vœu prudent ! sentimens purs ! C'est dommage qu'ils ne foyent pas à la mode.

Nous voici parvenus aux Poësies de notre Polyerge ; Discours, Epitres, Odes, Stances, Epigrammes, Chansons, c'est un vrai mélange, mais ce n'est pas ce qu'il y a de plus précieux dans ce recueil. La Prose de l'Auteur est en bien des endroits plus poétique que ses Vers.



ARTICLE TROISIEME.

**BIBLIA HEBRAICA, cum Notis criticis
& Versione Latina ad Notas critica-
cas facta &c.**

C'est-à-dire,

**BIBLE HEBRAÏQUE, avec des Notes cri-
tiques & une Version Latine assortie à
ces Notes &c., Par le R. P. CHARLÈS
FRANÇOIS HOUBIGANT Prêtre de l'O-
ratoire. 4 vol. in-folio. A Paris, chez
Briasson & Durand MDCCLIII.**

Troisième & dernier Extrait.

IL nous reste à rendre compte des Notes
du P. HOUBIGANT & de la Traduction
qu'il y a appropriée. C'est la partie prin-
cipale de son travail, celle qui en fait le
corps & le prix. C'est néanmoins celle que
nous serons obligés de toucher le plus su-
perficiellement. Si nous voulions entrer
dans quelque détail, nous nous verrions
perpétuellement obligés de parler avec ce
Savant un langage étranger à cette Biblio-
thèque,

théque, & presque à tous ceux qui la lisent.

Nous en avons déjà averti , les Notes dont le P. Houbigant a accompagné l'original hébreu, sont des remarques de pure critique, remarques savantes où régné une censure perpétuelle de Mr. le Clerc , ce qui y met souvent du feu, & quelques fois un air d'aigreur qui déplaît , mais dont le but général est de justifier la manière dont l'Auteur croit que le Texte sacré devoit être lu.

Ce Texte , quelques fois il juge qu'on doit le transposer ; d'autres fois qu'il faut le corriger ; tantôt c'est sur le Pentateuque samaritain ou sur les anciennes Versions, tantôt c'est sur les MSS. qu'il a consultés, assez souvent c'est par des conjectures qui lui paroissent fondées sur les règles d'une saine Critique. Mais on conçoit bien qu'il ne peut pas disserter sur le sens des mots , sans laisser entrevoir ce qu'il pense sur les choses. Ses Notes en disent le pourquoi, sa Traduction en exprime la manière. L'hébreu demeure tel qu'il se trouve dans l'édition d'Atbias , publiée par *van der Hooght* en 1705 , avec cette différence pourtant , que les marges du Pentateuque sont chargées de variantes tirées de l'exemplaire samaritain.

Afin de se faire une juste idée du caractère des Notes de la Nouvelle Bible , il faut se rappeler soigneusement & le prin-

cipe & le but de l'Auteur. Son principe est, que, malgré toutes les précautions des Juifs, & toutes les corrections de leurs Massorètes anciens & modernes, le Texte hébreu n'est rien moins qu'exempt de fautes. Son but est de corriger ces fautes, & les moyens qu'il y emploie sont, comme on vient de le dire, la confrontation du Texte Samaritain & des MSS. hébreux, la comparaison des anciennes Versions, & les règles de la Critique. A l'exception de quelques remarques de Chronologie, surtout dans le Pentateuque, & par-ci par-là d'un petit nombre d'autres, qui néanmoins roulent toujours sur le sens littéral & sur l'énergie des termes, toutes les Notes du Père Houbigant sont grammaticales, portent sur l'objet que nous indiquons, & y sont accommodées à la manière des commentaires critiques, que les plus doctes Littérateurs ont donnés, soit pour rétablir le Texte des Auteurs profanes, soit pour en mieux fixer le sens.

On n'a point de peine à distinguer les endroits où l'Auteur s'est déterminé à croire que le Texte sacré est fautif. Outre que dans ces endroits-là sa Traduction ne répond pas à l'Hébreu, il a mis à la fin de chaque Volume un Indice tant des fautes qu'il a trouvées dans le Texte & de la manière dont il les corrige, que des additions, omissions & transpositions qu'il voudroit qu'on fit dans l'original, & qu'il

qu'il a réellement faites dans la Version qu'il en a donnée.

Ces Indices sont assez copieux. Peut-être effraieront-ils quelques Théologiens timides, pendant qu'au contraire les successeurs des *Toland*, des *Colins*, des *Tyndal*, & des *Morgan*, se féliciteront de voir tant de fautes dans les Saintes Ecritures. Mais les gens sages en jugeront tout autrement. Etonnés de n'en pas trouver davantage, ils béniront le Ciel de ce que ces fautes (supposé encore qu'elles soyent bien constatées) n'intéressent en aucune manière le fonds de la doctrine sacrée, & tout ce qu'ils en concluront, c'est que les Auteurs inspirés de Dieu, qui ont écrit nos Saints Livres, ont eu des Copistes qui ne l'étoient pas. Il est digne d'une main savante de s'employer à rendre aux termes du Texte divin toute leur pureté, en corrigeant les fautes qui peuvent s'y être glissées, mais on doit avoir perdu toute pudeur, pour conclure de ces fautes, fautes inévitables amoins d'un miracle, mille & mille fois renouvelé depuis *Moïse* jusqu'à nous, que ce n'est pas l'Esprit de Dieu qui est l'Auteur des Ecrits où l'on croit les remarquer. *Louis Capell* dans sa Critique n'a pas laissé le moindre prétexte à des gens assez ignorans ou d'assez mauvaise foi pour faire ce pitoyable raisonnement (1).

C 4

S'il

(1) Vid. L. Capell. Crit. Sacr. pag. 513. 612. & alib. passim.

S'il faut, par quelques exemples, donner à ceux de nos Lecteurs, qui sont le moins versés dans les études de ce genre, des preuves sensibles de ce que nous disons, la chose sera bien facile. En ouvrant l'Indice des fautes spécifiées pour la Génèse, nos yeux tombent sur le Chap. II, 14. On lit dans nos Bibles, quand l'Eternel Dieu fit la terre & les cieux, le P. HOUBIGANT lit les cieux & la terre; & dans sa Note sur cet endroit il nous apprend que le Samaritain, les LXX, la Vulgate & le Syriaque lui ont servi de guides. Là même ♀ 24. on lit dans nos Bibles, ils seront une chair; le P. HOUBIGANT, les deux seront une chair; & le Samaritain, les LXX, la Vulgate, le Syriaque & l'Arabe rendent ainsi l'original, qui dans le N. T. est toujours rendu de même. Chap. VII, 3. nous lisons, tu prendras aussi des oiseaux des cieux; le P. HOUBIGANT, des oiseaux nets des cieux, & c'est la leçon du Samaritain, des LXX, & du Syriaque. Ps. CXIX, 98. au lieu que nous lisons, tu m'as rendu plus sage par tes commandemens, il lit au singulier par ton commandement, & cela, dit-il, sur la foi de VII. MSS. Voilà sur quoi roulent la plupart de ces variantes & de ces corrections, dont quelques personnes font tant de bruit. C'est trop dire la plupart; il en est beaucoup plus encore qui ne roulent que sur une Lettre omise, ou superflue, ou transposée,

ou

ou sur d'autres semblables minucies de grammaire. On a raison de ne les pas négliger; l'exactitude & l'élégance du langage le demandent; c'est d'ailleurs une preuve que les Interprètes Chrétiens, pleins de candeur, portent l'attention à tout, sans taire, sans dissimuler la moindre inexactitude aux yeux des ennemis de la Religion; mais dans le fonds ce n'est pas la peine de faire tant de bruit pour si peu de chose.

Nous avons consulté les Notes du P. HOUBIGANT sur divers passages qui intéressent capitalement la foi, sur plusieurs Oracles par exemple, & bien loin d'y trouver aucune innovation qui puisse allarmer, nous n'y avons rien aperçu, ni de singulier, ni de neuf. Voici, par exemple, comment il traduit Genès. XLIX, 10. *Le sceptre ne sera point ôté de Juda & il ne manquera point de Chef entre ses bannières, jusqu'à ce que vienne celui qui fera la paix & à qui les Nations obéiront.* Il y a entre cette Traduction & nos Versions ordinaires, trois différences marquées, qui néanmoins ne changent rien au sens principal de l'Oracle. 1. Au lieu de *Législateur* le P. HOUBIGANT traduit *Chef*, c'est une imitation des LXX. 2. Au lieu de *entre ses pieds*, il lit *entre ses bannières*, par le changement d'un *r* en *d*; & c'est la leçon du Pentateuque samaritain, que le savant *Ludolf* avoit déjà suivie, mais que *Wa-*

genſeil a fort bien réfutée. 3. Au lieu de *Scilo* il traduit le *Pacificateur*; *Merærus* & d'autres l'avoient déjà fait. Il en eſt de même des Notes du P. HOUBIGANT ſur les fameux Oracles de *Nomb.* XXIV, 17. *Deut.* XVIII, 15. *Job* XIX, 25, 26. *Pſ.* XXII, 17. LXVIII, 18. 19. CX. *Eſa.* VII, 14. IX, 15. *Dan.* IX, 26. *Mich.* V. 1. &c. &c. Nous y avons trouvé partout un excellent Grammairien, un Littérateur exact, un Critique décidé, qui fait ce qu'il dit & qui le dit bien, ſans ſe mettre beaucoup en peine de citer pour ou contre ſur les matières dont il parle; mais nous ne nous ſommes pas aperçus juſqu'ici, ni que ſes manſcrits lui ayent fourni des variantes bien capitales, ni que ſes conjectures ayent toutes ou a beaucoup près le mérite de la nouveauté. Il choiſit entre les anciennes Verſions, il développe l'énergie des termes; il diſcute par les règles du langage ce qui fonde la leçon qu'il adopte; il ne néglige ni ſoin ni peines, pour ſ'affûrer de la vraie manière dont le Texte hébreu étoit originairement couché. Lors même qu'on n'applaudit pas à ſon choix, on ne peut ſ'empêcher de reconnoître ſa pénétration, & de lui ſavoir un gré infini de ſes recherches, mais tout cela encore une fois ne mène pas à des découvertes ſi extraordinaires.

Un des grands avantages qu'on pourra
retirer

retirer des Notes du P. Houbigant, c'est qu'en bien des cas elles aideront à se décider dans le choix des diverses leçons qui se recueillent, tant de la Massore que des anciennes Versions. Peu de gens s'accommoderoient de la facilité avec laquelle notre Auteur se prête à corriger le Texte, tantôt sur la Version des LXX, tantôt sur le Syriaque, tantôt sur l'Arabe &c. Loin d'avoir quelque certitude, que partout où les anciens se sont éloignés de l'Hébreu, tel qu'on le lit dans nos Bibles, ils en aient usé de la sorte, parceque dans les exemplaires sur lesquels ils ont fait leurs Versions, on lisoit autrement que dans les nôtres, il n'y a point de doute que souvent il n'ayent mal entendu l'original, que souvent ils ne l'ayent corrigé par conjecture, sans dire encore qu'en divers endroits leurs Versions ne s'en éloignent que parcequ'elles sont fautives. Mais lorsque le P. Houbigant, après avoir remarqué que la Massore indique une correction à faire dans le Texte, ou que soit les LXX, soit la Vulgate, soit l'Arabe, soit quelque autre ancien Interprète traduit l'original d'une manière qui suppose une leçon préférable à celle d'aujourd'hui, parcequ'elle rend le sens plus clair, plus complet, plus analogue à un passage parallèle; quand, dis-je, après l'avoir fait remarquer, il ajoute que ce qui le détermine pour la leçon des LXX, par exemple, c'est qu'il

trouve

trouve la même leçon dans un ou plusieurs des MSS. qu'il s'est donné la peine de consulter, on ne peut guères s'empêcher d'applaudir à la découverte, & de convenir avec l'Auteur, que la leçon vulgaire doit être corrigée comme il le prétend. Si *L. Cappel* avoit eu de pareils secours, il n'auroit pas trouvé tant de contrédisans.

Un savant Anglois l'observoit, il n'y a pas long-tems (2); quelques fois les *Variantes* que l'on produit n'ont qu'un assez léger degré de vraisemblance, d'autres fois elles ont un grand air de probabilité, & jusques-là néanmoins elles ne méritent pas d'autre rang que celui des conjectures. Mais il en est aussi qu'on ne sauroit en bonne critique s'empêcher de substituer aux leçons ordinaires, comme vraies & originales. Par exemple, l'Oracle du *Pse. XVI. v. 10*, qu'on ne peut entendre que de J. C. seul, selon la décision expresse des Apôtres, se trouve encore aujourd'hui couché dans nos Bibles Hébraïques en des termes tout à fait contraires & à cette unité d'objet & à la pureté du langage. On y lit, *Tu ne permettras point que tes saints sentent la corruption.* La *Massore* avertit qu'il faut lire *ton saint*, toutes les anciennes

Version

(2) Kennicott's *state of the printed Hebrew Text of the Old Testament considered* pag. 496. 499. 567. &c.

Versions traduisent sur ce pied-là, la liaison du discours le demande, & l'autorité des Apôtres l'a décidé. Mais n'est-ce pas un vrai plaisir d'apprendre du P. HOUTGANT, que IX. des MSS. qu'il a consultés portent *ton saint*? Ce plaisir ne redouble-t'il pas en entendant dire à Mr. *Kennicott* que de XXIV MSS. qu'il a eus sous ses yeux en Angleterre, XVI portent de même le singulier (3)? Et qui pourroit après cela se faire le moindre scrupule d'insérer cette leçon dans le Texte comme la seule véritable?

Il faut pourtant que nous le disions avec franchise, quoique fréquemment dans les Notes du nouveau Commentateur, les MSS. viennent à l'appui des anciennes Versions, la plupart du tems le P. HOUTGANT marche sans eux, tantôt avec quelqu'un des anciens Interprètes, tantôt seul, & toujours d'un pas ferme, avec le même air d'assurance. *L. Cappel* a donné un Chapitre entier de son grand ouvrage à l'énumération de quelques passages du V. T. qui lui paroissent se contredire, & dont il lui sembloit qu'on ne peut lever la contradiction apparente, qu'en supposant quelque faute dans un des Textes, dont l'expression contraste avec celle de l'autre. Sur une vingtaine de passages,

que

(3) *Id. ibid. pag. 499, & 568.*

(4) *Critic. Sacr. Lib. VI. c. 6.*

que ce recueil contient, nous n'en avons pas trouvé un seul, où le P. Houbigant ait réparé du jour au moyen de ses MSS. Presque toujours il approuve & défend *Cappel*; mais soit qu'il s'en éloigne, soit qu'il le suive, il ne cite aucune Variante, qui décide le Lecteur, au moins n'avons nous pas su le remarquer. Nous avons porté la curiosité plus loin. Nous avons examiné sur le I. Livre de *Samuel*, les divers passages que le même *Cappel* a cru demander quelque correction, & toutes les Variantes que ce Savant a recueillies tant de la *Maffon* que des anciens Interprètes pour ce Livre. Les passages corrigés ou expliqués, sont au nombre de XVII. les Variantes au nombre de XLII. mais, le croiroit-on? ici encore les MSS. n'ont rien fourni à notre Auteur, nous n'avons pas pu nous apercevoir que dans ses Notes sur tous ces endroits il ait découvert aucune nouvelle leçon propre à en fixer le sens, soit en appuyant, soit en néantissant les remarques de *Cappel*, & tout cela nous a confirmés de plus en plus dans la pensée, qu'encore que jusqu'ici par ses travaux le P. Houbigant ait en effet donné au Texte hébreu en général plus de correction qu'il n'en avoit pour l'orthographe & pour la grammaire, quoiqu'à cet égard il ait montré le bon chemin aux Interprètes de l'Ecriture Sainte, & rendu service à la Religion, cependant son

son ouvrage laisse encore à désirer des solutions aux difficultés qui jusqu'ici ont paru les plus embarrassantes. Nous le répétons, l'autorité des anciennes Versions n'est pas suffisante pour déterminer à abandonner les leçons vulgaires, dès-là seulement qu'on peut donner à ces leçons un tour tant soit peu supportable. Il y a tel des anciens Interprètes, dont le suffrage nous paroît inférieur de beaucoup à celui de notre savant Oratorien. Nous ne croirions pas que ce fut faire un compliment au P. HONIGANT que de lui dire qu'il est meilleur Critique & qu'il possède mieux la Langue hébraïque que plusieurs d'entre eux.

Aussi dans l'occasion ne néglige-t'il pas de faire toucher au doigt, combien ils ont donné à gauche en divers endroits de leurs Traductions. Quand la Critique sacrée de *Cappel* vit le jour, les Théologiens Protestans parurent sérieusement appréhender que cet ouvrage ne donnât quelque atteinte à l'autorité sacrée du Texte hébreu, en le représentant comme fautif en tant de passages. De leur côté les Catholiques Romains, qui en avoient procuré l'impression, s'en félicitèrent, comme si désormais leur Vulgate, qui si souvent diffère de l'Hébreu, alloit être justifiée du reproche de n'avoir pas toujours fidèlement rendu un Texte, qui n'est pas toujours

toujours correct (5). Mais en lisant les Notes du P. HOUBIGANT, les uns trouveront de quoi se rassurer dans leurs vaines allarmes, & les autres de quoi se modérer dans leur prétendu triomphe. Si la Vulgate n'y est pas relevée partout où elle le mérite, elle y est justement critiquée en divers endroits; l'Auteur s'en écarte très fréquemment, & sans qu'il faille que nous répétions ici ce qu'il en a dit dans ses Prolégomènes, on sent assez qu'il n'auroit pas pris la peine de faire une nouvelle Version, s'il eut été superstitieux admirateur de celle que l'Eglise Romaine a voulu égaler au Texte hébreu. Rendre à ce Texte sa pureté & sa correction primitives, ce n'est pas le moyen d'accréditer la Vulgate. Les partisans outrés de cette dernière l'ont déjà bien senti.

Il est à souhaiter que l'exemple du P. HOUBIGANT anime le zèle de tous ceux qui ont fait des progrès un peu considérables dans l'étude des Langues Orientales, & les encourage à collationner les MSS. du V. T., qui se trouvent à leur portée. Nous avons déjà célébré Mr. Kennicott. Le savant ouvrage qu'il publia à Oxford en 1753, sous le titre de *Dissertation, où l'on examine le Texte hébreu du V. T. tel qu'il se trouve imprimé*, contient plusieurs centaines

(5) Vid. Jo. Marini *monumenta epistol.* No. 82 pag. 430. &c.

taines de corrections indiquées & toutes prises de LXX. MSS. d'une ancienneté plus ou moins respectable. Nous y avons trouvé diverses conjectures du P. HOUBIGANT justifiées par des variantes qu'il n'avoit pas trouvées dans ses MSS.; & s'il nous est permis de le dire, nous y avons aussi remarqué une exactitude, qui, observée par ce Père, auroit considérablement augmenté la perfection de son ouvrage.

Souvent notre Auteur ne spécifie pas les MSS. d'où il tire ses variantes. Pour un endroit où il dit, par exemple, *Codex Orator.* 53, il y en a cent où il se contente de dire *Codices duo Orat.*; quelques fois même il ne prend pas la peine d'indiquer si ce sont les MSS. de l'Oratoire, ou ceux de la Bibliothèque du Roi qui lui ont fourni la leçon qu'il préfère. Ce n'est pas tout. Il semble que le P. HOUBIGANT ne donne guères que les variantes qu'il choisit, sans s'astreindre à donner la liste complète de toutes celles que ses MSS. auroient pu lui fournir; desorte qu'on dépend de son choix; au-lieu que, si l'on favoit sûrement qu'il a mis sous les yeux des Lecteurs toutes les différentes leçons que ses divers MSS. lui ont présentées, on sentiroit mieux le poids de ses décisions, elles paroitraient plus impartiales; & comme chacun a son goût & ses principes, on se détermineroit librement pour la manière de

lire le Texte qu'on jugeroit la meilleure.

Du reste ni le Texte de nos Bibles, ni les Versions, ni les MSS. n'arrêtent l'Auteur, quand il croit qu'on devroit lire autrement qu'eux. Le flambeau de la critique à la main, il corrige tous les passages où, selon lui, les règles veulent qu'on fasse quelque changement, parcequ'elles y montrent quelques fautes. Personne apparemment ne contestera au P. Houbigant son principe; personne encore ne niera, que dans les applications qu'il en fait il ne montre une habileté peu commune & un grand fonds de confiance. Jamais il n'est ni irresolu ni timide. Le *meo periculo* ne l'effraye point. Les grands noms ne lui en imposent point. Il juge en Savant, il prononce en maître, & si le tour de ses Notes prête nécessairement à son style une brièveté, une dureté même, qui en altèrent quelques fois l'élégance, on ne sauroit disconvenir que généralement il ne s'exprime avec beaucoup de clarté & de force. Reste à savoir si ses explications, ses corrections, ses critiques seront trouvées aussi nécessaires & aussi solides, qu'elles annoncent de travail & de sagacité. Il nous feroit mal de vouloir prévenir les Savans là-dessus. En attendant leurs décisions pour en profiter, nous regarderons la Bible du P. Houbigant, comme un ouvrage

ouvrage donc, tel qu'il est, ceux qui étudient le Texte sacré du V. T. dans ses sources, ne sauroient se passer, s'ils veulent s'avancer dans cette importante étude, de y voir au-delà de ce qu'on fait communément.

Afin qu'on ne nous en croye pas tout à fait sur notre parole, nous allons finir ces Extraits, en donnant quelques échantillons tant des Notes que de la Traduction de notre Auteur; voici d'abord quelques morceaux de cette dernière.

„ GENÈS. I. V. 1-8. In principio Deus
 „ creavit cœlum & terram. 2. Terra au-
 „ tem erat vasta & nuda, tenebræque e-
 „ rant super abyssum & spiritus Dei in-
 „ cubebat aquis. 3. Dixitque Deus,
 „ sit lux, & fuit lux. 4. Et vidit Deus
 „ lucem esse bonam, distinxitque lucem
 „ à tenebris. 5. Nominavit Deus lucem
 „ diem, tenebrasque noctem, fuitque
 „ vespere ac mane dies unus. 6. Et di-
 „ xit Deus, sit firmamentum in medio
 „ aquarum quod separet aquas ab aquis.
 „ 7. Fecitque Deus firmamentum, sepa-
 „ ravitque aquas, quæ sub firmamento e-
 „ rant, ab aquis quæ erant supra firma-
 „ mentum, & fuit ita. 8. Nominavitque
 „ Deus firmamentum cœlum, & vidit
 „ Deus id esse bonum, fuitque vespere
 „ ac mane dies secundus.

„ JON IV. 12. Mihi verò clamor significa-
 „ tum verbum est, cujus auris mea susur-

„ rum delibavit. 13. Nempe in specie-
 „ bus illis somniorum, quæ nocte veniunt,
 „ tùm cùm invadit homines sopor. 14.
 „ Advenit in me tremor & horror, quo
 „ meorum ossium compages obstupuit.
 „ 15. Etiam transectus est vultum
 „ meum spiritus, unde mei pili corporis
 „ inhorruerunt. 16. Stetit ille quidem, sed
 „ formam ejus non agnovi; species ante
 „ oculos meos evanuit, sed vocem audi-
 „ vi. 17. Num Deo justior homo erit?
 „ An vir erit purior suo Conditore? 18.
 „ En servis suis non erat cur consideret,
 „ ejusque in Angelis orta est mutabili-
 „ tas.

„ PSALM. CIV. 1. Benedic, anima mea,
 „ Domino; Domine Deus meus mirifice
 „ magnus es, gloriam & magnitudinem
 „ induisti. 2. Amictus est lumine ut
 „ vestimento, expandit cælos ut corti-
 „ nam. 3. Cooperit aquis cubilia excel-
 „ sa sua, ponit nubes vehiculum suum,
 „ incedit super alas ventorum. 4. Facit
 „ Angelos suos, ventos & ministros suos
 „ ignem rutilantem &c.

„ AGGÆUS II, 6. Hæc enim dicit Do-
 „ minus exercituum; adhuc exiguum
 „ tempus superest; deinde commovebo
 „ & cælum & terram, & mare & ari-
 „ dam tellurem. 7. Et concutiam omnes
 „ gentes, & advenient pretiosa quæque
 „ omnium gentium, & implebo hanc
 „ domum gloriâ dicit Dominus exerci-
 „ tium.

„ tuum. Meum est argentum & meum
 „ aurum, dicit Dominus exercituum. 10.
 „ Gloria domûs istius posterioris major
 „ erit, quàm prioris, dicit Dominus
 „ exercituum; ego in loco isto faciam
 „ pacem, dicit Dominus exercituum.

Sur le passage d'Aggée on trouve la Note
 suivante.

„ *Advenient pretiosa quæque omnium gen-*
 „ *tium*, quæ templum decorabunt mune-
 „ ribus maximis, ut in summo honore sit
 „ apud gentes: quo in honore fuisse sub
 „ Onia sacerdote, narratur in libro Macca-
 „ bæorum; propterea Deus hæc addit;
 „ *meum est argentum & aurum*. Vulgatus,
 „ *veniet desideratus cunctis gentibus*; non
 „ sic licebat per verbum מְאִוָּה, numeri
 „ pluralis, quo numero id legunt omnes
 „ Veteres. Præterea series orationis exclu-
 „ dit ab hoc loco Messiae adventum, ad
 „ quem Messiam nihil pertinet de his
 „ verbis *meum est argentum*. . .

Voici quelques autres Notes qui feront
 connoître de quelle manière l'Auteur exer-
 ceta critique & relève les Savans qu'il refute.

„ ESTHER V, 10. *Et continuit se Aman*.
 „ Mirum est, inquit Clericus, hominem
 „ superbum & Regis gratia florentem
 „ non jussisse Mardochæum obtorto collo
 „ rapi & flagris cædi, quòd sibi honorem,
 „ ut reliqui, non exhiberet; sed mirabilio-
 „ rem hæc reddunt sequentem historiam:
 „ Hæ sunt Clericanæ admirationes mi-

„ nutæ ac satis insulsæ, qui cum vetera
 „ hæc monumenta suo ingenio, sat exi-
 „ guo, metitur, tum etiam non agit
 „ obscure ut sacrum Scriptorem doceat hæ-
 „ rum rerum historiam ita temperasse, ut
 „ sequens historia mirabilior esse videatur.
 „ Quod si ita erit, non jam habemus sa-
 „ crum Scriptorem, sed confectorem fa-
 „ bularum &c.

„ JOB XXIII, 2. *Etiā bodie plenus est*
 „ *acerbitatis gemitus meus.* *Schultens* sic,
 „ *Etiā bodie obstrigillatio contumax que-*
 „ *relæ meæ*, qualia multa Interpretatio-
 „ num portenta ex Arabia illâ suâ *Schul-*
 „ *tens* in Europam advexit, cum tamen
 „ nullus homo, qui Arabs esset, ita lo-
 „ qui arabicè vellet, ut ille latinè inter-
 „ pretatur. Atque idem, tametsi Job de
 „ se ipse loquitur, tamen vocabulum
 „ *contumax*, ut *grande* habet ac *venustum*:
 „ quod tamen vocabulum alterâ sui com-
 „ mentarii pagina, ita deinde tractat,
 „ ut ex ancipiti dictum, quia videlicet
 „ contumaciam sancto viro Job attribue-
 „ rant ejus amici. Viderit *Schultens* quàm
 „ sit constans arbiter elegantiarum, &c...
 „ Cæterum id *וַיִּשָּׁע* legendum est *וַיִּשָּׁע*
 „ gemitus meus. Ita scriptum lego in
 „ Codice Orat. 56. Codex autem Orat.
 „ 42. superno circulo innuit fuisse teme-
 „ re omissum, nam sic alibi passim le-
 „ gitur.

„ JOB XXXII, 7. *dies loquentur.* He-
 „ braïsmus

„ braifmus, inquit *Vatablus*, ut *dies*, pro æ-
 „ tate *provehiores* usurpentur; de quo
 „ tamen Hebraifmo altum silent & ho-
 „ dierna Lexica & Veteres. Nam so-
 „ lus *Vulgatus* ætas *prolixior*, sententiam
 „ potius quam ipsum verbum exhibens....
 „ Tamen *Schultens* sic, *dies loquentur il-*
 „ luftri figurâ, *dies*, pro ætate *provehitis*.
 „ Cujus figuræ exemplum nullum profert;
 „ sed illufres figuras ibi videre folet *Schul-*
 „ tens, ubi funt illuftria menda... *וְיָדִיעַ*:
 „ melius *וְיָדִיעַ*, in pleno *Hiphil*, *notam*
 „ *facient*; & fic lego in Codicibus Orat.
 „ tribus.

„ Jug. XI, 39.... addidit Jephthe & *id*
 „ offeram in *bolocaustum* quod etiam in
 „ filia fecit virgine in perpetuum manfu-
 „ ra. Nam *וְיָדִיעַ* *bolocaustum* de victima
 „ dicitur, quæ Domino tota dicatur &
 „ consecratur; & habet non modo *bola-*
 „ *caustum* propriè dictum, fed alias e-
 „ tiam victimas, quæ non totæ igne a-
 „ dolebantur, ut ad Pentateuchum non
 „ femel observavimus. Ut planum fit
 „ verbo *bolocaustum* eos abuti, qui fibi
 „ perfuadent fuiffe Jephthe filiam, tan-
 „ quam pecudem, in altari crematam &
 „ abfumptam, quos a tali fententia de-
 „ terrere vel ipfa Religio debuerat, cum
 „ non ignorarent Deum vetaffe ne Ifraeli-
 „ tæ filios aut filias fibi immolarent, ut
 „ faciebant Diis fuis gentes Ifraelitis fmi-

„ timæ. **וְלֹא יָדָעָהּ** *illa autem*
 „ *non cognovit virum.* Illis verbis Sole cla-
 „ rius declaratur, ut votum Jephthe fuerit
 „ impletum. Nam si filia Jephthe fuisset
 „ mactata, ineptum foret ac prope fa-
 „ tum, monere eam non posthac virum
 „ cognovisse. Etenim, ut observat Cleri-
 „ cus, *non potuit nubere mox jugulanda.*



ARTICLE QUATRIEME.

**HISTOIRE naturelle générale & par-
 ticulière, avec la description du
 Cabinet du Roi. Tome fixiè-
 me. Paris de l'Imprimerie Royale
 MDCCLVI. in-4to. pp. 744. & 57.
 planches.**

ON trouve à la tête de ce Volume un
 un Avant-propos, qui ne contient
 rien d'assez important pour devoir nous
 arrêter; nous passons donc d'abord au
 corps de l'ouvrage, qui renferme une as-
 sez grande variété d'objets. On nous y
 donne l'histoire & la description de six
 animaux, sçavoir du *Chat*, du *Cerf*, du
Daim, du *Chévreuil*, du *Lièvre*, du *Lapin*, &
 un discours sur les animaux sauvages. Par-
 courons

courons brièvement ces différens objets.

Le *Chat*, par lequel nos célèbres Auteurs terminent l'histoire des animaux domestiques, est, disent-ils, un domestique infidèle qu'on ne garde que par nécessité; une malice innée, un caractère faux, un naturel pervers, que l'âge augmente encore, & que l'éducation ne fait que masquer, distinguent ces animaux plus encore que la gentillesse qui les fait si follement aimer de tant de gens. „ De vo-

„ leurs déterminés, ils deviennent seule-

„ ment, lorsqu'ils sont bien élevés, sou-

„ ples & flatteurs comme les fripons: ils

„ ont la même adresse, la même subti-

„ lité, le même goût pour faire le mal,

„ le même penchant à la petite rapine;

„ comme eux ils savent couvrir leur

„ marche, dissimuler leur dessein, épier

„ les occasions, attendre, choisir, saisir

„ l'occasion de faire leur coup, se déro-

„ ber ensuite au châtimement, fuir & demeu-

„ rer éloignés jusqu'à ce qu'on les rappelle.

„ Ils prennent aisément des habitudes de

„ société, mais jamais des mœurs; ils

„ n'ont que l'apparence de l'attachement;

„ on le voit à leurs mouvemens obliques,

„ à leurs yeux équivoques; ils ne regardent

„ jamais en face la personne aimée; soit

„ défiance ou fausseté, ils prennent des

„ détours pour en approcher, pour cher-

„ cher des caresses auxquelles ils ne sont

„ sensibles que pour le plaisir qu'elles leur
 „ font. Bien différent de cet animal fi-
 „ dèle dont tous les sentimens se rapor-
 „ tent à la personne de son maître, le
 „ Chat paroît ne sentir que pour soi, n'ai-
 „ mer que sous condition, ne se prêter
 „ au commerce que pour en abuser; &
 „ par cette convenance de naturel, il est
 „ moins incompatible avec l'homme qu'a-
 „ vec le chien dans lequel tout est sincère.
 „ Le Chat est joli, léger, propre, volup-
 „ tueux, & très porté à l'amour; la fê-
 „ melle, ce qui est rare parmi les ani-
 „ maux, paroît plus ardente que le mâ-
 „ le, elle l'invite, elle le cherche, elle
 „ annonce par de hauts cris la fureur de
 „ ses desirs, ou plutôt de l'excès de ses be-
 „ soins; & lorsque le mâle la fuit ou la dé-
 „ daigne, elle le poursuit, le mord, &
 „ le force, pour ainsi dire, à la satisfai-
 „ re, quoique les approches soient tou-
 „ jours accompagnées d'une vive douleur.
 „ Les jeunes Chats sont gais, vifs, jolis,
 „ & seroient très propres à amuser les en-
 „ fans, si les coups de patte n'étoient pas
 „ à craindre, mais leur badinage, quoi-
 „ que toujours agréable & léger, n'est ja-
 „ mais innocent, & bientôt il se tourne
 „ en malice habituelle. . . . Leur natu-
 „ rel ennemi de toute contrainte, les rend
 „ incapables d'une éducation suivie”. On
 raconte cependant qu'on a vu des Chats
 dressés à chasser des Serpens, & quelques

autres animaux ; mais ils chassoient moins par obéissance que par goût pour la rapine & la destruction. A proprement parler, la guerre qu'ils font à quelques animaux foibles n'est pas même une chasse ; n'ayant ni la docilité ni la finesse de l'odorat qu'on remarque dans le Chien , ils ne poursuivent & ne chassent ces animaux qu'autant qu'ils les voyent ; mais ils les attendent , les attaquent par surprise , & après s'en être joués longtems , ils les tuent sans aucune nécessité , dans le tems même qu'ils sont le mieux nourris , & qu'ils n'ont aucun besoin de cette proie pour satisfaire leur appétit. C'est dans la conformation particulière de leurs yeux , qu'on trouve la cause physique du penchant qu'ont les Chats à épier & surprendre les autres animaux ; dans la plupart de ceux-ci , comme dans l'homme , la pupille est capable d'un certain degré de dilatation & de contraction ; elle s'élargit un peu lorsque la lumière manque , & se rétrécit lorsqu'elle devient trop vive. Cette contraction & cette dilatation dans l'œil du Chat & des Oiseaux de nuit , sont si considérables , que la pupille , ronde & large dans les ténèbres , devient au grand jour longue & étroite comme une ligne ; d'où il suit que ces animaux doivent mieux voir la nuit que le jour. Ce n'est aussi , pour ainsi dire , que par effort que le Chat voit à une grande lumière , au lieu que

 dans

dans les endroits obscurs il voit parfaitement ; il profite de cet avantage pour attaquer ou surprendre les autres animaux. Les Chats sont fort propres ; ils craignent l'eau , le froid & les mauvaises odeurs ; ils cherchent ordinairement les lieux exposés au Soleil & les plus chauds dans les maisons ; ils aiment beaucoup les parfums & se laissent prendre volontiers par les personnes qui en portent. L'odeur de la plante , appelée *herbe-aux-Chats* , les remue si délicieusement , qu'ils en paroissent transportés de plaisir , & si l'on veut conserver cette plante dans les jardins , il faut avoir soin qu'ils ne puissent pas en aprocher , & l'environner d'un treillage fermé ; autrement , comme ils la sentent de loin , ils accourent avec ardeur pour s'y frotter , & ils la détruisent en peu de tems. Nous ne suivrons pas nos Auteurs dans ce qu'ils disent des diverses espèces de Chats ; leurs différences sont peu sensibles ; comme cet animal n'est , à proprement parler , qu'à demi domestique , son naturel est moins altéré par l'éducation que celui de ceux dont on a parlé ci-devant. Il fait en quelque sorte la nuance entre les animaux domestiques , & les animaux sauvages , & c'est par lui que nos Auteurs terminent l'histoire des premiers. Car ils ne mettent pas dans ce rang le *Chameau* , l'*Eléphant* , le *Renne* , & quelques autres , qui , bien que domestiques ailleurs , sont absolument étran-

étrangers pour nous; & ce ne sera qu'après avoir fait l'histoire des animaux sauvages, qu'on parlera des étrangers.

Quelques curieux que puissent être pour les Anatomistes les détails qu'offrent les descriptions de Mr. DAUBENTON, nous ne croyons pas devoir nous y arrêter. ; ne pouvant tout dire, nous préférons de nous en tenir à ce qui intéresse le plus grand nombre des Lecteurs, & c'est sans contre-dit, dans un ouvrage tel que celui-ci, l'histoire des animaux, maniée surtout comme elle l'est par Mr. DE BUFFON. Rien n'est mieux dit, ni plus séduisant, par ex: que cet exorde de l'*Histoire naturelle des Animaux sauvages*. „ Dans les
 „ animaux domestiques nous n'avons vu
 „ la Nature que contrainte, rarement
 „ perfectionnée, souvent altérée, défigu-
 „ rée, & toujours environnée d'entraves
 „ ou chargée d'ornemens étrangers: main-
 „ tenant elle va paroître nue, parée de sa
 „ seule simplicité, mais plus piquante par
 „ sa beauté naïve, sa démarche légère,
 „ son air libre, & par les autres attributs
 „ de la noblesse & de l'indépendance.
 „ Nous la verrons parcourant en souverai-
 „ ne la surface de la terre; partager son
 „ domaine entre les animaux, assigner à
 „ chacun son élément, son climat, sa sub-
 „ sistance, nous la verrons dans les forêts,
 „ dans les eaux, dans les plaines, dic-
 „ tant ses loix simples, mais im-
 „ mu-

„ invariables, imprimant sur chaque espè-
 „ ce les caractères inaltérables, & dis-
 „ pensant avec équité ses dons. Compens-
 „ ser le bien & le mal ; donner aux uns
 „ la force & le courage, accompagnés du
 „ besoin & de la voracité ; aux autres,
 „ la douceur, la tempérance, la légèreté
 „ du corps avec la crainte, l'inquiétude
 „ & la timidité ; à tous la liberté avec
 „ des mœurs constantes ; à tous des dé-
 „ sirs & de l'amour toujours aisés à sa-
 „ tisfaire, & toujours suivis d'une heu-
 „ reux fécondité ! Amour & liberté quels
 „ bienfaits ! Ces animaux ont-ils besoin de
 „ plus pour être heureux ? Ce bonheur
 n'avoit guères été célébré jusqu'ici, que
 par des Muses ou tendres ou un peu
 libertines (1). Un cœur séduit par l'a-
 mour, une imagination échauffée par
 l'enthousiasme poétique, avoient pu dic-
 ter des chants que les gens sages regar-
 doient comme des jeux d'une Muse fo-
 lâtre, ou comme des écarts d'un cœur
 follement passionné ; aujourd'hui, c'est un
 Philosophe qui parle, qui paroit emprun-
 ter le langage de la raison, qui prend un
 ton sérieux, qui déploie toute la force du
 style le plus vif & le plus majestueux,
 pour nous débiter ces étranges maximes !

Que

(1) *L'Idylle de Maf. Desbouchères intitulée les*
Murons, & les fameux vers la Comtesse de la Su-
ze, Le votre bonheur est extrême, cruels Lions, sau-
vages Ours &c.

Que de prodiges enfante de nos jours une certaine manière de philosopher ! Là un illustre Physicien porte envie au Limaçou dans ses amours. Ici un Naturaliste non moins célèbre semble vouloir nous persuader que la nature nous a moins bien traités que les animaux sauvages, parcequ'en nous donnant des desirs, elle nous a donné une raison pour les régler. Les Poëtes seront réduits à prendre la défense & le parti de la raison.

Quelque fort que puisse paroître ce que nous avons transcrit de Mr. DE BUFFON, il ne s'en tient cependant pas-là, son imagination ne s'arrête pas en si beau chemin ; un vaste champ s'ouvre devant elle, elle ne le quittera pas sitôt ; l'espèce humaine n'est pas encore assez humiliée ; les animaux sauvages ont sur elle bien d'autres avantages encore. „ Ils ont l'éga-
 „ lité ; ils ne sont ni les esclaves, ni les
 „ tyrans de leurs semblables ; l'individu
 „ n'a pas à craindre comme l'homme tout
 „ le reste de son espèce ; ils ont entre eux
 „ la paix, & la guerre ne leur vient que
 „ des étrangers ou de nous ". Ce sont-là des avantages sans doute, mais l'imagination du Peintre ne lui en impose-t'elle point ici ? N'y a-t'il point d'exagération dans ce tableau ? *Ces desirs, cet amour toujours aisés à satisfaire*, que la nature a donnés aux animaux, ne sont-ils pas souvent une source de guerre entre eux ? Les
 plus

plus timides ne deviennent-ils pas alors courageux, fiers, sanguinaires? La réponse à ces questions est facile, Mr. DE BUFFON nous la fournit. „ Lors, dit-il, p. 74. „ lorsque deux Cerfs se trouvent auprès „ de la même (Biche); il faut encore „ combattre avant que de jouir: s'ils sont „ d'égale force, ils se menacent, ils grattent la terre, ils raient (2) d'un cri terrible, & se précipitant l'un sur l'autre ils se battent à outrance, & se donnent des coups de tête & d'andouiller (3) „ si forts, que souvent-ils se blessent à „ mort. Le combat ne finit que par „ la défaite ou la fuite de l'un des „ deux”. Qu'on ne croie pas qu'il n'y a qu'une fureur amoureuse qui inspire aux animaux cette ardeur guerrière; on se tromperoit; ces êtres heureux ont d'autres passions qui les égarent presque comme elles font les hommes; l'ambition, l'envie, l'avarice règnent parmi eux, comme sur nous, & y produisent à peu près les mêmes effets. C'est encore Mr. DE BUFFON qui nous l'apprend. „ Dans les Parcs, „ dit-il p. 171, lorsqu'ils (les Daims) „ se trouvent en grand nombre, ils forment „ ordinairement deux troupes qui „ sont bien distinctes, bien séparées; & „ qui

(2) *Raire*, c'est crier en parlant du Cerf.

(3) *Andouillers*, Cornichons du bois de Cerf.

„ qui bientôt deviennent ennemies , par-
 „ cequ'ils veulent occuper le même en-
 „ droits du parc : chacune de ces troupes
 „ a son chef qui marche le premier , &
 „ c'est le plus fort & le plus âgé ; les au-
 „ tres suivent, & tous se disposent à com-
 „ battre pour chasser l'autre troupe du
 „ bon pays. Ces combats sont singuliers
 „ par la disposition qui paroît y régner ;
 „ ils s'attaquent avec ordre , se battent
 „ avec courage ; se soutiennent les uns les
 „ autres , & ne se croient pas vaincus par
 „ un seul échec ; car le combat se renou-
 „ velle tous les jours jusqu'à ce que les
 „ plus forts chassent les plus foibles & les
 „ relèguent dans le mauvais pays ". Ne
 „ sont-ce pas-là des hommes ?

Cette excursion nous a un peu écartés
 du Discours de Mr. DE BUFFON, A l'élo-
 ge outré qu'on a vu succéder des réflé-
 xions plus raisonnables sur la différence que
 met dans le naturel & dans les mœurs des
 animaux la différence du climat sous le-
 quel ils vivent, & sur leur attachement
 pour les lieux qui les ont vu naître. Ces
 réflexions, où l'espèce humaine reçoit en-
 core quelques traits assez forts , occupent
 tout le reste du Discours. Sans nous y ar-
 rêter davantage nous passons avec notre
 célèbre Auteur à l'histoire

Du Cerf.

La forme élégante & légère de cet ani-
 mal,

mi, sa taille aussi svelte que bien prise, ses membres flexibles & nerveux, sa tête parée plutôt qu'armée d'un bois vivant, & qui, comme la cime des arbres, tous les ans se renouvelle, sa grandeur, sa légèreté, sa force le distinguent assez des autres habitans des bois : & comme il est le plus noble d'entr'eux, il ne sert aussi qu'aux plaisirs des plus nobles des hommes ; il a dans tous les tems occupé le loisir des héros. Ici trouve naturellement sa place un éloge de la chasse que nous ne pouvons nous empêcher de transcrire. „ L'exercice de la chasse doit succéder aux travaux de la guerre, il doit même les précéder. Savoir manier les chevaux & les armes, sont des talens communs au chasseur & au guerrier ; l'habitude au mouvement, à la fatigue, l'adresse, la légèreté du corps si nécessaires pour soutenir & même pour séconder le courage, se prennent à la chasse & se portent à la guerre ; c'est l'école agréable d'un art nécessaire : c'est encore le seul amusement qui fasse diversion entière aux affaires, le seul délassement sans mollesse, le seul qui donne un plaisir vif sans langueur, sans mélange & sans satiété.

„ Les grands ne sentiroient que le poids de la grandeur, & n'existeroient que pour les autres, s'ils ne se déroboient „ par

„ par instans à la foule même des flatteurs.
 „ Pour jouir de soi-même, pour rappel-
 „ ler dans l'ame les affections personnel-
 „ les, les desirs secrets, ces sentimens in-
 „ times mille fois plus précieux que les
 „ idées de la grandeur; ils ont besoin de so-
 „ litude, & quelle solitude plus variée, plus
 „ animée que celle de la chasse; quel exerci-
 „ ce plus sain pour le corps; quel repos plus
 „ agréable pour l'esprit"? Ces derniers traits
 ne sont-ils point un peu trop forts? L'Auteur
 ne se montre-t-il pas trop panégyriste? Ne
 décidons point, mais comme il est peu
 d'objets qu'on ne puisse considérer sous
 plusieurs faces différentes, & même très
 opposées entre elles, ce même exercice,
 peint ici de couleurs si vives, si fortes &
 si belles, n'a pas été si favorablement trait-
 té par un Bel-Esprit du siècle passé (4), sa
 touche comique a peut-être un peu char-
 gé les traits pour les rendre plus ridicules.
 Opposer son tableau à celui de Mr. DE
 BUFFON, c'est faire contraster un grotes-
 que vis-à-vis d'un ouvrage de *Rubens*; mais,
 qu'importe? l'un & l'autre genre peut avoir
 ses graces & ses utilités. Le grave, le ma-
 jestueux, le sublime, élève, ennoblit
 l'esprit; le léger, le badin, le ridicule le
 délasse, l'amuse, l'instruit même quelques
 fois; voici donc la chasse un peu travestie
 par le Poëte Comique,

premi-

(5) Regnard dans *Démocrise*.

*prendre bien de la peine
 Se tuer, s'excéder, se mettre hors d'haleine,
 Interrompre au matin un tranquille sommeil,
 Aller dans les forêts prévenir le soleil,
 Fatiguer de ses cris les échos des montagnes,
 Passer en plein midi les guerêts, les campagnes,
 Dans les plus creux vallons fondre en désespérés,
 Percer rapidement les bois les plus fourrés,
 Ignorer où l'on va, n'avoir qu'un chien pour
 guide,
 Pour faire fuir un Cerf, qu'une feuille intimide,
 Manquer la bête enfin après avoir couru,
 Et revenir le soir mouillé, las, & recru,
 Estropié souvent, dites-moi je vous prie
 Cela ne vaut-il pas la peine qu'on en rie ?*

Mr. DE BUFFON, après avoir fait de la
 la chasse en général, l'éloge qu'on vient
 de lire, entre sur celle du Cerf en particu-
 lier, dans des détails qu'on verra avec plai-
 sir. Cet art a son langage propre qui ne
 peut être entendu que de ceux qui sont ini-
 tiés à ses mystères; notre Auteuren expli-
 que chemin faisant tous les termes avec
 beaucoup de netteté & de précision. Ce
 n'est pas une description sèche & languis-
 sante, une dissertation exacte & en-
 nuieuse, c'est un tableau vivant & ani-
 mé qu'on a ici sous les yeux. Pour ex-
 pliquer la production, & le renouvelle-
 ment annuel du bois dans le Cerf, Mr.
 DE BUFFON rappelle le système des *molé-
 cules organiques*, & tout ce qu'il avoit dit
 dans

dans les Volumes précédens sur la génération; & l'applique ici comme un principe incontestable, sans faire aucune attention aux difficultés qu'on lui a opposées dans plus d'un ouvrage. Le voyageur qui s'arrêtoit à tuer les Cigales, dont le bruit l'incommodoit, n'étoit pas sage assurément, mais celui-là l'est plus, qui dans un pays peu connu, & coupé de divers chemins, où l'on s'égare aisément, poursuit constamment la première route qu'il a prise, sans prêter l'oreille aux voix qui lui crient que cette route peu battue est encore moins sûre que celles qu'il abandonne. Nous ne disons plus qu'un mot du Cerf, c'est touchant la longue vie qu'on lui attribue communément; ce n'est qu'un préjugé populaire, qui ne peut pas s'appuyer même du plus léger fondement. Le Cerf est cinq ou six ans à croître, & par conséquent selon la règle établie dans les Vol. précédens, il doit vivre sept fois cinq ou six ans, c'est-à-dire, trente cinq à quarante ans.

Le *Daim* ressemble au Cerf plus qu'aucune espèce ne ressemble à une autre; cependant ces animaux ne vont point ensemble; ils se fuient, ils ne se mêlent jamais & ne forment par conséquent aucune race intermédiaire. Il est même rare de trouver des Daims dans les pays qui sont peuplés de beaucoup de Cerfs, à moins qu'on ne les y ait apportés. Ils paroissent

être d'une nature moins robuste & moins agreste que celle du Cerf ; ils sont aussi moins communs dans les forêts. L'Angleterre est le pays de l'Europe où il y en a le plus, & l'on y fait grand cas de cette venaison. Le reste de l'histoire de cet animal n'a rien qui doive nous arrêter plus long tems.

Le *Chèvreuil* a moins de noblesse, de force, & de hauteur de taille, mais il a plus de grace, plus de vivacité, & même plus de courage que le Cerf ; il est plus gai, plus lesté, plus éveillé ; sa forme est plus arrondie, plus élégante, sa figure plus agréable ; ses membres sont plus souples, ses mouvemens plus prestes, & il bondit sans effort avec autant de force que de légèreté. Il est encore plus rusé que le Cerf, plus adroit à se dérober, plus difficile à suivre ; il a plus de finesse, plus de ressources, d'instinct. Il diffère du Cerf & du Daim par le naturel, par le tempérament, par les mœurs & aussi par presque toutes les habitudes de nature. Il ne se met point en hardes comme eux, il marche seul ou en famille ; le père, la mère & les petits demeurent ensemble & ne s'associent point avec des étrangers. La Chévrete produit ordinairement deux faons, l'un mâle, l'autre femelle ; ces deux animaux nourris ensemble prennent une si forte affection l'un pour l'autre, qu'ils ne se quittent jamais. Ce n'est pas uniquement l'a-

mour

mour qui les retient , ils n'en éprouvent
 l'ardeur qu'une fois l'année , & cela seu-
 lement pendant 15 jours ; c'est donc plu-
 tôt par attachement ou par habitude qu'ils
 restent ensemble. Le Chèvreuil pour sui-
 vi par les chiens , fuit d'abord très rapide-
 ment ; si ce premier effort est sans suc-
 cès , il a recours à la ruse , il revient sur
 ses pas , confond les voies à plusieurs repri-
 ses , & tout d'un coup il se separe de la
 terre par un bond , & se jettant à côté il
 se met ventre à terre , & laisse sans bou-
 ger passer près de lui la troupe entière de
 ses ennemis ameutés. Cette espèce peu
 nombreuse dans notre Europe , fort rare
 même dans quelques unes de ses contrées ,
 est fort abondante en Amérique. Les Ché-
 vreUILS sont fort communs à la Louisiane
 & plus grands qu'en France ; ils se trou-
 vent aussi au Brésil ; car l'animal que l'on
 appelle *Cujuacu opora* ne diffère pas plus de
 notre Chèvreuil , que le Cerf de Canada
 ne diffère de notre Cerf.

L'histoire du *Lièvre* commence par
 quelques réflexions sur la multiplication é-
 tonnante de certaines espèces d'animaux ,
 que la nature semble plutôt souffrir qu'or-
 donner. Ces réflexions exprimées à la
 manière de Mr. DE BUFFON , c'est-à-dire ,
 avec autant de force que d'élégance , con-
 duisent à d'autres sur la production des
 animaux en général , sur la population &

la propagation de l'espèce humaine , sur les causes & physiques & morales qui peuvent être ou favorables ou nuisibles à l'une & à l'autre. On conclut de tout cela qu'en prenant un juste milieu & faisant bien attention aux causes de multiplication & de destruction dans toutes les espèces, on trouvera que le nombre des individus y est toujours à peu près le même, que le cours & l'ordre de la nature vivante sont en général constans & invariables. On convient néanmoins que les espèces, dont l'homme prend soin, à commencer par la sienne, sont plus abondantes qu'elles ne le seroient sans cela ; mais ces soins ayant eux mêmes des limites, l'augmentation qui en résulte est aussi limitée & fixée depuis long tems par des bornes immuables ; & quoique dans les pays policés l'espèce de l'homme & celle des animaux utiles soient plus nombreuses que dans les autres climats, elles ne le sont jamais à l'excès, parceque la même Puissance qui les fait naître les détruit dès qu'elles deviennent incommodes.

De toutes les espèces abandonnées à elles-mêmes , il en est peu qui multiplient autant que celle du Lievre. Ces animaux sont en état d'engendrer en tout tems , & dès la première année de leur vie. Les femelles ne portent que trente ou trente-un jours. Elles produisent trois ou qua-

quatre petits; dès qu'elles ont mis bas, elles reçoivent le mâle, & même aussi pendant qu'elles sont pleines, ,, & par la con-
 ,, formation particulière de leurs parties
 ,, génitales, il y a souvent superfétation: le
 ,, vagin & le corps de la matrice sont con-
 ,, tinus; il n'y a point d'orifice ne de cou
 ,, de matrice, comme dans les autres ani-
 ,, maux; mais les cornes de la matrice ont
 ,, chacune un orifice qui déborde dans le
 ,, vagin, & qui se dilate dans l'accouche-
 ,, ment; ainsi ces deux cornes sont deux
 ,, matrices distinctes, séparées & qui peu-
 ,, vent agir indépendamment l'une de
 ,, l'autre". Une autre singularité dans ces
 animaux, c'est la conformité des parties
 extérieures de la génération dans le mâle
 & dans la femelle, elles sont si peu ap-
 parentes dans l'un & dans l'autre, qu'ils
 sont très difficiles à distinguer. Aussi est-
 ce une opinion fort commune, que dans
 les Lièvres il y a beaucoup d'hermaphro-
 dites; que les mâles produisent quelques-
 fois des petits comme les femelles, qu'il
 y en a qui tour à tour mâles & femelles
 en font alternativement les fonctions. La
 raison que nos Auteurs donnent de cette
 dernière opinion, ne fait pas honneur aux
 Hâtes; plus ardentes, disent-ils, que les
 mâles, elles les couvrent souvent avant
 d'en être couvertes. Il n'est pas vrai cepen-
 dant que les sexes soient ainsi confondus;
 chacun à ses organes propres & distinctifs;

& si on les examine avec quelque attention on ne sauroit s'y tromper. Sans parler des testicules , parcequ'ils ne paroissent pas au dehors dans les jeunes Lièvres, voici une marque sûre ; s'il y a un perinée au dessous de l'anús, l'animal est mâle, & l'orifice du prépuce est à quatre ou cinq lignes de distance de l'anús ; dans la femelle au contraire cet intervalle n'est que d'une ligne, ou de deux au plus dans les vieilles Hâes. La chasse du Lièvre fait l'amusement & souvent la seule occupation des gens oisifs de la campagne ; comme on peut la faire sans dépense, & qu'elle est même utile, elle convient à tout le monde ; la manière dont elle se fait, les ruses & les efforts du Lièvre pour échapper à la poursuite des chiens , n'ont rien d'assez particulier pour exiger des observations bien attentives & exactes , aussi nos célèbres Auteurs ne donnent-ils guères de détail là-dessus. Voici seulement une observation qui nous a paru singulière. „ Lors-
 „ qu'il y a de la fraîcheur dans l'air par un
 „ soleil brillant, & que le Lièvre vient de
 „ se giter après avoir couru, la vapeur de
 „ son corps forme une petite fumée que
 „ les chasseurs aperçoivent de fort loin,
 „ surtout si leurs yeux sont exercés à cette
 „ espèce d'observation ; j'en ai vu qui
 „ conduits par cet indice partoient d'une
 „ demie lieue & alloient tuer le Lièvre au
 „ gîte.

Le

Le *Lapin* ressemble si fort au *Lièvre* à tant d'égards, qu'on seroit tenté de penser qu'ils ne font qu'une seule & même espèce; on se tromperoit cependant, ce sont réellement deux espèces très distinctes, & la preuve c'est que ces animaux ne produisent point ensemble. Plusieurs essais que Mr. de BUFFON a faits, l'en ont convaincu. Il a fait élever ensemble un *Lévraut* & une *Lapine*, qui dès l'âge de trois mois se firent une guerre continuelle, à laquelle la mort seule du *Lévraut* mit fin. Des *Lapins* mis avec des *Hases* les firent à leur tour mourir, mais c'étoit à force de les tourmenter pour les couvrir. A cette occasion on rapelle ici avec quelque espèce de dureté l'histoire des amours d'un *Lapin* & d'une *Poule*, qui, pour dire la vérité, occupe une trop grande place dans un Livre digne d'ailleurs de son illustre Auteur (6). Mr. de BUFFON est bien plus concis, „ ce n'étoit, dit-il, qu'un *Lapin* „ vicieux ou trop ardent, qui faute de femelle se servoit de la *Poule* de la maison comme il se seroit servi de tout autre meuble; & il est hors de toute vraisemblance de s'attendre à quelque production entre deux animaux d'espèces si éloignées, puisque de l'union du „ *Lièvre*

(6) *L'Art de faire éclore & d'élever des Poulets, &c. &c.*

„ Lièvre & du Lapin, dont les espèces sont
 „ si voisines, il ne résulte rien ”.

Le Lapin multiplie encore plus que le Lièvre, la femelle produit jusqu'à huit petits, elle porte trente ou trente-un jours, & est presque toujours en chaleur, ou du moins en état de recevoir le mâle. Le Lapin s'accouple donc plus souvent & produit plus fréquemment que le Lièvre ; il a aussi plus de ressources pour échapper à ses ennemis ; ses demeures souterraines les mettent à l'abri du Loup, du Renard, des oiseaux de proie qui sont périr tant de Lévrants, & lui donnent la facilité de se dérober aisément aux poursuites de l'homme ; il est vrai qu'on a contre eux le secours des Furets & des Chiens, & bien nous en prend, car sans cela ils ruineroient entièrement les cantons où ils seroient une fois établis. On raconte que d'une seule paire qui fut mise dans une Ile, il s'en trouva six mille au bout d'un an ; cela n'est pas fort vraisemblable, mais il est sûr au moins que la fécondité de cet animal est prodigieuse ; nous ne nous en appercevons que trop dans ces provinces ; on en détruit toutes les années une immense quantité, cela n'empêche pas néanmoins que l'on n'en souffre beaucoup dans les campagnes voisines des lieux qu'ils habitent. On dit qu'ils sont constans dans leurs amours, & que communément ils s'attachent à une seule femelle qu'ils ne quittent pas. On

Cet article est terminé par quelques remarques d'un Gentil-homme de Bourgogne (7), qui pendant quelques années s'est amusé à élever des Lapins; ces remarques sont curieuses, mais elles tiennent trop ensemble pour que nous en puissions rien détacher qui ainsi isolé pût intéresser nos Lecteurs, & le morceau est un peu trop long pour que nous osions le transporter ici.

(7) Mr. le Chapt du Moutier.



ARTICLE CINQUIEME.

HISTOIRE de la Ville de la ROCHELLE & du Pays d'AULNIS, composée d'après les Auteurs & les Titres originaux, & enrichie de divers plans. Par Mr. ARCEBB de l'Oratoire, de l'Académie Royale des Belles-Lettres de cette Ville. A la Rochelle, chez René-Jacob Desbordes, Imprimeur des fermes générales du Roi; & se vend à Paris chez Durand, rue St. Jacques. MDCCLVI. Tom. I. pagg. 660. sans la Préface &c.

Quel que soit le mérite des histoires générales d'une Nation, il est certain

certain qu'on ne peut la connoître à fonds & en détail, que par le moyen des Histoires particulières. Celle de la Rochelle & du Pays d'Aulnis étoit depuis long-tems désirée. Le Père *Jaillot*, Prêtre de l'Oratoire, s'en étoit chargé; mais les fonctions de son ministère ne lui laissant pas assez de tems pour conduire tout seul ce projet jusqu'au terme, il avoit souhaité que Mr. ARCERE partageât avec lui le poids de l'entreprise, & heureusement pour le Public il s'y prêta volontiers. La Géographie, les morceaux de discussion, les Notes, & le soin de tenir la plume devinrent son partage; jusqu'en 1749 que le *P. Jaillot* étant mort, il en demeura chargé seul.

Ce I. Volume est le premier fruit que la République des Lettres recueille des peines que Mr. ARCERE s'est données pour fournir dignement la carrière où il est entré. Il nous apprend dans sa Préface, qu'il n'a rien négligé afin de remplir avec exactitude le plan qu'il s'étoit tracé; & le compte qu'il rend au Public tant des dispositions avec lesquelles il a mis la main à l'œuvre, que des recherches qu'il a faites, & des mesures qu'il a prises pour donner à son ouvrage toute la perfection dont il seroit capable, doit naturellement prévenir de la manière la plus avantageuse en sa faveur.

Il annonce des remarques préliminaires,
une

Une Description géographique, des Notes renvoyées à la fin du Volume, & au milieu de ces accompagnemens; une Histoire, qui, poussée jusqu'à la guerre vulgairement appelée la guerre des tours, se convertira dès cette époque en simples annales.

Outre les Historiens contemporains, les chartres & les titres originaux que Mr. *ARCE* a consultés, & dont il a soin d'éclaircir dans l'occasion les faits qu'il avance, il a eu le bonheur de se procurer divers MSS. importants. Le plus considérable est celui d'*Amos Barbot* Rochelois, Baillif du grand fief d'Aulnis, & l'un des Pairs du Corps-de-ville. „ Sincère, impartial, il narre, dit-il, avec beaucoup de naïveté; & tout zélé Protestant qu'il est, il désapprouve quelques fois la conduite de ses frères, & il en dit trop de bien pour n'être pas cru dans les exceptions qu'il y met quelquefois; mais comme il n'a pas assez de feu pour fondre les matières, il les soude assez grossièrement. Un autre MS. qui a été fort utile à notre Auteur, c'est celui de *Caurian* Médecin de *Catberine de Médicis*, Catholique & zélé Royaliste. Avec cela on lui a communiqué divers recueils faits par des Bourgeois de la Rochelle; en un mot il paroît que les secours ne lui ont pas manqué.

Au milieu de toutes ces richesses littéraires,

raires, Mr. ARCERE s'est attaché 1, à faire un bon choix, pour ne pas ressembler à ces Historiens, qui voulant „ trop enfler „ leurs productions, y déployent ennuyusement ce qu'on n'a pas envie d'y lire. „ Il n'a pas cru devoir produire des riens „ historiques, mais aussi sa rigueur n'a „ pas été portée jusqu'à n'envisager ses „ objets que du côté saillant”. 2. Après le choix des matières Mr. ARCERE a pensé à leur donner une forme agréable. „ Il „ faut, dit-il, attacher l'esprit par les „ graces de l'élocution, par un tour noble, par des images vivantes pleines „ feu & de la vérité des objets. Il faut „ encore peindre l'ame & rendre le caractère de ses personnages. Sans ces talens, „ un Auteur ne doit prétendre qu'au mérite d'Annaliste. Qu'il rédige des dattes, „ ajoute-t'il, qu'il dresse des Chroniques. „ Mais ce ne sera jamais à un tel homme que l'Histoire confiera ses immortelles archives: jamais elle n'en fera „ son héraut, pour annoncer à tous les „ âges & à toutes les régions les grandes leçons qu'elle doit à l'Univers”.

Il est aisé de concevoir que Mr. ARCERE, plein de ces beaux sentimens, doit particulièrement être affecté du danger qu'il court & des difficultés qu'il a à surmonter, en puisant les matériaux de son Histoire dans des Ecrivains qu'un préjugé de Religion a mis en opposition les uns
aux

aux autres. „ Consacré par le nom au-
 „ guste qu'il emprunte, ce préjugé passe
 „ pour l'évidence même lorsqu'il n'est
 „ qu'une séduisante lueur. . . Un Histo-
 „ rien sage & précautionné apportera tous
 „ ses soins à se tenir en garde contre une
 „ prévention si déplorable. Il qualifiera les
 „ événemens, non en enthousiaste, dont
 „ l'imagination s'allume sur tout, mais
 „ en citoyen du monde, qui voit mieux
 „ à mesure qu'il conserve plus d'impar-
 „ tialité & de flegme. Il ne mettra pas
 „ sur une société entière les fautes d'un
 „ particulier. Il saura établir une distinc-
 „ tion entre des rumeurs incertaines &
 „ des faits avérés; entre l'abus des cho-
 „ ses & leur usage légitime; entre un cul-
 „ te raisonnable & la superstition; entre
 „ les dogmes & les opinions tolérées”.

Les réflexions que fait notre Auteur,
 sur l'obligation indispensable où est l'Hi-
 storien d'oser blâmer les défauts des
 Grands, loin de dissimuler la vérité par
 une silencieuse politique, ne sont ni
 moins judicieuses ni moins nobles que cel-
 les qu'on vient de lire. „ Timide &
 „ muette dans les palais des Grands, ré-
 „ butée du reste des mortels, la vérité,
 „ dit-il, n'a pour unique ressource que
 „ la voix fière & éclatante de l'Histoire;
 „ si cette voix est étouffée par de hon-
 „ teux ménagemens, quelle bouche s'ou-
 „ vrira pour l'instruction de l'Univers?”

La déclaration que Mr. ARCERE fait au
 Tome VII. Part. II. F su-

sujet des Protestans est tout à fait conséquente aux principes d'impartialité, de modération & de franchise dont il se pare. Ecoutons la cette déclaration, la voici. „ Par raport aux Protestans, on „ s'est fait une loi de critique bien sévère. Toutes les fois qu'il s'est présenté „ un fait desavantageux au parti, on ne „ s'est pas contenté de peser l'autorité des „ Auteurs Catholiques, on a cherché de „ nouvelles preuves chez les Ecrivains de „ la nouvelle Réforme, & l'on n'a porté „ un jugement de rigueur que sur la „ position de ces témoins non suspects. „ Si cette loi n'est pas suffisante, ajoute „ notre Historien, j'ignore ce qu'il faut „ pour contenter les esprits les plus difficiles. Il faudroit en effet être plus que difficile, pour ne s'en pas contenter, si elle a été bien observée, & c'est de quoi nous pourrons juger dans la suite.

Sans sortir de cette Préface, notre Auteur se fait un devoir de prévenir le Lecteur, sur le reproche odieux dont on charge les Rochellois, d'avoir été l'asyle éternel de la discorde, & de s'être toujours montrés disposés à la révolte. On voit par la Note n. 3. pag. 571. que cette apologie est spécialement destinée à repousser quelques traits d'un Discours prononcé devant l'Académie Française en 1727; elle pourra servir en même tems de correctif ou d'adoucissement à la manière dont Mr. le Président *Hénault* parle des

des Rochellois, dans son *Abregé Chronologique* sur l'année 1628.

Cette apologie est suivie des justes éloges que Mr. ARCERE donne à l'empressement généreux avec lequel le Corps-de-Ville de la Rochelle & diverses personnes plus ou moins qualifiées ont favorisé son travail, & lui ont prêté des secours. Il finit la Préface en avertissant que la belle Carte de l'Aulnis, qu'on trouve dans ce Volume, & qu'il donne pour un morceau de Géographie de la plus exacte précision, est l'ouvrage de feu M. Claude Massa, Ingénieur ordinaire du Roi, & mort à Mézières en 1737 âgé de 87 ans. Elle est très nette & fort bien gravée.

Le *Discours préliminaire sur le Pays d'Aulnis* n'est pas moins curieux que la Préface qui nous a arrêtés jusqu'à présent est intéressante. L'Auteur y traite en XII Articles de l'*Etendue du pays d'Aulnis*; des *qualités du terrain de l'Aulnis*; des *côtes de l'Aulnis* & des *Provinces limitrophes*; de l'*Ety-mologie du nom d'Aulnis* & de l'*Origine de ses premiers habitans*; de son *ancienne dépendance des Santonnes*; de son *ancienne division en Vicariats* & en *Prévôtés*; de la question, *si l'Aulnis étoit de la langue d'oïl, ou de la langue d'oc?* s'il a eu titre de *Comté du Bailliage du grand Fief d'Aulnis*; de l'*Aulnis mouvance de l'Ancien Comté de Poitou*, du *Gouvernement d'Aulnis*; enfin de sa *Coutume*. Sur tous ces Articles Mr. ARCE-

ne entre dans des détails, qui annoncent dût savoir, du goût, & un grand travail dont le Lecteur recueille agréablement les fruits.

Le pays d'Aulnis est borné vers le Couchant par l'Océan ; au Nord le Golphe de l'Aiguillon & la Saïre Niortoise le séparent du bas Poitou ; les marais de la Grève, le ruisseau le Mignon & la Saintongel'environnent du côté du Levant, la Charente le termine au Midi. C'est une des plus petites Provinces de la France. On ne lui donne tout au plus que vingt trois mille toises du Levant au Couchant & presque autant du Nord au Midi, mais autrefois elle avoit plus d'étendue. Au Nord & au Sud, ses terres sont en partie couvertes d'eaux, & entrecoupées de canaux. Son côté occidental est situé très avantageusement pour le commerce.

Le terrain du pays d'Aulnis est assez uni, le sol sec, pierreux ; à un pied de profondeur on y trouve la banche ou fonds de roche tendre. Quoiqu'aride il est partout couvert de vignobles. Autrefois il donnoit de fort bons vins ; à présent le commerce des eaux de vie y a fait préférer les plans les plus fertiles aux plus exquis ; d'ailleurs, faute de bois, on ne peut plus y échalasser les vignes. Bien des gens sont dans la pensée qu'on essayeroit envain de planter des bois dans un pareil terrain ; mais notre Auteur fait voir qu'ils se trompent. Anciennement il y avoit des forêts. Les
Tamaris

Tamaris viendroient partout jusques dans les Dunes. On y voit encore quelques Chênes, & quelques Pins &c. Entre les Simples on y remarque principalement l'Absynthe, l'Atriplex, le Lizeron, la Clandestine, l'Immortelle, & le Sainbois.

L'Aulnis a aussi, surtout à Clavette, qui n'est éloigné de la Rochelle que de deux lieues, des Fossiles de toute espèce, dont M. d'Argenville a donné un détail succinèt dans son énumération des Fossiles du Ro-yaume.

Les côtes sont fertiles en Coquillages, tels que sont les Lépas, les Cœurs, les Cammes, les Peignes, les Buccins, les Couteliers, les Pholades, les Huitres & les Moules. Les Moules ont eu pour historien M. de Réaumur & la Rochelle se glorifie d'être la patrie de ce nouveau Plin. Mr. du Paty, Trésorier de France, les a aussi décrites, mais il en a omis deux espèces singulières. „ La première est en quelque „ sorte bossue; quand on a donné le po- „ li à sa robe qui est d'un brun clair, et „ le imite les Moules de Magellan par ses „ belles nuances de rose & de nacre. La „ seconde espèce est pointue, d'une figure „ bizarre & allongée, ses canelures ar- „ rangées avec symétrie la font ressem- „ bler à une lime”. Les Huitres de l'Aulnis sont redevables à M. de la Faille de ce que le mécanisme de cette espèce de coquillage est si bien connu. Ce curieux;

dont le cabinet fait l'admiration des connoisseurs, a mis sur ce sujet un Mémoire très-estimé dans le *Mercur* de France. Près de Loziers se trouve le *Burgau-marçon*. C'est un petit Buccin dans l'intérieur duquel est un sac plein d'une liqueur d'un rouge foncé, & dont les habitants du lieu se servent pour marquer le linge. Les Glands de mer sont dans l'Aunis de trois sortes; la plus belle est supérieure à tout ce qu'on voit ailleurs en ce genre. Il y a des Dentales sur le platin d'Angoulins: elles sont mutilées dans la partie la plus foible de leur pointe. Au reste ce n'est pas seulement ici que Mr. *Ancré* parle des Coquillages du pays; il y revient par occasion en plus d'un endroit de sa description géographique. Dans l'article d'Esnaudes on trouve la façon dont se fait sur cette côte la pêcherie des Moules, dans des espèces de parcs formés de clayes & retenus par des pieux. Dans l'article de Niuil on voit comment s'y parquent les Huitres. Le P. *Hardouin* y est relevé, & un passage de *Pline*, qu'il a mal entendu, expliqué. Dans celui de la Charente, on apprend qu'autrefois près du bourg de Savinien l'on pêchoit des perles, qu'elles se trouvoient dans un coquillage bivalve nommé des *Palourdes*, que ces perles étoient fines, d'une belle eau, quelques fois rondes & aussi grosses ou plus même qu'un pois, mais presque toujours irrégulières & baroques, desorte que dès la

fin

fin du dernier siècle on a abandonné cette pêche, à cause de l'incertitude & de la médiocrité du profit.

Ce n'est pas seulement sur ces matières que notre Auteur montre des connoissances qui le rendent digne de tenir un rang parmi les Naturalistes comme parmi les Historiens, on voit encore mieux jusqu'où il a poussé l'esprit d'observation & l'étude de la bonne Physique, dans les discussions où il entre sur les côtes de l'Aulnis & des Provinces limitrophes. Il y expose quatre principaux changemens causés par l'action des eaux sur les rivages du pays. La Mer y a d'abord formé des Iles ; ensuite elle s'est repandue sur les terres voisines ; puis elle s'en est considérablement retirée, mais enfin à mesure qu'elle rend au continent ce qu'elle lui avoit enlevé du côté du Nord de la Province, elle en submerge la partie méridionale. Tout cela est expliqué physiquement par notre Auteur, qui en justifie la vérité par des Actes, & qui à cette occasion définit plusieurs termes latins du moyen age, dont quelques-uns ne se trouvent pas même dans le riche Glossaire de *du Cange*,

On n'a que des conjectures sur l'étymologie du nom d'*Aulnis*. Une des plus probables est celle de l'Abbé de *Longuerue*, qui soupçonne qu'il fut ainsi nommé à cause des aulnaies dont il abondoit. Mr. ARCE-

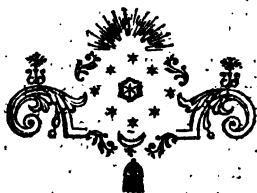
RE croiroit plutôt qu'il a pris son nom des Alains qui dès le cinquième siècle s'étoient établis dans les Gaules. Il soupçonne que battus avec les Visigoths près d'Orléans, & fugitifs après leur défaite ils seront venus s'établir dans le voisinage de la Saintonge, & que ce canton aura pris d'eux le nom de *Pagus Alanensis* & dans la suite *Alnensis*, & *Alinsis*. On découvrit, il y a quelques années, près de Maillezais, des Squelettes d'une longueur extraordinaire. Ce fait appuie la conjecture de Mr. ARCERE. Les Alains, au rapport d'*Ammien Marcellin*, étoient presque tous d'une taille avantageuse. Ils ressembloient en cela aux Bourguignons, qui, suivant *Sidonius Apollinaris*, avoient sept pieds de haut.

Ce n'est pas sans raison que notre Auteur met en question si l'*Aulnis* étoit de la Langue d'oïl ou de la langue d'oc. La langue latine, que les Gaulois avoient reçue de leurs vainqueurs, fut durant plusieurs siècles la langue vulgaire dans les Gaules. Peu à peu elle s'altéra, & il en résulta un idiome appelé dans la suite la langue Romaine ou Romance, idiome, qui vers le milieu du IX. siècle se trouvoit déjà tout formé, & qui étoit à peu près le même que celui qu'on parle aujourd'hui en Provence, en Languedoc, & dans une grande partie de l'Aquitaine. Les anciens Gaulois ou Romains d'origine parloient la langue Romaine rustique, tandis que les François

çois se servoient de la Tudesque qui s'embellit, se perfectionna & prévalut enfin sur sa rivale, qu'elle n'a pu toutesfois anéantir au Midi du Royaume. Ces nouveaux idiomes sembloient partager la France vers la fin du XIII siècle, aussi la divisoit-on en deux parties dont l'une fut appelée langue d'oïl, langue d'oui *lingua Gallica*; & l'autre *lingua Occitana*, ou langue d'oc, c'est-à-dire, du pays où l'on disoit oc pour oui; le pays d'Aulnis relevoit de la première. Encore aujourd'hui les gens de la campagne y disent *oyl* pour oui. Mais il faut voici tout cela dans notre Auteur si l'on est curieux des détails.

Nous renvoyons de même nos Lecteurs à la source pour la *Description géographique de l'Aulnis*. C'est une notice de plus de 110 pages, où l'Auteur a fait entrer sous 35 Titres quantité de choses curieuses, tant sur la position des Iles, des Villes, des Lieux, des Rivières dont il parle, que sur les Antiquités, les Monumens, les Usages, & les grands Hommes même qui ont illustré le pays. La Rochelle se montre pour la première fois vers le milieu du X siècle. Assise sur un fonds de roches, c'est de-là sans doute qu'elle a pris son nom. Chatel-aillon miné par la mer a occasionné sa naissance, & peu à peu elle est montée avec le tems au degré où on la voit aujourd'hui. Rochefort tient, com-

me on fait, un rang distingué entre les Villes de PAulnis par son port à l'entrée de la Charante. Brouage est environné de marais salans ou l'on fait quantité de bon sel. A la paroisse de la Jarne est un de ces anciens monumens, vulgairement nommé *Pierre levée*. Mr. ARCEKE pense qu'elle a été un tombeau ; c'étoit l'usage de ces sortes de pierres, s'il faut en croire le sçavant Mr. Le Bœuff dans son Histoire ecclésiastique & civile de Paris. La Charante & la Sevre font la cloture de cette notice. Nous nous y arrêtons avec notre Auteur, en attendant que nous puissions consacrer un second Extrait à le suivre dans son Histoire, & dans les Notes dont il l'a enrichie. Ce n'est pas un ouvrage qui ne mérite que d'être rapidement parcouru.



ARTICLE SIXIEME.

LETTRES sur le Déisme par Mr. SALCHLI, Fils, Professeur à Lausanne. Tome I. de 412. pp. sans la Préface. A Lausanne chez Antoine Chapuis. 1756.

Quelque grand que soit le nombre des ouvrages qui ont été publiés contre l'incrédulité, celui que nous annonçons ne doit pas être censé de trop. Outre que l'on y trouve une réfutation détaillée des objections d'un Déiste moderne, qui jusqu'ici n'avoit pas fort attiré l'attention des défenseurs de la vérité, écrit avec clarté & d'une stile propre à intéresser tous les Lecteurs, il ne peut que contribuer à la gloire de la Religion. C'en est assez pour concilier à Mr. SALCHLI l'estime du Public, & encourager ce Professeur à publier bientôt la suite de son ouvrage. Un court exposé de ce que renferme ce *Premier Tome* suffira pour justifier nos éloges.

Des seize Lettres qui le composent, les cinq premières roulent sur l'histoire de quelques-uns des plus fameux Déistes de l'Angleterre. Tels sont *Cherbury, Hobbes, Brown,*

Brown, Collins, Tindal, & Woolston. L'Auteur ne dit rien de *Toland*, parceque sa vie, dit-il, est suffisamment connue. Peut-être que la même raison auroit pu l'engager à supprimer celle des autres; quoiqu'il en soit, nous n'y insisterons pas dans notre *Extrait*. Nous nous permettrons une seule réflexion sur *Collins*, c'est qu'il ne nous paroît pas qu'il mérite toutes les distinctions honorables que lui donne notre Auteur. Ce jugement ne sera pas trouvé téméraire par ceux qui ont éclairé de près sa conduite. A la suite de l'histoire des D^éistes que nous avons spécifiés, Mr. SALCHLE s'applique à rechercher les causes du D^éisme & de ses progrès. Il ne suit pas la méthode de ceux qui les rapportent aux deux sources générales, la disposition intérieure des D^éistes, & les sujets que l'on donne aux incrédules de douter de la Religion Chrétienne. Les Révolutions arrivées dans l'Eglise, l'état présent de la Religion, les caractères particuliers des D^éistes, leurs préjugés, le goût du siècle, autant de sources où il se propose de puiser, à mesure qu'elles se présenteront à son esprit.

La première qui s'y présente, est l'ignorance où l'on est assez généralement des preuves de la Religion. Elle ne caractérise par seulement les D^éistes du commun; elle se remarque dans les Chefs même du

du parti, dans les Déistes célèbres, dont les noms pompeusement cités sont peut-être le plus grand soutien de l'incrédulité. C'est ce que l'Auteur montre en particulier dans la personne du fameux Comte de *Rochester* & de *Montagne*. Il ne faut que consulter les Mémoires que l'Evêque *Burnet* a donnés de la vie du premier, pour se convaincre de sa parfaite ignorance en fait de Religion. Le second étoit doué de tous les talens qui font l'homme d'esprit, mais il s'en faut bien qu'il ait été également judicieux & vrai. „ Otez, dit „ l'Auteur, à *Montagne*, ces ornemens qui „ ont soutenu sa réputation, que restera-t'il de cet ouvrage si vanté? Un tissu „ de citations mal digérées, de raisonnemens sophistiques sans principes, sans „ ordre, & souvent sans jugement. Cette décision, qui est à peu près celle de *Bayle* lui même, tout admirateur qu'il étoit de *Montagne*, devoit suffire pour ôter aux Déistes l'envie de le compter parmi leurs appuis.

Mr. SALCHLI ne se contente pas de l'exemple de ces deux partisans du Déisme, pour montrer que l'ignorance des preuves de la Religion est une des principales causes de l'incrédulité; il le prouve d'une manière plus détaillée en examinant ici les principales objections des Déistes Anglois. Nous les parcourrions volontiers avec lui, si ce Journal n'en avoit déjà

déjà fourni une réfutation complète dans les Extraits (1) de l'excellent ouvrage du Dr. *Leland*. Nous aimons mieux passer au Marquis d'*Argens*, qui fait le sujet de plusieurs Lettres. „ La fécondité „ de la plume de cet Ecrivain, un stile „ aisé, facile, naturel, une imagination „ qui offre les images les plus riantes; u- „ ne lecture variée, le ton décisif peut- „ être l'ont mis à la mode”, autant de raisons qui ont engagé Mr. SALCHLI à s'attacher à lui préféablement à d'autres, qui adoptent les mêmes sentimens; autant de raisons qui nous invitent à fixer sur lui notre attention. De tous les ouvrages que Mr. d'*Argens* a publiés, il n'en est aucun qu'il ait travaillé avec plus de soin, & où il semble avoir pris plus à tâche de répandre des doutes sur la Religion, que sa *Philosophie du Bon Sens*. C'est aussi celui que notre Auteur choisit pour l'objet de sa critique. La première réflexion du Marquis roule sur l'incertitude des connoissances humaines par rapport aux tems qui ont précédé le Déluge. Nous n'avons, dit-il, jusqu'au Déluge, aucune idée de ce qui s'est passé, que dans les Livres de Moïse; car si nous voulions consulter les autres Historiens, qui peuvent nous instruire des tems plus éloignés; & si nous nous arrê-

tions

(1) V. T. 1. Part. 2. p. 73. T. 2. Part. 1. p. 173. & T. 3. Part. 2. p. 422.

tions, aux Annales des Chinois ou des Egyptiens, nous serions obligés de rejeter la Genèse comme un livre apocryphe, puisque les Ecrivains de cette nation font remonter les commencemens de leur histoire à plusieurs milliers d'années avant la création du monde. La foi & la religion nous obligent à ne point approfondir cette question. Cette opposition des Annales Chinoises & Egyptiennes à l'Histoire Sacrée, le Marquis la fonde sur une décision de l'Abbé Lenglet. Les Historiens Chinois, dit cet Abbé (2) suposent comme une chose constante, que Fohi leur premier Roi a monté sur le trône 2982 ans avant J. C., ce qui fait remonter la fondation de leur Empire de 300 ans au-delà du Déluge. Ce témoignage des Historiens Chinois est sujet à bien des exceptions. L'Abbé ne dit pas ni qui sont ces historiens qui lui servent de garands, ni où il les a vus, ni s'il les a lus. Dire en général que les Historiens Chinois suposent comme une chose constante, &c., c'est se contenter d'une assurance bien vague, & condamner Moïse sur un fondement des plus légers. Mr. le Marquis paroit l'avoir senti, & c'est pour cela sans doute qu'il a recours au P. du Halde. Il faut

(2) Lenglet Méthode d'étudier l'histoire, dans ses Cartons retranchés & conservés dans Bayeri Mem. Hist. Crit. Librorum Variorum p. 171.

faut néanmoins qu'il ait été dans une grande difette de preuves pour recourir à lui, vû que son témoignage renverse ses doutes bien plus qu'il ne les favorise. Les *Auteurs Chinois*, dit ce Père, regardent Fohi comme le Fondateur de leur monarchie, lequel environ 200 ans après le Déluge, suivant la Version des Septante, régna d'abord vers les Confins de la Province de Cben-si, &c. Notre Auteur remarque là-dessus que le système chronologique que le P. du Halde suit ici, quadre assez mal avec celui de Lenglet. Cette contrariété seule forme un préjugé contre le Marquis. L'ambiguïté des paroles du Jésuite; en alléguant la version des Septante, en fournit un second. Les Interprètes Grecs rapportent le Déluge à l'an du monde 2262; ainsi dans le sens littéral de la narration du P. du Halde, Fohi auroit régné environ l'an 2462, c'est-à-dire, au delà de 800 ans après le Déluge, selon le Calcul des Hébreux. Dès-là il ne reste aucune difficulté, ni même une apparence d'opposition avec l'Histoire Sacrée. L'objection seroit plus embarrassante; si l'on suposoit que le P. du Halde, en fixant le règne de Fohi, remontoit depuis J. C. jusqu'au Déluge; & suivoit exactement la Chronologie Grecque.

A ce témoignage du P. du Halde, Mr. SALCHLI oppose ou plutôt il joint celui du P. Regis, de Messieurs Voyeu de Brunem & Freret, & de quelques autres, tous versés

versés dans la Littérature Chinoise. Le premier (3), mort à Pékin en 1737, plaçoit le règne de Fôbi environ 686 ans après le Déluge, & l'institution du Cycle de 60 ans, 1361 ans après le même événement. Le second (4) remarque sur l'institution de ce Cycle, que les Chinois regardent comme peu certains les tems qui lui sont antérieurs; & que puisqu'en 1730 ils comptoient la quarante septième année du soixante septième Cycle sexagenaire, la certitude historique de leurs Annales non seulement ne remonte pas jusqu'au Déluge, mais ne commence même, de leur aveu, que 1300 ans après cette époque. Mr. Freret (5) dit, en parlant des mêmes Annales, qu'elles sont composées de deux parties, dont la certitude & l'authenticité sont très différentes. Celle de ces deux parties, qui commence à l'an 206 avant J. C., est écrite sur les Mémoires contemporains, & n'a été publiée que sur un

(3) L'Auteur a tiré ceci de l'abrégé qu'on vient de publier du MSC. de ce Père, déposé dans la Biblioth. des Jésuites à Lyon, & qui a pour titre: *Accord de la Chronologie des Annales de la Chine, avec les Epoque de l'Histoire Sacrée & Prophane, depuis le Déluge jusqu'à J. C.*

(4) *Hist. de la Conquête de la Chine par les Tartares Manchoux.* T. II. p. 212.

(5) V. *Mém. de l'Acad. Roy. des Inscript. & Belles Lettres.* T. XV. p. 37.

Tome VII. Part. II. G

un examen authentique; ainsi elle peut être regardée comme revêtue de la plus grande certitude historique; celle qui précède cette époque est une histoire restituée après coup, & dans un tems où loin d'avoir des monumens authentiques ou contemporains, on trouvoit à peine quelques fragmens des anciennes histoires composées sur ces monumens. Le P. Fouquet (6) vient encore ici à l'appui de la Chronologie sacrée, fixant comme il le fait le commencement de l'Ère historique des Chinois, qui mérite quelque créance, environ à 400 ans avant la naissance de N. S. & le savant Mr. Fourmont (7) observe que c'est aujourd'hui un sentiment assez commun parmi les Missionnaires Jésuites. Voilà bien des autorités équivalentes pour le moins à celle de l'Abbé Lenglet & de ses Sectateurs.

Notre Auteur termine cette discussion par une réflexion aussi fondée qu'elle est peu honorable au jugement des Déistes.

„ La naissance, dit-il, de *Romulus* & de
 „ *Remus*, le sentiment des Auteurs qui
 „ dérivent le nom & l'origine des Francs de
Francio

(6) La Table du P. Fouquet; publiée à Rome en 1729, a pour titre: *Tabula Chronologica, connexa cum Cyclo qui vulgo Kiat-se dicitur.*

(7) *Refléxions Crit. sur l'Hist. des anciens Peuples.* T. 2. p. 402.

„ *Francio* fils d'*Hector*; l'histoire de la con-
 „ version & du batême de *Clouis*, pas-
 „ sent dans l'esprit des Déistes pour des
 „ contes de vieilles, indignes de l'atten-
 „ tion & encore plus de la croyance
 „ d'un Etre pensant. Je ne blâme point
 „ cette incrédulité; mais si ces Messieurs
 „ suivoient toujours les loix d'une criti-
 „ que aussi judicieuse, adopteroient-ils a-
 „ vec tant d'empressement quelques an-
 „ ciens fragmens, en partie supposés, mal
 „ digérés, mal écrits, pleins de faits plus
 „ incroyables, accompagnés des circon-
 „ stances les plus ridicules? L'autorité de
 „ *T. Live*; de *Grégoire* de *Tours*, & de
 „ tous ces Auteurs qui nous ont transmis
 „ les faits dont je viens de parler, est-elle
 „ si fort au-dessous d'un Roman de la
 „ Chine? Leurs narrations ont-elles moins
 „ de vraisemblance? On les méprise ce-
 „ pendant & on élève celles des Chinois:
 „ D'où vient cette différence? C'est que
 „ les récits des premiers touchent peu la
 „ Religion, & que les autres semblent la
 „ contredire, & donner une espèce de vér-
 „ nis au Déisme: en faut-il davantage au-
 „ jourd'hui pour leur attirer de la considé-
 „ ration"?

Disons un mot des Annales Egyptiennes
 que Mr. le Marquis d'*Argens* joint à celles
 des Chinois, pour rendre suspecte la Chro-
 nologie sacrée. Si elles étoient sures, l'on
 pourroit en tirer des conséquences qui ne

seroient rien moins qu'avantageuses à l'Histoire sainte ; mais il ne faut qu'un œil un peu attentif pour en découvrir l'infidélité. *Manetbon*, *Hérodote*, *Diodore de Sicile*, sont les Auteurs qui nous les ont transmises. Quant au premier, de savans Critiques tels que (8) *Perizonius*, (9) *Buddæus* (10), le *P. Petau*, (11) *Witfius*, rejettent entièrement son autorité, & regardent ses Dynasties comme un misérable tissu de contes & de fables inventées & adoptées par ce Prêtre, dans le dessein de flatter la ridicule vanité d'une nation idolâtre de son antiquité. *Josephe* (12) l'accuse d'avoir souvent ajouté foi à des Auteurs incertains, & *Syncelle* en parle de la façon la plus méprisante (13). Mais qui plus est, *Manetbon* avoue lui même qu'il a tiré son histoire, en partie des colonnes placées dans la *Terre Sériadique* sur lesquelles *Thoth* ou *Mercure* avoit gravé des inscriptions en dialecte & lettres sacrées ; & en partie de livres écrits par le grand-père de *Mercure Trismégiste*, & de quelques

(8) *Ægyptiarum originum & temporum antiquissimorum investigat.* C. II. p. 21. & C. V. p. 60.

(9) *Hist. Eccl.* T. I. p. 60.

(10) *Doctr. Tempor.* L. X. C. 17.

(11) *Ægypt.* L. III. C. 3.

(12) *Joseph. contra Appion.* L. I. § 16.

(13) *V. Perizon.* ubi suprà. C. II. p. 16.

ques autres que les Prêtres conservoient dans leurs sanctuaires (14). Or on fait, remarque notre Auteur, que les anciens Mémoires des Egyptiens furent enlevés par *Cambyse* dans son expédition en Egypte. Les Prêtres prétendirent à la vérité en avoir sauvé les plus importants; mais il est bien plus vraisemblable qu'ils en composèrent de nouveaux, ou qu'ils ajoutèrent à ceux qui leur restoient, plusieurs de ces faits qui font remonter la fondation de leur Empire aux tems les plus reculés.

Mais allons plus loin. En accordant aux Déeses que les Fragmens de *Manethon* foyent aussi fidèles qu'ils le prétendent, en résulteroit-il une opposition réelle avec l'Histoire sacrée, & n'y auroit-il aucun moyen de concilier *Manethon* avec *Moïse*? C'est à quoi ont travaillé plusieurs Savans. *Stillingsfleet* (15) fondé sur ce que les années des Egyptiens furent d'abord d'un mois, ensuite de quatre, & enfin de douze, lève la difficulté en supputant sur ce pied-là les Dynasties de *Manethon*. Le Chevalier (16) *Marsham*, (17) *Vossius*, (18) *Josèph*

(14) Voy. *Witlius* ubi supra L. 3. C. 1.

(15) *Orig. Sacrae*. L. 1. C. 5.

(16) *Marshami Chronicon* p. 3.

(17) *De Orig. & progressu Idololatriæ*. L. 1. c. 28.

(18) *Joseph Scaliger* (19) le *P. Pexron*, sans faire usage de la distinction des années lunaires, conjecturent que les Dynasties de *Manethon* n'étoient pas successives, mais collatérales. Tant il y a de moyens de sauver la vérité de la Chronologie sacrée.

Hérodote & Diodore de Sicile ne sont pas plus redoutables. Celui-ci (20) porte le commencement du règne des Rois d'Egypte à près de quinze mille ans avant la cent quatre vingtième Olympiade, & *Hérodote*, sans fixer d'époque, paroît donner une durée à peu près égale à l'Empire des Egyptiens. La Chronologie de ces deux Historiens diffère par conséquent beaucoup plus de celle de *Manethon*, que celle de ce Prêtre ne diffère de celle de *Moïse*. „ Les contradictions frappantes qui se trouvent entre *Manethon*, *Diodore*, & *Hérodote*, dit là-dessus fort sagement notre Auteur, bien loin de faire à l'avantage de la fidélité & de l'exactitude de ces Auteurs, repandent des doutes sur leurs ouvrages, qui nous montrent la nécessité de recourir à une source pure, qui fixe les variations”. Les remarques qu'il fait sur ces deux Historiens, ne sont pas

(18) *Canonib. Isagoge.*

(19) *L'Antiquité des temps rétablie.* C. XIII.

(20) *Diodor. L. 1. Sect. 2. p. 41.*

pas moins propres à établir la certitude de la Chronologie sacrée. Diodore, ayant parcouru la plus grande partie de l'Europe & de l'Asie, dans le dessein de transmettre à la postérité un corps d'Histoire universelle, se vit obligé de ramasser plusieurs faits incertains, dénués de preuves, & dont quelques fois il n'étoit pas bien persuadé lui même. L'antiquité qu'il attribue au règne des premiers Rois d'Egypte, est fondée en partie sur le témoignage des Prêtres, & en partie sur les Mémoires que ces Prêtres conservoient dans leurs archives. *Nous ne savons, dit-il, quels ont été les premiers Rois, & nous n'ajoutons point de foi à ceux qui prétendent le savoir.* De plus, cet excellent Historien, qui suit année par année les Archontes d'Athènes, les Olympiades, & les Fastes consulaires avec une attention scrupuleuse, ne s'est attaché à aucune Chronologie à l'égard des tems qui ont précédé la guerre de Troye. Il falloit qu'il règnât une grande confusion dans les Mémoires que les Prêtres lui fournirent, pour négliger ainsi jusqu'à l'apparence de la Chronologie, dans les affaires qui regardent cette nation. Il en donne lui même la raison dans la Préface; *parce, dit-il, qu'il ne nous reste aucun monument assez certain pour les distribuer par années.* Ces paroles excluent tout subterfuge, & décident la question.

Quant à *Hérodote*, outre que (21) *Manethon* & *Diodore* (22) l'accusent d'avoir débité plusieurs faussetés dans ce qu'il dit sur les affaires d'Egypte, il avoue ingénument lui même que les Grecs, n'ayant eu aucune liaison particulière avec les Egyptiens, avant le règne de *Psammetichus*, connoissoient peu les événemens qui l'ont précédé; & que ce ne fut qu'à cette époque qu'ils eurent quelques notions plus distinctes du gouvernement & de l'histoire de ce peuple (23).

A ces réflexions particulières Mr. SALCHLI en ajoute quelques générales sur les vuides qui se trouvent dans l'histoire que ces deux Auteurs ont données de l'Egypte, & sur le silence qui y règne par rapport aux événemens d'un si grand nombre de règnes, pendant lesquels il n'est guères vraisemblable qu'il ne soit rien arrivé qui fût digne d'être transmis à la postérité. Enfin lorsque *Hérodote* ou *Diodore* rapportent un fait, ils disent à l'ordinaire qu'ils l'ont appris des Egyptiens ou de leurs Prêtres, jamais, ou tres rarement disent ils qu'ils ayent vu, ou lu leurs Livres Sacrés. Il est donc probable que l'Histoire Egyptienne de ces deux Auteurs n'est fondée

(21) V. Joseph. contra Appion. L. I. § 14.

(22) Diodor. L. I. Sect. 2. p. 42.

(23) Herod. L. II. C. 144.

fondée que sur les traditions incertaines de cette Nation, ou sur les discours équivoques de ses Prêtres.

Voilà des raisonnemens & des faits bien propres à desabuser le Marquis d'Argens, sur l'opposition des Annales Chinoises & Egyptiennes à l'Histoire sacrée. Mais pour réfuter pleinement cet Auteur, il ne faut que se servir de ses propres armes. Qui croiroit qu'après avoir, dans le passage que nous avons transcrit (24), fait valoir l'opposition des Annales Chinoises & Egyptiennes à l'Histoire sacrée, il revoque lui même en doute la vérité de ces dernières? Rien cependant de plus vrai. *Sans avoir égard*, dit-il (à la page 68 du premier Tome) *aux fabuleuses Chroniques des Egyptiens, qui font remonter à trente quatre mille deux cents 63 un an la formation de leur Empire avant l'établissement de leur premier Roi.* Est-il possible de se jouer ainsi de ses paroles! Heureusement ce n'est pas la seule fois que le Marquis est tombé en contradiction avec lui même. Des inadvertances, des *imprécisions* étonnent à chaque page ceux qui se donnent la peine de le lire. Quel en est le principe? Il est, selon notre Auteur moins aisé à deviner qu'on ne le pense. „ Mr. d'Argens, dit-il, n'est „ pas de ces petits Auteurs, à qui l'on peut „ pro-

(24) Voy. ci-dessus. p. 366.

„ prodiguer les reproches d'ignorance ou
 „ d'incapacité. Il seroit téméraire d'en
 „ accuser un homme qui s'arroe le titre
 „ de *Réformateur des Lettres* (25), qui
 „ s'érige en *Juge absolu de l'Empire Litté-*
 „ *raire* (26); qui cite le *Talmud*, qui dé-
 „ cide sur cet ouvrage en savant qui le
 „ connoit & qui l'a lû (27); un hom-
 „ me enfin qui promet à son élève de lui
 „ *apprendre en huit jours de tems autant de*
 „ *Philosophie qu'en savent les Professeurs*
 „ *de tous les Colléges de Paris* (28). Il seroit
 „ plus injuste encore de le taxer de mau-
 „ vaïse foi. Le soupçon est odieux & n'est
 „ point vraisemblable. *L'Amour l'a fait écri-*
 „ *re pour une personne qu'il chérissoit à l'ido-*
 „ *latrie* (29), & l'amour idolâtre est en-
 „ nemi de la duplicité. J'ignore le caractère
 „ de la personne idolâtrée; mais s'il étoit
 „ permis d'en porter un jugement fondé
 „ sur la nature des sentimens que le Mar-
 „ quis soutient dans son ouvrage, je croi-
 „ rois presque qu'elle étoit dévote; & que
 „ Mr. d'Argens, incertain du succès de ses
 „ feux, & gêné peut-être par les scrupu-
 „ les de son amante, entreprit de les le-
 „ ver, en repandant des doutes sur un
 „ „ livre

(25 & 26) Voy. les *Mémoires secrets de la Rep. des Lett. par l'Auteur des Lett. Juives.*

(27) *Phil. du bon sens.* T. I. p. 122.

(28) *Ibid.* p. 45.

(29) V. l'*Epit. Dédicat.* du même Livre.

„ livre qui n'étoit rien moins que favora-
 „ ble à son amour. Cette idée . . . me
 „ plairait assez, si elle étoit plus confor-
 „ me à la façon de penser de Mr. d'Ar-
 „ gens. J'ai lu les Mémoires de sa vie,
 „ mais je n'y ai vu aucun trait qui mar-
 „ quât son attachement pour le bigotisme
 „ en amour. Je pense plutôt, que rem-
 „ pli d'une passion délicate, & unique-
 „ ment occupé du soin de sa tendresse, elle
 „ lui causoit des distractions qui ont passé
 „ jusqu'en ses écrits ”.

Après avoir réfuté Mr. le Marquis sur
 l'objection qu'il tire des Annales Chinoises
 & Egyptiennes, M. SALCHLI entre dans
 l'examen de celles qui roulent sur la race
 de Géans, qui subsista longtems après le
 Déluge; & sur ces filles des hommes dont
 Dieu désaprouva l'alliance avec ses pro-
 pres enfans; sur la possibilité d'un Délu-
 ge universel, sur les grandes peuplades
 que l'on découvre après le Déluge &c.
 Nous nous ferions un plaisir de le suivre
 dans tout ce détail, si nous ne craignions
 d'excéder les bornes que nous nous som-
 mes prescrites. Ce que nous avons ex-
 trait suffit d'ailleurs pour donner à nos
 Lecteurs une idée de la manière dont no-
 tre Auteur discute.

Les *Lettres* XV & XVI sont destinées
 à développer deux autres causes que Mr.
 SALCHLI assigne aux progrès de l'Incréduli-
 té. L'une est le mépris qu'on a aujour-
 d'hui

d'hui pour certaines sciences, & l'abus que Pon fait de quelques autres sans lesquelles il est ridicule d'aspirer à la qualité de Théologien. Partisan zélé de la Critique, il se plaint surtout de ce que cette science soit tombée dans un décri universel, & que l'esprit de bagatelle, les livres du tems, & en particulier les *Journaux* aient usurpé la place qu'elle tenoit dans la Littérature. „ L'établissement des Journaux, utile en lui-même & dans son origine, „ est devenu, dit-il, très funeste à la Littérature. Lorsque les premiers recueils „ de cette espèce nouvelle parurent, le „ Public leur fit l'accueil le plus favorable. La facilité qu'ils donnent à paroître savant à peu de frais, fit leur fortune. Les gens du monde se félicitèrent d'avoir un ouvrage, qui, en flattant leur indolence & leur paresse naturelles, les mettent à même de briller aux dépens des plus beaux génies; „ & les demi-Savans applaudirent. . . . „ Vous pensez bien, Monsieur, que les „ Déistes, la plupart gens du bel-air, & „ peu faits à palir sur les Livres, ne furent pas des derniers à favoriser ce goût. „ La saine Critique fut éclipsée; on se „ dégoûta des originaux; on ne voulut „ plus se donner la peine de puiser dans les sources. Alors prirent naissance ces „ recueils informes & mal digérés, ces „ citations fausses, ces passages mutilés.

„ Un

„ Un effain de Livres Déistes sortit de des-
 „ sous la presse ; ce titre soutenu de re-
 „ chérches superficielles sur quelques points
 „ de Critique, leur donna un faux air de
 „ savoir qui éblouit des gens qui ne con-
 „ noissoient de cette science que le nom...
 „ Brisons là-dessus, il n'est rien de plus
 „ imprudent aujourd'hui que d'attaquer
 „ un Journaliste ; ces Messieurs se sont
 „ mis en possession du droit de décider
 „ souverainement de la réputation & du
 „ mérite d'un Auteur, j'aimerois mieux
 „ me brouiller avec un Poète". Nous n'a-
 „ vons pas plus d'envie de nous brouiller
 „ avec M. SALCHLI, & nous n'avons garde
 „ de décider souverainement de ce qu'il dit
 „ ici. Il nous paroît cependant que ce
 „ n'est pas à l'établissement des Journaux
 „ qu'il faut assigner l'époque de l'Incréd-
 „ lité, & que si les Journaux nuisent à
 „ quelques égards à la Littérature, ils lui
 „ sont avantageux à un plus grand nombre
 „ d'autres.

Ce que dit l'Auteur, par raport à l'abus
 que les Déistes font de quelques sciences,
 mérite de trouver ici une place. „ Les
 „ Déistes, ce sont ses paroles, nous ci-
 „ tent sans cesse devant le tribunal de la
 „ raison : nous nous faisons un plaisir d'y
 „ comparoitre, nous la respectons, mais
 „ ils prétendent en régler les jugemens, &
 „ c'est ce que nous refusons. Il semble
 „ que pour l'honneur de leur parti, ils
 „ de-

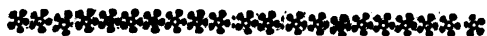
„ devroient nous donner une fois un sy-
 „ stème de Philosophie suivi, qui exposât
 „ avec ordre, clarté & justesse leurs sen-
 „ timens, & qui en développât les prin-
 „ cipes sans déguisement ni variations...
 „ Il est quelques sujets en particulier, sur
 „ lesquels je voudrois connoître leurs idées
 „ précises; la nature de l'évidence par e-
 „ xemple. Cette matière est essentielle à
 „ la discussion des faits. Les caractères
 „ qu'ils y attachent dans leurs différens ou-
 „ vrages, sont assez uniformes à la véri-
 „ té, l'intérêt du Déisme les détermine.
 „ Un Trait d'histoire suspect; une suppo-
 „ sition hasardée, fait elle en faveur du
 „ système; la moindre probabilité? une
 „ lueur de vraisemblance, se changent en
 „ preuves convaincantes, tandis qu'ils ex-
 „igent des pauvres Théologiens des dé-
 „ monstrations mathématiques dans les
 „ sujets qui en sont le moins susceptibles.
 „ Cette maxime suivie constamment par
 „ les Déistes, est la base de la plupart de
 „ leurs raisonnemens: Un Lecteur su-
 „ perficiel en sent moins le ridicule dans
 „ l'application; un fait l'attache, une nar-
 „ ration semée de fleurs le distrait; il en
 „ perd de vue les conséquences, & le Déis-
 „ me fait impression malgré sa difformi-
 „ té. Cette méthode se présenteroit bien
 „ différemment dénuée de ce secours;
 „ elle paroîtroit dans toute sa laideur”.
 C'est ce que M. SALCHLI fait voir plus en
 par:

particulier dans les règles que les Déistes suivent sur la question de l'*Immatérialité de l'ame*. Cette discussion prouve que notre Auteur n'est pas moins bon Philosophe, que Critique judicieux. Elle n'est guères susceptible d'Extrait, & nous y renvoyons nos Lecteurs.

La vanité & la présomption 3^e. cause des progrès de l'Incrédulité. Le reproche paroîtra dur, mais il n'en est pas moins vrai. Il ne faut que jeter les yeux sur les ouvrages des Déistes pour y trouver partout les traits les plus frapans de présomption. On leur a donné le titre d'*Esprits forts*. Quelque ridicule que soit ce titre, qu'on ne leur a donné que par ironie, il a fait plus d'un incrédule ; & il y aura toujours de ces Esprits vains & bornés, qui incapables de se faire estimer par eux mêmes, cherchent à briller à la faveur d'un nom qui semble leur donner quelque relief. Mais rien ne marque mieux la présomption des Déistes, que le mépris injuste qu'ils affectent pour les Théologiens. Il n'est pas question ici de ces injures grossières qu'ils vomissent contre le Clergé, de ces railleries froides & insultantes qu'ils en font ; ce sont des graces nécessaires dans leurs Ecrits ; il s'agit de ce mépris qu'ils ont pour les lumières & les connoissances des défenseurs de la Révélation. „ L'échaffaut, dit l'Auteur, avec
„ le-

„ lequel ceux-ci bâtissent leur système, est
 „ bien différent. Nourri dans le travail ;
 „ accoutumé aux recherches les plus pro-
 „ fondes, livré aux méditations les plus
 „ abstraites, le Théologien creuse les sujets,
 „ il les digère, & s'il les écrit, il est d'au-
 „ tant plus sur ses gardes, qu'il sait qu'on
 „ lui pardonne peu. Quand la dispute se-
 „ roit indécise entre les Dèistes & leurs
 „ adversaires, la différence qu'il y a entre
 „ la culture de leurs talens, leur aplica-
 „ tion, & leur méthode en écrivant, for-
 „ meroit du moins une présomption con-
 „ tre les premiers, qu'ils auroient bien de
 „ la peine à détruire dans l'esprit d'un ju-
 „ ge impartial”. M. SALTHI ajoute à cet
 „ endroit une note très essentielle. *Je*
parle, dit-il, ici des Théologiens tels que les
Heideggers, les Turretins &c. Je sais bien
qu'il n'en est malheureusement que trop qui ne
méritent pas cet éloge.





ARTICLE SEPTIEME.

Correctif au XIII. Article du Tri-
mestre précédent de cette Biblio-
thèque, touchant le fameux Poë-
te *Roussseau*.

Nous n'avons pas dissimulé que nous
nous faisons un plaisir de donner
place dans notre Journal aux vers de Mr.
Heerkens, en faveur de *Roussseau*, dont la
mémoire a été si fortement attaquée dans
l'article du Dictionnaire de Mr *de Chausse-
pié*, qui porte au titre le nom de ce célé-
bre Poëte. Pourquoi rougirions nous de
l'avouer? Peu convaincus d'un côté que
Roussseau ait été indubitablement l'auteur
des fameux couplets, sans avoir néan-
moins des preuves démonstratives du con-
traire, nous avons pris dans la lectu-
re de ses Lettres, dans les écrits de Mr.
Racine, & dans les recits de diverses
anecdotes qui nous sont parvenues de plus
d'une part, des idées moins défavantageu-
ses du caractère de ce Poëte, surtout de
la sincérité de son retour au bien, que cel-
les que laisse dans l'esprit la lecture de l'ar-
ticle qui le concerne dans le nouveau Dic-
tionnaire critique. Ce peut être préven-
tion, car nous n'avons pas approfondi la

matière comme l'Auteur de cet article; & pour dire la vérité, nous n'avons aussi peut-être pas assez pensé à nous tenir en garde contre la secrète satisfaction d'entrevoir des sentimens de probité & de religion dans un homme de génie trop justement décrié, mais dont la conversion, bien que tardive, seroit d'autant plus exemplaire, qu'elle se trouveroit plus accréditée par des traits de sa conduite, ou de ses principes, suffisamment constatés.

C'est dans ces dispositions, que rapportant un mot de *Rouffseau*, il a coulé de notre plume, que ce mot *dit plus au sentiment en faveur du fameux Poète, que tout le long article du Dictionnaire ne dit à l'esprit contre lui*. L'ingénieux Auteur de cet article n'a pas goûté ce jugement. Sans sortir de l'*incognito*, il y a fait ses remarques, & en nous les communiquant dans une Lettre dont il nous a honorés, il ne nous a pas caché, qu'il n'attendoit pas que nous donnerions à notre amour propre la mortification de tenir un autre langage. Hé! pourquoi non? Faut-il donc tout prendre du mauvais côté, & prêter toujours aux paroles ou aux actions les vues les plus défavorables? Quoique l'Anonyme nous soit parfaitement inconnu, quoique nous ne goûtions nullement le tour qu'il a donné à la critique de l'endroit de notre Bibliothèque qui lui a déplu, nous ne sommes rien moins que mortifiés de pouvoir lui té-

témoigner le cas que nous faisons de son travail , & l'éloignement que nous nous sentirions à le décrier. Le mot de *Rousseau* prouve mieux dans notre esprit, que ce Poète étoit affligé d'avoir souillé sa plume par des productions indignes d'un honnête homme , que tout l'article du Dictionnaire n'y prouve, qu'il étoit sûrement l'auteur des infames couplets. C'est tout ce que nous avons voulu dire. Si nous nous sommes trompés, que l'Anonyme ne s'en offense pas. Chacun juge des choses par ses lumières & selon le tour d'esprit qui lui est propre.

Peut-être aura-t'il présumé, qu'en donnant place aux Vers de M. *Heerkens* dans notre Bibliothèque, nous avons sçu quelque chose de ce qui s'étoit passé entre ce Savant & lui, à l'occasion de l'article qui concerne *Rousseau*, mais nous l'ignorions entièrement. Pleins de considération pour Mr. *Heerkens* & d'estime pour ses productions , nous devons naturellement recevoir ses Vers avec d'autant plus d'empressement , qu'ils étoient assortis au plaisir que nous goûtions de ne trouver pas *Rousseau* aussi noir qu'il le paroît à d'autres; du reste nous serions encore à savoir le premier mot des éclaircissemens donnés à M. *Heerkens* tant par l'Anonyme que par M. de *Chaussépîé*, si ce dernier n'avoit eu la complaisance de nous en instruire.

Par un effet de ses soins obligeans, nous

avons en main toute la suite des Lettres qui de part & d'autre ont été écrites sur cette matière. Nous ne craignons point de dire qu'il est étonnant que M. *Heerkens*, après avoir lu ce que M. *de Cbauffepié* lui a marqué dans un si grand détail touchant l'Auteur de l'article de *Roussseau*, pour le convaincre qu'il ne devoit le chercher ni bien loin, ni parmi les Savans de profession, ni dans aucune cabale ennemie du fameux Poëte, ait pu persister, comme il le fait, à en juger autrement, & à joindre à ses Vers, en nous les envoyant, cette note, que nous y avons laissée ; *Un jour il paroitra que l'homme envieux qui a fait l'article, a aussi attaqué la Providence dans plus d'un écrit.* Quand un homme tel que M. *de Cbauffepié* a déclaré qu'il est lié personnellement avec l'Auteur de l'article, que cet Auteur n'avoit jamais écrit, & que depuis plusieurs années en relation d'amitié avec lui il l'a toujours connu pour un honnête homme, plein d'amour pour la vérité, de zèle pour la Religion & de respect pour la Providence, il n'est plus permis d'insister, d'élever des doutes, & encore moins de continuer à prêter un ton décisif aux conjectures qui auparavant pouvoient avoir ébloui. Il faut espérer qu'un aussi bon cœur que M. *Heerkens* ne demeurera pas plus long-tems dans l'illusion. Mr. *de Cbauffepié* n'a rien omis pour le desabuser. Si nous

avons

avons eu assez de place pour donner ici les Lettres de ce dernier, comme il nous l'avoit permis, on y verroit un modèle de la politesse & de la modération avec lesquelles il sied à des Savans, gens de mérite & d'esprit, de défendre les intérêts de la justice & de la vérité.

ARTICLE HUITIEME.

HISTOIRE de France, depuis l'Etablissement de la Monarchie jusqu'au Règne de Louis XIV. par Mr. l'Abbé VELLY. in-8. A Paris, chez Desaint & Saillant. 1755 & 1756. Tom. I. 504 pag. Tom. II. 499 pag. Tom. III. 550 pag. Tom. IV. 526 pag.

Quoique l'on ait déjà diverses histoires de France travaillées par d'habiles gens, le Public ne saura point mauvais gré à Mr. l'Abbé VELLY d'avoir entrepris celle dont nous annonçons les quatre premiers Tomes. Ce savant Abbé réunit toutes les qualités propres à écrire l'histoire d'une manière également in-

fructueuse & intéressante. Son style est simple, clair & aussi élégant qu'il est nécessaire à un Historien. Il sait égayer ses narrations, les animer & les rendre amusantes. Il a l'art de débrouiller le cahos que forment les recits obscurs, les détails embarrassés, & les variations des Auteurs qu'il consulte, de saisir ce qu'il y a d'essentiel & de plus vraisemblable, & de présenter les faits avec beaucoup de netteté. Ce n'est pas un simple Copiste, qui ramasse indifféremment, & qui ne fait qu'habiller à sa manière les événemens qu'il trouve dans d'autres Ecrivains, sans discerner ce qui mérite d'être reçu de ce qui ne le mérite pas; c'est un Auteur qui puise dans les premières sources, qui recherche les plus anciens & les plus respectables monumens, qui discute les faits, qui pèse les preuves, qui examine la validité des témoignages, & qui cherchant la vérité, a très souvent le courage de la dire. Je dis très souvent, parcequ'il ne l'ose pas toujours. Dans bien des occasions, il garde son sentiment par devers lui. Craignant de paroître trop crédule, ou craignant de contredire des erreurs trop accréditées, il se borne à dire *on croit, on dit, on prétend*, & il laisse ainsi au Lecteur le soin de juger.

Parfaitement instruit des vues qu'on doit se proposer dans l'étude de l'Histoire, le savant Abbé les a suivies en écrivant.

„ Il

„ Il faut, *dit-il* (1), que l'Histoire écrite
 „ pour l'utilité commune, soit en même
 „ tems celle du Prince & de l'Etat, de la
 „ Politique & de la Religion, des armes
 „ & des sciences, des exploits & des in-
 „ ventions utiles & agréables. On se pro-
 „ pose dans cette nouvelle Histoire de Fran-
 „ ce, de donner avec les Annales des
 „ Princes qui ont régné, celles de la Na-
 „ tion qu'ils ont bien ou mal gouvernée;
 „ de joindre aux noms des Héros qui ont
 „ reculé nos frontières, ceux des Génies
 „ qui ont étendu nos lumières; en un mot
 „ d'entremêler le recit de nos victoires &
 „ de nos conquêtes, de recherches curieu-
 „ ses sur nos mœurs, nos loix & nos cou-
 „ tumes. On s'est surtout appliqué à
 „ remarquer les commencemens de cer-
 „ tains usages, les principes de nos liber-
 „ tés, les vraies sources & les divers fon-
 „ demens de notre droit public, l'origine
 „ des grandes Dignités, l'institution des
 „ Parlemens, l'établissement des Univer-
 „ sités, la fondation des Ordres religieux
 „ ou militaires, enfin tout ce que les Arts
 „ & les Sciences nous fournissent de dé-
 „ couvertes utiles à la société ".

Quand on se propose des vues si sages,
 on ne peut qu'être applaudi, lors surtout
 qu'on les suit avec exactitude. Or que
 l'exé-

l'exécution ait répondu au dessein, c'est ce qui nous paroît, & l'Approbateur de l'ouvrage en a jugé ainsi avant nous. „ L'Auteur, dit-il, en racontant les faits avec „ une juste étendue, & en découvrant les „ causes qui les ont produits, recherche „ & fait connoître les vrais principes de „ notre Gouvernement. C'est-là principa- „ lement ce qui distingue son ouvrage, & „ ce qui en rendra l'impression utile & agréable au Public ”.

Divers Journalistes se sont aussi fait honneur de rendre justice aux talens & au travail de Mr. l'Abbé VELLY. Cependant dès que les deux premiers Tômes eurent vu le jour, ils ne laisserent pas d'essuyer diverses critiques, les unes qui rouloient sur de petits objets, d'autres sur des objets plus importans; les unes douces, polies, ménagées, d'autres plus pefantes ou plus aigres. Il faut voir dans la Préface qu'il a mise à la tête du 3. Volume, avec quelle candeur il avoue quelques méprises qui lui étoient échappées, mais aussi il faut voir de quel ton il relance les critiques qui lui paroissent pédantes, malignes ou mal fondées. Qu'on juge par ce trait de la vivacité avec laquelle il fait se défendre.

„ Un reproche, dit-il, plus grave, s'il „ étoit fondé, est celui qu'on nous fait „ dans les *Mémoires de Trévoux*, où l'on „ nous accuse de ne pas toujours ménager „ nos termes, quand nous avons occasion „ de

„ *de parler de divers Ordres du Clergé. Re-*
 „ proche dicté sans doute par un zèle plus
 „ délicat que réfléchi, qui s'alarme de
 „ tout, que rien ne tranquillise. Rassu-
 „ rez vous cependant, célèbres Aristar-
 „ ques, on n'oublie pas si aisément les
 „ grands principes qu'on a puisés dans de
 „ bonnes Ecoles. Nous sommes péné-
 „ trés du respect le plus profond pour le
 „ Saint Siège, pour le Corps Episcopal,
 „ pour tous les Ministres de JESUS-CHRIST,
 „ & en particulier pour vous, qui savez
 „ réunir dans un degré si éminent, la
 „ science & la piété: mais l'Histoire est
 „ l'écho de la Vérité. Elle nomme cha-
 „ que chose par son nom: elle le doit, ou
 „ elle perd son être & son existence. Hé
 „ quoi! je pourrai, sans encourir l'indigna-
 „ tion de la Noblesse, le corps le plus
 „ sensible à l'honneur, nommer traître &
 „ perfide tout Gentilhomme qui suscite
 „ des revoltes dans le Royaume, & l'on
 „ me fera un crime de peindre de ses
 „ vraies couleurs l'orgueil indomptable
 „ & l'opiniâtreté seditieuse de quelque
 „ Pontife qui troublera la tranquillité pu-
 „ blique? *Les Ministres de l'Eglise*, dit le
 „ P. Daniel, *sont sujets aux emportemens*
 „ *de la passion comme les autres*: un Histo-
 „ rien doit donc les traiter de même. Ce
 „ n'est pas lui qui en racontant leurs at-
 „ tentats, manque au respect dû à leurs
 „ personnes sacrées: ce sont eux mêmes
 „ H 5 „ qui

„ qui en s'écartant de l'ordre, manquent
 „ à ce qu'ils doivent à leur caractère, à la
 „ Religion, à l'Etat, au monde entier ”.

Pour ce qui est du corps même de l'ouvrage, ces quatre premiers Volumes ne conduisent l'Histoire de France que jusqu'au milieu du règne de *Louis IX*, c'est-à-dire jusqu'à l'an 1250 ou environ. On conçoit bien que nous ne saurions suivre notre Auteur dans tous les détails où il entre. L'Histoire de France est trop connue pour qu'il pût être utile d'en tracer ici un abrégé.

Nous nous bornerons donc à rapporter quelques uns des faits les plus curieux ou les plus amusans, quelques uns des traits qui peuvent servir à faire connoître les talens de notre Historien, son stile, sa façon de raisonner ou de peindre, l'art avec lequel il fait démêler le vrai & le faux au travers des obscurités qui enveloppent les tems anciens, & ce qu'on doit penser des reproches par lesquels on a voulu rendre sa Religion suspecte.

Dabord le Discours préliminaire est un chef-d'œuvre. Il traite de l'*Origine des François*. Au milieu de la diversité des opinions qui ont partagé les Savans sur ce sujet, & qu'il rapporte en peu de mots, notre Auteur choisit, comme le plus probable, le sentiment de ceux qui croient que les Franks étoient originaires de Germanie, & que c'étoit une ligue de plusieurs peuples, qui occupoient cette étendue de
 pays

pays qu'on apelle aujourd'hui la Franco-
 nie, la Turinge, la Hesse, la Frise & la
 Westphalie. Ces Peuples, attachés à une
 grossière Idolatrie, mais droits, vrais,
 sincères, fideles, généreux, prompts à par-
 donner dès qu'on leur demandoit la paix,
 quoique cruels dans leur vengeance envers
 leurs ennemis; simples & réglés dans leurs
 mœurs, équitables, & religieux observa-
 teurs des loix de l'hospitalité, ces Peu-
 ples étoient de plus jaloux de leur liberté,
 pleins de zèle & d'amour pour leur pa-
 trie, actifs & ardens à tout entreprendre,
 à tout sacrifier pour en soutenir la gloire,
 & animés d'un courage invincible. Leur
 gouvernement, leurs maximes sur l'hon-
 neur, leurs exercices & leurs jeux, le gé-
 nie guerrier qui paroissoit dans leur mili-
 ce & jusques dans l'éducation de leurs en-
 fans, leur application à cultiver la mari-
 ne, tout montroit dans les anciens Francs
 des peuples difficiles à subjuguier, & ca-
 pables de faire des conquêtes. Aussi eurent-
 ils la gloire de résister aux armes Romain-
 nes, d'en triompher quelques fois, & de
 se conserver en état de faire souvent des
 incursions dans les Gaules, jusqu'à ce
 qu'enfin leurs succès leur permirent d'y for-
 mer des établissemens solides, qui par des
 accroissemens continuels, les ont rendus
 maîtres de toute la France à laquelle ils
 ont donné leur nom.

Notre Auteur nous peint l'état où se
 trou-

trouvoient les Gaules , lorsque les Français y parurent. Le Christianisme avoit déjà pénétré dans la plupart des provinces & des villes. Un grand nombre de Fidèles s'y rendoient illustres par leurs lumières & par leurs vertus; les sciences & les arts y fleurissoient; & l'on y comptoit plusieurs Académies célèbres. „ La principale gloire de la ville de Lyon, dit notre Auteur, „ est d'avoir enfermé dans ses murs ce „ redoutable *Athenæum*, où chaque année les plus grands Orateurs venoient „ disputer le prix de l'éloquence dans une „ assemblée générale de tous les Peuples de la Gaule. Les vaincus étoient condamnés à effacer leurs propres écrits avec leur langue, ou à être précipités du „ milieu du pont dans la Saône. Si les Orateurs de ce siècle courroient de pareils risques, on ne se hazarderoit pas si légèrement qu'on le fait à se donner pour Orateur.

Insensiblement les Belles Lettres tombèrent en décadence, & Mr. l'Abbé Velly exprime les causes de leur chute de manière qu'on diroit qu'il a voulu peindre tout à la fois les tems anciens & les modernes. „ On voulut, dit-il, avoir plus „ d'esprit que les anciens, on négligea la „ belle nature pour se livrer à tout ce que „ l'art a de plus compassé. On courut après les ornemens, on donna dans de „ faux brillans. Pour paroître neuf, on „ de-

„ devint précieux ; en cherchant à plaire ,
 „ on se jetta dans le frivole. On imagina
 „ de nouvelles façons de parler, on in-
 „ troduisit mille nouveaux mots, qui in-
 „ sensiblement altérèrent la pureté du stile
 „ & de la langue. Les incursions des
 „ barbares achevèrent de pervertir le goût :
 „ les Ecoles furent détruites ; on rélégua
 „ les sciences & les arts dans les cloîtres ,
 „ dans les monastères, ou dans le palais
 „ des Evêques ”.

Que si l'on veut juger du goût avec le-
 quel notre Auteur trace les portraits des
 Héros, on n'a qu'à voir celui qu'il fait de
Charlemagne ; il est admirablement bien
 touché, mais il est trop long pour que
 nous puissions en rapporter autre chose
 que les dernières périodes. „ Il favoit éga-
 „ lement gouverner & vaincre. Digne,
 „ rival d'*Alexandre* & de *César* par ses
 „ actions militaires, il les effaça par l'é-
 „ clat de ses vertus. Aussi célèbre dans
 „ les fastes de la Religion par sa piété,
 „ qu'illustre dans les Annales du monde
 „ par ses exploits, l'Eglise l'a mis au rang
 „ des Saints, & toutes les Nations de
 „ concert lui ont donné le nom de Grand ”.
 Cependant quand on a lu le détail de son
 Histoire, on voit bien le grand Homme, le
 Conquérant, le Législateur, le Bienfai-
 teur des Ecclésiastiques & des Moines,
 mais le Saint dispaçoit. Envain essaie-t-on
 de le disculper sur le concubinage, sur son
 in-

indulgence excessive pour les cruautés de *Fafrade* & pour le libertinage des Princesses ses filles, ces taches ne sont guères compatibles avec la sainteté chrétienne; & il nous semble que Mr. l'Abbé VALLY auroit bien pû citer l'exemple de *Charlemagne* à ceux qui l'ont défié de nommer un Saint qui ait été redevable de son apothéose à ses largesses en faveur de l'Eglise.

On trouve à la fin du I. *Tam.*, un excellent morceau sur l'état du commerce de France sous les deux premières Races des Rois.

Attentif à marquer les origines des principaux usages, notre Auteur observe que *Jean XIV* Pape convoqua un Concile, l'an 993, à Rome, où *Udatric* Evêque d'Augsbourg fut canonisé, & que c'est, suivant le P. *Mabillon*, le premier acte authentique de canonisation.

Autrefois c'étoit la loi & l'usage invincible du Royaume, que la Couronne appartenoit à la Maison régnante, mais que les Grands de la Nation Françoisé choisissent un Prince de la Maison royale pour succéder au Roi quand il étoit mort. Dans la suite, les six premiers Rois de la troisième race firent de leur vivant couronner leurs fils aînés; ce qui ruina insensiblement le pouvoir électif. Le sceptre parut enfin si affermi dans la famille de *Hugues Capet*, que *Philippe Auguste* ne crut pas nécessaire de faire sacrer son fils. La succession

sion dans les aînés de chaque ligne devint
 une loi fondamentale de l'Etat, & depuis
 plus de sept cents ans, aucune prétention
 n'en a troublé l'ordre.

On n'accusera pas notre Auteur d'avoir
 voulu décrier la dévotion, lorsqu'on l'en-
 tend célébrer de bonne foi l'espèce de pié-
 té & les prétendus miracles du bon Roi
Robert. „ Ce Prince, allant un jour à Pos-
 „ sice du matin, surprit deux personnes
 „ en faute. L'horreur qu'il avoit du pé-
 „ ché, n'éteignit point la compassion
 „ qu'il devoit au pécheur: „ Il ne chas-
 „ sa point ces profanes, mais tranquille-
 „ ment „ il les couvre de son manteau ro-
 „ yal, & vole aux pieds des Autels pour
 „ demander leur conversion au Seigneur:
 „ il appelle ensuite le Garde-du-corps qui
 „ l'avoit accompagné, & lui ordonne
 „ d'aller chercher un autre habit, lui dé-
 „ fendant sous peine de son indignation
 „ d'en parler à qui que ce soit, surtout à
 „ la Reine. L'idée qu'on avoit de sa ver-
 „ tu lui a fait attribuer des miracles. *Hél-
 „ gant* raconte qu'un pauvre aveugle le
 „ pria de lui jeter de l'eau sur les yeux:
 „ il le fit, & l'infirmes recouvra la vue!
 „ Les malades, & surtout les ulcérés le
 „ suivoient partout: il ne dédaignoit pas
 „ de les panser de ses propres mains: sou-
 „ vent il les guérissoit, en faisant le signe
 „ de la croix sur leurs playes. On pré-
 „ tend

„ tend que c'est le premier de nos Rois à
 „ qui Dieu ait accordé le don de guérir
 „ les écrouelles ". C'étoit-là un beau
 don, c'est grand dommage qu'il se soit per-
 du depuis longtems ; nous souhaiterions
 de savoir quand est-ce qu'il a pris fin.

On ne fait pas précisément l'époque de
 l'établissement des *Cardinaux*. Ce n'étoient
 autrefois que des Prêtres & des Diacres,
 qui cessoient d'être Cardinaux, quand ils
 parvenoient à l'Episcopat, parcequ'ils é-
 toient alors élevés à un plus grand hon-
 neur. „ C'est aujourd'hui, dit notre Auteur
 „ la plus éminente dignité de l'Eglise a-
 „ près le Pape ; & de simples Curés, des
 „ Administrateurs d'hopitaux établis par
 „ des hommes, l'ont enfin emporté sur
 „ les Evêques, qui rapportent leur institu-
 „ tion à l'Auteur même de la Religion ".
 Ce fut au milieu de l'onzième siècle, que
Nicolas II fit décider dans un Concile, que
 le Pape ne seroit plus élu que par les Car-
 dinaux. L'an 1245, *Innocent IV* leur don-
 na le chapeau rouge. Et *Paul II* leur per-
 mit en 1464 de porter la pourpre qui les dé-
 core encore aujourd'hui. On les divise en
 quatre Ordres, Evêques, Prêtres, Dia-
 cres & Sousdiacres ; on peut cependant
 devenir Cardinal sans être engagé dans au-
 cun Ordre sacré.

Ce fut à la fin du douzième siècle que
 fut bâtie l'Eglise Cathédrale de Paris. Un
 usage

usage singulier de cette Eglise, pour représenter le jour de la Pentecôte & la descente du Saint Esprit, étoit autrefois de jeter du haut des voutes sur l'assemblée chrétienne, des pigeons, des oiseaux, des fleurs & des étoupes enflammées.

Philippe II surnommé *Auguste* fut le premier des Rois de France qui entretint des armées sur pied même en tems de paix. Il s'attacha à perfectionner l'art militaire, & attira à son service quantité de bons Ingénieurs, qui contribuèrent beaucoup à la rapidité de ses conquêtes. Il favorisa les Arts & les Sciences. Il avoit formé le dessein d'un hôtel des Invalides, mais qui ne put pas être exécuté. Sous son règne fleurissoit l'Académie de Paris, dont les premiers statuts furent alors dressés, & dont les privilèges allèrent jusqu'au point qu'elle acquit le droit de députer aux Conciles, & que son Recteur signoit tous les traités & autres actes publics.

On a une esquisse des mœurs & de la dévotion de ce tems-là dans la description que notre Auteur nous donne de la *Fête des Fous*, ou *des Innocens*, qui se célébroit dans l'Eglise de Paris & dans plusieurs autres Cathédrales du Royaume.

„ Les Prêtres & les Clercs s'assembloient,
 „ éliisoient un Pape, un Archevêque ou
 „ un Evêque, le conduisoient en grande
 „ pompe à l'Eglise, où ils entroient en
 „ dansant, masqués & revêtus d'habits
 „ *Tome VII. Part. II.* I „ de

„ de femmes , d'animaux ou de bouf-
 „ fons , chantoient des chansons infâmes ,
 „ faisoient un buffet de l'Autel sur lequel
 „ ils mangeoient & buvoient pendant la cé-
 „ lébration des saints mystères , y jouoient
 „ aux dés , bruloient au lieu d'encens le cuir
 „ de leurs vieilles sandales , couroient ,
 „ sautoient dans le lieu saint avec toutes
 „ les postures indécentes dont les bâteleurs
 „ savent amuser la populace. „ Cette
 „ Fête a duré jusqu'aux tems de la Réfor-
 „ mation. En voici une autre qui ne lui
 „ cède point en extravagance. „ On la
 „ nommoit la *Fête des Anes* , & elle se
 „ célébroit à Beauvais. On choissoit
 „ une jeune fille , la plus belle de la vil-
 „ le : on la faisoit monter sur un Ane
 „ richement enharnaché : on lui mettoit
 „ entre les bras un joli enfant. Dans cet
 „ état suivie de l'Evêque & du Clergé ,
 „ elle marchoit en procession de la Cathé-
 „ drale à l'Eglise de St. Etienne , entroit
 „ dans le sanctuaire , alloit se placer près
 „ de l'autel du côté de l'Evangile , & aussitôt
 „ la Messe commençoit. Tout ce que
 „ le Chœur chante étoit terminé par ce
 „ joli refrain , *binbam , binbam*. La Pro-
 „ se moitié latine , moitié françoise , ex-
 „ pliquoit les belles qualités de l'animal.
 „ Chaque strophe finissoit par cette dou-
 „ ce invitation :

„ Hez , Sire Ane , car chantez ,
 „ Belle bouche rechignez ,

„ Vous

„ Vous aurez du foin assez,
„ Et de l'avoine à planter.

„ On l'exhortoit enfin, en faisant une
„ dévote genuflexion, à oublier son an-
„ cienne nourriture, pour répéter sans ces-
„ se *Amen, Amen*. Le Prêtre, au lieu
„ d'*Te missa est*, chantoit trois fois,
„ *binham, binham, binham*; & le Peu-
„ ple respondoit trois fois, *binham, bin-*
„ *ham, binham*.

Qui pourroit croire que dans ce même
tems on de si belles choses étoient publi-
quement pratiquées, on sévissoit contre
le jeu des *Echecs*? Cependant rien de plus
vrai. „ On voit, dit notre Auteur, un
„ Statut d'*Eudes de Sully* qui défend aux
„ Clercs, non seulement de jouer aux
„ Echecs, mais même d'en avoir dans
„ leurs maisons”. Qui pourroit croire
que dans ce même tems il se soit trouvé
un Prince qui ait mieux aimé perdre la
vie que de se guérir d'une maladie fa-
cheuse en usant d'un remède qui eut fait
brèche à la chasteté? Cependant notre Au-
teur raconte que *Louis VIII.* étant dange-
reusement malade, on imagina par le con-
seil des Médecins, de faire mettre auprès
de ce Prince pendant qu'il dormoit, une
jeune Demoiselle qui, à son reveil, lui
exposa le motif qui l'amenoit. Non, ma
fille lui dit *Louis*, *j'aime mieux mourir que*

de sauver ma vie par un péché mortel. Et en effet il mourut de ce mal-là, auquel un remède si bien approprié étoit nécessaire.

Personne n'ignore les grands différends que l'Empereur *Frédéric II* eut avec la Cour de Rome, qui ne mettoit alors aucunes bornes à ses orgueilleux attentats. *Frédéric* fut frappé d'anathème par *Grégoire IX.* & ensuite par *Innocent IV.* „ Un Cu-
 „ ré de Paris, homme jovial, monte en
 „ chaire, la bulle d'*Innocent* à la main.
 „ Vous savez, mes frères, dit-il, que
 „ j'ai ordre de fulminer une excommu-
 „ cation lancée contre *Frédéric*: j'en igno-
 „ re le motif: tout ce que je sçais, c'est
 „ qu'il y a entre ce Prince & le Pontife
 „ Romain de grands différends & une hai-
 „ ne irréconciliable. Dieu seul connoit
 „ qui des deux a tort. C'est pourquoi de
 „ toute ma puissance, j'excommunie ce-
 „ lui qui fait injure à l'autre, & j'absous
 „ celui qui la souffre au grand scandale
 „ de toute la Chrétienté.”

Nous ne suivrons point notre Auteur dans l'histoire du Règne de *Louis IX.*, que tant de belles qualités, tant de domaines unis à la Couronne, tant de triomphes & tant de malheurs ont rendu si célèbre. Nous remarquerons seulement que ce fut sous ce règne que se tint le Concile de Toulouse, qui établit le redoutable Tribunal de l'Inquisition; que se publia la
 pre-

première ordonnance pénale contre les hérétiques; qu'il fut universellement défendu aux Juifs de faire aucune sorte de prêt; & que se commença l'enregistrement des Edits dans les Cours des Parlemens: enregistrement qui depuis lors a toujours été jugé nécessaire à la notoriété des volontés du Prince.

Assurément on fait grand tort à Mr. l'Abbé Velly, en voulant rendre sa Religion suspecte. Qu'on prenne garde au ton respectueux dont il parle de la couronne d'épines toujours vertes, d'un morceau de la vraie croix, du fer de la lance, de l'éponge, qui avoient servi à la passion de notre Seigneur, que *Louis IX* retira à grands frais des mains des Vénitiens; sa vénération pour ces précieuses reliques ne laissera point de doute sur sa foi. A la vérité, en parlant de quelques reliques que *Henri III* Roi d'Angleterre se procura, il se moque de ce Prince qui se vantoit d'avoir „ du sang de JESUS-CHRIST dans un „ vase que lui avoient donné les Tem- „ pliers qu'il eut la simplicité d'en croire „ sur leur parole. ”. Mais aparemment que le miracle qui a dû conserver les instrumens de la passion de J. C. pour les faire passer entre les mains du St. Roi, étoit plus nécessaire & est mieux constaté que le miracle par lequel *Henri* se flattoit d'avoir du vrai sang du Seigneur dans un vase.

Nous bornons ici cet Extrait , où nous avons cru devoir éviter de faire les mêmes remarques qui ont été faites par d'autres Journalistes. Nous n'ajouterons que deux choses, l'une que nous aurions souhaité de trouver plus souvent en marge les dates des événemens principaux ; l'autre qu'il nous paroît qu'une Table des matières étoit nécessaire à la fin de chaque Tome.



ARTICLE NEUVIEME.

DICTIONNAIRE de la Bible portatif, ou Indice étendu & raisonné de toutes les matières renfermées dans les Livres Canoniques de l'Ancien & du Nouveau Testament ; tant par rapport à l'Histoire, qu'en égard à la Morale & à la Géographie sacrée. Par A. DU LIGNON Pasteur à Tournai. Chez *Elle Luzac, Fils.* 1757. 8.

LE savant Auteur de ce Dictionnaire s'est déjà fait une réputation par divers Ouvrages qui doivent avoir instruit le Public de ce qu'on peut attendre de lui. Celui-ci est tout-à-fait digne des précédens, & le petit avis qui se trouve à la tête est
mer-

merveilleusement assorti à l'Ouvrage même. Mr. du LIGNON y dit que, *sans entrer dans l'examen d'une longue Préface*, il se contente de faire remarquer à ses Lecteurs la difficulté qu'il y a eu de renfermer tant de choses dans un Volume de 363 pages. Il avertit qu'il s'est beaucoup attaché à la Géographie; qu'afin de joindre *l'agréable à l'utile*, il a semé de tems à autre dans cet Ouvrage des traits historiques tirés des Rabins, des Mahométans & des Livres Orientaux, dont le ridicule ne sert pas peu à relever l'excellence & la dignité de nos Livres saints; & qu'enfin il a indiqué tous les endroits qui regardent non seulement l'Histoire, mais aussi la Morale sacrée. On laisse à juger, ajoute-t-il, à ceux qui liront cet Ouvrage, du tems, de la patience & du courage qui ont été nécessaires pour vérifier tout ce qu'on a avancé par cette multitude innombrable de citations. Transcrivons quelques Articles géographiques, historiques & moraux qui puissent donner une idée du travail immense de notre laborieux Auteur.

Article de Géographie, „ GAHASE Montagne dans la Tribu d'Ephraïm, (Jo-
 „ sué XXIV. 30. Jug. II: 9.) l'un des
 „ Braves de David; fut aussi l'une des
 „ vallées de cette Ville (2 Sam. XXIII:
 „ 30)”. Cet Article paroît un peu obs-
 „ cur, mais il faut considérer qu'un Dic-
 „ tionnaire portatif doit être bref & qu'il est

difficile d'être toujours clair quand on veut être concis.

„ COLOSSES Ville en Phrygie proche de
 „ Laodicée , aux Chrétiens de laquelle
 „ s'adresse une des Epîtres de S. Paul (*Coloss. 1. 2.*). Le grec & le latin au singulier signifie proprement une statue d'une
 „ grandeur démesurée. Cette statue se
 „ nommoit le Colosse de Rhodes”. Le
 reste de cet Article , un des plus longs de
 tout le Dictionnaire, est employé à faire
 la description & l'histoire de cette prodigieuse statue, & l'on ne peut qu'admirer
 l'adresse avec laquelle le judicieux Auteur a su faire venir à propos de la Ville
 de Colosses, ce que ses Recueils lui ont
 fourni touchant le Colosse de Rhodes. Ce
 n'est pas le tout d'être savant, il faut
 aussi savoir placer à propos son érudition,
 & c'est ce que Mr. DU LIGNON entend à
 merveilles.

Article d'Histoire. „ BARUCH, Secrétaire
 „ du Prophète Jérémie (*Jérém. XXXII.*
 „ *12. & XXXVI. 4, 10, 14. & XLIII.*
 „ *3. & XLV. 1.*). Quelque considérable
 „ que fut ce Prophète par sa naissance, il
 „ le fut encore davantage par sa piété qui
 „ lui fit mépriser toutes les grandeurs pour
 „ servir de Secrétaire à Jérémie. Fidèle
 „ interprète de ce Prophète, il porta sans
 „ rien craindre ses décisions menaçantes
 „ devant les plus grands Princes dans le
 „ tems même qu'il étoit emprisonné.

Arti-

Article de Morale. C'est ici surtout qu'on sentira les peines infinies que l'Auteur doit s'être données dans la composition de ces Articles qui pour la plupart sont absolument neufs. „ AMBITION. elle est condamnée. *Quiconque*, dit le Sauveur, *voudra être grand entre vous, qu'il soit votre serviteur*. ARROGANCE, on doit l'éviter (*Rom. XII. 3. Prov. VIII. 13.*). „ BABIL, VAIN, TEMERAIRE & PROFANE, „ Il faut l'éviter dans l'Eglise (*1 Tim. I. 6.*). On doit fermer la bouche à tous „ ceux qui s'y adonnent (*Tite I. 12.*). „ ENVIE, elle est condamnée (*Gal. V. 26. 1 Pier. II. 1.*). Les fils de Laban envioient la prospérité de Jacob (*Gen. XXXI. 1.*) EXALTE'S OU ELEVE'S seront abaissés (*Luc. XVIII. 14.*). EXEMPLE. „ S. Paul propose son exemple à imiter „ (*1 Cor. II. 1, 3. 2 Theff. III. 7.*). FAIRE. „ Il ne faut faire à autrui que ce que nous „ voudrions qui nous fût fait (*Mattb. VII. 12. Luc. VI. 31.*). FLATTERIE. St. Paul „ l'a évitée (*Theff. II. 5.*). MORTIFIER. Il „ faut mortifier l'homme ancien (*Coloss. III. 5.*).

Tout cela est original & entièrement du cru de Mr. DU LIGNON, aussi bien que cent autres Articles semblables. Au moins avons nous vérifié qu'aucun de ceux que nous venons de transcrire ne se trouve dans *D. Calmet*, qui d'ailleurs sert de guide à notre Auteur, ou pour mieux dire que

celui-ci ne fait presque qu'abrégé dans les Articles de Géographie & d'Histoire. Mais quant à la Morale, le savant Bénédictin l'a entièrement omise, & l'on comprendra sans peine combien on doit savoir de gré à son Abréviateur, d'avoir suppléé à ce défaut, pour peu qu'on réfléchisse sur la grande utilité des morceaux que nous avons rapportés dans toute leur étendue & tels précisément qu'ils se trouvent dans Mr. du LIGNON. Un autre avantage que celui-ci a sur D. Calmet, c'est qu'il glisse quelquefois des explications toutes nouvelles de quelques passages de l'Ecriture Sainte. On en voit un exemple dans l'Article ANE: le savant Auteur croit que *Samson* but la mâchoire d'Ane qui avoit été si funeste aux Philistins, *une mâchoire d'Ane*, dit-il, *servoit à Samson d'arme & de breuvage*. Autre exemple. On croit communément que le nombre des Ephraïmites qui périrent dans la guerre dont il est fait mention au Chapitre XII. des *Juges*, ne monta qu'à 42000 hommes. Mais Mr. du LIGNON a découvert qu'il en périt sans comparaison davantage, car voici ce qu'il en dit dans l'Article SCIBBOLETH: *Mot que les Ephraïmites ne pouvoient prononcer, disant Sibboleth, ce qui couta la vie à quarante deux mille hommes*, c'est à dire donc que, selon notre Auteur, par les 42000 hommes, dont parle l'Historien Sacré, il ne faut entendre que les fuyards qui furent tués

au passage du Jourdain, sur ce qu'ils ne pouvoient pas prononcer le mot *Schibboleth*. Or si dans la seule détoute il en périt un si grand nombre, combien n'y en eut-il pas d'emportés dans la bataille même? Assurément presque toute la Tribu d'Ephraïm doit avoir été détruite dans cette terrible journée.

En voilà assez pour donner une idée de l'Ouvrage que nous annonçons & pour faire comprendre combien il peut être utile. On y trouvera une multitude de choses qu'on chercheroit vainement ailleurs. Sur-tout on y verra une vaste érudition & une grande connoissance des meilleurs Ecrivains tant anciens que modernes. Et il ne faut pas croire que leurs noms soient tous empruntés du Dictionnaire de *Calmet*; nous pouvons assurer qu'il y en a plusieurs que ce savant Religieux n'a point cités, puisqu'ils ne sont devenus célèbres que depuis la publication de son grand Dictionnaire. Tels sont entr'autres Mrs. de *Chaufepié*, de *Superville Fils*, & du *LIGNON* lui même. Ce dernier nom revient le plus souvent, comme de raison, & presque à chaque page l'Auteur renvoye tantôt à sa *Vie de la Reine Esther*, tantôt à son *Histoire de l'Idolâtrie Payenne*. Ce qui fait bien voir, pour le remarquer en passant, les doux fruits du travail & de l'application. Quand une fois, à force de veilles & de peines, un Auteur est parvenu

nu à publier quelques ouvrages, chaque nouveau Livre, qu'il donne au Public, lui fournit l'agréable occasion de se citer, de rappeler le souvenir de ses anciennes productions, & de mêler son nom parmi ceux de ces illustres qui sont consacrés au Temple de Mémoire.



ARTICLE DIXIEME.

REIZEN door een gedeelte van Europa, Klein Asien, verscheide Eilanden van de Archipel, Syrien, Palestina of het H. Land, Ægypten, den Berg Sinaï &c. In den beginne van deze Eeuw gedaan door wylen den Hoog-Edelen wel gebooren Heer **JOHAN ÆGIDIUS VAN EGMOND VAN DER NYENBURG**, Heere van de Egmonden en Rynegom, Raad, Vroedschap en Scheepen der Stad Leiden, mitsgaders Buitengewoon Afgezandt van haar Hoog-Mogende de Heeren Staten van Holland en West-Vriesland aan het Hof van zyne Majesteit den Koning van Napels
en

en Sicilien &c. &c. En den Hoog-Eerwaarden Hoog-Geleerden Heer JOHANNES HEYMAN, Gewoon Hoog-Leeraar der Oostersche Talen op 's Lands Hoogeschoole te Leiden. Alles uit beider eigenhandige nagelaten Schriften op gemaakt, in een goede order gebragt, Briefs-gewyze zamen-gesteld en behoorlyk ter Drukpersse bezorgt door JOHANNES WILHELMUS HEYMAN, Med. Doct. Eerste Deel.

C'est-à-dire,

VOYAGES de Mrs VAN DER NYENBURG & J. HEYMAN dans une partie de l'Europe, dans l'Asie Mineure, en plusieurs Isles de l'Archipel, en Syrie, dans la Palestine, en Egypte, au Mont Sinai &c, redigés, mis en ordre & publiés en forme de Lettres par Mr. JEAN GUILLAUME HEYMAN Docteur en Médecine. Tome I. in 4. pp. 412. Chez Abraham Kallewier 1757.

Diverses choses concourent à donner une bonne idée de l'Ouvrage que nous

nous annonçons ici. Il a été composé sur les Mémoires qu'ont laissés deux Hommes d'un mérite distingué : l'un Mr. VAN DER NYENBURG Magistrat de la Ville de Leyde & Envoyé Extraordinaire de LL. HH. PP. à la Cour du Roi des deux Siciles ; l'autre Mr. JEAN HEYMAN mort Professeur en Langues Orientales à Leyde. Ces Messieurs ayant voyagé dans la vue de s'instruire par eux mêmes des mœurs & des coutumes des Orientaux, & de se perfectionner dans les Langues Orientales, il est à présumer qu'ils auront fait bien des découvertes qui échappent à une multitude de Voyageurs que l'intérêt seul conduit, & qui n'ont ni le loisir, ni les commodités, ni les connoissances requises pour faire des observations exactes & détaillées. Les deux Savans de Leide ont consacré un tems considérable à leurs Voyages, Mr. HEYMAN huit à neuf ans (depuis 1700 jusqu'en 1709), & Mr. VAN DER NYENBURG les années 1720, 1721, 1722 & 1723. Enfin un autre préjugé très favorable à ce Livre, c'est qu'il a pour Editeur Mr. J. G. HEYMAN déjà si avantageusement connu par divers bons Ouvrages qu'il a donnés au Public.

Celui-ci doit lui avoir coûté bien des peines & des soins. Aux Relations de son oncle le Professeur HEYMAN ; il a fallu confronter celles de Mr. VAN DER NYENBURG qui lui ont été communiquées par son héritier Mr. *Corneille van Pambuis*. Et com-

comme les deux Voyageurs avoient, quoi-
 qu'en différent tems, tenu la même route
 & fait souvent les mêmes observations en
 visitant l'Asie Mineure, la Palestine, la Sy-
 rie, l'Egypte &c. Mr. HEYMAN a cru que
 pour éviter les répétitions, il convenoit de
 fondre les deux Manuscrits, de choisir ce
 qui s'y trouvoit de plus intéressant, & d'en
 former un seul corps d'ouvrage auquel il
 a donné la forme de Lettres. Cet arran-
 gement peut sans doute avoir ses utilités,
 mais il a aussi cet inconvenient, c'est que
 les Lecteurs ne savent jamais de qui sont
 les observations qu'ils lisent, ni dans quel
 tems elles ont été faites, près de vingt ans
 s'étant écoulés entre les Voyages du Pro-
 fesseur & ceux du Magistrat. Peut-être
 que le savant Editeur auroit mieux em-
 ployé ses peines, s'il avoit comparé ces
 Manuscrits avec les excellentes Relations
 que nous avons déjà des Pays Orientaux.
 Car il faut avouer que ceux qui ont lu les
 Voyages de Maundrell, de Thuerenot, de
 Sandys, de de Bruin, de Dapper, de Shaw,
 de Tournesfort, de Spon & de Wheler, ne
 trouveront rien de bien nouveau dans ceux
 qu'on nous donne aujourd'hui. Les Voya-
 geurs devoient toujours, en dressant leurs
 Relations, avoir devant les yeux celles de
 leurs devanciers, non pour dire les mêmes
 choses & pour y faire les mêmes réflexions;
 mais pour omettre entièrement ce qui se
 voit déjà ailleurs. Après tout pourtant l'Ou-
 vra-

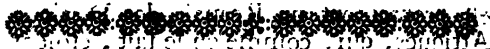
vrage que nous annonçons ne sauroit manquer d'être lu avec plaisir & avec fruit par tous ceux qui n'ont pas les Voyages dont nous venons de parler, & ceux même qui les ont lus seront peut-être bien aises de voir confirmer ici par deux Hommes habiles, exacts & très dignes de foi ce qu'ils avoient déjà vu dans d'autres Livres.

Finissons cette annonce par un morceau assez curieux qui regarde le célèbre *Antoine Magliabecchi*. L'un de nos Voyageurs (vraisemblablement Mr. HEYMAN) étant à *Florence*, ne manqua pas d'aller voir le savant Bibliothécaire qui en faisoit l'ornement. Il le trouva au milieu de ses livres dont le nombre étoit prodigieux. Deux ou trois chambres du premier étage en étoient toutes remplies, non seulement le long des murailles, mais dans toute l'étendue de l'appartement, en sorte que les livres entassés les uns sur les autres, ne laissoient pas le moindre espace libre pour s'asseoir, moins encore pour se promener, à l'exception d'un passage fort étroit qui conduisoit d'une chambre à l'autre. Ce n'est pas tout : le vestibule étoit plein de livres, l'escalier en étoit tapissé du haut en bas à l'un de ses cotés, & parvenu au second étage, on voyoit avec étonnement trois chambres semblables à celles du rez de chaussée, également remplies, au point même que deux lits n'avoient d'autre couverture que des livres. Cette confu-

fusion apparente n'empêchoit pas que Mr. *Magliabecchi* ne trouvât d'abord les Livres dont il avoit besoin. Il les connoissoit même si bien, que jusques aux moindres, il suffisoit qu'il les vît par dehors pour savoir dire ce que c'étoit. Aussi les lisoit-il jour & nuit, & ne les perdoit presque jamais de vue. Il mangeoit sur ses Livres, il dormoit sur ses Livres & ne s'en éloignoit que le moins qu'il pouvoit. Dans toute sa vie il ne sortit que deux fois de Florence : l'une pour faire un tour à *Fiesoli* (qui n'en est éloignée que de deux lieues) ; l'autre pour aller dix milles plus loin, par ordre du Grand Duc dont il étoit Bibliothécaire. Rien de plus simple que sa manière de vivre ; quelques œufs, du pain & de l'eau faisoient sa nourriture ordinaire. Un tiroir d'un de ses bureaux étant entr'ouvert, Mr. HEYMAN y vit divers œufs sur lesquels étoient répandues plusieurs pièces d'argent & d'or que Mr. *Magliabecchi* y avoit jetées pour son usage journalier. Et comme ce tiroir étoit presque toujours ouvert, il arrivoit souvent que les valets de ses amis, ou des étrangers qui venoient le voir, lui en escamotoient quelques unes. Son habillement étoit tout aussi philosophique que ses repas. Un pourpoint noir qui lui descendoit jusqu'aux genoux, de vastes & de longues culottes, un vieux manteau noir tout rapetassé, un énorme chapeau fort usé & dont les bords étoient rabattus, un

large colet de toile tout saupoudré de tabac, une chemise sale qu'il portoit tant qu'elle duroit & que les manches ouvertes de son pourpoint laissoient entrevoir, enfin des manchettes séparées de la chemise, tel étoit le brillant ajustement du docteur Florentin, & c'est ainsi qu'il paroissoit dans les rues aussi bien que dans sa maison. N'oublions pas que pour se chauffer les mains, il avoit ordinairement une étuve avec du feu attachée à un de ses bras, d'où il arrivoit que ses habits portoient souvent des marques de feu, & que ses mains étoient presque toujours brûlées & gercées. Au reste c'étoit le meilleur homme du monde, & il faisoit mille honnêtetés aux étrangers qui venoient le voir. Mr. HEYMAN s'en loue beaucoup; il lui avoit porté des lettres du célèbre *Grævius*, & pendant tout le tems qu'il fut à Florence, Mr. *Magliabecchi* ne manqua pas de l'aller voir tous les matins, d'avoir de longues conversations avec lui, & de boire quelquefois un coup à la santé de Mr. *Grævius* & des amis de *Hollande*.





ARTICLE ONZIEME.

ΩΜΑ ΤΟΤ ΜΑΤΙΕΡΟΤ κατ' Αλφάβητον ONOMATON ATTIKON ΕΚΑΘΗΤΑΙ, Ex dispositione NICOLAI BLANCARDI, cum vetustis Lamberti Bos, & novis defunctorum virorum D. Heinsii, Fr. Junii, Laur. Normanni, Erici Benzeli, J. G. Wolfii, A. Drakenborchii, A. Terrenii, & quum maxime vivorum Cl. Sallierii, J. J. Witteri, D. W. Trilleri, E. Stosberi, T. Hemsterhuisii, F. Oudendorpii, F. L. Abreschii animadversionibus. Collegit partim, digessitque JOHANNES STEPHANUS BERNARD M. D. qui & suas Notas adjecit. Lugd. Bat. apud P. van der Eyk & C. de Pecker 1757. 8. pp. 936. sans les Préfaces, les Tables & les Additions.

TOUS les amateurs de la Langue Grecque verront avec bien du plaisir cette belle Edition de l'Ouvrage de Thomas. Cét Auteur vivoit à ce qu'on croit au commencement du XIV. siècle, & son Livre

est proprement un Recueil des Dictionnaires Attiques, qui, comme on le fait, étoient les plus pures & les plus élégantes de la Grece. Il fut imprimé pour la première fois à Rome en 1517. ensuite à Venise par *Alde* en 1524; à Paris par *Vascosane* en 1532; à Francker en 1690. par les soins de *Nicolas Blancard*, & enfin dans la même Ville en 1698 par le célèbre *Lambert Bos* qui suivit en tout l'Édition de *Blancard*, se contentant d'y ajouter quelques remarques. Toutes ces Éditions étoient très fautives & l'on souhaitoit depuis longtemps d'en avoir une meilleure. Celle que nous annonçons aujourd'hui ne laissera vraisemblablement rien à désirer. On la doit à Mr. *Bernard* qui pratique avec beaucoup de succès la Médecine à Amsterdam, & que d'autres ouvrages ont déjà fait connoître pour aussi bon Littérateur qu'il est habile Médecin. Il a eu dans son travail divers secours considérables dont il se proposoit de rendre compte dans un Avertissement; mais ses occupations l'en ayant empêché, le savant Mr. *Oudendorp*, Professeur à Leyde, a bien voulu s'en charger, d'autant plus que conjointement avec l'illustre Mr. *Hemsterbuys* son Collègue, il a donné de grands soins à cette Édition & a beaucoup contribué à sa perfection. L'Avertissement qui se voit à la tête de l'ouvrage est donc de Mr. *Oudendorp*. Il nous y apprend que pour le texte on s'est

s'est servi non seulement des anciennes Editions, mais aussi

1. Des diverses leçons de deux MSS. de la Bibliothèque du Roi de France, leçons communiquées à Mr. *Bernard* par Mr. *Stoeber* Recteur du Gymnase de Strasbourg, qui lui même les a reçues de Mr. l'Abbé *Sallier*.

2. Des leçons d'un MS. d'Oxford, qui ayant été recueillies par Mr. *Er. Benzeliuſ*, avoient passé à Mr. *J. C. Wolff*, lequel en a fait part à Mr. *Oudendorp*.

3. D'un très ancien MS. que le célèbre Mr. *P. Burman* d'Amsterdam acheta en 1755. dans une auction à Leipsick, & qu'il a prêté à son ami Mr. *Oudendorp*. Ce MS. qui est extrêmement précieux, mais un peu endommagé, n'est parvenu au savant Professeur de Leyde que lorsque les Imprimeurs en étoient déjà à la page 609 de l'Edition qu'on donne à présent. Tout ce qu'il a pu faire a donc été de mettre à la fin du Livre les Variantes précédentes à cette page.

4. De deux MSS. de la Bibliothèque de Leyde que Mr. *Oudendorp* a pris lui même la peine de collationner.

Pour ce qui est des Notes & des Scholies qui sont très abondantes dans cette Edition, elles ont principalement pour objet

1. D'indiquer les livres & les pages où se trouvent les passages cités par *Thomas*.
2. D'examiner les décisions de ce Grammairien

rien lui même. Il n'étoit pas infallible, & il s'est effectivement bien des fois trompé en prononçant que tel ou tel mot étoit Attique ou qu'il ne l'étoit pas. Ces discussions ont donné lieu à expliquer & à corriger une multitude de passages des anciens Ecrivains Grecs. Au reste comme on voit sur le titre que nous avons transcrit les noms des Auteurs de ces Scholies, nous sommes bien dispensés de les répéter ici. Remarquons seulement qu'on y distingue particulièrement 1. Celles de Mr. *Bernard*. 2. Celles de Mr. *Stöcker*, qui ayant eu il y a quelques années le dessein de donner une Edition de *Thomas*, avoit beaucoup travaillé sur cet Auteur, & qui a communiqué à Mr. *Bernard* ses Observations, aussi bien que celles de Mrs. *Witter*, & *Sallier*. 3. Celles que Mr. *Bernard* a reçues de Mrs. *Triller* & *Abresch*. 4. Celles de Mr. *Hemslerbuis*, qui véritablement ne sont pas nombreuses, mais qui sont toutes dignes de lui. 5. Enfin celles de Mr. *Gudendorp*, à qui cette Edition a de grandes obligations. N'oublions pas d'avertir qu'on a mis à la fin du Volume trois bonnes Tables. La première est celle des Auteurs cités par *Thomas*; elle se trouvoit déjà dans l'Edition de *Blancard*. La seconde est d'une grande utilité; Mr. *Hemslerbuis* y indique les mots qui se trouvent dans *Thomas* hors de l'ordre alphabétique; car l'ouvrage de ce Grammairien est en forme de Dictionnaire. On voit

voit dans la troisième, dressée par Mr. Bernard, la liste des Auteurs expliqués dans les Notes.



ARTICLE DOUZIEME.

MANDEMENT de M. l'Evêque de Soissons, qui ordonne qu'on chantera dans toutes les Eglises de son diocèse une Messe solennelle & le *Te Deum*, en action de grâces de la protection qu'il a plu à Dieu d'accorder au Royaume, en préservant le Roi du danger qu'a couru sa personne sacrée. in-8. pag. 24.

Parmi cette multitude innombrable de productions de tout genre tant en prose qu'en vers, qui ont immortalisé l'amour des François pour leur Roi, en exprimant leur juste & vive sensibilité à l'attentat commis par un furieux sur la personne de Louis XV, nous n'en avons point vu, qui dans son espèce mérite plus d'accueil & d'attention que celle-ci.

C'est le Mandement d'un Prélat illustre par sa naissance, & respectable par ses qualités personnelles; Mandement plein d'instructions intéressantes, mais plus plein encore de sentimens magnanimes, & as-

sortis aux devoirs d'un Evêque, qui fait à quoi sa dignité & son ministère l'obligent.

La doctrine en est saine, les leçons en sont importantes à la société comme à l'Eglise, le stile en est noble & affectueux. Il suffiroit d'être homme, quand on ne seroit pas Chrétien, pour aimer à le lire & à le répandre.

Au milieu de l'allegresse, dont tous les cœurs ont tréssailli en voyant leurs alarmes presque aussi promptement dissipées que le danger qui les avoit fait naître, M. l'Evêque Duc de FITZ-JAMES se trouve d'autant plus obligé à donner l'essor aux sentimens que son cœur ne peut plus renfermer, qu'ayant eu le bonheur d'approcher de plus près du Roi, il a vu de plus près les aimables & rares qualités de ce Monarque. „ Pourrions nous, dit-il, dans „ la circonstance présente, nous dispenser „ de publier ce que nous avons été si long- „ tems à portée de connoître & d'admirer; „ cette bonté, cette douceur, cette éga- „ lité d'ame qui forment son principal ca- „ ractère; une aisance noble dans sa vie „ privée, qui charme tous ceux qui ont „ l'honneur de vivre avec lui; une patien- „ ce qui ne se dément jamais, & qui ja- „ mais ne lui a permis de donner au „ moindre de ses domestiques les plus lé- „ gères marques, je ne dis pas de colere, „ mais d'humeur?

Justement étonné de ce que le meilleur des
mai-

maitres n'a pû être à l'abri du coup qu'un monstre exécrationnel lui préparoit, il invite les peuples à adorer, à bénir, à célébrer la main qui en a détourné l'effet, & il met dans leurs bouches les Cantiques les mieux appropriés à ce dessein (1).

C'est dans l'ignorance & dans l'irrégion que le sage Prélat découvre la source du parricide qu'il déplore, & de tant d'autres crimes dont on ne rougit presque plus. Il se plaint de la négligence à instruire. De-là l'ignorance, & de cette funeste ignorance le libertinage d'esprit. „ Quel „ moyen en effet de ne se pas laisser en- „ traîner au vent des doctrines les plus „ perverses, quand on n'a jamais bien „ appris ni ce qu'il faut croire, ni sur quels „ fondemens inébranlables notre foi est appuyée?

Pour remédier à ce mal, il faut que les Ministres sacrés s'appliquent à faire connaître la Religion. On fait quelle réforme elle opéra dans l'Univers du moment qu'elle y fut prêchée. „ Peut-on lui contester „ d'avoir adouci les mœurs des hommes? „ Eh qui doute qu'elle ne produisît encore à peu près les mêmes effets, si ceux „ à qui elle est confiée en faisoient, comme ils le doivent, leur plus douce & leur „ principale occupation. Il est vrai que „ l'in-

(1) Ps. XCIV. 19. XXX. 12, 13.

„ l'instruction est incapable de former
 „ de vrais Chrétiens, sans l'opération inté-
 „ rieure de la grace de J. C. . . . mais
 „ si la connoissance pure & exacte des vé-
 „ rités évangéliques ne suffit pas pour sur-
 „ monter la fougue des passions, au moins
 „ les retient-elle dans de certaines bornes
 „ qui les arrêtent. . . . Elle grave
 „ dans l'esprit encore tendre de ceux à
 „ qui l'on a eu soin de l'inculquer de bon-
 „ ne heure, des principes qui ne s'effa-
 „ cent presque jamais entièrement . . . &
 „ qui ne leur permettent guères de se por-
 „ ter à des excès monstrueux &c. . . In-
 „ struisez les hommes, & vous verrez dis-
 „ paroître de la terre les crimes dont el-
 „ le est inondée ”.

De ces réflexions générales M. l'Evê-
 que de Soissons passe à montrer que la Re-
 ligion attentive à donner des préceptes sur
 tous les points qu'il nous importe de sa-
 voir, entre spécialement dans les plus uti-
 les détails par ses leçons pour assurer la
 vie des particuliers, & plus encore celle
 des Princes & des Rois, contre les en-
 treprises de la violence & des passions.
 Non content de faire entendre sur ce su-
 jet la voix majestueuse de l'Ecriture, &
 de produire les sentimens des Saints dont
 elle a associé l'exemple à ses loix, il insi-
 ste sur les ménagemens respectueux dont
 les Chrétiens persécutés usèrent envers les
 Tyrans; il rapelle leur fidélité sous ce per-
fide

fide Julien qui tenta de relever l'Idolatrie; il insiste sur leur patience & leur soumission sous les Empereurs Arriens qui les maltraitoient injustement en haine de la vérité. Puis voici comme il continue.

„ Personne encore (dit-il avec autant
 „ de courage que de vérité & de candeur)
 „ n'avoit imaginé dansces tems heureux,
 „ que les Papes ou l'Eglise entière eussent
 „ droit d'autoriser la révolte des sujets
 „ contre leur Souverain, ni que l'Eglise
 „ pût avoir aucun pouvoir direct ou indi-
 „ rect sur le temporel. Ces nouveautés
 „ profanes, que les flatteurs de la Cour
 „ de Rome n'ont que trop voulu accré-
 „ diter, ne furent produites que plusieurs
 „ siècles après à la faveur des ténèbres
 „ épaisses qui couvroient la face de la ter-
 „ re. Cependant malgré l'ignorance qui
 „ régnoit alors, il y eut de fortes récla-
 „ mations, & les Historiens contempo-
 „ rains nous assurent qu'on vit avec hor-
 „ reur ces entreprises & les maximes sur
 „ lesquelles on les fondeoit.

„ Vous devez donc, mes Frères, (pour-
 „ suit le judicieux Prélat) rejeter avec
 „ horreur, comme antichrétiennes & aussi
 „ directement opposées à l'Evangile & à
 „ la Tradition, qu'aux Loix civiles & au
 „ bien de la société, non seulement tou-
 „ tes ces doctrines abominables, enfan-
 „ tées dans cette lie des siècles, par des
 „ auteurs sacrilèges, qui n'ont pas rougi
 „ de

„ de permettre aux sujets , sous prétexte
 „ de l'intérêt de la Religion ou du bien
 „ public , d'attenter à la vie de leurs Sou-
 „ verains *les Oints du Seigneur* ; doctrines
 „ monstrueuses & diaboliques , dont ce
 „ Royaume a eu la douleur de ressentir
 „ les détestables effets ; mais encore toute
 „ maxime qui tendroit à autoriser , sous
 „ quelque prétexte que ce soit , la rebel-
 „ lion contre les Puissances temporelles.
 „ Prétendre que la Puissance ecclésiasti-
 „ que ait le pouvoir de délier en certains
 „ cas les Peuples du serment de fidélité
 „ qui les attache & les soumet à leurs lé-
 „ gitimes Souverains , c'est ne point con-
 „ noître l'esprit du Christianisme ; c'est
 „ contredire formellement les Oracles sa-
 „ crés ceux qui se le persuadent ,
 „ ne sont pas si loin qu'on pense des plus
 „ grands excès ” .

„ Mr. l'Evêque de Soissons va plus loin.
 „ Supposé même (ajoute-t-il) qu'un Prin-
 „ ce abusât visiblement de son autorité ,
 „ pour favoriser l'hérésie & pour persécu-
 „ ter la foi Catholique dans ses Etats , a-
 „ nathème, mes Frères , à qui vous di-
 „ roit que ce fût une raison pour secouer
 „ le joug de son autorité . . . Deman-
 „ dons à Dieu qu'il purge entièrement
 „ son Eglise de tout levain contraire à ces
 „ précieuses vérités ; qu'il instruisse sur un
 „ point aussi important *ces Ecoles* ,
 „ où quoiqu'on n'ose soutenir ouvertement les

„ reurs que nous avons exposées , dans ce
 „ qu'elles ont de plus révoltant, on tient en-
 „ core, il faut l'avouer , à des principes,
 „ d'où les conséquences les plus affreuses sui-
 „ vent assez naturellement ”.

Plein de ces idées , le respectable Evê-
 que conjure ses coopérateurs dans les re-
 doutables fonctions du saint Ministère , d'in-
 culquer particulièrement à leurs troupes
 cette vérité , „ que la Religion ne doit
 „ influer en rien sur l'ordre civil , si ce
 „ n'est qu'elle doit seulement nous rendre
 „ plus exacts & plus attentifs à en rem-
 „ plir fidèlement tous les devoirs; enfor-
 „ te que nous soyons meilleurs parens,
 „ meilleurs amis, meilleurs sujets, meil-
 „ leurs citoyens ”. Il les avertit de puiser
 leurs enseignemens, *non dans certains nou-
 veaux Auteurs qui ne seroient propres qu'à les
 égarer , mais dans les Ecrivains Sacrés &c.*
 Et s'adressant enfin aux simples fideles de
 son Diocèse, il leur adresse cette belle ex-
 hortation, si rare dans la bouche & dans
 les Mandemens des Prélats de l'Eglise Ro-
 maine, mais si digne d'un Ministre de
 J. C.

„ Nous exhortons tous les fideles à join-
 „ dre aux instructions qu'ils recevront de
 „ leurs Pasteurs, la lecture journalière des
 „ Livres Saints, surtout du N. T. & à se
 „ nourrir des paroles de la Foi. Ils trou-
 „ veront dans ce Livre divin un puissant
 „ présen-

„ préservatif contre toutes les fausses ma-
 „ ximes & contre la corruption du mon-
 „ de. Nous recommandons surtout aux
 „ pères & aux mères d'avoir grand soin
 „ d'élever leurs enfans dans la connoissan-
 „ ce des vrais principes de la Religion dé-
 „ barraffée de toutes les superstitions que
 „ des hommes téméraires y ont voulu ajou-
 „ ter ou substituer pour la défigurer, &
 „ qu'ils ont eu la hardiesse de présenter
 „ comme ce qu'il y a de plus essentiel ". Il
 ajoute que le Catéchisme & les instruc-
 tions plus étendues qu'il vient de donner
 à son Diocèse, leur seront d'une grande uti-
 lité, pour remplir un devoir si indispensa-
 ble, & dont Dieu leur demandera un
 compte rigoureux.

De-là Mr. le Duc de FITZ-JAMES revient
 au Roi. En demandant à Dieu de pren-
 dre de plus en plus ce Monarque sous sa
 protection toute puissante, il veut qu'on
 prie le ciel pour la paix & l'union tant de
 l'Eglise que de l'Etat; & rien de plus
 beau, rien de plus touchant que la ma-
 nière dont il recommande cet important
 devoir. „ C'est, dit-il, à l'amour de la
 „ paix que J. C. veut qu'on reconnoisse
 „ ses vrais disciples. . . Il veut que nous
 „ aimions tous les hommes sans distinc-
 „ tion comme nos frères, que nous ai-
 „ mions même nos ennemis les plus dé-
 „ clarés, que nous rendions même le bien
 „ pour le mal. *Amis & ennemis, Chré-
 tiens*

„ *tiens ou infidèles, catholiques ou schismati-*
 „ *ques, hérétiques, payens, tous sont nos*
 „ *frères. Nous devons les chérir & ne*
 „ *leur vouloir que du bien. Ce seroit une il-*
 „ *lusion du Démon de se figurer que le bien*
 „ *de la Religion puisse être un prétexte de*
 „ *persécuter ou de faire du mal à qui que ce*
 „ *soit en aucune façon que ce soit. Un*
 „ *vrai Chrétien ne sçait vaincre le mal que*
 „ *par le bien!*

Que ce langage est différent de celui que tenoit un des prédécesseurs de notre Prélat, le fougueux *Languet* depuis Archevêque de Sens! Qu'il ressemble peu à celui que de nos jours le violent Evêque d'Agén & tant d'autres Evêques persécuteurs ne rougissent pas de tenir! Mais quel vaut mieux, parler comme *St. Paul* ou parler comme eux? „ Etre enfant de paix (ce „ sont presque les dernières paroles du „ Mandement de l'illustre Evêque de „ Soissons) être enfant de paix, c'est u- „ ne des principales qualités qui distin- „ guent l'homme de bien. Aimer la paix „ de l'Etat & la procurer autant qu'on le „ peut, c'est le caractère du bon citoyen; „ aimer l'unité & la paix de l'Eglise, l'en- „ tretenir de tout son pouvoir, c'est le ca- „ ractère du vrai fidèle". En le traçant, Mr. le Duc de FITZ-JAMES a sans y penser fait son propre portrait. Puisse un exemple si beau servir à multiplier dans l'Eglise de France le nombre des Prélats ennemis

ennemis de la persécution, des maximes relâchées, & de quiconque ose se soulever contre J. C. jusqu'à interdire aux Peuples la Lecture journalière de la Parole de Dieu!

ARTICLE TREIZIEME.

LETTRE à une Dame sur le Livre
de Madame ROWE qui a pour titre:
L'amitié après la Mort, &c.

EN vérité, Madame, je suis mauvais gré à Mr **. Il vous a rendu compte de la conversation que nous eûmes dernièrement chez Mad. ***. au sujet du Livre de Mad. Rowe. Il vous a dit que j'avois eu le courage, ou, si vous voulez, la témérité de prendre parti pour cet ouvrage, contre la plupart des personnes de l'un & l'autre Sexe qui s'y trouvoient assemblées. Le peu qu'il vous a rapporté de mes raisons, vous rend curieuse de savoir le reste. Vous m'imposez la tâche de vous tracer une espèce d'apologie d'un Livre que vous même vous n'avez pas fort goûté. C'est-à-dire, Madame, que me voilà dans la nécessité de défendre une cause contre laquelle vous êtes à peu près déclarée.

clarée. J'obéirai : mais je crains fort que mon plaidoyer ne se ressenté de l'extrême répugnance que j'ai à penser autrement qu'une personne qui a autant d'esprit & de lumières que vous. Je prévois que je jouerai mal le personnage d'Avocat, & je voudrois de bon cœur que les intérêts de Mad. *Rowe* fussent en de meilleures mains. Vous y suppléeriez aisément, Madame, si vous vouliez pour quelques momens adopter le sentiment contraire au votre. Rien de ce qui peut être avancé en faveur de la Dame Auteur n'échapperoit à votre pénétration ; sa justification seroit complète.

Je suis bien aise de vous faire remarquer, Madame, qu'en qualité d'Avocat je pourrois débiter par un long préambule, qui ne feroit rien au fait. Par exemple, comme il s'agit de plaider pour un Auteur féminin, rien ne m'empêcheroit de passer en revue les Dames qui se sont illustrées par les productions de leur plume. Vous savez que le nombre n'en est pas petit. De-là aux éloges que mérite votre sexe en général la transition seroit toute naturelle. Mais tenez m'en compte, Madame, je ne me prévaudrai point du droit que j'ai de vous ennuyer, je veux bien en votre faveur violer les règles les plus sacrées de la plaidoirie & venir au fait sans autre exorde.

„ *L'Amitié après la mort.* Oh! le plai-
Tome VII. Part. II. L. fant-

„ fant titre , (s'écria le vif & pétillant
 „ Damis la première fois qu'il ouvrit le
 „ Livre de M. *Roué*) sur quelles chimè-
 „ res l'on s'avise d'écrire ! Eh ! de grace
 „ quelle amitié peut-on attendre des
 „ morts ? Pour moi trêve à l'amitié & à
 „ l'amour des Défunts. Je m'entends aux
 „ vivans. J'y trouve mieux compte. Les
 „ morts font morts, je les dispense d'a-
 „ voir des sentimens pour moi. Ce Li-
 „ vre vaut, je gage, une bonne prise d'o-
 „ pium (ajouta-t-il), il est soporifique,
 „ sur ma parole. Mais je n'y ferai pas
 „ attrapé. Lise qui voudra de pareilles
 „ sottises”. Je sai, Madame, que vous
 „ été bien éloignée de condamner ainsi un
 „ Auteur sur l'étiquette. Vous laissez à
 „ Damis & à ceux qui lui ressemblent le glo-
 „ rieux privilège de juger en dernier ressort
 „ avant que d'avoir examiné.

D'ailleurs je ne pense pas que vous trou-
 verez rien de ridicule dans ce titre, *L'ami-
 tié après la mort*, vous, Madame, dont
 la tendre & constante amitié suit, pour
 ainsi dire, au-delà du tombeau ceux qui
 en ont été les objets pendant leur vie. Vous
 qui entre les joies du monde à venir met-
 tez celle de revoir les personnes que vous
 avez chéries dans celui-ci, de vous re-
 joindre à elles, & de renouveler les doux
 nœuds de l'estime mutuelle, & de l'ami-
 tié qui vous lioient avec elles.

Je ne m'arrêterai donc point à justifier
 le

le titre dont il s'agit. Vous lui faites grâce, ou plutôt vous reconnoissez qu'il n'en a pas besoin. Vous convenez que ce titre est plein de sens, & qu'il n'annonce rien qui n'intéresse & ne touche. Mais l'Auteur tient-il ce qu'il promet? Le Livre répond-il au titre? C'est, Madame, ce qu'il faut examiner.

Si les morts pouvoient entrer en commerce avec leurs amis vivans, de quoi croyons nous qu'il les entretiendroient? Sans doute que la plupart des sujets frivoles qui remplissent les trois quarts des conversations, seroient bannis de leurs discours. La mort rend sérieux; il ne s'eroit guères aux gens de l'autre monde d'arrêter leur attention sur des modes, sur les ridicules d'autrui, sur de petites aventures, & sur cent autres frivolités, dont les vivans s'amuse. S'ils daignent entrer avec nous en conversation, ce sera assurément pour nous instruire de l'état où ils sont, ou pour nous communiquer d'autres lumières importantes à notre bonheur. Pour peu que l'on me mît de mauvaise humeur en me contestant le caractère que j'attribue aux morts, je produirois une longue Kirielle de citations de tous les Auteurs qui ont eu quelque relation avec les gens de l'autre monde; d'où il paroît par mille témoins irréprochables qu'on n'y parle pas pour ne rien dire, comme on fait souvent en celui ci.

Cela posé, Madame, pouvoit-on mieux soutenir ce caractère que ne le font les morts de *Mad. Rowe*? Tous les discours qu'elle leur prête sont dans le goût qui leur convient. Décrivent-ils la félicité dont ils jouissent, c'est avec des traits si touchans, des couleurs si vives, des images si sublimes, des expressions si nobles & en même tems si naturelles, qu'il semble qu'on ne peut peindre de cette manière que d'après le sentiment & l'expérience. Je ne transcrirai point ici ces belles descriptions, vous savez où les trouver dans le Livre même. Je me borne à ce trait. „(1) Il n'y a „ plus de combat entre la vertu & les „ passions, dit *Ethelinde*, tout ce que „ nous aimons nous l'admirons: tout ce „ que nous admirons nous en jouissons; „ & si nous faisons quelque chose, c'est „ plutôt à cause du bonheur qu'il nous „ procure que parcequ'il nous est pré- „ crit. L'amour, c'est à dire l'amour é- puré, l'amour digne des esprits dégagés de la matière, „ n'habite que dans les cieux, „ ce n'est que son ombre qu'on trouve sur „ la terre.

Si les morts de *Mad. Rowe* donnent des instructions, elles sont toujours des plus importantes. Tantôt ils avertissent leurs amis des dangers que court leur vertu, tantôt

(1) *Lettre IV. Tom. I. p. 22.*

tantôt ils les fortifient contre l'impression des mauvais exemples , tantôt ils leur rappellent un devoir indispensable. Exhortent-ils, c'est d'une manière forte, pressante , persuasive. Ils paroissent n'avoir d'autre vice , d'autre motif que le bonheur de ceux à qui ils s'adressent. Ils ne cherchent pour eux mêmes que la satisfaction d'avoir suivi les mouvemens d'une amitié délicate, tendre, désintéressée & constante, amitié dont on trouve rarement des exemples en ce monde.

Je ne sai , Madame, si vous avez connu beaucoup de vivans dont la conversation soit aussi instructive, je dirai même aussi agréable, aussi attachante. Pour moi j'en suis enchanté, je l'avoue. Leurs discours ne me semblent jamais trop longs. Je regrette seulement qu'il ne nous soit pas plus venu de lettres de l'autre monde, & qu'il n'y ait pas d'ici là des postes réglées.

Oh ! que les progrès que l'on y fait en lumières & en sagesse sont rapides ! *Narcisse* mort à deux ans , y devient bientôt un Philosophe consommé. Tout ce que les *Sénèques*, les *Pétrarques*, & même les *Bourdaloques* ont allégué pour inspirer du mépris pour les honneurs, les titres & les possessions, est foible en comparaison de ce que cet enfant dit là-dessus en peu de mots dans la lettre à sa mère. (2).

L'An-

(2) *Tom. 1. p. 16.*

L 3

L'ancienne Philosophie faisoit considérer l'Univers à peu près du même œil que les païsans & les enfans le voient. Le Ciel n'étoit qu'une voute asurée parsemée de plusieurs points d'or placés sans ordre, pour rejouir la vue pendant l'absence du Soleil. Tout se rapportoit à la Terre, ce globe d'une assez petite étendue, & au Genre-humain qui l'habite. Il faut l'avouer, dans ce point de vue l'Univers est fort peu de chose. Les Philosophes modernes nous en donnent bien d'autres idées. Dans leur système ce n'est plus ce monde étroit & resserré, ce sont des milliers de mondes. Chaque Etoile devient un Soleil qui éclaire plusieurs Terres peuplées d'habitans. La multitude de ces Soleils est innombrable. Vous aimez ces idées, Madame; elles vous paroissent sublimes, dignes de la puissance & de la grandeur de Dieu, propres à rabaisser l'orgueil humain qui se joue sur un point d'un globe qui n'est lui-même qu'un point entre les oeuvres du Créateur. Or ce goût seul devoit, sembleroit-il, vous reconcilier avec les morts de *Mad. Rowe*. Ils sont tous philosophes à la moderne. Ils parlent des mondes de la même manière que les *Newtons* & les *Wolfs*, excepté qu'ils nous en apprennent des particularités que ceux-ci n'ont pu savoir. S'il est encore des gens qui combattent cette Philosophie, l'autorité d'Auteurs aussi graves que

les

les correspondans de Mad. *Rowe* doit sans doute les gagner. Raillerie à part, Madame, je fais bon gré à notre savante Angloise d'avoir habilement mis à profit ces ouvertures de la nouvelle Philosophie: elles font un très bel effet dans son Livre: ce n'en est pas une des moindres beautés.

On fait diverses objections contre Madame *Rowe*; elle suppose partout qu'il y a des apparitions de morts, & que chaque personne a un Ange gardien affecté à elle seule. La dernière de ces idées est contraire aux principes de la Religion Protestante. Et pour l'autre, elle revolte tout les Lecteurs sensés. Les Revenans, qui jouoient il n'y a pas un siècle un si grand rôle, sont aujourd'hui hors de mode. Leur règne est passé, ou s'ils conservent encore quelque crédit, ce n'est guères que parmi le plus bas peuple. Ces deux idées ont dégouté bien des gens du Livre de Mad. *Rowe*, mais selon moi fort mal à propos. Ce sont en effet, non les véritables sentimens de l'Auteur, mais de pures fictions nécessaires à son but. Et quand même ce seroient-là les opinions de cette Dame, qu'en pourroit-on conclure? Rien, sinon qu'elle se seroit trompée en deux points de petite importance; & nullement que son Livre soit mauvais. S'il ne falloit compter entre les bons Ecrivains, que ceux en qui l'on ne sauroit

remarquer de méprise, en connoissez vous beaucoup, Madame, que l'on ne pût mettre en ce rang?

La Lettre 19 (3) donne lieu à un reproche beaucoup plus fort. On est choqué de voir un Dame du premier rang revenir de la région des morts, uniquement pour persuader à son époux de se déshonorer par une mésalliance. Je dirois bien que c'est ainsi que l'on pense dans l'autre monde, où les rangs sont confondus, ou du moins réglés bien autrement qu'ici; mais, Madame, cette excuse vous paroîtroit frivole. Il vaudra mieux rejeter la faute de cet écart sur la manière de penser des Anglois qui est singulière en bien des choses. Chez eux le frère d'un Duc ne croit pas déroger en s'appliquant au commerce. De même un mariage extrêmement inégal ne revolte pas là autant qu'ailleurs. Mad. Rowe étant Angloise, il faut lui pardonner de n'avoir pas pensé sur l'article d'une manière aussi délicate & aussi noble qu'on le fait chez d'autres nations.

Mais, dit-on encore, qui peut souffrir une lecture aussi peu réjouissante? Ce ne sont d'un bout à l'autre que des morts & des mourans. Des scènes si lugubres blessent l'imagination, & laissent dans l'ame une profonde impression de tristesse. J'avoue, Madame, que si notre Auteur eut
jetté

jetté plus de gaieté dans son Livre, ce n'en seroit que mieux. Son imagination est trop Angloise: vous savez que cette nation aime sur le théâtre & dans les ouvrages d'esprit le terrible & l'effrayant. Il faut pourtant rendre cette justice à Mad. Rowe, qu'en parlant de la mort, elle le fait d'une manière qui en diminue extrêmement l'horreur. Elle la peint en beau autant que cet objet peut l'être. Elle l'envisage presque toujours du côté de la gloire qui la suit, ou de la possibilité qu'il y a d'en surmonter les frayeurs. Son Livre, par rapport à cet objet de terreur, ressemble à ces verres colorés, qui écartant une partie des rayons du Soleil & en affoiblissant l'éclat, donnent moyen de contempler cet astre, sans que la vue en soit blessée.

Après tout, s'il ne falloit rien lire qui rappelle à des idées sérieuses, rien qui touche & qui attriste, il faudroit, Madame, proscrire *Esther*, *Electre*, *Zaire*, & tant d'autres excellentes Tragédies. Il faudroit s'interdire la lecture de toutes les histoires feintes ou véritables qui auroient le défaut d'être touchantes; il faudroit mettre de côté une infinité de bons Ecrits dont les sujets sont très sérieux; enfin il faudroit s'absenter du sermon, à moins qu'on n'eut parole du Prédicateur qu'il couleroit légèrement sur de certaines matières.

Vous le savez, Madame, dans un bon
 L 5 esprit

esprit l'enjouement & le sérieux s'allient à merveilles. C'est même de cet heureux mélange que se forment ces caractères qu'on admire tant, qui portés à la gaieté & à la joie, se montrent lorsqu'il le faut solides & raisonnables. Enfin l'expérience justifie *Mad. Rowe*. Combien de personnes ont lu son Livre sans perdre une seule nuance de leur enjouement. Toute la précaution que pourroient prendre ceux dont l'imagination trop délicate & trop sensible reçoit des impressions profondes, seroit de lire notre Auteur non tout d'une suite, comme on lit les Romans, mais à diverses reprises comme un Livre qui demande de la réflexion.

C'en est assez, Madame, & peut-être même trouvez vous que c'en est trop sur les Lettres des morts. Je devrois passer aux Lettres morales & amusantes qui sont écrites par des vivans, mais ce plaidoyer est déjà bien long.

D'ailleurs ce qu'on a dit des premières Lettres doit pour la plus grande partie s'entendre aussi des dernières, c'est partout le même goût & le même esprit. Partout le stile est pur, vif, animé, fleuri: il n'est inférieur à la plus sublime Poésie que par le défaut de la rime.

Ces Lettres sont *morales*, car tout y inspire l'amour de la vertu & de la sagesse. Elles sont pleines d'admirables leçons,
celle-

celle-ci par exemple me charme. (4) „ Il
 „ dépend de nous de rendre les accidens
 „ de la vie humaine bons ou mauvais.
 „ Nos idées & la disposition de notre
 „ esprit les font ce qu'ils sont. La ma-
 „ nière dont on les reçoit, la forme qu'ils
 „ prennent dans notre cœur, la teintu-
 „ re qu'il y reçoivent, tout cela détermi-
 „ ne leur nature. Gardons nous de vou-
 „ loir changer la sage disposition des cho-
 „ ses, plutôt soumettons nous aux or-
 „ dres de la Providence ”.

Relisez, Madame, la (5) *Lettre d'Evandre
 à un libertin*, vous conviendrez j'en suis sur
 que *Tillotson* & l'Archevêque de Cambrai
 n'ont pas démontré d'une manière plus
 forte & plus neuve la folie de l'irreligion.

Ces Lettres ne soutiennent pas mal non
 plus le titre d'*amusantes*. Ce sont des hi-
 storiettes bien imaginées, des scènes tou-
 chantes, des situations qui intéressent.
 Enfin il y a de l'amour. Car sans amour
 on ne croiroit pas qu'un Livre pût amu-
 ser. Malheur à la Tragédie, à la Comé-
 die, au Roman où l'amour ne joueroit
 pas son rôle. Il est l'assaisonnement de ces
 sortes d'Ecrits. Ainsi l'ordonne l'usage ti-
 ran absolu dans ses arrêts, contre qui cha-
 cun murmure & à qui chacun se soumet,
 Mais Mad. Rowe, en s'accommodant au
 goût

(4) *Tom. 2. p. 118.*

(5) *Tom. 1. p. 151.*

goût général, le fait avec une sagesse & un ménagement qu'on ne peut assez louer. Rien dans son Livre n'allarme la pudeur la plus délicate. A son école le fils de Cythérée naturellement étourdi, pétulant, entreprenant, volage, fourbe, devient modeste, retenu, respectueux, constant, sincère.

Vous avez pu vous apercevoir, Madame, que je ne fais pas assez prévenu en faveur de Mad. Rowe, pour prétendre que son Livre soit sans défaut. Il y en a sans doute, ainsi que dans tous les Ecrits les plus parfaits. On y trouve des endroits foibles, quelques Lettres qui disent peu de chose. Dans l'histoire de *Rosalinde* j'admire fort le zèle de cette belle Comtesse pour sa Religion; mais je voudrois bien que pour se dérober aux persécutions de son père, elle eut trouvé quelque autre expédient que celui de se mettre au service d'un fermier. Je m'imaginer que si elle y eut un peu pensé, il lui auroit été facile d'en trouver. Son amant avec toutes ses-belles qualités ne me plait pas autant qu'à elle. A travers le beau portrait qu'elle en fait, on s'aperçoit assez que c'est un franc nigaud sans éducation & sans manières. Il descend d'une race de Héros, & il adresse très-sérieusement ses vœux à une personne qu'il ne connoît que sur le pied de paysanne & de servante. Cela fait pitié.

Mais ces défauts, Madame, n'empêchent pas

pas que ce Livre ne soit excellent. Ce sont des taches légères sur un beau visage, de petites irrégularités qu'une infinité de beautés couvrent, des ombres qui servent à relever les autres parties du tableau. D'où je conclus, Madame, que vous ne pouvez lui refuser votre approbation. Je serai extrêmement glorieux si ce petit écrit a le bonheur de vous en convaincre. Quoiqu'il en soit, je me flatte qu'il vous prouvera du moins mon dévouement & ma parfaite soumission à vos ordres.



ARTICLE QUATORZIEME.

DES PRINCIPES DES NÉGOCIA-
TIONS, pour servir d'Introduc-
tion au Droit Public de l'Europe,
fondé sur les Traités. . . . *Hu-*
manis quæ sit fiducia rebus admonet.
ÆNEID. L. X. Par Mr. l'Abbé DE MA-
BLY. Amsterdam, chez Jean Schreu-
der, & Pierre Mortier le jeune. 1757
petit 8. pp. 278.

NOus ne doutons pas que ce nouvel
Ouvrage de Mr. MABLY ne soit
pour le moins aussi bien reçu que les au-
tres

tres qu'il a donnés au Public. On y trouvera beaucoup de solidité, assez d'impartialité, des idées justes, quelquefois neuves & toujours bien exprimées; des réflexions sages dictées par l'humanité, & surtout une grande connoissance de l'Histoire moderne, des Intérêts des Princes & de l'Etat actuel de l'Europe. Tout l'Ouvrage est divisé en vingt Chapitres dont nous allons extraire ce qui nous paroîtra le plus intéressant & le plus propre à faire connoître l'objet de l'Auteur & la manière dont il le remplit.

CHAPITRE I. *Origine des Négociations. Des événemens qui ont contribué à lier toutes les puissances de l'Europe par une correspondance réciproque. Objet des Négociations.*

Les Négociations ont commencé presque avec les sociétés, ou du moins dès que certains Peuples devenus trop puissans voulurent opprimer les autres, ceux qui étoient menacés formèrent naturellement des ligues défensives contre la violence & firent des Traites pour se secourir mutuellement. Dans l'Europe moderne ce ne fut guères que du tems de *Charles VIII* Roi de France que les différentes Nations commencèrent à avoir quelques relations entr'elles. Ce que le savant Abbé dit là-dessus paroîtra peut-être un peu fort, surtout à ceux qui sont au fait de l'Histoire de *Louis XI*; c'est que jusqu'alors plongées dans la plus extrême barbarie, & sans ces-

se

se occupées de leurs défordres domestiques, les affaires de leurs voisins leur avoient été étrangères. Mais, ajoute-t-il, ce Prince ayant entrepris la conquête de Naples, divers Etats d'Italie allarmés de ses premiers succès, communiquèrent leurs inquiétudes à quelques Princes jaloux de la France. Les ambassades, les ligues, les alliances se multiplièrent, & *Louis XII* successeur de *Charles VIII* s'étant malheureusement opiniâtre à la conquête du Royaume de Naples & du Milanéz, il n'y eut bientôt de toute part que des Ministres publics ou des Envoyés secrets qui entamerent, suivirent & conclurent des Négociations, qui sont autant de preuves que la politique n'étoit alors qu'un mélange informe de passions & de vues également grossières. L'ambition de *Charles-Quint* excita de plus grands mouvemens encore. Des Princes qui avoient vu avec indifférence les entreprises de *Louis XII* & le courage inconsidéré de *François I*, commencèrent à redouter l'Empereur. A l'exception des Royaumes du Nord, encore trop occupés de leurs guerres particulières pour contracter des Alliances solides dans le Midi, & qui continuèrent à faire un monde à part, toutes les autres puissances de l'Europe s'intéressèrent aux querelles de la maison d'Autriche & de la France. La politique du Cardinal de *Richelieu* lia enfin les affaires

res

res du Nord à celles du Midi par l'alliance qu'il ménagea entre la France & *Gustave-Adolphe* Roi de Suède. On fait quelle influence les Couronnes du Nord eurent dès ce moment dans les affaires du Midi; des intérêts de commerce multiplièrent des liaisons que l'ambition avoit commencées; & les guerres de la Suède, de la Pologne, de la Russie & du Danemarck n'offrirent plus un spectacle indifférent à la politique des François & des Espagnols. „ C'est l'ambition, c'est „ l'avarice, c'est la crainte qui ont obligé toutes les Nations à se rechercher „ mutuellement, & à se demander, se „ refuser ou s'accorder des secours; & „ ce sont encore les mêmes passions qui „ dirigent leur commerce & qui les portent à entretenir les unes chez les autres des Ambassadeurs ou des Envoyés „ ordinaires, chargés d'examiner tout ce „ qui se passe, de découvrir les secrets qu'on veut leur cacher, & de travailler sans cesse à faire entrer dans „ les vues de leur maître la puissance „ auprès de laquelle ils résident. Quand „ l'Europe paroît dans le calme le plus „ grand, le cabinet des politiques est encore agité sourdement par les haines „ & les autres passions nationales, qui „ craignent quelquefois de se montrer, „ mais qui ne cessent jamais d'agir. On „ tâte

„ tâte les dispositions de ses alliés, on
 „ veut leur communiquer ses espérances
 „ & ses craintes. On travaille à diviser
 „ ses ennemis, on fait naître des soup-
 „ çons. Si quelques Puissances négligent
 „ leurs intérêts par ignorance, ou si une
 „ paresse létargique engourdit leurs for-
 „ ces, la fermentation des esprits aug-
 „ mente, & on ne forme que des pro-
 „ jets pour les accabler. Dans cette po-
 „ sition, quel est l'état qui médite une
 „ grande fortune, ou seulement occupé
 „ de sa conservation, qui n'ait pas be-
 „ soin d'observer les mouvemens des pas-
 „ sions, & de négocier, c'est-à-dire, de
 „ se ménager des alliés & leurs se-
 „ cours, de prévoir les desseins de ses
 „ ennemis, de prévenir leurs démarches,
 „ ou de s'opposer à leurs manœuvres”?

CHAPITRE II. *Pourquoi la science des Né-*
gociations a fait peu de progrès en Europe.
Quels en sont les principes fondamentaux.
 Ces principes peuvent se réduire à ces
 deux. 1. Toutes les Négociations d'une
 Puissance doivent être entreprises & con-
 duites relativement à son intérêt fonda-
 mental, se lier systématiquement les unes
 aux autres & tendre toujours à une même
 fin. 2. Pour négocier utilement, une Puif-
 sance doit prendre garde à ne former ja-
 mais que des entreprises au dessous de ses
 forces. Des détails très intéressans qui se
 trouvent ici, montrent que c'est pour s'être

écarté de ces deux maximes qu'on a fait jusqu'à présent si peu de progrès dans la science des Négociations. L'exemple surtout de *Louis XII* est frappant. Pour n'avoir point eu de principes fixes & pour n'avoir pas assez consulté ses forces, ce Prince échoua presque toujours & fut constamment la dupe du Roi d'Arragon. Celui-ci s'en applaudissoit & tiroit effrontément vanité de ses perfidies. *Louis* se plaignant d'en avoir été trompé trois fois : *l'Urogne en a menti*, répondoit *Ferdinand*, *je l'ai trompé plus de dix.*

CHAPITRE III. *Que la Puissance dominante de l'Europe ne doit pas espérer de s'agrandir par le secours des Négociations, quand elle voudra faire des conquêtes sur ses voisins.* Depuis la révolution que les richesses du nouveau monde & les délices des Indes Orientales ont faite en Europe, une Nation, qui aspire à devenir conquérante, doit nécessairement être commerçante, pour être en état d'entretenir des armées. Or la guerre ruine le commerce & amène par-là même la décadence d'un Etat, surtout aujourd'hui qu'on s'est mis sur le pied d'entretenir des Armées si nombreuses. Jusques vers le milieu du dernier siècle les Etats les plus puissans n'avoient que des Armées médiocres. Le Cardinal de Richelieu croyoit (1) qu'il suffisoit à la France d'entre-

(1) *Testament politique Part. II. Chap. IX. Sect. 4.*

tenir sur pied quarante mille hommes d'infanterie, quatre mille chevaux, & d'avoir un corps de milice composé de soixante mille hommes toujours prêts à se rassembler & à marcher au premier ordre. Le Duc de *Roban* pensoit que la plus grande Armée ne devoit pas être de plus de quarante mille hommes; & Mr. de *Turenne* avouoit que le commandement de trente mille commençoit à l'embarrasser. Aujourd'hui il n'y a point de Général qui n'en veuille le triple; & l'on remarque entre les Puissances une sorte d'émulation à qui aura le plus de soldats; & qu'en arrive-t-il? Avec nos grandes Armées il faudroit conquérir des Royaumes entiers pour se dédommager des dépenses de la guerre. Les finances du Prince le plus riche sont épuisées en deux ou trois campagnes. Comme la guerre en troublant le commerce, tarit les ressources de l'industrie & absorbe les revenus d'un Etat, tandis que les Princes n'obtiennent par leurs armes que de petits avantages qu'ils ont cependant achetés avec des dépenses immenses; les subsides ordinaires qu'ils lèvent sur leurs sujets ne suffisent plus. Ils veulent établir de nouveaux impôts, on murmure. D'abord ils méprisent les plaintes; mais craignant enfin un soulèvement général, ils ont recours à une opération pernicieuse de finance: ils font des emprunts considéra-

bles, & faute d'économie & de prévoyance, on ne songe pas à amortir pendant la paix les dettes occasionnées par la guerre. „ Si on recherche avec soin tous les „ maux qu'a produits cette mauvaise „ gestion des finances, le poids accablant „ des impôts ordinaires, la misère du „ peuple, le luxe des riches, l'avilissement „ des mœurs publiques, l'engourdissement „ du commerce, la ruine de l'agriculture „ qui est l'ame de tout; croira-t-on que „ quelle que soit la Puissance qui se trouve à la tête des affaires de l'Europe, elle „ puisse raisonnablement se proposer de „ s'accroître par des conquêtes!

CHAPITRE IV. *Comment la Puissance dominante de l'Europe peut rendre ses négociations utiles à l'accroissement de sa fortune.*

La correspondance qui lie aujourd'hui les divers Peuples de l'Europe, les Ministres qu'ils entretiennent les uns chez les autres, l'attention qu'ils donnent à tous les mouvemens de la Puissance dominante, tout cela ne permet guères à celle-ci de s'agrandir ni par les armes, ni par les négociations. Il lui reste cependant un moyen de négocier utilement, c'est quand la justice, la modération & la bienfaisance seront l'ame de sa politique. „ Qu'on ne „ s'imagine pas, dit ici Mr. DE MABLY, que „ je veuille débiter des lieux communs de „ morale, & que sur les traces de Platon ou „ de

„ de l'Abbé de St. Pierre je m'égare dans
 „ des maximes qui ne sont pas faites pour
 „ des Etres qui ont nos passions. Ma morale
 „ est si peu austère, que je ne demande pas
 „ pour lecteurs d'honnêtes gens, mais sim-
 „ plement des ambitieux qui fassent quel-
 „ que usage de leur raison”. Divers exem-
 „ ples viennent ici à l'appui de la doctrine
 „ de notre sage Auteur, & il montre que les
 „ Spartiates & les Romains dûrent leurs suc-
 „ cès à l'opinion qu'on eut long tems de leur
 „ modération, de leur justice & de leur équi-
 „ té. Les excellentes réflexions qui se trou-
 „ vent dans ce Chapitre ne seront vraisem-
 „ blablement pas du goût de la plupart des
 „ Politiques, mais „ peut-être persuade-
 „ ront elles quelque homme, qui parve-
 „ nant un jour au gouvernement des af-
 „ faires, n'y auroit apporté que les préju-
 „ gés communs, & qui, conduit au con-
 „ traire par des maximes puisées dans les
 „ sources les plus pures, fera pendant
 „ quelques instans le bonheur de sa Na-
 „ tion, en ne troublant pas celui de ses
 „ voisins. Quel objet plus utile peut se
 „ proposer un Ecrivain?

CHAPITRE V. *Que la Puissance dominan-*
te de l'Europe ne doit songer qu'à conserver sa
supériorité. Comment les négociations peu-
vent y contribuer. De sa conduite à l'égard
de la Puissance rivale. „ Quelles que soient
 „ les conjectures, disoit l'Empereur Léo-
 „ pold d'après tous ses prédécesseurs, cher-

„ chons toujours à nous étendre & for-
 „ mons de grands projets ; nous aurons
 „ au moins la gloire de n'avoir rien en-
 „ trepris de médiocre , & nous trouverons
 „ souvent en nous mêmes des ressources
 „ que nous ignorions. Quelque succès
 „ qu'on ait d'abord , on est bien avancé ,
 „ quand on laisse à sa postérité comme
 „ des pierres d'attente qui l'avertissent de
 „ son devoir , & qui l'encouragent à met-
 „ tre la dernière main à un ouvrage com-
 „ mencé”. Mr. DE MABLY remarque que
 c'est en suivant de pareilles maximes , que
 la Maison d'Autriche a vu disparoitre ses
 forces & sa grandeur. Un Prince assez sa-
 ge pour profiter de ce grand exemple , pen-
 se-
 ra que le vrai intérêt de la Puissance do-
 minante est de se borner à conserver sa su-
 périeurité & à avoir toujours l'œil sur les en-
 treprises de la Puissance rivale. Par la
 Puissance rivale , l'Auteur entend celle qui
 n'étant pas égale en forces à la dominan-
 te , en approche cependant davantage que
 les autres Etats. Telle a été pendant
 long-tems la France à l'égard de la Maison
 d'Autriche , telle est aujourd'hui l'Angle-
 terre à l'égard de la France. La Puissan-
 ce dominante se tromperoit , si elle cro-
 yoit qu'en ruinant sa rivale , elle leve-
 roit le seul obstacle qui s'oppose à sa for-
 tune. A cet ennemi défait il en succé-
 deroit un autre , & peut-être plus re-
 doutable , parcequ'il trouveroit le vain-
 queur

queur affoibli par ses triomphes même. Elle doit donc aimer sincèrement la paix, soumettre à la règle de la justice les affaires qu'elle discute avec sa rivale, la prévenir par de bons offices dans les petites choses & même dans celles qui sont importantes, quand elles ne sont pas directement contraires à ses intérêts. Mais comme il est certain que malgré sa modération & la justice de ses procédés, elle n'étoufferoit jamais toutes les semences de guerre, son amour pour la paix ne doit point dégénérer en un engourdissement de ses forces. Elle doit se défier de sa rivale, se tenir toujours en état de défense, se rendre florissante au dedans, afin d'être respectable au dehors; entretenir des négociations continuelles dans toutes les Cours, & saisir toutes les occasions d'affermir ses alliances anciennes & d'en former de nouvelles.

CHAPITRE VI. *Des avantages de la Puissance rivale sur la Puissance dominante dans les négociations. Est-il de son intérêt de devenir la Puissance dominante? Réflexions sur la situation présente de la France & de l'Angleterre.* „ Tous les Etats qui craignent
 „ ou qui haïssent l'orgueil & l'ambition
 „ de la Puissance dominante, sont réunis
 „ secrètement contre elle par leur crainte
 „ ou leur haine communes. Ils ne cher-
 „ chent qu'à se liguier pour s'opposer à ses
 „ entreprises, ils ne demandent qu'un
 M 4 „ chef;

„ chef; & la Puissance rivale sert natu-
 „ rellement de point de ralliement. La
 „ confiance qu'elle inspire en paroissant
 „ n'agir que pour la cause commune, ou-
 „ vre un accès facile à toutes ses négocia-
 „ tions. L'intérêt qu'on prend à son sort,
 „ rend indulgent à son égard; & souvent
 „ on lui pardonne des injustices qui paro-
 „ troient infames de la part de la Puissan-
 „ ce dominante.

La Reine *Elizabeth* & *Henri IV* imagi-
 nèrent de partager l'Europe en Etats à peu
 près égaux, afin que leurs forces étant en
 équilibre, ils craignissent de s'offenser &
 n'osassent méditer de trop grands projets;
 mais leur mort fit tomber dans l'oubli ces
 idées à peine ébauchées d'équilibre, qu'il
 leur auroit été impossible de réaliser. El-
 les furent reprises par *Guillaume III*, & leur
 brillant séduisit toutes les imaginations, ce
 qui étoit infaillible; car cette théorie de
 l'équilibre réduisant toute la science de la
 politique à ne savoir qu'un mot, flattoit é-
 galement l'ignorance & la paresse des Mi-
 nistres, des Ambassadeurs & de leurs Com-
 mis. Quoiqu'il en soit, cette opinion ré-
 gnante sert, parcequ'elle est régnante, à
 faire pendant la paix un contrepoids aux
 forces de la Puissance dominante, elle in-
 dispose les esprits contre son alliance, &
 les tourne favorablement du côté de sa ri-
 vale. Si cette dernière Puissance profitoit
 de ses avantages pour écraser son ennemie
 &

& pour prendre sa place, elle entendroit mal ses vrais intérêts. Passer de la seconde place à la première c'est peut-être ne faire qu'un grand pas vers sa décadence; car on prend insensiblement l'esprit de la Puissance abbattue, & par-là même on excite à son tour la jalousie & la défiance des autres Peuples. „ A peine les Paix „ de Westphalie & des Pyrenées eurent „ elles donné à la France la supériorité „ que la Maison d'Autriche avoit eue jus- „ qu'alors, qu'on lui fit les mêmes repro- „ ches qu'elle avoit faits aux Cours de „ Madrid & de Vienne. L'ambition qu'on „ reprocha aux Autrichiens & aux Fran- „ çois, sera le vice éternel de la Puissan- „ ce dominante”. L'Auteur croit qu'il est très heureux pour l'Europe que depuis la Paix d'Utrecht l'Angleterre ait succédé à la Maison d'Autriche dans la qualité de rivale de la France. Les Peuples, selon lui, doivent se flatter d'un sort plus heureux, depuis qu'une Nation libre, commerçante, & qui ne veut point conquérir de possessions dans notre continent, partage avec la France l'avantage d'y dominer. Le commerce qui forme le principal objet de la politique des Anglois, doit insensiblement les faire incliner du côté de la paix, leurs goûts se communiqueront aux François, & quoique ces deux Nations rivales soient actuellement en guerre, Mr. DE MABLY ne doute point qu'el-

les n'ouvrent bientôt les yeux sur leurs véritables intérêts, & que les Anglois particulièrement ne sentent qu'un Peuple commerçant doit bien faire la guerre pour empêcher que son commerce ne soit ruiné, mais jamais pour l'augmenter.

CHAPITRE VII. *Des Puissances du second ordre. Principes de leur politique. De la conduite des deux Puissances dominantes à leur égard.* „ Quelques Puissances du second ordre font presque le rôle de Puissances dominantes; telles sont la Cour de Vienne, la Russie, l'Espagne, le Dannemarc &c. Plus elles sont considérables, plus elles doivent se conduire par les principes qui assurent seuls la fortune des Puissances dominantes. Leur modération leur fera des alliés, leur amour pour la justice les rendra même souvent arbitres entre les Puissances du premier ordre. „ Quant à celles-ci, elles conserveront leur supériorité en ne se hâtant pas de terminer les querelles des Puissances du second ordre, en nourrissant au contraire les jalousies qui les divisent, & en ne les associant à leurs démêlés qu'à la dernière extrémité.

Il y a dans la seconde classe une autre sorte de Puissances, qui n'étant point aussi près des Puissances dominantes que celles dont on vient de parler, ont encore besoin d'augmenter leur fortune, pour se mettre à portée de parvenir à la tête des affaires.

Elles

Elles peuvent profiter des querelles qu'ont les Puissances supérieures & s'accroître à leurs dépens. Il faut même avouer qu'en ne consultant que les maximes de la politique, sans se mettre en peine de celles de la morale, ces Etats trouveront moyen de s'aggrandir dans la plupart des guerres que les Puissances du premier ordre se feront. „ Comme ils ne font dans les affaires qu'un rôle subalterne, la principale attention ne se fixe point sur eux; „ ils ne font point l'objet de la jalousie; „ & la haine publique qui les épargne, „ se tourne toute entière contre les Puissances qui les font agir & qui achètent leurs secours. Souvent, & l'expérience „ le prouve, ils ne se sont point rendus odieux, en ne se servant pas pour élever „ leur fortune de moyens autorisés par la justice & la bonne foi La Cour „ de Turin en est la preuve ". Il seroit affligeant d'être obligé de reconnoître qu'une telle conduite doit naturellement réussir, si de cela même il n'en résulteroit, comme le remarque Mr. DE MABLY, cette conséquence utile aux hommes: c'est que les Puissances supérieures doivent donc vivre en paix entr'elles, puisqu'elles sont encore moins ennemies les unes des autres, que de ces Etats d'un ordre inférieur qui ne peuvent s'aggrandir qu'à leurs dépens. Au reste quoique les engagements contractés pendant la paix par les Princes du second

cond ordre, qui veulent étendre leurs domaines, soient rarement remplis avec fidélité, cela ne doit pas empêcher les Puissances dominantes de négocier avec eux. Véritablement elles ne doivent pas beaucoup compter sur ces Traités; mais après tout ils peuvent quelquefois servir de base à des engagements plus avantageux, ils préparent des liaisons & accoutument jusqu'à un certain point les Etats à se regarder comme amis.

CHAPITRE VIII. *Des Puissances du troisième ordre. De leurs intérêts. Conduite des Puissances supérieures à leur égard.* Dans ce Chapitre l'Auteur montre que la guerre ne peut jamais être que funeste aux Puissances du troisième ordre. Une parfaite neutralité peut seule leur convenir; & leur fit-on même des injustices, le seul parti qu'elles aient à prendre c'est de négocier. D'un autre côté les grands Princes agiroient & contre la décence & contre leur propre intérêt, s'ils mettoient de la hauteur dans leurs négociations avec les petits Etats, & s'ils cherchoient à les avilir & à les opprimer. „ Un des plus
 „ grands torts des successeurs de *Charles-*
 „ *Quint* fut d'inquiéter les petits Princes
 „ d'Allemagne & d'Italie. Ils enlevoient
 „ à l'un un village, à l'autre un château,
 „ comme si de pareilles conquêtes eus-
 „ sent avancé de beaucoup les progrès de
 „ la monarchie universelle, & ces rapi-
 „ nes

„ nés ne servirent qu'à les rendre odieux.
 Nous destinons un autre Article aux dou-
 ze derniers Chapitres.



ARTICLE QUINZIEME.

LE PYRRHONISME de l'Eglise Romaine, ou Lettres du P. H. B. D. R. A. P. à Mr** avec les réponses. *Oculos habent & non videbunt : aures habent & non audient. Similes illis qui faciunt ea, & omnes qui confidunt in eis.* PSALM CXV. A Amsterdam. Chez J. F. Jolly MDCCLVII. in-8. de 259. pages.

UN Moine anonyme, & un Ministre bien désigné dès l'entrée de ces Lettres, sont les deux tenans de la controverse qui y est traitée. Ce dernier est M. BOULLIER. Le premier nous est inconnu. Nous voyons seulement dans l'avertissement, qui sert de frontispice à cette correspondance littéraire, qu'il est dans un „ Ordre Religieux à Paris, qu'il ne manque „ ni d'esprit ni d'une certaine habileté; ni, „ à ce qu'on a oui dire, de savoir; mais. „ que son procédé ne représente que trop „ celui de la plupart des hommes dans la „ dis-

„ dispute. On débute par le ton doux ;
 „ & les airs modestes de quelqu'un qui
 „ chercheroit humblement la vérité. En-
 „ suite on met en œuvre tout ce qu'on a
 „ d'adresse pour la combattre. Et l'on fi-
 „ nit par insulter l'adversaire & par s'éri-
 „ ger un trophée de ses propres mains.

Le ton de M. BOULLIER plus haut & plus ferme est aussi plus égal. Il finit comme il débute, & dès l'entrée il se monte à peu près au degré où il veut aller. „ J'a-
 „ vois, dit-il, défié l'Eglise Romaine de
 „ répondre à un argument assez connu
 „ que nous opposons à son infailibilité
 „ prétendue. Le Religieux croyant ap-
 „ paremment qu'il y alloit de son hon-
 „ neur de relever mon défi, m'attaqua là-
 „ dessus: je me défendis, & c'est ce qui
 „ a produit les Lettres qu'on va lire. Je
 „ me flatte qu'après le soin que j'ai pris
 „ de développer de mon mieux l'argu-
 „ ment en question, l'on ne m'accusera
 „ point d'en avoir trop vanté la force.

Il paroît que l'antagoniste de notre habi-
 le Théologien a ignoré la publication de
 leur correspondance. Mais dans le fonds
 ce dernier cache le nom de son adversai-
 re, & ne trahit aucune confidence. „ D'ail-
 „ leurs, ajoute-t-il, un si ardent défenseur
 „ de Rome & du Pape doit être ravi que
 „ son zèle, aussi bien que les raisons dont
 „ il l'appuye, paroisse aux yeux du Pu-
 „ blic. C'est à celui-ci maintenant de nous
 „ ju-

„ juger : & à moi de prier Dieu qu'il
 „ veuille inspirer au Moine ce pur amour
 „ de la vérité, qui, s'il vient l'animer
 „ une fois, ne tardera pas à lui rendre
 „ suspecte une aussi mauvaise cause que
 „ la sienne.

Le début du Religieux est des plus simples. Comme sa première Lettre, qui paroît être du commencement de 1754, expose l'état de la question, nous nous faisons un devoir de la rapporter tout entière. La voici.

„ J'ai entre les mains votre *Court exam-*
 „ *men de la Thèse de l'Abbé DE PRADES*, &
 „ si vous voulez bien me le permettre,
 „ Monsieur, je vous dirai en passant que
 „ l'argument que vous proposez contre le
 „ Juge infailible qu'admet l'Eglise Ca-
 „ tholique, me paroît ressembler très
 „ fort à un argument que certainement
 „ vous n'admettriez point : je le mets
 „ dans la bouche d'un *bourgeois de Lon-*
 „ *dres*. Cet homme *impatiens* jugi,
 „ prétend qu'il n'y a point en Angle-
 „ terre de puissance législative & il pro-
 „ cède ainsi. Selon les *Royalistes*, cette
 „ autorité réside dans le Roi & non dans
 „ le Parlement. Selon le *Parlementaire*
 „ elle est toute entière dans le Parlement &
 „ le Roi lui-même fait membre de ce
 „ corps : donc nulle autorité législative
 „ dans les *Iles Britanniques*. Il est sensible
 „ que l'on diroit à cet homme difficile.

„ Il vous suffit, Monsieur, que l'autorité
 „ du Roi & celle du Parlement réunies
 „ fassent une loi. Venons à l'application.
 „ Quelques grandes que soient les contestations sur l'infail-
 „ libilité du Pape, tout
 „ *Catholique* tombe d'accord que l'unani-
 „ mité morale des Evêques présidés par
 „ le Pape, donne à un décret concernant
 „ la foi, le titre & les prérogatives d'un
 „ jugement infailible. Montrez-moi, je
 „ vous prie, une vraie & foncière dispa-
 „ rité entre votre raisonnement & celui
 „ du bourgeois de Londres, dont je viens
 „ de parler”.

C'est à l'argument qu'on vient de lire dans cette Lettre ou dans ce fragment de Lettre, que Mr. BOULLIER répond; le Religieux lui replique; il duplique, & l'on en vient de part & d'autre à une quatrième attaque, sans être seulement bien d'accord sur l'état précis de la question.

Au commencement du combat les deux champions se ménagent. Par une méprise assez étonnante, M. BOULLIER avoit avancé qu'un homme qui desapprouveroit à Rome la doctrine de l'infailibilité du Pape seroit anathème & séparé de l'Eglise *ipso facto*; & que s'il alloit prêcher en France cette même infailibilité, le Clergé Gallican ne pourroit presque pas se dispenser de le condamner. Rien de plus poli que la manière dont son adversaire relève cette bévue. Quoi! Monsieur, se contente-
 „ t'il

„ t'il de lui dire, seroit-il possible que
 „ vous pensassiez qu'on est *anathème à Ro-*
 „ *me & séparé de l'Eglise ipso facto*, ce
 „ sont vos termes, dès que l'on ne croit
 „ point l'infailibilité du Pape, ou que
 „ ceux qui soutiennent cette infailibilité,
 „ soyent regardés & traités comme des ex-
 „ communiés en France? Non, je ne puis
 „ le croire. Le contraire est d'une noto-
 „ riété si grande, qu'il n'est pas possible de
 „ s'y refuser”.

Autant le Religieux traite cette distrac-
 tion de M. BOULLIER avec politesse, au-
 tant celui-ci se montre docile à profiter de
 l'avis. „ Je m'en rapporte volontiers,
 „ Monsieur, lui répond-il, à ce que vous
 „ m'en dites... J'avoue que je me trom-
 „ pois sur le fait, je concevois les choses
 „ moins telles qu'elles sont que telles que
 „ raisonnablement elles devroient être.”
 Et dans une Note. „ Quand j'écrivois
 „ ceci, j'errois sur le fait, je faisois à la
 „ sincérité du Pape plus d'honneur qu'elle
 „ n'en mérite. Le système de la politi-
 „ que romaine est si compliqué, qu'on
 „ est pardonnable de n'en pas embrasser
 „ toujours à la fois toutes les parties”.

Voilà donc de part & d'autre des égards
 très édifiants, mais bientôt les choses chan-
 gent un peu de face. Le Moine aiguise la
 pointe de son esprit, & le Ministre le sent.
 Celui-là multiplie les subtilités & devient
 quelques fois piquant sans cesser d'être doux.

Celui-ci s'impatiente, s'aigrit, termine sa réponse à une quatrième Lettre en déclarant qu'il ne prétend plus repliquer à de misérables *ergoterics pyrrboniennes*, & finit en appliquant à son adversaire un passage de St. *Augustin* (1), que le P. H. aura eu sans doute quelque peine à digérer, mais qu'apparemment il aura regardé comme une pillule dorée des mains d'un Père de l'Eglise trop respectable pour oser se plaindre de son amertume.

Le Moine en effet n'en dit rien ; mais on s'apperçoit dans sa cinquième Lettre que le remède a mis un peu de mouvement dans ses humeurs. Il élève sa voix, devient plus vif, & se croyant sûr du triomphe, il ne se fait pas une affaire d'insulter l'ennemi qu'il se flatte d'avoir vaincu.

Et que lui répond M. BOULLIER ? Rien du tout. Il rompt finalement une correspondance qui dégénéroit en personnalités. Mais au lieu d'une Lettre en réponse à la cinquième du P. H. on trouve ici des observations claires, fortes, nerveuses, & où quelques fois l'Auteur ne se pique pas tellement de ce sang froid philosophique qui feroit à un homme tel que lui, qu'il ne se permette un peu de chaleur ; témoin

(1) *De Civitate Dei* Lib. II. c. I. Et tamen quis disceptandi finis erit, si respondum esse respondentibus semper existimemus ? &c.

moins le passage de St. *Augustin*, ramené, glossé, appliqué mot par mot; témoin surtout ce portrait qu'il fait du Religieux de Paris. „ Représentez vous „ un homme qui court les champs, qui „ s'échauffe à la poursuite d'une ombre, „ qui, s'imaginant la combattre, frappe „ force coups en l'air, & enfin d'une voix „ triomphante insulte à la défaite de ce „ phantastique ennemi; voilà le portrait „ de notre controversiste. De suivre dans „ ses écarts un pareil Chevalier errant, „ d'aller relever tout ce qu'il avance sans „ preuve, sans suite, sans à propos, ce „ seroit perdre son tems & abuser de la „ patience du Lecteur ".

Mr. BOULLIER a pourtant de la peine à quitter prise. Il *analyse* ce qui s'est dit; à cette analyse il joint des observations omises; puis il fait une récapitulation, & pour recueillir sous les yeux du Lecteur ce qu'il a écrit de mieux sur ces importantes matières, il grossit ce volume d'une *Lettre sur le Juge des Controverses*, dont il avoit orné la *Bibliothèque Germanique* en 1749.

Dans tout cela on sent l'homme d'esprit, le bon Dialecticien & le Théologien savant; s'il y a des écarts, c'est le P. H. qui les occasionne; s'il y a quelques impatiences, c'est que la métaphysique n'empêche pas d'être sensible, & que le Religieux, qui écrit bien, a à la fin des tou-

ches un peu fortes. *Facit indignatio
versus.*

Quant au fonds des choses, on peut réduire à deux chefs toute la controverse qui a occupé les deux Antagonistes.

Le premier c'est la comparaison que le P. H. a imaginée d'un *Bourgeois de Londres* partagé entre l'autorité du Roi & celle du Parlement, avec un *Catholique Romain* indécis sur le siège de la prétendue infailibilité dans son Eglise ; comparaison frivole, soutenue par de continuel incidents, & défendue par de pures subtilités qui ne font qu'embrouiller la question au lieu de l'éclaircir. 1. La comparaison suppose faux, sc. qu'il y ait en Angleterre deux pouvoirs qui s'arrogent exclusivement l'autorité législative & souveraine. 2. Si cela étoit, l'incertitude sur le vrai Souverain rendroit au sujet l'obéissance impossible. 3. Il y a une différence extrême entre l'obéissance que tout citoyen est tenu de rendre aux loix de son pays, & la soumission de foi que le chrétien peut devoir aux décisions de l'Eglise. Le citoyen doit obéir aux puissances & aux loix établies ; mais le chrétien ne doit l'hommage de sa foi qu'à celui-là seul qui l'exige en vertu d'une promesse divine, claire, positive, expresse. Or, de l'aveu de l'Eglise Romaine, ni le Pape, ni les Conciles, ni un Concile présidé par le Pape ne fau-
roient produire une promesse divine, claire

re & expresse qui leur assigne le privilège d'infailibilité à l'exclusion les uns des autres, puisqu'on peut professer là-dessus ce que l'on veut sans être taxé d'hérésies. Donc le chrétien ne doit l'hommage de sa foi en ce point ni au Pape, ni au Concile seul, ni au Concile présidé par le Pape. Donc il doit regarder leur prétention d'infailibilité comme une chimère, & l'infailibilité elle même comme une fiction? Non, réplique-t'on; la conséquence n'est pas bien tirée; voici comme le chrétien doit raisonner. D'un côté je sçai que le Pape se donne pour infailible, de l'autre j'entends le Concile s'arroger le même droit; donc, quel que soit mon embarras sur leurs prétentions réciproques, dès que je vois un Concile présidé par le Pape, où le chef & les membres sont d'accord, mes doutes se fixent, je suis assuré que les décisions de ce Concile sont infailibles. Mauvais raisonnement! Il suppose ce qui est en question. La conséquence en seroit juste, s'il étoit prouvé antérieurement par une déclaration expresse de l'Ecriture que dans le Pape ou dans le Concile doit résider l'infailibilité; mais ni le Pape, ni le Concile à part ne produit une telle déclaration, & jamais Concile présidé par le Pape n'a avoué pour l'un ou pour l'autre séparément une promesse semblable, comme il confte par la pleine liberté que l'Eglise Romaine accorde à chaque fidèle de

croire à son gré l'un ou l'autre. Donc encore une fois la conséquence que je tirois étoit bonne; puisqu'on ne fait où réside cette infaillibilité prétendue, la prétention n'en peut être qu'une chimère, & elle n'est elle même qu'une fiction.

Ce premier chef de dispute en avoit de bonne heure fait naître un second entre nos deux Théologiens. Celui de Paris avoit soutenu que s'il n'y a point d'infaillibilité sur la terre, la foi chrétienne se réduit à rien, & que ce principe tend à l'anéantir. Celui d'Utrecht lui avoit répondu qu'en parlant de la sorte, il confondoit par un visible abus des termes, *certitude* avec *infaillibilité*. En effet la *certitude* que le fidèle a d'un dogme exclut bien en lui tout doute par rapport à ce dogme-là, mais elle ne lui donne ni le privilège de ne se jamais tromper, ni le droit d'imposer aux autres sa propre créance & de les soumettre à ses décisions; au lieu que l'*infaillibilité* dans un Docteur ou dans une Eglise infaillible, comprendroit essentiellement ce privilège & ce droit. Par conséquent on peut dire avec vérité qu'il n'y a point d'*infaillibilité* sur la terre, sans porter la moindre atteinte à la *certitude* de la foi. Cette *certitude* se réduit en dernière analyse à la conviction personnelle, qui est le fruit d'un examen & qui résulte des raisons par lesquelles on est déterminé à croire; raisons d'une évidence qui s'applique

que immédiatement à notre esprit. Mais, dit-on, soumettre une doctrine à l'examen n'est-ce pas la réduire en problème, n'est-ce pas en mettre la certitude en doute? Point du tout; au contraire il est d'une fausseté qui saute aux yeux, de dire que l'examen d'une doctrine suppose son incertitude. Tout ce qu'il suppose, c'est que la certitude de cette doctrine, ou, ce qui revient au même, les raisons qui déterminent à la croire comme certaine, ne sont pas encore connues, que leur force, que leur évidence n'a pas encore été aperçue, sentie par ceux qui n'en ont pas encore fait l'examen. J. C. & ses Apôtres n'ont pas cru mettre leurs dogmes en problème, quand ils disoient aux peuples, *enquêrez vous diligemment des Ecritures, éprouvez toutes choses & retenez ce qui est bon &c.* Mr. BOULLIER développe tout cela avec une grande netteté, & le prouve sans réplique contre les sophismes de son adversaire, qui, pour dire la vérité, est d'un embarras, d'une foiblesse extrême sur cette matière.





ARTICLE SEIZIEME.

LE TRIOMPHE DE L'EVIDENCE.

Par Mr. FORMEY. Tome II.
avec un Discours sur l'Esprit
philosophique.

Nous avons déjà rendu compte du I
Tome de cet ouvrage. (1) Le II
doit nous occuper actuellement, & nous
commencerons par le *Discours* de Mr. FOR-
MEY sur l'esprit philosophique, sujet inté-
ressant, & traité de façon à montrer que
cet estimable Auteur possède dans un dé-
gré éminent cet esprit qu'il dépeint avec
tant de précision & tant d'élégance. Nous
ne déciderons pas jusqu'à quel point la lec-
ture de ce discours sera propre à faire
goûter plusieurs raisonnemens qui se trou-
vent dans le Volume auquel il sert d'in-
troduction. Quoiqu'il en soit, écoutons
Mr. FORMEY, & afin de mieux rendre ses
pensées, servons nous, autant qu'il sera
possible, de ses propres termes.

Il y a une espèce de fatalité qui s'oppo-
se au progrès des connoissances solides &
certaines, & qui ferme au plus grand
nombre ce sanctuaire de la vérité, où, à
l'abri

(1) Tome VII. Part. I. pag. 160.

l'abri de l'erreur, des contradictions & des disputes, on a le plaisir d'aller d'une vérité à l'autre, & de former de cette suite de vérités une chaîne indissoluble. Mr. FORMEY la trouve cette fatalité dans le défaut de l'esprit philosophique. C'est donc à faire connoître en quoi consiste cet esprit, à indiquer à quels égards on agit d'une manière qui lui est contraire, & à montrer ce qu'il y auroit à faire pour remédier à ces inconvéniens, que Mr. FORMEY s'occupe dans ce discours.

Remarquons d'abord, d'après notre Auteur, que l'étude de la Philosophie & l'esprit philosophique sont deux choses fort différentes. La première ramasse les matériaux, le dernier fait l'édifice. Voir, observer, ramasser des idées & des faits, tout cela n'est que le premier pas vers la Philosophie; comparer, combiner, juger, raisonner, démontrer; voilà ce qui en fait l'essence. Dans la Philosophie on ne se borne pas à rapporter ce que les choses sont, on rend raison pourquoi elles sont, & pourquoi elles sont ainsi plutôt qu'autrement. De-là on tend au but, c'est-à-dire, à former un système & c'est à l'esprit philosophique à juger sainement des moyens d'y arriver, ou même de la possibilité de l'entreprise.

L'esprit philosophique, selon notre Auteur, est beaucoup plus un don naturel

qu'une prérogative acquise , enforte que le chercher où la nature l'a refusé , ce seroit exploiter une mine stérile. Il consiste dans une vue supérieure des objets de nos connoissances , qui en saisit les rapports généraux , qui pose les limites des diverses sciences particulières , & qui les subordonne à une science générale , à une théorie dont les principes sont également simples , lumineux & féconds. Le gros des hommes voit & ne voit pas : il leur manque ce coup d'œil qui saisit ce qu'il y a d'essentiel & de caractéristique dans les objets qui passent & repassent toujours sous leurs yeux.

Ayant défini ainsi l'esprit philosophique, l'ingénieux Auteur fait une énumération des procédés qui lui sont contraires. On pèche d'abord contre cet esprit faute de le connoître. Il y a des gens de Lettres, pour qui l'esprit philosophique est une chose aussi inconnue de nom que d'effet, qui fournissent la carrière des études & de la vie , sans faire la moindre réflexion sur ces principes généraux , auxquels toutes nos idées , tous nos raisonnemens , toutes nos expériences vont aboutir. Un génie né pour une science particulière , ne s'occupe que du soin de connoître & de posséder à fonds les principes de cette science , & s'éloigne presque toujours des grands principes , des théories universelles. De-là il arrive que le grand Géomètre , le
grand

grand Astronome, le grand Chymiste, &c, ne sont souvent que de petits Philosophes. Un Savant, qui a été jusqu'aux dernières bornes de sa science, s'affectionne pour elle au point de la regarder de bonne foi comme la première de toutes les sciences, non seulement en dignité & en utilité, mais même en priorité de notions: il prétend que ses principes sont les principes généraux de toutes les sciences, les axiomes primitifs, simples, irrésolubles, au-delà desquels il est impossible de remonter, & d'où découle par conséquent l'encyclopédie de nos connoissances. Cette prétention, selon Mr. FORMEY, est fort ordinaire aux Géomètres qui s'imaginent que les abstractions, dont ils partent, sont des clefs universelles qui ouvrent tout, regardent comme une chimère la théorie métaphysique, d'où ces abstractions tirent ce qu'elles ont de vérité & de certitude; & qui réalisant les choses les moins propres à être réalisées, s'arrogent, à la faveur de cette opération illusoire, une espèce d'empire universel sur toutes les sciences, & les réduisent à des calculs dans lesquels ils font consister la force des vérités auxquelles le calcul est le plus étranger. Ce sont ici, dit-on, les véritables antipodes de l'esprit philosophique, ils ne le connoissent pas plus que les simples versificateurs ne connoissent *Apollon*.

Ce qui jette dans les antipodes de l'esprit
phi:

philosophique dont nous venons de parler, c'est de *vouloir être sage au-delà de ce qu'il faut l'être*. D'autres s'éloignent de cet *esprit*, pour n'être pas encore assez sages, assez Philosophes : dans cette classe sont ceux qui prennent des principes subalternes pour des principes primitifs. Les anciens péchèrent par-là dans leurs efforts pour découvrir les premiers principes des choses, se mettant d'ailleurs peu en fraix de raisonnement, pour résoudre à l'aide de ces principes les problèmes de la nature. Pendant la durée de la Philosophie Scholastique, on garda là-dessus un profond silence ; *Aristote* donnoit la loi, & on étoit bien plus occupé à fixer le sens de ses décisions, qu'à les vérifier & à en donner les preuves. *Descartes* secoua le joug, substitua la raison à l'autorité ; mais l'*esprit philosophique*, dont il étoit tout rempli, l'emporta au delà de son objet, *il fut sage au-delà de ce qu'il devoit & pourvoit l'être* ; & c'est aussi, selon notre Auteur, le cas de presque tous les génies supérieurs qui sont venus depuis *Descartes*. Après avoir atteint le faite des connoissances actuelles, ils n'ont pu se résoudre à y demeurer bornés ; ils ont tâché d'arranger autour d'eux un certain nombre de ces connoissances, comme autant de matériaux, & d'en refaire quelque nouvel édifice qui fut leur domaine particulier, & qu'ils font ordinairement passer pour une espèce de siège ou
de

de tribunal, dont le reste doit relever; pour un centre où tout doit aboutir. L'*Attraction* & les *Monades*, dès qu'on en veut faire des principes fondamentaux, sont de cet ordre: ce sont de purs écarts ou excès d'un esprit philosophique, qui, comme *Alexandre*, voudroit avoir plusieurs mondes à conquérir, mais qui, comme *Icare*, fond la cire de ses ailes, & retombe dans cet océan de la nature, où des esprits finis doivent naturellement & nécessairement s'absorber.

La conclusion que Mr. FORMEY tire de tout ceci, est que l'esprit philosophique, comme presque toutes les autres choses bonnes & louables, tient le juste entre les deux extrémités. Mais afin d'arriver à ce milieu, il faut avoir la vue assez nette pour embrasser les deux extrémités, & pour bien démêler ce qui s'y passe. C'est cette vue nette qui fait le fonds de l'esprit philosophique, ou pour parler sans figure, c'est l'habitude constante & familière des règles de la Logique, reduites en pratique toutes les fois qu'il se présente des occasions de les appliquer. Qu'on méprise après cela la Logique comme ne le font que trop certains Savans, qui croiroient se dégrader en y consacrant la moindre partie de leur tems, & dans cette persuasion passent leur vie à déraisonner. C'est par un effet de ce mépris pour la Logique, qu'on voit de grands hommes, ou ceux qui en jouent le rôle, avancer les pa-
rado-

radoxes les plus étranges & les plus insoutenables. Aussi, selon notre Auteur, rien n'est-il plus abâtardi dans notre siècle que l'esprit philosophique, quoique la Philosophie semble y régner. Il faudroit une refonte générale dans la façon de penser; il faudroit un retour efficace aux premières notions, une étude approfondie des vérités fondamentales, une connoissance exacte des règles, un amour sincère de la vérité, une simplicité, une décence, & surtout un respect éclairé pour la religion, qui sont autant de vertus remontées dans les cieux, ou sur le point de quitter la terre; il faudroit toutes ces choses pour opérer le triomphe de l'esprit philosophique, & pour mettre en fuite ce rival indigne, qui usurpe son nom, mais qui se trahit sans cesse par ses extravagances, ses indécences & ses impiétés.

Après avoir donné le précis de ce discours, il nous resteroit à entrer dans quelque détail sur la III *Partie du Triomphe de l'Evidence*, qui occupe le reste de ce Volume (2). C'étoit en effet notre dessein;

ceau

(2) Voici les titres des Sections qui composent cette III. Partie. SECT. I. *Réflexions sur le caractère de M. Bayle & sur le but de ses ouvrages.* SECT. II. *Des fondemens du Pyrrhonisme en général & du Pyrrhonisme Logique en particulier.* SECT. III. *Examen du Pyrrhonisme historique.*

SECT.

ceau nous a ôté l'envie de nous y étendre, parceque nous n'y avons rien trouvé de nouveau, & que nous y avons trouvé au contraire des principes tout différens de ceux que Mr. FORMEY lui même jugeroit aujourd'hui seuls admissibles dans la tractation de ce sujet. Personne n'ignore que depuis qu'il a composé cet abrégé, il est entré dans un système tout autre que celui de Mr. de Croufaz, & il paroît singulier qu'il n'ait pas daigné repandre quelques rayons de cette nouvelle lumière sur cet ouvrage. Pourquoi combattre l'erreur avec des argumens souvent médiocres, quelques fois mauvais, quand on en a de bons & de très bons à produire. Dailleurs dans le Livre du Savant de Lauzanne, c'est le détail qui fait toute la force des raisonnemens qu'on y trouve; en les abrégeant, le Savant de Berlin leur a ôté ce mérite, & il n'y a rien suppléé. Ce n'é-
 toit

SECT. IV. *Examen du Pyrrbonisme physique.* SECT. V. *Examen du Pyrrbonisme moral.* SECT. VI. *Examen du Pyrrbonisme sur l'existence de Dieu.* SECT. VII. *Examen de la Question métaphysique : si la conservation est une création continuée?* SECT. VIII. *Examen du Pyrrbonisme sur l'ame de l'homme & sur son immortalité.* SECT. IX. *Examen du Pyrrbonisme sur la Liberté.* SECT. X. *Examen du Pyrrbonisme sur la félicité des hommes.* SECT. XI. *Examen du Pyrrbonisme sur la Providence.* SECT. XII. *Examen du Pyrrbonisme par rapport à l'influence de la Religion sur la société.*

toit à la vérité ni son premier dessein , ni son premier plan ; mais encore une fois il y auroit pu apporter des correctifs , & puisqu'il ne l'a pas fait , son silence autorise le notre.

Les réflexions , que nous venons de faire , tombent principalement sur les Sections qui traitent de *la Providence & de la Liberté* , & sur les autres qui ont du rapport avec ces deux grands points , qui sont , pour ainsi dire , les pivots de la Religion & de la Morale. La Section de la Providence nous a paru très peu satisfaisante. Bayle avoit épuisé toutes les ressources de son esprit sur ce dogme capital , & Mr. de Crousaz n'avoit opposé presque partout que de foibles armes aux sophismes de ce perfide ennemi. Cependant Mr. FORMEY , peu content d'être l'interprète des mauvaises raisons que Mr. de Crousaz lui oppose , pousse la complaisance jusqu'à prêter sa plume aux préjugés de son Auteur , contre le seul système (3) propre à terrasser ce dangereux Pyrrhonien ; & le Lecteur Philosophe voit avec peine l'origine du mal &c , expliquée par de vieilles rêveries sur la liberté de Dieu , qui le dispensoit de faire un meilleur monde , parcequ'il n'y étoit pas obligé , & sur la liberté

(3) Le Système de l'Optimisme , ou du meilleur Monde.

berté de l'homme très mal entendue & aussi mal définie. La Section qui roule sur *la liberté*, est celle à qui l'abregé a le moins fait perdre de sa force. On y voit *la liberté d'indifférence* soutenue fort & ferme, & Mr. FORMEY n'a rien ôté ici aux argumens de Mr. de Croufaz de ce qu'ils ont d'éblouissant. Les Sections, dont nous venons de parler, sont celles où il nous semble que l'*Evidence*, comme elle est proposée par notre Auteur, est le moins triomphante. On lira pourtant avec plaisir & avec fruit celles qui roulent sur le Pyrrhonisme historique, physique & moral, sur le Pyrrhonisme touchant l'existence de Dieu, l'immortalité de l'ame, la félicité des hommes & l'influence de la Religion sur la société.

Il faut voir tout cela dans le Livre même. Nous invitons nos Lecteurs à y recourir, & pour les y animer, nous finissons en leur mettant sous les yeux le portrait que Mr. FORMEY a tracé du caractère de l'Auteur dont les pernicioeux Ecrits ont allumé le zèle de Mr. de Croufaz & le sien. Quoique Bayle ait eu d'excellens Peintres, nous n'en connoissons point dont le pinceau nous paroisse plus délicat & plus vrai que celui de notre Auteur. Voici donc les traits principaux qui composent le caractère du Pyrrhonien de Rotterdam.

Mr. Bayle avoit assurément des talens
Tome VII. Part. II. O ad-

„ admirables; l'aveuglement & la prévention ne sauroient aller jusqu'à lui contester une légèreté de style, une netteté parfaite quand il vouloit, un esprit qui fait s'emparer de ses Lecteurs sans jamais les ennuyer, une fécondité inépuisable, une facilité insinuante, une vaste lecture, une critique ordinairement fine & sûre, une mémoire excellente, une habileté sans pareille à proposer un sujet & à mettre une question dans tout son jour.

„ Si l'on doit juger du caractère & des vues d'un homme par sa conduite & ses écrits, on verra sans peine que Mr. Bayle étoit Pyrrhonien & qu'il vouloit établir le Pyrrhonisme. On ne sauroit nier que tout son Dictionnaire ne soit un mélange de réflexions qui vont à remplir l'esprit de doutes, à le jeter dans le découragement, & à lui faire perdre l'espérance de connoître la vérité. Plus un fait est appuyé de bons & authentiques témoignages, plus il s'efforce d'en détruire la certitude : plus une vérité est évidente, plus elle l'incommode & l'engage à ne rien négliger pour sapper les fondemens qui nous engagent à sa créance.

„ A cette vue générale, on en peut joindre de subordonnées qui sont assez sensibles. L'envie d'acquérir un nom, qui est souvent le premier mobile de la plume d'un Auteur, si elle n'a pas dominé Mr.

Bayle

„ *Bayle* jusqu'à ce point , a pourtant eu
 „ quelque prise sur lui. Après avoir pro-
 „ digieusement lu & fait d'amples com-
 „ pilations, il forma le dessein de se pré-
 „ valoir de ses lectures & de ses recueils,
 „ de coudre tous ces matériaux infor-
 „ mes, & de les lier par le moyen du
 „ génie heureux dont la nature l'avoit
 „ doué. C'est assurément à ce dessein de
 „ ne rien perdre de ses lectures & de ses
 „ réflexions, que l'on doit attribuer quan-
 „ tité de particularités peu intéressantes,
 „ & de digressions à perte de vue qu'on
 „ trouve dans son Dictionnaire.

„ L'amour de la gloire & la passion
 „ pour le Pyrrhonisme se sont quelque fois
 „ trouvés en opposition chez lui. Ce der-
 „ nier principe l'a porté à déguiser quel-
 „ ques uns de ses meilleurs ouvrages, de
 „ manière à dépayser les plus curieux. Il
 „ en parle, il les critique comme s'ils ne
 „ lui appartenoient pas. C'étoit sans dou-
 „ te pour fortifier par quelque endroit le
 „ Pyrrhonisme. Quand il fut question de
 „ son Dictionnaire, il changea de méthode.
 „ A l'égard d'un tel ouvrage le Pyrrhonis-
 „ me ne pouvoit avoir lieu, Mr. *Bayle*
 „ étant obligé de consulter ses amis, de
 „ demander des Articles à ceux qui pou-
 „ voient lui en fournir; & de notifier ain-
 „ si son travail à la meilleure partie du
 „ Monde savant.

„ Dire que l'intérêt ait eu part aux é-

„ crits de Mr. *Bayle*, c'est avancer une
 „ espèce de paradoxe. Si quelqu'un a
 „ jamais paru désintéressé, c'est lui. Il
 „ a perdu une chaire de Philosophie &
 „ les appointemens qui y étoient atta-
 „ chés, sans qu'il en ait presque paru af-
 „ fecté. — Comment après cela le ta-
 „ xer de vues intéressées dans la compo-
 „ sition de ses livres? Il ne seroit peut-être
 „ pas si difficile qu'on pense d'allier ces
 „ deux idées, mais, sans entrer dans au-
 „ cun détail là-dessus, comment inter-
 „ prêter l'apologie qu'il fait des obscéni-
 „ tés & des termes libres repandus dans
 „ son Dictionnaire? Il nous dit que c'est
 „ pour égayer un ouvrage fatigant &
 „ pour en procurer un meilleur débit à
 „ son Libraire, qu'il l'a parsemé de tous
 „ ces traits. Assurément le motif est grand;
 „ un Philosophe remplit son livre d'ordures,
 „ afin de servir d'instrument à l'avidité d'un
 „ Libraire. — Est-ce être à l'abri de tout
 „ soupçon d'intérêt? En vérité il semble
 „ que Mr. *Bayle* soit destiné à être perpétuel-
 „ lement en contradiction avec lui-même.
 „ Enfin il a satisfait dans ce gros ou-
 „ vrage l'envie qu'il avoit de tomber sur
 „ certaines gens qui s'étoient attirés sa
 „ haine, à bon droit, ou à tort. — Il
 „ ne perd aucune occasion de les tourner
 „ en ridicule, de les accabler des traits
 „ d'une satire mordante, de les peindre
 „ à la postérité avec les couleurs les plus
 „ odieu-

„ odieuses. — Pour se procurer les oc-
 „ casions de maltraiter entr'autres, Mr.
 „ *Jurieu*, il rapporte les moindres minu-
 „ cies. Un Savant ne s'est pas mêlé des
 „ affaires publiques, ni des intrigues des
 „ particuliers; un autre n'a pas été avi-
 „ de de louanges; l'un a donné dans les
 „ visions; la femme de l'un a été mo-
 „ deste & attentive à conduire son ménage;
 „ celle de l'autre a été satyrique, rail-
 „ leuse; Mr. *Jurieu* paroît tout autant de
 „ fois sur la scène. — Tout cela dé-
 „ ment un peu ce grand fonds de Philo-
 „ sophie & d'*Ataraxie* pyrrhonienne, dont
 „ Mr. *Bayle* sembloit pourvu, & laisse
 „ entrevoir en lui une passion, un acharne-
 „ ment peu digne d'un vrai Philosophe.

On sent bien qu'un Auteur, se met-
 „ tant à écrire avec de telles vues, seroit
 „ peu propre à produire un ouvrage accom-
 „ pli, impartial, utile à tout le monde”,
 „ & malheureusement il n'y a que trop
 „ paru, & on ne sauroit assez déplorer le
 „ mauvais usage que ce grand homme a
 „ fait de ses talens. — Propre aux gran-
 „ des choses, capable de se concilier l'es-
 „ time & la reconnoissance de tous les
 „ siècles, il s'est arrêté en mille endroits
 „ à des bagatelles, à des faits peu con-
 „ sidérables, des doutes, des éditions, des
 „ remarques d'une critique vétilleuse, en
 „ un mot à des choses indignes de l'atten-
 „ tion d'un génie fort inférieur au sien.

Après ces réflexions sur les vues de Mr. Bayle, notre Auteur examine les moyens qu'il a mis en œuvre pour les remplir. I. Il a composé un ouvrage en forme de Dictionnaire. — „ C'est un bouclier dont „ il pare bien des traits, mais qui n'est „ pas à l'épreuve de tous. Il est vrai qu'il „ ne pouvoit guères choisir de genre d'écrire plus convenable pour lui. Comment autrement auroit-il pu coudre ensemble des choses aussi dissemblables que celles qui se trouvoient dans ses recueils? Comment assortir des dissertations théologiques, philosophiques, historiques, des traits de satire, des anecdotes scandaleuses, des contes gaillards, en un mot le mélange le plus bizarre qu'on puisse concevoir? — Il n'y avoit point d'autre expédient que de les rédiger par ordre alphabétique, d'aller déterrer des hommes inconnus, pour raconter leur vie en deux mots, & d'étaler ensuite au dessous du texte un tissu de notes vraiment en broderie. — Par-là il pouvoit tout mettre; citations, lambeaux, réflexions de tout ordre, tout y étoit bon. Par-là il étoit le maître de ne dire que ce qu'il savoit, & de se dispenser d'approfondir un sujet; quand il étoit las de le méditer, il n'avoit qu'à finir son article & passer à un autre. Par-là

là il glissoit le venin du Pyrrhonisme,
tantôt à l'occasion d'un fait, tantôt en
parlant d'une vérité. — Enfin par-
là il se faisoit regarder comme un hom-
me universel, & il acquéroit une gran-
de reputation, si on l'ose dire, à peu
de fraix. —

Un II moyen dont *Bayle* se sert pour
favoriser le Pyrrhonisme, pour se pro-
curer des lecteurs, & à son Libraire
des acheteurs, ce sont les obscénités
dont son Livre fourmille. —

Il est difficile de comprendre comment
Mr. Bayle avec une conduite en appa-
rence aussi réglée que la sienne, a pu
parler avec plus de licence & d'effron-
terie que les débauchés les plus déter-
minés. Qu'on se souvienne toujours
de cette maxime ; *de l'abondance du cœur*
la bouche parle. Il est très difficile de
conserver sa pureté en maniant & re-
maniant tant d'ordures. —

III., *Mr. Bayle* a pris à tâche de s'atta-
quer aux notions les plus claires, aux
vérités fondamentales. — Son grand
soin est de mettre la raison aux prises
avec la révélation, & d'établir que les
vérités du salut ne sont l'objet que de
la foi. Il se couvre ici perfidement d'un
prétexte spécieux, c'est qu'il faut hu-
milier la raison & faire de la foi son
tout. — On voit par-là que son but

„ étoit d'introduire le doute universel „
 Les tours & les ornemens de la Rhétorique peuvent être regardés comme un IV. moyen dont Mr. Bayle se servit avec dextérité. „ Il fait éblouir par des figures, & „ surtout par des comparaisons dont il a „ fait un usage très fréquent. Habile à „ présenter les objets sous diverses faces, „ tantôt il les produit sous l'une, tantôt „ sous l'autre, suivant que cela peut servir à ses vues. — Il choisit si „ bien ses termes, il égaye, il embellit „ tellement les sujets, que sans une précaution extraordinaire, on ne sauroit „ éviter de tomber dans ses pièges.

V. „ Il a su tirer pour le moins un „ aussi bon parti de sa Philosophie que de „ sa Rhétorique. — La Philosophie „ pourtant n'est pas son fort. — Il „ n'avoit étudié que la Philosophie d'Aristote, & il n'en a point su d'autre. „ Les nouvelles découvertes ne sont pas „ parvenues jusqu'à lui, ou bien il a „ négligé de s'en instruire. Mais, pour „ le jargon des Scholastiques, jamais personne n'en a fait plus d'usage. Jamais „ une métaphysique vague & contentieuse „ se n'a mieux servi à personne qu'à lui. „ Il est vraisemblable qu'ayant disputé sur „ les bancs, il avoit gardé ses cahiers, „ d'où il a ensuite tiré des morceaux considérables pour les insérer dans son Dictionnaire. N'a-t-il point de traits assez „

„ fez forts pour combattre une vérité,
 „ ne peut-il y répandre l'incertitude par
 „ les voyes ordinaires; il va chercher les
 „ armes rouillées de l'Ecole; il allonge
 „ des bottes, qui ne portent à la vérité
 „ qu'en l'air, mais qui paroissent faire un
 „ fracas terrible. Après s'être bien escar-
 „ mouché, il crie *victoire*: ceux qui n'ont
 „ pas compris ce qu'il faisoit, le croient
 „ sur sa parole, & le Pyrrhonisme s'in-
 „ troduit à bon compte.

„ Un autre stratagème (que nous avons
 „ déjà indiqué quelque part), c'est la dis-
 „ persion des matières & des réflexions.
 „ Mr. Bayle n'a garde de traiter un sujet
 „ de suite; il promène son Lecteur de
 „ renvoi en renvoi, de Volume en Vo-
 „ lume. — D'abord sa méthode
 „ paroît naturelle; elle a de plus le méri-
 „ te de ménager l'attention; — on
 „ finit sa lecture où l'on veut; & l'on s'ac-
 „ commodé fort d'une pareille façon d'é-
 „ crire. Mais on y voit bien que le but
 „ de Mr. Bayle est d'insinuer certaines idées,
 „ qui sont comme autant de pivots, sur les-
 „ quels son système roule, „ on lit aujour-
 „ d'hui un argument en faveur du Pyr-
 „ thonisme, demain un autre; à force
 „ d'en rencontrer, quelqu'un frappe; on n'en
 „ sent pas le défaut comme on le feroit
 „ s'il s'agissoit d'une suite de raisonne-
 „ mens: c'est une conséquence d'un fait,
 „ d'une aventure &c. On ne s'avise pas

„ de le pèser à une balance exacte, mais
 „ en attendant, il fait une impression que
 „ d'autres fortifient, tant qu'à la fin le
 „ poison se glisse partout. Le *Traité* de
 „ Mr. *Huet* a-t-il produit des effets
 „ pareils à ceux des ouvrages de Mr. *Bay-*
 „ *le*? Point du tout. D'où vient cela,
 „ car ce sont dans le fonds les mêmes
 „ principes & les mêmes preuves? C'est
 „ que ces preuves étant proposées tout de
 „ suite par Mr. *Huet*, on sent que la liai-
 „ son & la justesse y manquent, au lieu
 „ qu'étant détachées dans Mr. *Bayle*, le
 „ même inconvénient n'est pas sensible.

„ Le dernier moyen, que Mr. *Bayle* a
 „ mis en œuvre (le croiroit on?) c'est de
 „ se contredire. Ses ouvrages sont pleins
 „ de contradictions non apparentes, mais
 „ réelles. Il enseigne le *Pyrrhonisme* &
 „ il le pratique en même tems. Cet arti-
 „ fice étoit bien propre à lui gagner des
 „ sectateurs. Voir un homme qui sou-
 „ tient le pour & le contre, qui dit ici
 „ blanc & ailleurs noir, & savoir en mê-
 „ me tems que c'est un habile homme,
 „ qui a beaucoup lû, beaucoup médité,
 „ beaucoup écrit, peut-on concevoir rien
 „ de plus propre à jeter le Lecteur dans le
 „ doute? ”

Voilà les grands traits sous lesquels Mr.
 FORMEY dépeint Mr. *Bayle*, comme hom-
 me & comme auteur. Il est difficile de
 décider si c'étoit l'homme qui gâta l'au-
 teur,

teur, ou l'auteur qui gâta l'homme. Toutefois est-il certain que ce portrait du Philosophe de Rotterdam, tiré si exactement d'après nature, est propre à inspirer une sage circonspection à ceux qui se plaisent dans la lecture de ses ouvrages & surtout de son Dictionnaire.



NOUVELLES LITTERAIRES.

GRANDE-BRETAGNE.

Londres. On a beaucoup écrit depuis quelques années en France & ailleurs sur les mœurs & les principes du siècle. On les a analysés de toute façon, pour faire sentir leur influence sur le gouvernement, la prospérité & la décadence des Nations. Quelque estimables que soient plusieurs des ouvrages qui ont paru sur cette importante matière, nous osons assurer qu'il n'en est point de plus digne à tous égards de l'attention du Public, que celui qui se débite chez les Libraires *Davis & Reymers* sous le titre suivant. *An Estimate of the Manners & Principles of the Times*, c'est-à-dire. *Appréciation des Mœurs & des Principes qui dominent actuellement en Angleterre.* Par l'Auteur des *Essais Critiques sur les œuvres du Comte de Shaftsbury*. Comme nous comptons donner un Extrait détaillé de cet admirable

mirable ouvrage dans notre Journal prochain, nous nous bornerons présentement à remarquer que dans moins de six semaines on en a fait à Londres 4 Editions.

Le Libraire Hitch débite *Observations upon Husbandry*, c'est-à-dire, *Observations sur l'Agriculture*, par EDOUARD LISLE Ecuyer. 4to. Cet ouvrage est plein de réflexions très judicieuses puisées également dans la raison & dans l'expérience.

On trouve chez Millar. *The Italian Library, containing an account of the lives & works of the most valuable authors of Italy, &c.* c'est-à-dire, *Bibliothèque Italienne*, qui renferme l'Histoire des vies & des ouvrages des Auteurs Italiens les plus estimés. Avec une Préface qui marque les changemens qu'à subis la langue Toscane, depuis les siècles de Barbarie jusqu'au tems présent. Par JOSEPH BARRETTI 8vo. L'ingénieux Auteur réside en Angleterre depuis plusieurs années, & possède très bien la langue du Pays. Son ouvrage réunit l'agréable & l'utile. Le discours préliminaire sur la naissance, le progrès & l'état présent de la langue Italienne est extrêmement intéressant. Le Catalogue des Auteurs, divisé en plusieurs classes, commence par celle de Théologie & finit par celle de Musique. On y trouve indiqués avec beaucoup d'exaëtitude les meilleures éditions des Auteurs Italiens, & un grand nombre d'anecdotes historiques & littéraires qu'on lira avec plaisir. On a déjà de Monfr. BARRETTI deux ouvrages écrits en Anglois, dont l'un a pour titre *Dissertation on the Italian Poetry*,

Poetry, & l'autre, *Introduction to the Italian language.*

Dodſley vient de publier a *New Hiſtory of the Eaſt-Indies in two Volumes, &c.* c'eſt-à-dire, *Nouvelle Hiſtoire des Indes-Orientales*, en II Volumes, 8vo. Le I Volume qui contient la Chorographie, l'*Hiſtoire Naturelle*, la Religion, le Gouvernement, les Mœurs, les Coutumes, les Révolutions &c. de ces Pays, eſt entièrement tiré de l'Abbé Guyon. Le II eſt un ouvrage original & conſiſte en un *Eſſai pour ſervir à l'Hiſtoire du commerce des différentes Nations de l'Europe aux Indes-Orientales*. L'on y montre la naiſſance, le progrès, & l'Etat préſent de ce commerce parmi les Anglois, les Hollandois, les François, les Portugais, les Suédois & les Danois, depuis la première découverte du Cap de Bonne-Eſpérance, juſqu'au tems préſent. Cet ouvrage, qui paroît avoir été compilé avec beaucoup de ſoin & de jugement, fait un tout également utile & amuſant.

Les Loix de l'Angleterre n'ont été que trop peu étudiées à cauſe de leur multiplicité. Voici un ouvrage qui eſt tout à fait propre à en faciliter la connoiſſance. *An Analyſe of the Laws of England*, c'eſt-à-dire, *Analyſe des Loix d'Angleterre*. 8vo. chez Ravington. L'Auteur anonyme de cet excellent ouvrage paroît être parfaitement au fait de la matière qu'il traite.

Nous n'en pouvons pas dire autant de l'Auteur de l'ouvrage ſuivant. *Euclids Data reſtored to theiſ true & genuine order, &c.* c'eſt-à-dire. *Les Données d'Euclide retablies dans leur ordre véritable & naturel, ſelon ce qu'en*
dit

dit PAPPUS l'*Alexandrin* dans la *Préface au VII. Livre de ses Recueils Mathématiques*. 8vo. Par RICHARD JACK Maître de Mathématiques. Chez Millar. Il paroît assez clairement que les *Données d'Euclide* ont été altérées en bien des endroits, & que la suite des Propositions a subi quelque dérangement. Mais il est presque impossible, après tant de siècles, de corriger ces erreurs & de rétablir le tout dans son ordre original; aussi Mr. JACK n'est-il pas toujours heureux dans ses corrections. Pour la *Préface*, c'est un chef-d'œuvre d'ignorance, dans lequel il exalte l'analyse des Anciens aux dépens de celle des Modernes, & nie que les Algebristes modernes aient enrichi les Mathématiques des découvertes importantes qu'on leur attribue. Il est presque indubitable que Mr. JACK n'entend pas l'algèbre.

Mais voici un Auteur d'une toute autre trempe, à qui l'on est redevable d'une édition des *Elemens d'Euclide* infiniment supérieure à toutes celles qui ont paru jusqu'ici. Le Docteur ROBERT SIMSON, Professeur de Mathématiques dans l'Université de Glasgow, en est l'Editeur. Il l'a donnée en Latin & aussi en Anglois in-4to. Dans cette Edition les erreurs, que Théon & d'autres avoient repandues dans *Euclide*, sont corrigées, & quelques démonstrations de ce grand Géomètre heureusement rétablies. Le savant & ingénieux Editeur mérite d'être mis à la tête des *Restaurateurs d'Euclide*. Il a rétabli dans le 5 Livre 9 Théorèmes jusqu'ici supprimés, comme aussi l'excellente définition des *raisons composées*; il a rectifié plusieurs

teurs démonstrations, & a mis à la fin des Notes qui montrent bien la profondeur de ses connoissances & de ses recherches. Nous ne devons pas passer sous silence la beauté du caractère & l'élégance d'impression qui distinguent encore cette nouvelle Edition, qui se trouve à *Glasgow* chez les *Foulis* & à *Londres* chez *Nourse*.

IRLANDE.

Dublin. On a imprimé ici par souscription une *Dissertation sur l'origine du mal*. Par C. L. DE VILLETTE *Ministre de l'Eglise François de St. Patrice*. Il y a de bonnes choses dans cet ouvrage, mais rien de cette précision qui caractérise un esprit juste, & qui est si essentielle dans les recherches philosophiques. Les idées d'ailleurs de Mr. DE VILLETTE sur la *liberté* de l'homme & sur la *préscience* de Dieu font pitié. La première, selon sa définition (1), est le synonyme de *caprice*; & il représente la doctrine de la *préscience infallible* de l'Etre suprême, comme une doctrine extrêmement dangereuse & absurde. Nous ne repondrons à Mr. DE VILLETTE là-dessus, qu'en lui adressant cet avis salutaire d'*Horace*, *Quiconque entreprend d'écrire, doit faire choix d'un sujet proportionné à ses forces.* (2)

Nous

(1) Il appelle *Liberté*, la faculté de choisir sans être déterminé dans ce choix par aucun motif.

(2) *Sumite materiam vestris qui scribitis aquam Viribus.* —————

Nous sommes fort tentés d'adresser le même avis à l'Auteur anonyme de l'ouvrage suivant. *a Free Enquiry into the nature & origin of Evil*, &c. c'est-à-dire, *Examen libre de la question importante touchant la nature & l'origine du mal*, dans six Lettres in-12. Londres chez *Doddsley*. Mais comme il y a des points de vue dans les recherches de cet Auteur, qui ont un air de nouveauté, & qu'il présente hardiment comme des solutions absolument neuves & satisfaisantes de la question qu'il examine, nous renvoyons notre jugement sur cette pièce jusqu'à ce que nous en puissions parler avec plus de détail.

F R A N C E.

Rheims. C'est avec plaisir que nous annonçons l'*Histoire Civile & Politique de la Ville de Rheims*, en 3 vol. in-12. par Mr. ANQUETIL Chanoine Régulier de la Congrégation de France. Cette Histoire, composée sur les monumens les plus authentiques, contient, outre plusieurs traits relatifs aux affaires générales du Royaume, des détails intéressans sur l'origine & les révolutions du gouvernement municipal, sur le sacre des Rois, les prérogatives de Pairie, les progrès des Arts & des Sciences. On y trouve encore des particularités remarquables concernant la fameuse Pucelle d'Orléans & Louis XI, les démêlés des Archevêques avec les Rois, les Seigneurs voisins, le Chapitre & la Ville; les principales actions de ces Prélats, &c. Elle se débite chez *Godet*.

Metz. *Nouvelles constructions de ruches de bois*,

bois, avec la manière de gouverner les Abeilles, inventées par Mr. PATTEAU premier Commis du bureau des vivres, de la Généralité de Metz, & l'Histoire naturelle de ces insectes. Le tout arrangé & mis en ordre par Mr. . . . avec des fig. en tailles douces. Chez Collignon. Si ces nouvelles ruches ont tous les avantages que lui attribue l'auteur, elles l'emportent de beaucoup sur celles qui ont été jusqu'ici en usage. Selon Mr. PATTEAU, les Abeilles n'y ont rien à craindre des accidens qui les affoiblissent ou les font périr. Il est aisé de les y dégraisser, sans employer les périlleuses méthodes de tailler les ruches, de les renverser, ou même d'étouffer les Abeilles. Les vieilles ruches sont encore renouvelées avec succès autant de fois qu'on le veut. Les visites qu'on rend aux abeilles n'exposent à aucun danger, & l'on peut sans peine réunir & marier les essains foibles ou trop tardifs. L'ouvrage est en forme de Dialogues. Il se trouve à Paris chez J. T. Herissant.

Nîmes. Le Libraire Faude vient de publier, *Dictionnaire Languedocien François, ou Choix de mots Languedociens les plus difficiles à rendre en François, contenant un Recueil des principales fautes que commettent dans la diction & dans la prononciation françoise les habitans des provinces méridionales connus à Paris sous le nom de Gascons, avec un petit Traité de prononciation & de Prosodie Languedocienne. Ouvrage enrichi dans quelques uns de ses articles de notes historiques & grammaticales, & d'observations de Physique, & d'Histoire naturelle, par M. l'Abbé de S.*

Avignon. Les Savans & en particulier les
Tome VII. Part. II. P Hé.

Hébraïsans ne seront pas fâchés de l'annonce suivante : *Lexicon Hebraico-Chaldaico-Latinum, in quo prima pars omnia vocabula, ordine Alphabetico disposita, ad suas radices refert; altera radices ita exhibet, ut omnia vocabula derivata sub his reperire liceat. Tertia tandem parte nomina propria in concordantiam rediguntur, cui accedet Historia, Chronologia, Geographia. Opus Observationibus, Notisque Grammatico-Logicis conflatum. Auctore P. Carmelita exalciato Provincia Avenionensis. Avenione apud F. Guibert. & H. J. Joly. Typographos & Bibliopolas prope Palatium in-3 Vol. in fol.* Le premier Tome paroît depuis le mois de Janvier.

Paris. Mr. le Chevalier d'ARC connu avantageusement par ses *Loisirs & sa Noblesse Militaire*, vient de publier les commencemens d'un grand & bel ouvrage intitulé : *Histoire Générale des Guerres, divisée en trois Epoques, la première depuis le Déluge jusqu'à l'Ere Chrétienne. La seconde depuis l'Ere Chrétienne jusqu'à la chute de l'Empire d'Orient. La troisième depuis la chute de l'Empire d'Orient jusqu'à l'année 1748. Avec une Dissertation sur chaque Peuple, contenant son origine, la situation du pays qu'il habite, la forme de son gouvernement, sa religion, ses loix, ses mœurs, ses revolutions &c. de l'Imprimerie Royale. Tome I.* La méthode que suit l'Auteur est, comme il le dit, neuve, personne n'ayant encore entrepris d'éclaircir l'Histoire par la dispersion. Mr. d'ARC en fait le fil à la sortie de l'Arche, & après avoir par le calcul des progressions possibles & raisonnables de la population, fixé l'Epoque de la dis-

dis.

dispersion à la 150^{ème} année après le Déluge; il la divise par les trois postérités de Sem, Cam, & Japhet. Celui-ci étant l'aîné des enfans de Noë, il a cru devoir commencer par l'histoire de sa postérité. Il fait voir en quelle proportion ses descendans durent s'étendre, & peupler la partie de l'Asie qui leur échut en partage, ainsi que l'Europe qu'ils découvrirent bientôt après. Le premier Volume de cet ouvrage, qui sera considérable, contient l'Histoire de la grande Arménie, celle des deux Arménies & de la Cappadoce. On y remarque avec une grande précision, le stile mâle & nerveux qui caractérise les Ecrits de l'Auteur.

Un autre Ouvrage non moins intéressant, & plus précieux par la connoissance rare qu'il suppose de la langue Chinoise est l'*Histoire Générale des Huns, des Turcs, des Mogols, & des Tartares Occidentaux &c.* avant & depuis J. C. jusqu'à présent, précédée d'une introduction contenant des Tables chronologiques, & historiques des Princes, qui ont régné dans l'Asie. Ouvrage tiré des Livres Chinois & des Manuscrits Orientaux de la Bibliothèque du Roi, par Mr. DEQUIGNES, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, Censeur Royal, interprète du Roi pour les Langues Orientales, & membre de la Société Royale de Londres. Suite des Mémoires de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles Lettres. Chez Desaint & Saillant, avec approbation & privilège du Roi. T. I. II. III. 4. Il suffit pour faire connoître le prix de cet Ouvrage de dire que l'Académie des Inscriptions, qui a

voit droit d'en décorer ses *Memoires*, a accordé à M. DEGUIGNES, comme un sacrifice, la permission de le faire imprimer séparément.

Les Libraires qui l'ont imprimé, débitent aussi présentement le premier Volume de l'*Histoire du bas Empire en commençant à Constantin le Grand.* par Mr. LE BEAU Secrétaire de l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres. Nommer l'Auteur, c'est recommander l'ouvrage.

Vie d'Erasme dans laquelle on trouvera l'histoire de plusieurs Hommes célèbres, avec lesquels il a été en liaison; l'analyse critique de ses ouvrages & l'examen impartial de ses sentimens en matière de Religion. par Mr. DE BURIGNY, de l'Acad. des Inscriptions & Belles Lettres. chez de Bure 2 Vol. in-12. L'Auteur est assez connu par d'autres Ouvrages, en particulier par sa vie de Grotius, qui a été réimprimée dans ce pays.

Histoire de Marie de Bourgogne fille de Charles le Téméraire, femme de Maximilien premier, Archiduc d'Autriche depuis Empereur. Chez le Clerc.

Vie de Louis Balbe-Berton de Crillon, surnommé le Brave & Mémoires des Règnes de Henry II, François II, Charles IX. Henri III. & Henri IV. 2 Vol. in-12. chez Pissot. On attribue cet ouvrage à Mlle. De Luffan dont la plume élégante est connue par d'autres productions de même genre.

Examen du Fatalisme ou Exposition & Réfutation des différens systèmes de Fatalisme qui ont partagé les Philosophes sur l'origine du monde,

de, sur la nature de l'ame & sur le principe des actions humaines. 3 Vol. chez Didot & Barrois. Cet ouvrage de la plus profonde métaphysique est de Mr. l'Abbé Pluquet. On l'annonce comme un ouvrage du premier ordre.

Voici quelques productions Théologiques :

La Religion éclairée par le Dogme & par la Prophétie, Traité du mal & de la reparation. chez De Bure, 2 Vol. in-12.

Essai sur la Perfection Chrétienne, chez Prault. 12.

La Religion révélée, défendue contre les ennemis qui l'ont attaquée, par le R. P. LE BAL-LEUS Religieux Cordelier, Professeur de Théologie &c. 4 Vol. in 12. chez Lambert.

Observations sur l'Histoire & sur les preuves de la Resurrection de J. C. traduites de l'Anglois de M. le Chevalier WEST sur la 4. Edition chez Tilliard. in 12. Le Traducteur y a ajouté un avertissement dans lequel il instruit les lecteurs de l'occasion qui a donné naissance à cet excellent ouvrage.

Odes d'Horace mises en François pour servir de suite à la Traduction de l'Abbé des Fontaines. Cette Traduction est suivie de Remarques utiles & nécessaires, & peut aller à côté de celle dont elle est la continuation.

L'Educatien, Poëme en 4 Discours, chez Guillyn. Le premier de ces Discours ou plutôt de ces Chants étale les avantages de l'Educatien. Le second parle des devoirs des parens & des maitres. Le troisieme de la religion, des mœurs, & des manières. Le quatrieme des connoissances par raport à l'Eglise, à la Robbe, & à l'Epée.

*Lettres Semi-Philosophiques du Chevalier de *** au Comte de *** en 3 parties chez Merigot.* L'on a très bien fait de les intituler *Semi-philosophiques*. Elles contiennent en effet assez peu de Philosophie, & il eut mieux valu qu'au lieu de promener ses regards sur un si grand nombre de sujets, l'Auteur en eut choisi un petit nombre à sa portée, & les eut approfondis davantage.

Combien un Empire se rend respectable par l'adoption des Arts étrangers. Discours prononcé devant la Cour de Dannemarc par Mr. de la B. . . . pour l'ouverture des Leçons publiques de Langues & de Belles Lettres Françaises, par M. Mebégan. Chez Brocas. Nous laissons à M. de la B. . . . la solution de ce Titre problématique.

Développement & Défense du Système de la Noblesse Commercante en 2 parties, par l'Abbé COYER. chez Du Chesne. C'est une Réfutation complète de toutes les objections formées contre le Système de la Noblesse Commercante.

*Essais Politiques par Mr. le Marquis de ***. chez Vincent. 3 Vol. in-12.* Ces Essais sont divisés en 4 parties. La première traite des qualités du Ministre & de la conduite qu'il doit tenir dans les négociations. Dans la 2de l'on parle du culte dû à la Divinité, de l'origine des établissemens humains, & du droit de la guerre. La 3me contient un tableau des intérêts présens des Souverains, précédé d'un Discours sur les principaux événemens politiques depuis 1648 jusqu'en 1748. Et la 4. qui est la plus intéressante dans les conjonctures

tures où nous sommes, les Extraits des Traités de Westphalie, d'Utrecht, d'Anvers, de Vienne, avec des Discours préliminaires & des Dissertations sur chacun de ces Traités.

L'Arcadie Moderne, ou les Bergeries savantes, Pastorale Héroïque; dédiée au Roi de Pologne, &c. par M. de la Baune Desdossat, Chanoine d'Avignon, de l'Académie des Arcadiens de Rome. Chez le même.

Description Historique de l'Empire Rusien, traduite de l'Allemand de Mr. le Baron de STRAHLEMBERG. 2 Tomes in-12. chez Desaint & Saillant.

Nous pourrions parler plus au long de ces deux derniers ouvrages.

L'on propose par souscription chez Du Chesne, une Edition corrigée du fameux Poème de Chapelain tant imprimé que manuscrit, Une Traduction de la Henriade en Vers Latins avec les Vers françois à côté; un Recueil de Poësies diverses relatives à la gloire de la France, le tout formant 5 vol. in-8. Le prix est de 15 Livres brochés. Ceux qui n'auront pas souscrit en payeront 21. Le payement doit se faire en souscrivant, & les Exemplaires seront fournis vers la fin de l'année.

P A Y S - B A S.

Liège. Dissertation sur les Bains d'Eau simple, tant par immersion qu'en douches & en vapeurs. Par JEAN PHILIPPE DE LIMBOURG Docteur en Médecine. Chez F. J. Desfer, Imprimeur & Libraire. 1757. petit 8.

de 96 pages. Mr. de LIMBOURG publia en 1753 un *Traité des Eaux Minérales de Spa* qui fut si bien reçu, qu'on a été obligé d'en faire une seconde Edition l'année dernière. L'Auteur ne tarda pas à s'appercevoir qu'il eut été bon d'y ajouter un article sur l'usage relatif de ces Eaux & de toutes sortes de Bains. Il n'est pas rare qu'avant, ou pendant, ou après l'usage des Eaux de Spa, on use aussi de Bains soit d'Eau simple, soit d'Eaux Thermales. Et cependant jusqu'ici on n'a pas suffisamment examiné dans quels cas ces différens remèdes sont compatibles, & quelle est la manière la plus sûre de les pratiquer soit ensemble soit successivement. Pour suppléer à ce défaut, l'Auteur a cru devoir traiter d'abord du Bain d'Eau simple, rechercher ses avantages & ses inconveniens par rapport aux différens tempéramens, & déterminer dans quel genre de maladies il peut être utile. C'est l'objet de l'Ouvrage que nous annonçons ici. Il sera suivi d'une seconde Dissertation qui roulera sur la manière d'agir des Bains des Eaux Thermales d'Aix la Chapelle, de Borcet & de Chaufontaine. Enfin Mr. de LIMBOURG achèvera de remplir son Plan par une troisième Dissertation sur l'usage de ces différentes sortes de Bains, relatif à la cure des Eaux Minérales de Spa, pour mieux déterminer les cas où l'usage de ces différens remèdes convient ou ne convient pas; & l'ordre & la manière de les administrer avec succès.

*Louvain. Remarques sur la Religion Naturelle, Poème de Mr. de V*** suivies d'une*
Ad.

Addition sur l'Édition de Genève du même Poëme, petit 8vo de 62 pp.

Ceux qui en faveur du Poëme même de Mr. de V. qui se trouve à la tête de cette misérable brochure, en feront l'acquisition, y verront non-seulement ce grand Poëte attaqué de la manière la plus indécente, mais aussi la superstition & l'intolérance prêchées avec une grossièreté qui certainement n'est pas de ce siècle. Qu'on en juge par les traits suivans. Sur ces vers de Mr. de V.

*Un doux Inquisiteur, un crucifix en main,
Au feu, par charité, fait jetter son prochain,
Et pleurant avec lui d'une fin si tragique,
Prend, pour s'en consoler, son argent qu'il
s'applique.*

Voici les judicieuses remarques de notre Critique. „ Pour ce qui regarde la coutume „ de bruler les Juifs en Espagne, qui paroît „ à l'Auteur si barbare & si injuste, il est bon „ de lui enseigner & à tous ces petits peuples des prétendus beaux esprits, faiseurs „ de Tragédies, Comédies & Romans, quelle en est l'origine; afin qu'ils puissent dorénavant en parler avec cette justesse, cette solidité, qui n'est guères chérie de ces „ Messieurs ". Ici l'Auteur remonte jusqu'au huitième Concile de Tolède, & il dit que les Juifs craignant d'être chassés d'Espagne en conséquence d'un Canon de ce Concile, donnèrent une déclaration de vouloir dorénavant vivre en Chrétiens & consentirent à être lapidés ou brulés s'ils y manquoient. D'où il conclut que puisque les Juifs ont eux

mêmes consenti à être brûlés, on ne doit pas trouver extraordinaire que les Chrétiens aient fait revivre la rigueur d'un droit acquis par les voyes les plus raisonnables & authentiques.

Voici une autre décision tout aussi charitable, elle est faite au sujet de ces vers de la Religion Naturelle.

..... nous dammons à la fois
Ce peuple circoncis, vainqueur de tant de Rois,
Londres, Berlin, &c.

„ Où a-t-il appris que nous dammons ces
„ gens-là? C'est la loi qui les condamne, &
„ même nous oblige de croire qu'ils le sont,
„ & s'il veut nous convaincre du contraire,
„ qu'il prouve auparavant ou que les Livres
„ Saints sont une invention de l'imposture,
„ ou que nous ne les comprenons pas : autrement prétendrait-il que sur sa parole nous prendrions cette vérité pour un préjugé, & que suivant aveuglement sa maxime, qui pendant les troubles de la Religion, sortit de la plume d'un Zuingle (le joli Apôtre), on renonceroit à ce qui nous a été enseigné par Dieu même, & sous le voile d'une prétendue charité, on croiroit que Newton, Leibnitz, Addison, Locke, Aristide, Socrate, Titus, Marc Aurèle — seront

„ de rayons couronnés,
„ D'un chœur de Chérubins sans cesse environnés.

„ Mais si cela n'est point étrangement s'égarer, quel, oh, Dieu! sera l'égarement?

„ Je

„ Je devrois terminer cette troisième partie
 „ en disant un mot de cette apostrophe, qui
 „ commence avec l'expression charitable des
 „ enfans de perdition à Elisée, *ascende calve.*

„ *Cà, dis moi, tête chauve, ou toi qui dans un froc;*
 „ *Des argumens en forme as soutenu le choc.*

„ Mais elle est si plate, & tellement digne
 „ de la bouche d'un crocheteur libertin. que
 „ ce seroit trop avilir la Critique, si on
 „ l'employoit à son égard; & cette milice
 „ sacrée, à qui le monde est redevable de
 „ la conservation de la Religion & des Scien-
 „ ces, est trop au-dessus de ces malheureux
 „ cris enfantés de tout tems par le liberti-
 „ nage & par l'ignorance ”.

Nous craindriens à notre tour d'avilir la critique, si nous nous arrêtions plus long-tems à cette plate production. Peut-être même en avons nous déjà trop dit, mais nous avons cru que ce seroit faire plaisir à nos Lecteurs que de leur montrer ce que c'est qu'une brochure que son titre leur auroit peut-être fait acheter.

PROVINCES - UNIES.

Utrecht. Les Volumes de la Traduction Hollandoise des *Lettres, Mémoires & Négociations du Comte d'Estrades*, se succèdent rapidement *Herman & Jean Besseling* qui les impriment ont déjà publié la première Partie du *Tome sixième.*

MIDDELBURG. *Sions Zielsbanketten door JA. COB WILLEMSSEN Kiesbeer der Stad Middelburg;*

burg; uitgegeeven met eene Voorreden, ter aanpryzing van het Heilig en Godsdienstig Gezang, door Jacobus Willemsen, S. S. Theologiae Professor en Predikant te Middelburg. Derde Druk, merkelyk verbeterd en vermeerderd met een nieuw aanhangzel van Mengel-dichten. By M. H. an A. L. Callenfels, S. Mandelgreen, P. Gillissen, H. Sas, en L. Taillefert Davids. 1757 gr. 8vo. pp. 563. Ce sont des Poësies spirituelles, dont le titre traduit littéralement signifie *Confitures de Sion pour l'Ame*. Titre véritablement assez ridicule en François, mais qu'on assure ne l'être pas en Hollandois. L'Ouvrage même doit avoir été bien reçu, car en voici la troisième Edition. L'Auteur donna la première en 1712. son petit-fils Pasteur & Professeur à Middelburg en fit une seconde considérablement augmentée en 1731. Et cette troisième qu'il publie aujourd'hui se trouve aussi enrichie de diverses additions.

Amsterdam. J. Schreuder & P. Mortier ont imprimé depuis peu l'Histoire de l'Académie Royale des Sciences. Année MDCCXLVIII. Avec les Mémoires de Mathématiques, & de Physique, pour la même Année, tirés des Registres de cette Académie. grand in-12. pp. 190. pour l'Histoire & 911 pour les Mémoires. Il nous paroît que ces Libraires remplissent bien les engagements qu'ils prirent en publiant il y a quelques Mois l'Année MDCCXLVII. Les fautes de l'Edition de Paris sont très exactement corrigées dans celle-ci; & afin que le Lecteur puisse mieux remarquer ces corrections & juger en même tems de leur importance, on les a mises au bas des pages en
manière

manière de Notes, laissant comme de raison, le Texte tel qu'il est dans l'Edition originale. Nous prévoyons que ces corrections vont faire rechercher l'Edition de Hollande préféralement à celle de Paris, si les Libraires d'Amsterdam font en sorte que la leur suive l'autre de près, dès qu'ils auront imprimé les Années qui restent encore, ce qui ne tardera pas du train dont ils y vont.

Les mêmes Libraires viennent de publier : *Elémens de Physique* par JEAN LOCKE, avec les *Pensées du même Auteur sur la Lecture & les Etudes qui conviennent à un Gentilhomme ; ouvrages nouvellement traduits de l'Anglois.* 1757. petit 8vo. pp. 98. En 1720. Mr. DES MAIZEAUX, publia en Anglois les deux petits Traités dont on nous donne ici la Traduction. Le premier est un Abregé de Physique, composé par Mr. Locke, pour l'instruction d'un jeune Gentilhomme auquel il s'intéressoit. On n'y trouvera rien de neuf, mais beaucoup de clarté & de méthode. *C'est*, dit-on dans l'Avertissement, *une Carte nette & exacte, aussi propre à donner qu'à rappeler l'idée d'un Pays.* A propos de cet Avertissement, il nous paroît bien fait, & si comme il y a toute apparence, il vient de l'un des Libraires, il ne peut que lui faire honneur. Quand nous disons que cet Avis est vraisemblablement l'ouvrage du Libraire, nous ne nous fondons pas sur ce qu'il est en effet annoncé comme tel, car on fait à quoi s'en tenir sur ces sortes de déclarations ; mais ce qui nous le persuade, ce sont les grandes louanges qu'on y donne & au Traducteur & à l'Editeur. Ce dernier est traité d'*excellent Editeur*, & pour le premier,

mier, qui n'est pas domicilié à Amsterdam, on assure que c'est un *habile homme qui n'a jamais rien entrepris sans mériter de justes éloges pour sa capacité & pour son exactitude.* Nous croyons volontiers tout cela, mais quelle apparence que l'un ou l'autre de ces Messieurs eut voulu s'encenser lui même de cette force? Encore un coup donc c'est assurément le Libraire qui est l'Auteur de cet Avertissement, & nous nous faisons un vrai plaisir de l'en féliciter. Le second Traité que renferme ce Volume est assez superficiel. Il regarde les études que doit faire un jeune Gentilhomme & les principaux Livres qu'il lui convient de lire. La plupart de ces Livres sont Anglois, mais l'Editeur consacre quelques Notes à indiquer aux Lecteurs François plusieurs bons ouvrages écrits dans leur langue.

On trouve encore chez les mêmes Libraires l'*Histoire d'un Peuple nouveau, ou découverte d'une Isle à 43 degrés 14 minutes de latitude méridionale par David Tompson, Capitaine du Vaisseau le Boston, à son retour de la Chine en 1756. Ouvrage traduit de l'Anglois.* Première Partie pp. 158. Seconde Partie pp. 198. 1757. petit 8vo. Ce Roman écrit dans le goût de l'Histoire des Sévarambes, ne seroit pas absolument mauvais, si la Religion & les Mœurs y étoient plus respectées. L'Auteur a de l'esprit & n'écrit pas mal. Pourquoi ne pas faire un meilleur usage de ses talens?

Jaques la Caze débite les deux ouvrages suivans. *La Géographie des jeunes Domaiselles, ou Abrégé de la Géographie moderne.* Ouvrage

vrage également utile aux jeunes Gens, aux Maîtres & aux Maîtresses d'Ecole, orné de 25 cartes ou figures nécessaires, enluminées & rédigées avec toute la facilité requise pour les commençans François & Anglois. Par Mr. DE MARVILLE. 2 vol. grand 8vo.

Histoire de Robert François Damiens, contenant les particularités de son parricide & de son supplice. petit 8vo. de 91 pp.

On continue à faire un bon accueil à l'*Histoire moderne, ou Etat présent de tous les Peuples*, qu'*Isaac Tirion* imprime ici. Il vient d'en donner un nouveau Volume qui fait la première Partie du second Tome de l'Etat de la France, & qui comprend la description de l'*Isle de France*, de la *Normandie*, de la *Picardie*, des *Pays-Bas François*, de la *Champagne*, des *Duchés de Lorraine & de Bar*, des *Evêchés de Metz, Toul & Verdun*; de l'*Alsace*, de la *Bretagne*, de l'*Orléanois*, de la *Bourgogne* & de la *Franche-Comté*.

Haarlem. On apprendra sans doute avec plaisir qu'*Isaac & Jean Enschedé* viennent enfin de mettre en vente le quatrième Tome de la Traduction Hollandoise du *Voyage de Kamtschatka par la Sibérie*, fait depuis 1733. jusqu'en 1743. sur les ordres de l'Impératrice de Russie, par Mrs. les Professeurs J. G. Gmelin, L. de l'Isle de la Croyère, & Ger. Fr. Muller; & écrit en Allemand par Mr. J. G. Gmelin ci-devant Professeur à Petersbourg, & actuellement Professeur en Chimie & en Botanique à Tubingen. grand 8vo. de 483. pp.

La Haye. P. de Hondt a imprimé le XV. Tome de l'*Histoire générale des Voyages*. Ce
Volume

VOLUME est extrêmement curieux & nous ne nous refuserons pas au plaisir d'en donner un Extrait.

Une magnifique Estampe promise depuis long tems par *Daniel Langeweg* Libraire ici, que les curieux attendoient avec impatience, paroît enfin & répond parfaitement à l'idée qu'on s'en étoit faite. Elle représente la belle salle de la Maison du Bois & tout ce qui s'y passa le 5 Juin 1752, lorsque notre jeune Stadhouder fut solennellement installé Chevalier de l'Ordre de la Jarretière. Cette Pièce est singulièrement belle, & ne sauroit manquer d'être acquise par tous ceux qui ont quelque goût pour les Arts, d'autant plus que le Libraire l'offre pendant le cours de cette Année pour le très modique prix de deux florins.

A cette annonce nous sommes priés d'en ajouter une autre tout aussi intéressante, c'est que P. DE SWART, Architecte à la Haye, est actuellement occupé à faire dessiner & graver en cuivre les Tableaux de cette même salle de la *Maison du Bois*, savoir. I. *Les Cyclopes*, peints par van Tulden. II. *Venus & les Graces* du même. III. Le Tableau au-dessus de la cheminée représentant la *Naissance de Frédéric Henri* par Everdingen. IV. *Frédéric Henri, sous la direction de ses Tuteurs*. V. *Fréd. Henri sous ses Precepteurs*. VI. *Fréd. Henri & Maurice à cheval couronnés par la Victoire*. VII. *Fréd. Henri méprisant le danger*. VIII. *Le Pouvoir de Frédéric Henri sur Mer*. IX. *Son Mariage avec la Princesse de Solms*. X. *Son Elévation au Stadtbouderat*. XI. *Le Triom-*

Triomphe de Fréd. Henri Pièce capitale.
 XII. *Son Apothéose*. Toutes ces Pièces sont
 des Tableaux allégoriques peints par *Jordaans, van Tulden, Everdingen, Willebords*
 & autres habiles maitres.

Nicolas van Daalen Libraire ici vend déjà
 les I & II de ses Estampes, sçavoir, les *Cy-
 clopes & Venus* par *van Tulden*, dessinées par
Mr. Schouman & gravées par *Mr. Tanje*, prix
 chacune 1. 16 d'Hollande, pour ceux qui
 n'auront point souscrit.

Les Amateurs qui souhaiteront de souscri-
 re ne payeront rien d'avance. Il suffira qu'ils
 donnent le prix de chaque Planche en la re-
 cevant, & ils auront ce double avantage
 1. de recevoir les premières épreuves, &
 2. de ne payer que 29 sols d'Hollande de
 chaque Estampe, ou vingt pour cent au-des-
 sous du prix qu'en payeront ceux qui n'au-
 ront point souscrit.

P. S. PROGRAMME d'un *Traité du Droit*
 DES GENS. Le Droit des Gens est une ma-
 tière dont tout le monde parle, & de laquel-
 le peu de gens ont une idée également ju-
 ste, complète & distincte. C'est sans doute
 la faute des Auteurs qui ont traité ce sujet
 important. La plupart ne comprennent gué-
 res sous le nom de *Droit des Gens* que cer-
 taines maximes, certains usages reçus entre
 les Nations, & devenus obligatoires pour
 elles par l'effet de leur consentement. C'est
 resserrer dans des bornes bien étroites une
 Loi si étendue, si intéressante pour le Gen-
 re-Humain, & c'est en même tems la dégra-
 der, en méconnoissant sa véritable origine.

Il est certainement un Droit des Gens *Naturel*, puisque la Loi de la Nature n'oblige pas moins les Etats, les hommes unis en société politique, qu'elle n'oblige les particuliers. GROTIUS a reconnu cet assujettissement des Nations, ou des Souverains à la Loi Naturelle, & il appelle *Droit interne* le Droit qui en résulte à leur égard. Mais en affectant le nom de *Droit des Gens* aux seules maximes établies par le consentement des Peuples, il semble donner lieu de penser que les Souverains ne peuvent prescrire entre eux que l'observation de ces dernières maximes, réservant le *Droit interne* pour la direction de leur conscience.

D'ailleurs, pour connoître exactement le Droit des Gens Naturel, il ne suffit point de sçavoir ce que la Loi de la Nature prescrit aux particuliers. L'application d'une règle à des sujets divers, ne peut se faire que d'une manière convenable à la nature de chaque sujet. D'où il résulte que le Droit des Gens Naturel est une science particulière, laquelle consiste dans une application juste & raisonnée de la Loi Naturelle aux affaires & à la conduite des Nations ou des Souverains.

Les Traités de GROTIUS, de PUFENDORF & d'autres, quelque excellens qu'ils soient à bien des égards, ne sont donc pas suffisans pour donner une connoissance systématique, nette & solide du Droit des Gens; puisqu'ils confondent la Loi Naturelle des particuliers avec la Loi Naturelle des Nations. Cette matière demande d'être traitée à part; & elle

elle le mérite bien sans doute par son importance.

Seu Mr. le Baron de Wolf est le premier qui nous ait donné un Traité systématique du Droit des Gens. Dès que son Ouvrage parut, un Auteur, déjà connu dans la République des Lettres par quelques essais en divers genres (1), se persuada que ce seroit bien mériter du Genre-Humain que de mettre les Gens en place, & tous les bons Citoyens à portée de connoître & d'étudier les principes lumineux & les excellentes maximes qui distinguent ce Traité. Son premier dessein étoit de refondre seulement l'ouvrage du Philosophe de Hall, pour le rendre indépendant d'une longue suite de Volumes, auxquels il se rapporte, & afin de la présenter aux gens du monde poli, sous une forme plus agréable, plus propre à le faire lire. Il en fit quelques essais. Mais bientôt il abandonna un plan, sur lequel il lui eut été difficile de donner un bon ouvrage. Il ne pouvoit adopter le sentiment de Mr. Wolf en plusieurs points fort importants. L'Ouvrage du savant Allemand, excellent sans doute, surtout dans les principes généraux & les définitions, est incomplet à bien des égards, trop sec, & trop abrégé en plusieurs matières intéressantes. Com-

ment

(1) La Défense du système Leibnitien, à Leyde chez J. Luzac 1741. Le Loisir Philosophique, à Dresde 1747. & en dernier lieu, des Mélanges, auxquels le Libraire a donné sans la participation de l'Auteur, le titre de Poliergie, à Paris sous le nom d'Amsterdam, 1757.

ment s'attacher à suivre pied-à-pied un modèle, où il eut fallu changer & suppléer tant de choses ? Quiconque veut réussir, doit travailler de génie. Animé du désir de se rendre utile, & dans cette vue de mériter l'attention des personnes, à qui il importe de faire connoître & goûter les vrais principes du droit des Gens, notre Auteur comprit qu'il devoit se borner à profiter du travail de Mr. WOLF, à en tirer tout ce qu'il y trouveroit de mieux, & du reste, travailler à neuf, composer un ouvrage qui fut à lui. C'est ce qu'il a exécuté en quatre années de travail ; avec tous les soins dont il est capable.

L'Ouvrage que nous annonçons aujourd'hui au Public, est un véritable Traité systématique du Droit des Gens. On y explique, on y démontre ce que la Loi Naturelle prescrit aux Nations & aux Souverains, les obligations qu'elle leur impose, les droits qu'elle leur donne. On y pose les principes généraux & les règles de cette espèce de Droit des Gens, que les Auteurs appellent *Arbitraire*, & qui comprend la *Coutume* des Nations, avec leur *Droit conventionnel*. L'Auteur a joint fort souvent aux maximes, des exemples capables de les confirmer, de les éclaircir, ou de délasser agréablement & utilement le Lecteur : & pour ne point répéter ceux qui se trouvent dans GROTIUS & ses Commentateurs, il a pris la plus grande partie des siens dans l'Histoire moderne.

Ce Traité est divisé en quatre Livres, outre les Préliminaires, qui donnent l'idée & les principes généraux du Droit des Gens
Dans

Dans le I. *Livre*, on considère une Nation en elle-même. Après avoir défini ce que c'est qu'une Nation ou un Etat souverain, ce qui constitue ces Corps politiques, qui vivent ensemble dans l'état de nature ; on pose les principes des devoirs d'une Nation envers elle-même. On traite de la constitution de l'Etat, des devoirs & des droits de la Nation à cet égard ; du Souverain, de ses obligations & de ses droits ; des diverses espèces de Gouvernement. Et passant ensuite aux divers objets d'un Gouvernement sage, on traite du Commerce & de tout ce qui tend à procurer l'abondance ; de la Religion, de la Justice & de la Police, de tout ce qui est propre à perfectionner la Nation, à la rendre heureuse. Enfin on parle de la puissance & de la gloire de la Nation, de ce qui peut lui procurer ces avantages & contribuer à sa sûreté. Il s'agit ensuite des possessions de la Nation, de ses biens publics, communs & particuliers, & l'on termine ce Livre par l'examen des droits que les Peuples ou les Souverains peuvent s'attribuer sur les fleuves, sur les lacs & sur la mer.

Au II. *Livre*, on considère la Nation dans ses relations avec les autres. Ici se présente un vaste champ de matières diverses : les devoirs communs & reciproques des Nations ; leur commerce mutuel ; leur dignité ; leur égalité. On traite du *Droit de sûreté*, des effets de la souveraineté & de l'indépendance des Nations ; de l'observation de la Justice entr'elles ; des effets du domaine ou de la propriété ; des règles à observer envers les E-

trangers; des droits qui restent à toutes les Nations, après l'introduction du domaine & de la propriété. On explique le droit de prescription d'Etat à Etat, & on en pose les vrais fondemens. On passe ensuite à la matière des Alliances & des autres Traités, & dans un Chapitre entier sur l'interprétation on s'est appliqué à en exposer les règles avec toute la netteté, toute la précision & toute la solidité possibles. Enfin on traite de la manière de terminer les différends entre Nations.

Le sujet du III. Livre est la guerre, dont on distingue d'abord les diverses espèces. On traite du droit de faire la guerre, de ce qui y sert, de la levée des Troupes &c. du but & des justes causes de la guerre; de la guerre en forme, de la déclaration de guerre & des cas où elle est nécessaire; de l'ennemi & des choses qui lui appartiennent, de ses alliés & de ses associés; de la neutralité & des questions qui s'y rapportent. Passant ensuite au Droit des Nations dans la guerre, on expose ce qui est permis dans une guerre juste contre la personne de l'ennemi & à l'égard des choses qui lui appartiennent. On traite de la foi qui doit être gardée entre ennemis, & à cette occasion, des stratagèmes, des espions & de quelques autres pratiques. Ensuite, après avoir jugé, suivant les règles du Droit interne, le Souverain qui fait une guerre injuste, on explique les dispositions du Droit des Gens externe, ou volontaire, par rapport aux effets de la guerre en forme, indé-

dépendamment de la justice de la cause. Après cela on traite de l'acquisition par guerre, & en particulier de la conquête ; du Droit de *Postliminie*, de ce qui concerne les particuliers dans la guerre ; des diverses conventions qui se font pendant son cours, des sauf-conduits, de la rançon ; enfin on parle en particulier de la guerre civile.

Il s'agit dans le IV. *Livre* du rétablissement de la paix, & des ambassades. On y considère la nature de la paix, l'obligation de la cultiver ; les Traités de paix, leur exécution, leur observation & leur rupture. Enfin, venant à la seconde matière qui fait le sujet de ce Livre, on traite du Droit d'ambassade, des divers ordres de Ministres publics, du caractère représentatif, & des honneurs qui sont dûs aux Ministres ; de leurs droits, privilèges, immunités ; du Juge de l'Ambassadeur en matière civile ; de sa maison, de son hôtel & des gens de sa suite.

On peut juger, par ce court exposé, de l'ordre qui régné dans cet Ouvrage. L'Auteur n'a rien négligé pour rendre cet ordre exact, lumineux, propre à soutenir l'attention & à soulager la mémoire. Il reconnoît avec plaisir qu'une bonne partie de ses principes sont tirés de GROTIUS & de WOLF. On ne se pique pas de nouveauté dans les principes généraux de la Morale & du Droit. Mais par sa manière de mettre en œuvre les bons principes, par ses démonstrations nouvelles en plusieurs matières fort importantes, il se flatte que son Ouvrage n'est point une répétition de ceux qui l'ont précédé.

Un Livre de la nature de celui-ci est à-peu-près inutile, s'il n'est lu des gens en place. L'Auteur s'est appliqué à les servir suivant leur goût, en évitant la féchereffe & la monotonie du style didactique. Il a jetté du feu & de l'intérêt dans tous les endroits qui en étoient susceptibles.

Né dans un pays, dont la Liberté est le précieux appanage, rien n'a gêné sa plume. Plein de respect pour la vérité, animé dans son entreprise par l'amour de l'humanité, il a écrit en honnête-homme & en citoyen. Il a pu encore garder sans effort une exacte impartialité. Sa naissance lui permet d'être ouvertement l'ami de toutes les Nations.

L'Ouvrage, imprimé en grand papier, caractères *St. Augustin*, formera un Volume in-4. de sept ou huit cens pages, divisé en deux Tomes. Il sera imprimé avec soin & très-correctement; l'Auteur revoyant lui-même la dernière épreuve. L'impression, déjà fort avancée, sera finie au commencement d'Octobre prochain. Les Libraires qui voudront dès à présent en retenir un certain nombre d'exemplaires, obtiendront des conditions plus favorables. Ils pourront s'adresser aux Editeurs du *Journal Helvétique*, à Neuchâtel en Suisse.

T A B L E D E S M A T I E R E S

Contenues dans le Septième Tome

D E C E T T E B I B L I O T H E Q U E.

A.

A *cademie de Paris*, antiquité de ses statuts & privilèges. p. 401.

— *Royale des Sciences (Histoire de l')* &c, nouvelle Edition de cet ouvrage. annoncée p. 508.

Ambition cause du Pyrrhonisme. p. 175.

Amitié après la mort (l'), titre d'un ouvrage de Mad. Rowe dont on fait l'apologie p. 434. & suiv.

Amour (le véritable), allégorie. p. 306.

Analyse des loix d'Angleterre, jugement sur cet ouvrage annoncé p. 493.

Anchor, son Systême sur le gouvernement absolu. p. 139. & 148. sur les conditions essentielles à un bon gouvernement. 145. sur les différentes formes de gouvernement, 147. 153. & suiv.

T A B L E

Ans (la fête des), manière ridicule dont cette fête étoit autrefois célébrée par le Clergé de France.

Animaux sauvages (Histoire naturelle des). p. 333.

Ans, dissertation pour trouver 480 ans depuis l'Exode jusqu'à la quatrième année de Salomon. p. 81 & *suiv.* Système d'*Ufferius*. *ibid.* du Chevalier *Marsbam*. 82. du P. *Houbigant*. 88. 89. & *suiv.* manière dont ce dernier pallie les mensonges de Judith. 96.

Appréciation des mœurs & des Principes qui règnent actuellement en Angleterre, ouvrage ann. p. 491.

Arc (le Chevalier d') jugement sur son *Histoire Générale des Guerres &c.* annoncée p. 498.

Argens (Critique de la Philosophie du bon Sens du Marquis d'). p. 366. & *suiv.* contradiction de cet Auteur. 377.

Aspase (Lettres d') jugement sur cet ouvr. ann. p. 271.

Atbenæum de Lyon. p. 396.

Aulnis (Histoire du pays d'). Extr. de cet ouvr. p. 349. ses bornes 356. ses qualités *ibid.* Ses Simples. 357. Ses Coquillages. *ibid.* Ses Moules. *ibid.* Etymologie de ce nom. 359. 360.

B.

Baretti auteur d'une *Bibliothèque Italienne* annoncée p. 492.

Bastonnade, manière dont on la donne aux Forçats. p. 62.

Bay-

DES MATIERES.

Bayle, portrait de cet Auteur. p. 482. & suiv.

Beau (définition du). p. 294. comment il s'apperoit dans les choses qui en sont susceptibles. 295. & suiv. Si le beau dans un ouvrage d'esprit se découvre mieux par le sentiment que par la discussion 299-300.

Beaumont (Mad. de). Jugement sur son *Magazin des enfans*, ann. p. 269. & ses *Lettres de M. de Montier à sa fille*, ann. p. 270.

Beaufobre (le Comte de), annonce de son *Commentaire sur la défense des Places* &c. p. 252.

Bellarmin, trait puéril de cet Auteur. p. 122.

Berchelman (J. C.) inventeur d'un remède souverain contre le Cancer. p. 258.

Bible (*Dictionnaire portatif de la*). Extr. de cet ouv. p. 406.

—— *Hébraïque avec des Notes Critiques, & une Version assortie à ces Notes.* Par le R. P. Charles François Houbigant. I. Extrait de cet ouv. p. 75. II. Extr. 308.

Bibliothèque d'une Coquette. p. 304-305.

—— *Italienne* &c. jugement sur cet ouvrage annoncé p. 492.

Bonheur des Êtres intelligens (dissertation sur le) p. 21 & suiv. Si ce bonheur peut être parfait. 23. Comment on peut y parvenir. 24.

Bouguer, Extrait de son *Traité sur la Manœuvre des Vaisseaux*, p. 274.

Bower accusé d'avoir pillé Mr. de *Tillemont* dans son *Histoire des Papes*. p. 247.

Burgau Morchon, sorte de Coquillage. 358.
C.

T A B L E

C.

- Caliste** (George) chef des Synchrétistes. p. 210.
titres odieux que lui donnoient ses enne-
mis. p. 211. en note.
- Cancer**, (Remède souverain contre le) an-
noncé p. 258.
- Canonisation** (premier acte authentique de).
p. 398.
- Cardinal**, anecdotes touchant cette dignité.
p. 400.
- Castillon** (Jean de) Extr. de son Discours sur
l'origine de l'inégalité parmi les hommes.
p. 186. Comment il réfute l'homme phy-
sique de Mr. Rousseau. p. 190. L'homme
métaphysique. 192. L'homme moral. *ibid.*
- Cerf** (histoire du) p. 337. & *suiv.* vie du Cerf
341. Combat des Cerfs 336.
- Certitude** différence entre certitude & infail-
libilité. p. 470.
- César** (Jules), Lettre qui annonce la dé-
couverte du tombeau de cet Empereur.
p. 248.
- Charlemagne**, portrait-abrégé de ce Prince. p.
397.
- Chasse** (éloge de la) 338. Vers contre la
chasse. 340.
- Chat** (Histoire & description du) p. 329. &
suiv.
- Chevreuil** (Histoire du). p. 342.
- Chinois** (Annales des) p. 369-370.
- Chiourme**, nom qu'on donne à l'assemblage
des forçats d'une galère. p. 72.
- Ebrist** (Jean Frédéric), mort de ce Savant an-
noncée. p. 255.
- Cigüe** aquatique de Mr. Gesner. (Mémoire
sur

DES MATIÈRES.

sur la), par Mr. Schwenke. Extrait de cet ouvrage. p. 232. Funeste à quatre enfans qui en avoient mangé. p. 233. Description de cette plante. p. 236. & suiv. Son antidote. p. 339. Elle n'est pas un poison pour certains animaux. p. 240.

Cocceius. Systèmes théologiques de ce Professeur, p. 207. & suiv.

Comines (Philippe de) annonce d'une nouvelle traduction Hollandaise de ses œuvres par Mr. de Haes. p. 261. jugement qu'on en porte. 262.

Constitutions de Sion pour l'ame, ouvr. ann. p. 508.

Conjectures (abandon aux) cause du Pyrrhonisme. p. 179.

Criterium (Système des Pyrrhoniens sur le). p. 182. Réfuté. 183.

Cuivre, Recherches sur l'usage du). p. 1. & suiv. Cas où il est nuisible à la santé p. 6. jusqu'à quel point. 7.

Coursier, ce que c'est. p. 72.

Cyclope (description d'un monstre) p. 10.

D.

Daim (Histoire du). p. 341. & suiv. Dans un parc les Daims se séparent en deux bandes. 336-337.

Déisme (Lettres sur le). Extrait de cet ouv. p. 363.

Dictionnaire portatif de la Bible. Extr. de cet ouv. p. 406.

Généalogiq., Héraldiq., Chronologiq. & Historiq. ann. p. 253.

Discours

*Dissertation sur l'expédition de Cyrus contre les
Scythes.* p. 25.

Dissertation (esprit de) contre le Pymonisme. p. 174.

*Dictionnaire sur l'histoire naturelle de la Re-
ligion, les passions, la Tragédie, la règle
du Goût.* Par David Hume. Extra. de cet
ouvr. p. 109.

———— sur les bains d'eau simple &c.
Par Mr. Limbourg. Jugement sur cet ou-
vrage annoncé. p. 503.

*Docteurs, la certitude d'une doctrine n'en
exclut pas l'examen.* p. 471.

*Droit privé, selon qu'il est en usage dans les
Royaumes de Danemarck & de Norvège (de la
nature du) &c.* Extra. de cet ouvrage. p. 133.

———— des Gens (Programme d'un Traité du),
ouvr. ann. p. 513.

E.

Echecs défendus en France. p. 403.

Ecriture des Chinois. p. 16.

Education (L') ouvr. ann. p. 501.

Egyptiens, infidélité de leurs Annales. p. 372.
& suiv.

Eller, ses Recherches sur l'usage du Cuivre.
p. 1. & suiv.

Elysées (Les champs), allégorie. p. 303.

Erasme (Vie d'), ouvrage annoncé. p. 500.

*Esprit (Descente du saint) comment représen-
tée dans l'Eglise de Paris.* p. 401.

———— philosophique (Discours de Mr. For-
mey sur l'). p. 472. & suiv. En quoi il
consiste. p. 474. Extraits touchant l'esprit
philosophique. *ibid.* & suiv.

Essais

DES MATIERES.

Essais politiques, jugement sur cet ouv. annoncé. p. 502.

Estampe magnifique ann. p. 512.

Etre intelligent (Dissertation sur le bonheur des). p. 21. & suiv.

Euclide (*Elémens d'*). Jugement sur cet ouvrage annoncé. p. 494. Bien différent de celui qu'on porte sur un autre ouvrage intitulé, *Données d'Euclide rétablies*, annoncé. *ibid.*

Evidence (*Le Triomphe de l'*) I. Extrait de cet ouvrage. p. 160. II. Extrait. p. 472.

F.

Fatalisme (*Examen du*) &c. par Mr. l'Abbé Pluquet, ouvrage ann. p. 501.

Ferdinand Roi d'Arragon, paroles de ce Prince contre Louis XII. p. 450.

Fitz-Adam, Extrait de ses Feuilles périodiques sur les mœurs du tems. p. 214. Lettre badine écrite à cet Auteur, & qui traite de l'art de ne pas connoître les gens. 215. & suiv.

Fitz-James (Mr. le Due de). Extrait du Mandement de ce Prélat. p. 423. Trait remarquable de ce Mandement. p. 431.

Fo-bi Fondateur de la Monarchie Chinoise. p. 368.

Fontenelle (*de*), mort de ce Savant annoncée p. 250.

Formey (Mr.) Auteur du *Triomphe de l'Evidence* dont on donne le I. Extr. p. 160. Le II. Extr. 472. Son discours sur l'esprit philosophique. *ibid.* & suiv.

Fournis (*Les*), allégorie. p. 301-302.

Fous

T A B L E

Fours (Fête des). Description de cette fête: p. 401-402.
France (*Histoire de*). Extrait de cet ouv. p. 389. Ce Royaume d'abord électif, quoiqu'héréditaire: p. 398.
François; opinion la plus probable sur leur origine. p. 395.

G

Galères (*Mémoires d'un Protestant condamné aux Galères*). Extr. de cet ouv. p. 56. Description d'une galère. p. 71.
Géographie pour les enfans, jugement sur cet ouvr. annoncé. p. 251.
Gesner (*Opuscules Allemands de Mr.*) ann. p. 256.
Gleditsch, Auteur d'une nouvelle méthode moins couteuse pour la tannerie des cuirs. p. 8.
Goût (Dissertation sur le). p. 128. & suiv. Conditions nécessaires pour perfectionner le goût, 130-131. Autre dissertation sur le goût. 295. & suiv. Raison de la différence des goûts. 298-299.
Guide des jeunes Mathématiciens, ouvrage annoncé. p. 252.

H.

Haes (*de*), annonce de la traduction des Œuvres de Comines. p. 261.
Haller (*de*), système de cet Auteur sur une Société d'Athées. p. 167.
Heerkens, Lettre de ce Savant aux Auteurs de cette Bibliothèque. p. 541. Vers pour justifier

DES MATIERES.

flétrir le Poëte Rousseau des calomnies de ses ennemis. p. 242.

Hinbam, cri de l'Ane imité par le Clergé de France dans la célébration de la fête des Anes. p. 403.

Histoire de l'Académie Royale des Sciences & Belles Lettres &c. Extrait de cet ouv. p. 2.

— *Ecclesiastique moderne.* Par M. P. E. Jablonski. Extrait de cet ouv. p. 200.

— *de la Grande-Bretagne.* Par Mr. Hume, ouvr. annoncé. p. 246.

— *naturelle, générale & particulière, avec la Description du Cabinet du Roi.* Extr. de cet ouv. p. 328.

— *de la Ville de la Rochelle & du pays d'Aunis,* par Mr. Arcere. Extrait de cet ouvrage. p. 349.

— *de France,* par Mr. l'Abbé Velly. Extr. de cet ouvrage. p. 389.

— *des Indes-Orientales (Nouvelle);* sur cet ouvrage annoncé. p. 493.

— *générale des Guerres &c.* jugement sur cet ouvrage ann. p. 498.

— — *des Huns, des Turcs, des Mogols &c.* jugement sur cet ouv. annoncé. p. 499.

— — *d'un peuple nouveau.* Jugement sur cet ouv. ann. p. 510.

Houbigant (le P. Charles François). Premier Extrait de sa Version de la Bible. p. 75. Second Extrait. p. 308. Son système pour trouver. 480 ans depuis l'Exode jusqu'à la quatrième année de Salomon. p. 88. & *suis.* Comment il excuse les mensonges de *Juditb.* p. 96. Ce qu'il dit contre *Schultens.*
Tome VII. Part. II. R p. 99.

T A B L E

p. 99. En Note. Echantillons de sa traduction. p. 323. & *suiv.* De ses Notes. p. 325.

16 *Hume (David)*, Extrait de ses quatre Dissertations sur l'histoire naturelle de la Religion, les passions, la Tragédie, la règle du goût. p. 109. Son système sur la première Religion des hommes. p. 110. & *suiv.* Ce qui, selon lui, a engagé les hommes à reconnoître une Divinité. p. 116-118. Ses idées sur les avantages & desavantages du Polythéisme. p. 120. & *suiv.* Sur l'ancienne Mythologie. p. 123. Sur la Tragédie. p. 127. Sur le Goût. p. 128.

I.

Jablonski, Extrait de son *Histoire Ecclésiastique moderne*. p. 200.

Jack (Richard), jugement sur ses *Données d'Euclide retablies &c.* ouvrage annoncé. p. 494.

Jacques II. portrait peu ressemblant de ce Prince tracé par Mr. *Hume*. p. 246.

Iliade d'Homère (annonce d'une magnifique Edition de l'). p. 244.

Incrédulité (première cause de l'). p. 364. & *suiv.* Seconde cause. p. 379. & *suiv.* Troisième cause. 383.

Indes-Orientales (Nouvelle Histoire des). Jugement sur cet ouvrage annoncé p. 493.

Inertie des Corps différente de leur pesanteur. p. 280.

Infailibilité fausement prétendue dans l'Eglise Romaine. p. 468. & *suiv.* Différence entre *infailibilité* & *certitude*. p. 470.

DES MATIERES.

la certitude d'une doctrine n'en exclut pas l'examen. p. 471.

Innocens (Fête des Fous ou des), comment elle se célébroit. p. 401-402.

Inquisition, quand & par qui établie. p. 404.

Introduction aux Livres du N. T. ouv. ann. p. 256.

L.

Lapin (Histoire du). p. 347. Il multiplie plus que le Lièvre. 348.

Leibnitz méprise qu'il rapporte au sujet des Syncretistes. p. 212.

Lettre à une Dame sur le Livre qui a pour titre l'amitié après la mort. Extrait de cet ouvrage. p. 432.

Lettres sur le Déisme, par Mr. Salzli. Extr. de cet ouv. p. 363.

Liebkubn (Jean-Nathanael), mort de ce Savant annoncée. p. 255.

Lièvre (Histoire du). p. 343. & suiv. Cause de la grande fécondité des femelles. p. 345. Comment on peut distinguer le mâle de la femelle. p. 346. Observation singulière sur cet animal. *ibid.*

Lignon (A. du), Extrait de son Dictionnaire portatif de la Bible. p. 406.

Lof, Explication de ce terme. p. 287.

Louis VIII. mort de ce Prince causée par un excès de chasteté. p. 403.

Louis XV. Caractère de ce Prince. p. 424.

Lullin (Lettre . . . contenant une éloge historique de Mr. Ami). Extr. de cet ouv. p. 26.

Sa naissance. p. 27. Ses études. p. 28. Sa

vocation. p. 29. Ses Voyages. p. 30.

& suiv. Il se forme une Bibliothèque. p.

T A B L E

32. Ses talens pour la chaire. p. 33-34.
 Il est fait Recteur de l'Académie. p. 43. Ses
 occupations en cette qualité. p. 44. Son
 mariage. p. 52. Sa mort. p. 55.
Luzac, Extrait de ses *Recherches sur quelques
 principes des connoissances humaines*. p. 223.
 Termes peu décens de ce Libraire contre
 un Auteur. p. 224-225. Relevés comme
 ils le méritent. *ibid.*
Lyon, célèbre Athenæum de cette Ville. p.
 396.

M.

- Mably* (Mr. l'Abbé de) Auteur des *Principes
 des Négociations*, dont on donne l'extrait.
 p. 445.
Magazin des Enfans, jugement sur cet ou-
 vrage annoncé. p. 269.
Magliabecchi (*Antoine*), homme tout à fait
 singulier dans sa manière de vivre. p. 416.
 & *juiv.*
Mal (*Dissertation sur l'origine du*), jugement
 sur cet ouvrage annoncé. p. 495.
Manœuvre des Vaisseaux (*de la*). Par Mr.
Bouguer. Extrait de cet ouvrage. p. 274.
Maupertuis, sa dissertation sur les différens
 moyens dont les hommes se sont servis
 pour exprimer leurs pensées. p. 12. &
juiv.
Médaille frappée en l'honneur du Roi de
 Prusse. p. 262.
Mémoire sur la Cigue aquatique de Gesner,
 par Mr. *W. Schwentk*. Extrait de cet ouv.
 p. 232.
*Mémoires d'un Protestant condamné aux Galè-
 res de France*. Ext. de cet ouv. p. 56.
Microscopie

DES MATIERES.

Microcosme (Voyage dans le), allégorie. p. 304.

Monde (Le) par *Adam Fitz-Adam*. Extrait de cet ouvrage. p. 214.

Monime, sorte d'exercice qu'on fait faire aux Forçats d'une Galère, décrit. p. 74.

N.

Négociations (Des Principes des), pour servir d'introduction au Droit public de l'Europe fondé sur les Traités, &c. par Mr. l'Abbé de Mably. Extrait de cet ouvrage. p. 445. Leur origine & leur objet. p. 446. & suiv. Pourquoi la Science des Négociations a fait si peu de progrès en Europe, & quels en sont les principes fondamentaux, p. 449. & suiv. Comment elles peuvent servir à aggrandir la fortune, & à conserver la supériorité d'une Puissance. p. 450. & suiv.

P.

Pelourdes, sorte de coquillage. p. 358.

Pédagne, ce que c'est. p. 72.

Pensées (les différens moyens dont les hommes se sont servis pour exprimer leurs) p. 12 & suiv. la parole. 16. l'Ecriture. 17,

Pésanteur des Corps différente de leur inertie p. 280.

Philantrope (le) Ouvrage periodique ann. p. 260.

Philippe Auguste le premier des Rois de France qui entretenoit des armées en tems de paix. p. 401.

Philosophie du bon sens, critique de cet ouv.
p. 366 & suiv.

Physique (Elémens de) par Jean Locke &c.
jugement sur cet ouvrage ann. p. 509.

Poliergie. Extrait de cet ouvrage p. 292.

Printemps, (éloge du) p. 219.

Prophéties (Dissertation sur les) p. 103 & suiv.

Puissance, comment les Puissances de différens ordres doivent se conduire les unes à l'égard des autres. p. 452. & suiv.

Pyrrhonisme (causes du) p. 173. & suiv.

————— de l'Eglise Romaine. Extrait de cet ouv. p. 461.

Q.

Quipos des Péruviens. p. 16.

R.

Recherches sur quelques principes des connoissances humaines &c. Extr. de cet ouv. p. 223.

Religion (Dissertation sur l'histoire naturelle de la) p. 110. & suiv.

Remarques sur le nouveau Systême de fortification proposé par Mr. le Comte de Saxe. ouv. annoncé p. 267.

————— sur la Religion naturelle, Poëme de Mr. de V. . . . jugement sur cet ouv. ann. p. 504.

Rheims (Histoire civile & politique de la ville de) jugement sur cet ouvrage de Mr. Anquetil, annoncé. p. 496.

Ro-

DES MATIERES.

Robert Roi de France , traits de la Vie de ce Prince. p. 399.

Rochelle (*Histoire de la Ville de la*). Extrait de cet ouv. p. 349. quand elle a pris naissance. 361. d'où elle tire son nom. *ibid.*

Roulis d'un vaisseau , remarques qui conduisent à en corriger les excès. p. 282-283.

Rousseau (J. J.) son Systême sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes. 187. réfuté *ibid.* & *suiv.* ce qu'il dit de l'homme physique 188-189. de l'homme métaphysique *ibid.*

— (*Jean Baptiste*) justifié par Mr. Heemkens p. 242. parole édifiante de ce Poète 244.

Rowe lettre apologétique sur un ouvrage de cette Dame. p. 432.

Ruches de bois (*nouvelles constructions de*) , ouvr. annoncé p. 496.

S.

Salchi , Extrait de ses *Lettres sur le Déisme* , p. 363. trait de cet Auteur contre les Journaux. 380. sur l'abus que les Déistes font de quelques Sciences. 381-382. sur l'injustice de leurs jugemens. 370. 371.

Sceptiques (Systême des) , p. 179.

Sextus Empyricus , Systême de ce Pyrrhonien 179. & *suiv.* ridicule Syllogisme qu'il opposa à Démocrite. 181.

Shaftsbury justifié d'athéisme p. 163. & *suiv.*

Swart (*de*) annonce de ses estampes représentant les tableaux de la maison du Prin-